



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

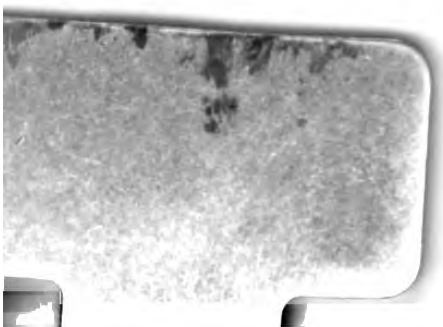


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. II A 591



ŒUVRES

DIVERSES

DE M. DORAT,

Ci - devant Mousquetaire.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.

UNIVERSITY OF TORONTO
31 JUL 1962
DEPT. OF CHEMISTRY

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. (*)

DE tous les arts d'agrément, la déclamation est, sans contredit, un des plus brillans, un des plus faits pour séduire & procurer à la société des plaisirs nobles & d'utiles délassemens. Toutes les nuances des passions, toutes les délicatesses de l'esprit, & , si l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain sont assujetties à cet art enchanteur que les hommes de goût adorent, & qu'estiment les philosophes. Inséparable des lettres & des sciences, il a contribué, comme elles, à consacrer le repos de ces nations prédominantes, qui se sont disputé tour-à-tour le droit d'éclairer la terre, après l'avoir ravagée. La déclamation, chez elles, faisoit partie de l'éducation; elle étoit comptée parmi ces exercices nécessaires pour développer les graces du corps,

(*) L'accueil que le public & particulièrement les gens de lettres ont fait à cet ouvrage, m'a engagé à le perfectionner autant que je l'ai pu. C'est d'après leurs conseils & leurs lumières, que j'ai corrigé cette édition. Un poëme didactique est l'ouvrage de toute la vie. L'art dont je traite sur-tout, a mille finesses qu'on n'apperçoit que successivement; & il faut, pour les saisir toutes, qu'une longue habitude du théâtre seconde les réflexions du cabinet. *Note de l'auteur.*

affurer la contenance , fixer le maintien , & mettre en jour les dons de la nature. Ce feroit mal définir un art auffi étendu , que de le borner à la fimple récitation théâtrale. Le gefte , l'action , la marche , l'expreflion du vifage , l'éloquence muette des mouvemens , tout l'extérieur en dépend , & lui doit cet accord majefteux qui donne la vie à la parole , & perfectionne les effets.

Il eut , ainfi que les autres arts , fon enfance , fes progrès , fes variations , & parut fous autant de formes qu'il y a de différences dans le caractère des peuples qui l'ont cultivé. Il eft probable , & même prouvé par tous les témoignages des anciens , que leur déclamation étoit notée , & qu'ils l'accompagnoient d'un inftrument. On faisoit la mufique d'une tragédie , à peu près comme on fait aujourd'hui celle d'un opéra. Peut-on fouffrir , dit Lucien , qu'Hercule , la maffue à la main , couvert d'une peau de lion , & l'air formidable , vienne fur un théâtre fredonner le récit de fes travaux ? Cet ufage , il eft vrai , femble bien abfurde , au premier coup-d'œil ; mais il cefle de l'être autant , lorsqu'on veut réfléchir à la profodie des langues grecque

& latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée, harmonieuse, & presque musicale, le chant de la déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indispensable. Lucien, qui se moque de tout, & se déclare, sans restriction contre l'emphase des acteurs de son tems, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur maniere de s'habiller. Ils se guindoient sur une espece de chaussure appelée cothurne : non contents de ce piedestal, ils se grossissoient par le milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de sorte que Philoctete, Agamemnon, ne se montroient aux yeux des spectateurs que bien matelassés, bien rembourrés, & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, & le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de spectacles, & presque confondus avec les acteurs ; mais comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous rapprocher l'optique des immenses théâtres de la Grece & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands personnages qui figuroient dans les drames, n'auroient eu l'air que de pigmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'il-

lusion détruite. Cette exagération prétendue, favamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit cynique & mordant qui, n'épargnant pas des dieux même, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & ferois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la déclamation entre l'acteur chantant & l'acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, & nuire à cet ensemble si recommandé dans les représentations théâtrales. Pouvoit-on voir, sans éclater de rire, un personnage débitant de sang-froid & les bras croisés, des vers brûlans, où se peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits pathétiques, il étoit aussi chargé des sanglots & des larmes. Son immobile compagnon se voyoit dispensé de tout,

P R E L I M I N A I R E. 5

excepté de la mémoire ; & la perfection de son talent consistoit , apparemment , à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'antiquité , il n'est guere possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux faiseur de gestes s'acquittât mal de son rôle , & que le chanteur excellât dans le sien : dès - lors on devoit huer l'un , en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? & doit-on se figurer que les Romains , parce qu'un de leurs acteurs (*) s'enroua à leur répéter un morceau brillant d'un drame , se soient avisés de cet enfantillage qui dégrade leur théâtre aux yeux de la raison ?

L'abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procede par sections , & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien , Justin le Martyr , l'hérétique Tertullien , auteurs sacrés & profanes , il met tout à contribution pour la plus grande gloire du théâtre. Ce fatras , qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions , est réduit

(*) Livius Andronicus , dans une de ses pieces , dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappans.

à vingt par M. l'abbé de Condillac : l'un n'est qu'un savant ; l'autre est un philosophe.

Quoi qu'il en soit, la déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux peuples les plus polis de l'univers. Cet orateur fameux qui, du haut de la tribune, en imposoit au vainqueur d'Athenes, & porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esope, célèbre acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roscius prouve à la fois & le talent de ce comédien, & le cas que l'on faisoit à Rome de l'art de déclamer. Lorsqu'on vouloit désigner la supériorité de quelqu'un dans un genre, on disoit de lui que c'étoit un Roscius. Il paroît que cet acteur réunissoit tous les suffrages ; & n'eût-il obtenu que celui de son illustre panégyriste, c'en étoit assez pour le recommander à la postérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'appliquer à l'usage dont je viens de parler, ayant ses propres réflexions pour guides, & Cicéron pour ami. Il est certain au moins qu'il en sentoît l'abus. S'il en faut croire l'orateur romain, Roscius avoit résolu de déclamer plus lentement, en dépit du chanteur & des flûtes, qu'il vouloit

obliger à le suivre. Son geste se ralentissoit souvent, quoique le chant fût rapide & la mesure précipitée. Il oublioit l'accompagnement pour consulter le sens du rôle, puisoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans son action ces ombres délicates qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de maîtres, toujours amenés par quelques sacrifices. Dans cet éloge sont comprises les principales qualités d'un acteur; & Roscius, quelles que fussent ses idées, ne pouvoit éluder entièrement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'ai cru qu'un précis de l'ancienne déclamation devoit trouver sa place à la tête de cet ouvrage, pour ceux & celles qui, cultivant leur art sans le connoître, ne se donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en suivre les vicissitudes.

L'art de déclamer, parmi nous, fut long-tems informe & digne des tréteaux sur lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands écrivains qui font les grands acteurs. Jodelle voulut rétablir la tragédie & la comédie avec des chœurs, selon la forme

des anciens ; mais ses ouvrages étoient aussi pitoyables que les histrions qui en chargeoient leur mémoire ; & son nom n'a passé jusqu'à nous , que pour servir d'injure aux modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs comédiens ; & ceux qui pensionnoient le poète Hardi , pour qu'il eût à leur fournir par an six tragédies complètes , donnent à croire , par l'oubli où ils sont plongés , qu'ils avoient plus de courage pour apprendre , que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que , du tems de Rotrou , bien supérieur à ces trois hommes , il ait paru aucune troupe supportable , & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le siècle de Louis XIV fut pour l'Europe un faisceau de lumière qui éclaira tous les arts , se répandit sur tous les objets , & vivifia , en quelque sorte , la masse de l'esprit humain. Le théâtre sortit de son chaos. La tragédie s'éleva au plus haut degré sur les ailes de Corneille ; le génie fit naître le goût , & des acteurs parurent. (*) Les deux Baron étonnerent par la perfec-

(*) Je ne m'arrêterai , dans cette légère esquisse , qu'à la déclamation tragique , comme tenant de plus près à l'art en général , s'appropriant plus particu-

P R E L I M I N A I R E. 9

tion de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un art, les progrès & la maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'est ainsi qu'un grand homme donne l'impulsion à son siècle, & influe sur ce qui l'environne, en versant dans les âmes cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts & les succès. Il sembloit qu'il se fit alors une noble conspiration de tous les talens pour former le plus beau des siècles, sous un monarque vraiment digne du trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des sujets.

C'est de là que la déclamation compte son premier âge, & presque ses plus beaux jours. Racine suivit ; & Champmeslé, de son tems, fut un présent dont l'amour voulut embellir la scène. L'auteur de Phèdre, de Bérénice, d'Iphi-

lièrement le titre de déclamation, & étant sujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde fait que les trois spectacles se sont perfectionnés en même tems, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'ap- pesantir sur chacun d'eux, je serois tombé dans une dissertation très-longue & très-ennuyeusement inutile.

génie , ne put résister à la séduction d'un organe touchant qui seconçoit son génie , & multiplioit ses adorateurs. Il se plaisoit à perfectionner lui-même cette actrice charmante, qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil maître. Quelles leçons ! depuis sur-tout qu'elles furent échauffées de ce feu que Racine favoit si bien peindre & devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier , & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens , qui intéresseoit le public , & sembloit assurer ses plaisirs.

Après cette agréable époque , la déclamation commença à dégénérer & à perdre de son premier lustre. Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage ; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices ; on chercha d'autres moyens , d'autres combinaisons , & l'art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

Beaubourg , gâté par les applaudissemens , s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouit d'abord , & dut plaire à des spectateurs dont le goût émoussé demandoit qu'on le réveillât , à

quelque prix que ce fût , & qu'on l'arrachât par de fortes secouffes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement ; nulle transition, nul repos, nulle intelligence des contrastes : son jeu étoit tout d'une piece, & n'est échappé au mépris que par une chaleur défordonnée, qui mêloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mademoiselle Duclos, de son côté, introduisoit dans la déclamation une espece de musique & de chant, qui en faisoit un langage à part, & en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe ; & le troupeau des admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomene. Elle eut pourtant des avantages réels, qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit assez pour émouvoir le spectateur, qui excuse tout en faveur de l'ame, premiere

& rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

Tel étoit l'état de notre déclamation, lorsqu'une actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, & la ramener à la pureté de son origine. Les lettres furent à la fois éclairées par deux phénomènes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double aurore promettoit à la nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les ouvrages de l'un trouverent toujours dans l'autre une interprète intelligente & digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant, la taille peu avantageuse, mais noble & facile, sur-tout une de ces physionomies qui parlent à l'ame, & s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La muse tragique y respiroit toute entière. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron & la chaleur de mademoiselle Duclos. C'étoit le comble de l'art; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la nature. L'auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours son admirateur & son ami; & lorsqu'il lui eut fermé les yeux, il jeta

des fleurs sur sa tombe , lui paya le tribut de ses larmes , & la vengea , autant qu'il fut en lui , de l'outrage de la nation & des fureurs du préjugé. Pour moi , lorsque mes regards se reposent quelque tems sur les traits de mademoiselle le Couvreur , que nous a transmis le pinceau de mademoiselle Coypel , dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée ; je ne puis me défendre de l'attendrissement involontaire , que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'est plus , & d'une indignation secrète , trop bien justifiée par notre ingratitude.

C'est à cette illustre actrice qu'est dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la déclamation , & déterminé le goût du public jusqu'alors flottant , inquiet & amoureux des nouveautés. Dufresne , mesdemoiselles de Seine & Balicourt marcherent sur des traces encore récentes , & furent dignes de leur modèle. Le théâtre , depuis , a toujours été rempli par des sujets distingués dans des genres différens , & ne laisse le droit de se plaindre qu'à ces hommes difficiles , censeurs éternels du présent , & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu

s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique, qui, comme une feve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la littérature, est venu foumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne déclamation. Plus ingénieuse & moins libre, moins vigoureuse & plus parée, elle mesure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les transports que nous regrettons, & nous offre des tableaux d'un dessin plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. Monsieur le Kain & mademoiselle Dumefnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse & cet involontaire oubli de soi-même, qui enleve au spectateur le tems de l'examen, & au critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces fortes de tons, tout-à-fait disparates avec ceux qui précédent & qui suivent, m'ont quelquefois paru trop brusques, trop sailans, & tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que

l'emphase & le gigantesque. D'ailleurs, ces passages une fois saisis, dégèrent en refrains monotones, que le public attend & que l'acteur ne manque jamais; ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison, & ne partent point de l'ame, unique source des tons de vérité, ces éclairs du moment, que souvent on ne retrouve plus, & qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos représentations théâtrales, c'est le défaut d'ensemble & d'unité. Un personnage qui mettra dans son débit, de la légèreté & même de la précipitation, rencontre un interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & paresseux, pese sur chaque syllabe, & retarde la célérité du dialogue. Ces différens systêmes deviennent choquans & pénibles pour les spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuse que la nature a mise dans les talens: mais je voudrois (& cela, je crois, n'est pas impossible) je voudrois, dis-je, qu'on admît une espece de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainsi dire, tout le mouvement de la représentation, & remédier à cette bigarrure insupportable, qui se reproduit

de scene en scene, & se fait trop sentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre déclamation a conservé des traits précieux, que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume, quoique loin encore de la perfection, n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la scene faire l'amour en grand panier. Tous les héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs, & avec des coëffures à la françoise. Mademoiselle Clairon est la premiere qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette actrice a su joindre à son talent cette philosophie qui en étend la sphere, lui ouvre des sources nouvelles, & soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la scene françoise, elle en fut aussi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une nation trop sujette à briser en un jour l'idole de vingt années.

Mademoiselle Clairon a certainement ennobli son art, autant qu'il lui a été possible, chez

un peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude, cette portion utile de citoyens, auxquels il semble avoir confié la garde de ses chefs-d'œuvres & le dépôt de ses plaisirs. " Je me suis
 „ toujours étonné, m'écrivait M. de Voltaire,
 „ qu'un art qui paroît si naturel, fût si diffi-
 „ cile. Il y a, ce me semble, dans Paris beau-
 „ coup plus de jeunes gens capables de faire
 „ des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y a
 „ d'acteurs pour les jouer. J'en cherche la rai-
 „ son, & je ne fais si elle n'est pas dans la ridi-
 „ cule infamie que des Welches ont attachée à
 „ réciter ce qu'il est glorieux de faire. Cette con-
 „ tradiction welche doit révolter tous les vrais
 „ François. Cette vérité me semble mériter que
 „ vous la fassiez valoir dans une nouvelle édi-
 „ tion de votre poëme. „

Rien n'est plus juste sans doute que la réflexion de M. de Voltaire; mais ce dont il se plaint, est un mal sans remède. Ces maudits Welches sont incurables apparemment, puisqu'il n'a pu les guérir. Nous acquérons volontiers, mais nous ne voulons rien perdre, pas même un préjugé. Le pli d'une nation ne s'ef-

face plus , quand il est une fois fortifié par le tems. Il en est de certains vices dans la morale , comme de ces humeurs vieilles dans le corps humain ; tout ce qu'on peut , est de ne les point aigrir , il n'y a point d'espérance de les déraciner. La flétrissure que l'on attache à l'état de comédien , a peut-être un de ses principes dans notre amour-propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont , quand ils font bien leur métier , trois ou quatre heures de gloire par jour , aient encore cette considération habituelle & avouée , dont jouissent les autres citoyens.

Quoi qu'il en soit , cet état a trouvé grace auprès de tous les bons esprits. Jamais le talent de jouer la comédie n'a été plus accueilli , ni plus répandu. Il devient l'amusement de nos plus brillantes sociétés. Elles ont , presque toutes , leur théâtre & leurs acteurs ; nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours , pour feuilleter de jolis rôles ; & nos jeunes gens , copistes fideles de ces dames , font moins bons cochers , mais bien meilleurs comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente , depuis quelque tems , pour diversifier son ennui

& son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des comédiens de société, il s'en trouve de très-bons, & qui ont, par-dessus les acteurs de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jaloussies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les ouvrages didactiques sont peu communs parmi nous ; & c'est, pour moi, une raison de plus de hasarder celui-ci.

Voudra-t-on me permettre quelques réflexions sur ce genre qui a ses richesses & ses difficultés? Virgile, dans ses Géorgiques, nous en a donné le premier modèle : il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéide. L'art poétique d'Horace étincelle de beautés, & respire cette négligence heureuse, qui caractérise les jeux du grand homme. Celui de Boileau, ce législateur de la poésie française, est plus sage, plus méthodique, plus travaillé; c'est le désespoir des versificateurs. Mais qu'il est loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter! L'un instruit en se jouant; c'est un philosophe aimable qui fait badiner ensemble les grâces & la raison: l'autre, dès son début, affiche la sévérité. Le poète latin a la gaieté d'un homme du monde; le français, l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégoûteroit presque d'un art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme & sur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie anglais s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de poésie & de fictions agréables. Il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'origine de l'aimant, le geste, la musique, le mariage des fleurs, la peinture*, ce poëme charmant de M. l'abbé de Marfy. C'est la peinture elle-même qui lui a prêté la palette où il a broyé de si riantes couleurs; toutes les épines de l'art disparoissent; & s'il ne conduit pas par degrés la main du peintre, au moins accélère-t-il ses progrès, en embrasant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'art; M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin M. Lemierre vient de prouver qu'on peut rajeunir une matiere déjà traitée. Son poëme est plein de vers brillans, de préceptes écrits avec précision: il se fait distinguer sur-tout par une maniere hardie & originale, qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux connoisseurs.

Tous les sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la déclamation nous manquoit ; & le public n'aura à se plaindre que de l'exécution. La nature commence un acteur ; c'est l'étude qui l'acheve. L'athlète , dit Horace , qui brûle pour le prix de la course , s'est habitué dès sa tendre jeunesse aux plus violens exercices ; il a tout supporté , la chaleur , le froid , & plus que tout cela , la privation des plaisirs. Le flûteur qui joue aux fêtes d'Apollon , a tremblé long-tems sous un maître. Il en est de même d'un acteur ; il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes , de les débarrasser sur-tout de ce ton dogmatique & magistral qui effarouche & n'instruit point.

Ce poëme ne fut , dans son origine , qu'une centaine de vers jetés au hasard sur la déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une seconde édition , & j'en formai le premier chant de mon ouvrage. Ce chant même , tel qu'il reparoît , est entièrement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conservés.

Celui de la comédie m'offroit une moisson abondante d'images agréables , de réflexions

piquantes, & de préceptes ingénieux ; la gaité , la philosophie , la raison sans pédantisme , telles sont les sources où j'ai dû puiser ; mais toutes ces richesses peut-être ont ressemblé pour moi à ces ondes fugitives , qui ne s'approchent des levres de Tantale , que pour tromper sa soif & son avide impuissance. Au reste , je n'ai pas prétendu saisir & fixer ces finesse innombrables que l'instinct du talent devine , & qui se dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiser les trésors de mon sujet , j'ai tâché de me sauver par le choix. Les arts d'agrément allument l'imagination , s'emparent de l'ame , & ne laissent point à l'esprit le tems d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoit sous la main pesante qui les touche.

Je ne me suis attaché , dans le chant de l'opéra , qu'à la partie de la déclamation & du jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie , & dans ces discussions épineuses , qui fourniroient la matiere d'un traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hasardés , ce tact universel que donnent le goût & le sentiment. Si ces guides m'ont égaré , je les re-

mercierai de mon erreur, que je préfère à cette vérité mathématique qui s'élançe toute hérissée, de la tête de nos calculateurs.

L'opéra, comme tous les autres spectacles, a ses censeurs & ses partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, & dédaignent ces surprises faites à l'esprit humain, tels que Boileau, la Bruyere, l'éloquent Rousseau de Geneve, se font élevés contre ces absurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la scène lyrique. Le simple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire,

Ces dieux mal suspendus criant au machiniste.

Il est vrai que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparens, qui soutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des partisans de la nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part, qui, les premières suppositions faites, ne seroit jamais démentie, & prêteroit aux miracles de la féerie, le mérite même de la nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une salle, des artistes, & un public en état de payer ses places.

Un spectacle tel que je l'imagine, ruinerait ses admirateurs. Quelle illusion notre opéra, tel qu'il est aujourd'hui, peut-il espérer d'une magnificence mesquine qui en augmente le ridicule? Ce sont toujours les directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à son économie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce spectacle, malgré tous ses inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet auteur charmant, que les graces ont si bien consolé des outrages de la fatyre. La même franchise qui me fait risquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des ballets (*) y est supérieurement traitée, & doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échafaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai cru étrangers à mon sujet, que j'ai dû referrer dans les limites de la déclamation.

Si ce poëme, après tout, ne forme point de grandes actrices & de bons acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux qui se destinent au théâtre, y pui-

(*) J'en parlerai dans le discours qui suit.

seront-ils le goût de leur art, & l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des arts que toutes ces froides méthodes, que méprisent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute fera quelques mécontents. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un seul jugement que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point pencher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne pese, & n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent, peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.





N O T I O N S

Sur la danse ancienne & moderne.

LA danse n'est point étrangère à mon sujet : elle peut être regardée comme une déclamation muette. Ses mouvemens , quand ils sont expressifs , deviennent aussi intelligibles à l'esprit & à l'ame , que les articulations même de la parole. Qu'importe l'instrument dont les arts se servent , s'ils se rapprochent dans leur but & dans leurs effets ? Peindre , émouvoir, voilà le point où tout se réunit. Le sentiment, dans un certain degré de chaleur , se crée des organes inconnus aux autres hommes ; & peut-être existe-t-il encore des moyens innombrables & tous différens , de produire les mêmes émotions. *Préville* jouant un rôle de *Crispin* , *Dauberval* dansant un pas de matelot , me causent une égale ivresse ; avec cette différence , que *Dauberval* a un organe de moins : différence qui ne m'est point sensible , tant que mon plaisir dure ; parce que le plaisir interdit la réflexion. Qu'on entreprenne de me faire rire ou pleurer , par quelque organe que ce soit ; si l'on y parvient , je suis content , & je

rends grace à la nature d'avoir su varier à l'infini les secrets de se reproduire. Tous les talens se tiennent ; ce sont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe , on ne sera pas étonné que j'associe la danse aux autres parties de la déclamation. Cet art n'est pas aussi frivole qu'on se l'imagine. Chez quelques peuples de l'antiquité , il tenoit aux mœurs , à la législation , & devenoit un ressort du gouvernement. Je vais rassembler les notions que j'en ai recueillies , & les mettre sous les yeux des amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux sources , & qui ne parlent de rien sans citer le déluge ou la création du monde , placent le berceau de la danse dans ce jardin de délices , où l'homme , en naissant , se vit entouré des merveilles de la nature : l'aspect des cieux , l'éclat de cette voûte lumineuse , où tant d'astres sont attachés , la majesté des bois , le crystal fluide des ruisseaux , la variété des fleurs , le frapperent , *disent-ils* , avec une si douce violence , que , dans son transport , il se mit à sauter , en actions de graces , & pour rendre son premier hommage à l'auteur de tant de bienfaits. Il est certain que

le premier homme fut le premier danseur : il ne lui a fallu , pour déterminer le mouvement de ses pieds & de ses bras , qu'une sensation vive à exprimer. Les sensations sont les principes de tous les arts : elles ont produit le chant qui , à son tour , a fait naître la danse , en inspirant des gestes relatifs aux différens sons dont l'oreille fut affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits , de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un être fortement agité. La danse réduite en art , est la seule qu'on examine. Le peuple Juif , le premier , nous en donne des notions distinctes & appuyées par beaucoup de passages de l'écriture. La danse sacrée des anciens retrouve son institution dans les rites de la primitive église.

Après le passage de la mer Rouge , Moïse , pour consacrer ce miracle , fit exécuter un ballet solennel. Les filles de Silo dansoient dans les champs , lorsque les jeunes garçons de la tribu de Benjamin les enleverent de force , sur l'avis des *sages* d'Israël. David dansa devant l'arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens , où une multitude échauffée ne connoît plus de frein ,

les Hébreux qui avoient l'humeur à la danse , construisirent un veau d'or , & se mirent à danser autour. Cette transgression de la loi fut suivie d'un massacre expiatoire que Moyse ordonna. Ces danses respectables ont eu sans doute pour modeles les danses mystérieuses & tristes des Egyptiens ; ils en avoient une nommée *astromique* , dans laquelle , par l'enchaînement de certains pas , ils prétendoient imiter la rotation régulière des astres. On reconnoît bien à cette ingénieuse absurdité , le caractère des habitans du Nil , qui , dans le même tems , élevoient des pyramides , créoient des loix sages , & adoroient des crocodiles.

Les Grecs les imiterent , & ne furent pas long-tems à les surpasser. C'est , de tous les peuples qui ont paru sur la terre , celui qui mit dans ses plaisirs , dans sa religion même , le plus d'attrait , de pompe & de gaieté. Toutes ses fêtes respiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en dansant , qu'on célébroit les mystères d'Isis & de Cérés. On dansoit dans les temples , dans les bois , dans les campagnes : chaque hommage rendu à la divinité étoit une expression touchante du bonheur des hommes. Quelle adresse dans la

législation , de lier ainsi les amusemens d'un peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique ! Tout , jusqu'à la frivolité , devient un ressort utile , quand il est bien conduit. On remarque que , dans l'Attique , les prêtres firent moins de mal que par-tout ailleurs ; c'est qu'ils intriguoient moins , & dansoient davantage.

Licurgue , ce législateur si bizarre en apparence , & si sage en effet , connut bien tout le prix de la danse ; il sentit à quel point on pouvoit la rendre avantageuse. Parmi cette foule d'exercices qu'il institua , pour tenir en haleine une jeunesse guerrière , cet art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une dissipation continuelle , & le passage d'un plaisir à un autre : on leur faisoit un jeu de leur devoir : aussi dansoient-ils , en voyant l'ennemi.

Dans les jours de cérémonie , les jeunes garçons & les jeunes filles , mêlés ensemble , exécutoient nuds des danses décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple , que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil secret , sans en rien craindre pour les mœurs !

Tout le monde fait le trait d'Agamemnon qui ,

en partant pour Troie , confia la reine à un danseur chargé de l'amuser pendant son absence. Egeſthe devint amoureux de Clytemneſtre ; mais le danseur faisoit ſi bien ſa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les ſoins de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'autre ; Egeſthe , en un mot , ſe crut obligé de tuer le danseur , pour avoir la femme. La danſe alors étoit une eſpece de ſauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains emprunterent des Grecs leurs dieux & leurs danſes. Numa inſtitua un college de prêtres nommés *Saliens* , dont l'occupation étoit de former des danſes guerrieres , autour de l'autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de ſoixante ans. Ces autorités prouvent aſſez combien cet art fut en vogue chez les maîtres du monde. Mais ces danſes étoient ſimples alors , comme les mœurs de la république naiſſante. Dès que les raffinemens de la corruption vinrent ſe mêler au fond du caractère national , les Romains préférèrent dans leur ſaltation la force aux graces , & les emportemens de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence attique étoit un voile preſqu'inconnu chez un peuple belliqueux & féroce , qui donnoit à ſes fêtes
l'empreinte

l'empreinte de son génie. Leurs danses nuptiales , entr'autres , formoient un tableau complet de tous ces groupes lascifs que la première nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la danse des archimimes , me paroît , sinon fabuleux , au moins très-sujet à discussion. En effet , il est difficile d'imaginer comment , après la mort d'un citoyen , on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance , faire en dansant , sa satire ou son panegyrique. Avec quelque emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique , elle dégradoit , selon moi , l'honorable fonction de dire la vérité ; & il vaut mieux la taire prudemment , comme les orateurs de nos jours , que de la rendre ridicule , comme ces funéraires histrions.

Ce que l'on peut assurer , en quelque sorte , c'est que la danse théâtrale parvint dans Rome , au plus haut degré de perfection. Deux hommes inimitables (*) apportèrent sur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de

(*) Pylade & Bathyle.

l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la nature. Les acteurs dansans qu'ils formoient furent appellés pantomimes. Ils firent les délices de Rome : les affaires de la république leur étoient subordonnées , & les conquérans de la terre furent quelque tems gouvernés par des danseurs.

Cette profession devint presqu'un état : entre autres privileges, ils étoient exempts du fouet ; grande distinction pour des esclaves ! Les dames romaines sur-tout s'étoient déclarées pour eux : elles intrigoient, cabaloient, remuoient tout le sénat, & leur cherchoient des protecteurs, même parmi les peres-conscripts. Elles auroient bouleversé l'empire, plutôt que de laisser tomber un théâtre qui endoctrinoit leurs passions, & fournissoit des athletes pour y satisfaire. *Juvenal*, dans une de ses satyres, peint avec sa franchise énergique (*) la prompte sensibilité de ces dames, à la vue de certaines représentations. Un pareil enthousiasme, qui d'abord encouragea les talens de ces acteurs, enfla bien-

(*) *Chironomon Ledam molli saltante Batyllo
Tuccia vesica non imperat : Appula gannit ,
Sicut in amplexu.*

tôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illustres citoyens, ils se crurent tout permis, jouoient en public les objets de leur vengeance particuliere, varioient chaque jour les scenes de leur impudence, & finirent par pousser à bout la vertu des impératrices. Le mime Pâris, débaucha la femme de Domitien ; & Domitien le fit assassiner. Marc-Antonin essuya la même injure, de la part d'un autre mime : Marc-Antonin la supporta patiemment ; il laissa vivre le mime, & lui garda sa femme. Enfin, malgré leurs succès, leurs partisans, & même leur génie, ces baladins porterent si loin la licence & l'orgueil, qu'ils se firent chasser de Rome en même tems que les philosophes. Cet événement porta à la danse un coup dont elle eut bien de la peine à se relever.

Mais son vrai triomphe est le crédit où elle s'est long-tems maintenue parmi les chrétiens. Pendant les persécutions de l'église naissante, il se formoit des sociétés d'hommes & de femmes qui se retiroient faiblement dans les déserts, pour danser & faire leur salut. Alors, on élevoit dans les temples une espece de théâtre séparé de l'autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans

l'église de S. Pancrace. C'est là que les prêtres, les laïques, tous les fideles enfin dansoient avec la plus grande ferveur. Les évêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple.

Brandon, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier siècle, on voyoit le peuple de Limoges danser en rond dans le chœur de S. Léonard, en chantant : *Sant Marcian, pré-gas per nous & nous épingaren per bous.*

Les coutumes les plus augustes s'alterent, se corrompent & ouvrent souvent la porte à la licence la plus effrénée : c'est ce qui arriva aux danses des chrétiens ; & c'est ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes filles, qui se mêlent par-tout, se joignirent aux danses des fideles, sous prétexte de partager leur dévotion ; & dénaturant l'esprit de l'église, elles changerent bientôt en indécences toutes profanes, un usage sanctifié par l'intention de ses fondateurs.

Mahomet, cet imposteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une secte, en révoltant la raison, voulut imiter quelques-unes des sages pratiques des chrétiens : on dansoit dans

nos églises, il fit danser dans ses mosquées : les dervis, espece de fous mélancoliques, pirouettoient jusqu'à perdre haleine en l'honneur de *Ménélaüs* leur fondateur, qui dansa, disent-ils, pendant quarante jours, en faisant le moulinet.

C'est ainsi que les arts, une fois connus, se partagent, s'étendent, se distribuent de contrée en contrée, & se chargent de mille nuances opposées, chez les différentes nations qui les cultivent.

Celui de la saltation, ainsi que tous les autres, disparut après ce premier éclat; & l'Europe fut long-tems surprise de se trouver sans danseurs. On vit renaître alors les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques; la terre fut ensanglantée par des prêtres, & pour des argumens. Les siècles de lumière & d'ignorance ont une éternelle vicissitude, qui ramene alternativement les plaisirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce sol heureux, autrefois l'asyle des arts, étoit encore destinée à les voir refleurir.

Tandis que le pape Sixte IV écrivoit sur le futur contingent, & canonisoit S. Bonaventure, le cardinal Camerlingue, son neveu, lui don-

noit , dans le château S. Ange , de fort jolis ballets qu'il composoit lui-même. Pendant ce tems-là le S. Pere oublioit de persécuter les Vénitiens : c'étoit autant de pris sur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit sur ce sujet , la véritable époque du rétablissement de la danse , est la fête qu'un gentilhomme de Lombardie prépara dans Tortone , pour Galéas , duc de Milan , & pour Isabelle d'Arragon , son épouse. Un simple particulier donna le mouvement aux esprits : l'émulation vint échauffer ce premier germe ; & l'on vit éclore les carroufels , les grands ballets , tous les spectacles à machines.

En France on dansoit , au milieu des troubles & des discordes civiles. Catherine *de Médicis* , par un tour d'esprit héréditaire , associoit l'amour du plaisir aux maneges de la politique ; & les fêtes étoient souvent le signal des assassinats.

La danse , & c'est là sans doute un de ses plus beaux titres , étoit le délassément favori de *Henri IV*. Ce bon prince , dont l'ame vraiment royale joignoit des affections douces à des vertus courageuses , ne dédaignoit point un exercice où il développoit cette gaité franche , &

cette galanterie cavaliere qui l'accompagna même dans ses disgrâces. J'aime à me le représenter assistant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli , ministre philosophe , si digne de contribuer aux plaisirs de son maître & de son ami. Peut-être est-ce durant le regne de ce monarque , dit *Cabusac* , que les François ont le plus dansé , & se sont le mieux battus.

Richelieu , qui fit du mal en grand homme , c'est-à-dire qui employa pour le bien des ressorts trop violens , *Richelieu* protégeoit les arts : il aimoit à se distraire dans leur sein , de ces travaux pénibles , & de ces combinaisons profondes , dont le résultat fut si utile à la monarchie. Dans la même tête il savoit allier le plan d'une guerre , la conduite d'un siege , & l'ordonnance d'un opéra : à l'égard de ce dernier genre , ses idées naissoient en foule , se pressoient les unes sur les autres ; il possédoit le génie qui les fait éclorre , mais non le goût qui les choisit & les met à leur place.

Aussi presque tous les spectacles de son tems n'offroient-ils en général qu'une magnificence mal entendue : nul dessein , nul développement , nulle distribution. C'étoient de grands ballets

allégoriques, où l'on faisoit figurer des êtres moraux, *l'Apparence* par exemple, avec une jupe parsemée de glaces de miroirs, des ailes, & une grande queue de paon; le Temps, une horloge à la main; le Mensonge caractérisé par une lanterne sourde; & autres moralités dansantes, ou emblèmes énigmatiques, qui faisoient acheter bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personnifier le monde? on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une carte de géographie pour vêtement: on écrivoit en gros caractères, sur l'estomac, *France*; *Allemagne*, sur le ventre; *Italie*, sur un bras; *Espagne*, sur une jambe; & sur le derrière, *Terre australe*, ou *Terre inconnue*. Telle est, à peu près l'idée qu'on doit se faire de ces froides allégories qui usurperent long-tems le titre de grands ballets.

Nous arrivons enfin à ce siècle célèbre où tous les arts se perfectionnent & acquierent le degré de chaleur qui les approche de la maturité. Tout fermenté à la fois: la gloire se montre à la nation sous mille formes éblouissantes. Le génie crée, l'esprit discute, le foyer s'étend, les lumières se répandent, & tout est éclairé. Tant que les spectacles, resserrés dans leur destina-

tion, ne contribuent qu'à l'amusement d'une cour, leurs progrès sont lents; mais dans ce moment-ci, le public en est devenu lui-même le juge & le restaurateur. Il est bien plus difficile, sans doute, d'amuser tout un peuple, qu'une poignée de grands affamés de plaisirs: de là les combinaisons, les idées neuves, les hardiesses heureuses: l'effort se mesure aux difficultés, l'émulation aux récompenses. Sous l'œil redoutable du public, l'arrogante médiocrité ne peut se sauver à la faveur des intrigues: il la poursuit, la déceit, & l'immole au grand talent assez modeste pour chercher l'ombre, mais trop supérieur pour y rester. C'est ainsi que les feux du soleil, qui dessèchent sur la terre quelques chardons inutiles, vont mûrir l'or dans le fond de la mine où il se cache.

Tandis que les autres arts devoient une nouvelle existence aux regards vivifiants & à ce tact infailible des hommes rassemblés, la danse seule sembloit ne pas suivre l'impulsion générale, & ne faisoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient, mais des artistes, pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-souvent composoit lui-même ses ballets, & subordonnoit ainsi la danse au caractère de sa

musique : environnée d'entraves , elle ne pouvoit prendre l'effor , malgré le plan de *Quinault* , & les indications frappantes qu'il nous a laissées dans plusieurs de ses opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat , grace aux talens du fameux *Dupré* & de quelques autres sujets dignes de le seconder : aucun danseur n'a porté plus loin que lui la noblesse des attitudes , la beauté des développemens. Il fut le dieu de la danse simple & majestueuse. Mlle *Salé* excelloit dans les danses gracieuses ; Mlle *Camargo* , dans les danses d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action , de cette vivacité , de cette vie dramatique qui seule devoit caractériser la danse théâtrale ; Mlle *Camargo* même , n'avoit point le degré de vitesse & de précision où l'on est parvenu depuis elle.

Rameau parut. Ce grand homme , qui joignoit la sensibilité à la force du génie , débrouilla par degrés le chaos de la scène où il venoit régner. Il arma l'envie , échauffa les têtes , & créa des artistes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre sa musique , il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de presque tous ses airs de danse est une harmonie si marquée , si impérieuse , si déterminante , que les difficultés ne

tinrent pas contre le desir de les vaincre. *Rameau* est peut-être le premier François à qui nous devons de la musique, un orchestre, & des danseurs. Il est certain que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la danse moderne. Si l'ensemble de nos ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, & de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre siècle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de *Mlle Heinel*, à la prodigieuse célérité de *Mlle Allard*, & à la danse pittoresque de *Dauberval*. Voilà vraiment la danse du théâtre, où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture ou sentiment. Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens de nommer : la louange juste est une dette qu'il faut acquitter, sans toutes ces restrictions décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

Quelques personnes ont écrit sur la danse : j'en ai consulté la plupart dans l'extrait qu'on vient de lire, entr'autres, *M. de Cahusac*. Son traité historique est plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines & de critiques judicieuses ; mais il seroit plus intéressant encore, s'il y avoit mis moins d'importance & de

prolixité, plus de discussion sur la danse ancienne, dont il a adopté toutes les fables, surtout plus de chaleur; car il n'est pas permis d'écrire froidement trois volumes sur la danse. Ce n'est point le défaut de *Noverre* dans ses lettres sur ce sujet. Quel feu! quelle rapidité! avec quelle supériorité il se joue de sa matière! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes; & les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer en quelque sorte toutes celles qui lui restent. *Cabusac* a composé un livre; *Noverre* a fait un ouvrage charmant, & pour l'artiste qu'il forme, & pour l'homme du monde qu'il amuse.

Il seroit à souhaiter qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la capitale, & qu'on voulût bien l'associer à l'administration de nos ballets. Secondé par les artistes actuels, & par les lumières du célèbre *Lani*, jusqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos spectacles? Mais, je ne fais par quelle fatalité, presque tous les grands talens affectent de ne se point fixer parmi nous: les cours étrangères, qu'ils vont embellir, héritent peu à peu, de ce goût délicat qui nous abandonne: le génie, sur-tout, est un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.



LA TRAGÉDIE.

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la raison , toi , qui sur le Parnasse ,
Es l'oracle du goût , & le rival d'Horace ;
Dans l'art brillant des vers ta voix fut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous , qui voulez enfin sortir de vos ténèbres ,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres ,
Renfermez ce desir , gardez de vous hâter :
Connoissez le théâtre , avant que d'y monter.
Il faut , il faut long-tems , plus prudente & plus sage ,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage ,
Et pour vous épargner un triste repentir ,
Consulter la raison , & penser , & sentir.

Dans ses jeux instructifs la fable respectée
Nous vante les talens du mobile Prothée ,
Qui , possesseur adroit d'innombrables secrets ,
Changeoit , en se jouant , sa figure & ses traits ;
Tantôt , aigle superbe , affrontoit le tonnerre ;
Tantôt , reptile impur , se traînoit sur la terre ;

Arbre , élevoit sa tige ; onde ou feu dévorant ;
Pétilloit en phosphore , ou grondoit en torrent ;
Rouloit , tigre ou lion , sa prunelle enflammée ,
Et soudain dans les airs s'exhaloit en fumée ;
Le vrai vous est caché sous cette allégorie.

J'y vois le grand acteur , qui toujours se varie ,
Imite d'un héros l'élan impétueux ,

Nous peint la politique & ses plis tortueux ,
D'un tendre sentiment développe les charmes ,
Là frémit de colère , ici verse des larmes ,
Par un jeu séduisant échappe à ses censeurs ,
Et gouverne à son gré l'ame des spectateurs.

Soit fable ou vérité , cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose ,
Quels divers sentimens vous doivent animer ,
Et sous combien d'aspects il faudra nous charmer.

L'étranger plus avide , en *sujets* plus stérile ,
Vous appelle peut-être & vous offre un asyle.
Ah ! n'allez pas grossir , à la fleur de vos ans ,
Le servile troupeau de ces bouffons errans ,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre ,
Et qui de cour en cour promenant leur théâtre.

Votre talent , qu'enfin on fait apprécier ,
A Paris est un art , & là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes ,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.

La critique éclairée y veille à vos succès ,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs , son trône est sur la scène.

Mais détournez vos yeux de ces rians tableaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse ;
Cultivez votre organe , exercez-le sans cesse ;
Sondez le cœur humain , parcourez ses détours :
De la langue françoise étudiez les tours.

L'actrice qui chérit sa superbe ignorance ,
Rampe , malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paraît-elle ? aussi-tôt elle s'entend siffler.

Avant de déclamer , on doit favoir parler.

De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix est un ressort qui cede à l'habitude ;
C'est la route du cœur ; sachez vous la frayer ;
Séduire mon oreille , & non pas l'effrayer.

Je condamne au silence une actrice profane ,
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane ,
Celle qui ne formant qu'un bruit vague & confus ,
Laisse expirer ses tons , avec peine entendus ,
Ou qui , les yeux en pleurs , de deuil enveloppée ,
Evoque , en grasseyant , les manes de Pompée.

Tremblez , défiez-vous d'un instinct pétulant ,
Qui fait tout hasarder , & ressemble au talent.

Jugez-vous de sang-froid , & d'un regard sévère ,
 Observez de vos traits quel est le caractère.

On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour ,
 L'ambition , la rage , & la gloire & l'amour.

Voulez-vous sur la scène exciter la tendresse ?

Il faut que votre abord , que votre air intéresse ,

Et puisse faire éclore en nos cœurs agités ,

Toutes les passions que vous représentez.

Sans ces charmes touchans , que d'abord l'œil admire ,

Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre ,

Qui , d'un culte nouveau craignant l'austérité ,

Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté ?

Ah , Gauffin , que j'aimois ta langueur & tes graces !

Tu désarmoïis le tems enchaîné sur tes traces :

Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour ,

Et respecter en toi l'ouvrage de l'amour.

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?

Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.

Ayez l'accent , le geste , & le port effrayant ;

Que tout un peuple ému frémissse en vous voyant ;

Qu'on reconnoisse en vous l'implacable Athalie ,

Et les sombres terreurs dont son ame est remplie ;

Que j' imagine entendre & voir Sémiramis ,

Bourreau de son époux , amante de son fils ,

Qui , dans un même cœur , vaste & profond abyme ,

Rassemble la vertu , le remords & le crime.

Le public , occupé de ces grands intérêts ,
Veut de l'illusion , & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame ,
A de sombres dehors joignez un cœur de flame.

Des masques , avec art adaptés aux discours ,
La tragédie antique empruntoit le secours.
Dans un rôle emporté , l'acteur , d'après l'usage ,
D'un masque furibond surchargeoit son visage.
Un masque larmoyant , lorsqu'il falloit des pleurs ,
Exprimoit & l'amour , & ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservoit l'idée ;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.
Heureux ou malheureux , rois , sujets , & tyrans ,
S'offroient sous un aspect & des traits différens ;
Achille paroissoit enflammé de colere ,
Diomedé fougueux , Nestor calme & sévere ;
Et ces masques frappans & caractérisés
Valoient bien nos minois , toujours symétrisés ,
Où chaque sentiment devient une grimace ,
Dont l'uniformité , dont la froideur me glace ;
Et qui , sur le théâtre une fois réunis ,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.

Juges plus délicats , spectateurs moins commodes ,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques pagodes ,
Qui , marchant par ressorts , & toujours se guindant ,
Soupirent avec art , pleurent en minaudant.

50 LA TRAGÉDIE,

Telle est , dans son ivresse , une actrice arrogante ,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente ,
Concerte ses regards , aligne tous ses pas ,
Applaudit à son jeu , sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature.
Dans une glace , où l'œil s'abuse à tout moment ,
C'est l'orgueil qui vous juge , & non le sentiment.
Vous y voyez un teint que le soir même efface ,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés ,
C'est Flore , c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez - vous , aveugle & complaisante ,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante ,
Vos gestes empruntés , ces yeux toujours muets ,
Qui peignent la douleur , & ne pleurent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur : c'est là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire , & l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois enhardie ,
Alors suivez l'attrait & l'effor du génie ;
Le courage l'éleve , & la crainte l'abat ;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paraissez , armez-vous d'une noble assurance ,
Et de cette fierté que permet la décence.

Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il siffle la coquette , il applaudit l'actrice.

Offrez-nous un maintien , un port majestueux ;
Que d'abord votre marche en impose à nos yeux :
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée ,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste facile & sans art déployé ,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrete ;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprete ,
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux ,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez le repos , observez les silences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il est & le triomphe & le comble de l'art.
C'est là que le talent paroît sans artifice ,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut , pour le saisir , savoir l'ouvrage entier ,
En suivre les ressorts , & les étudier ;
Réunir d'un coup-d'œil tous les traits qu'il rassemble ,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel , dans tout ce qu'il trace , un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux actrices frivoles ;
 Sachez approfondir & raisonner vos rôles.
 Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
 A forcé d'art , craignez de vous appesantir.
 Loin du jeu théâtral la triste symmétrie ,
 Et le compas glacé de la géométrie.
 Des passions toujours suivez le mouvement ;
 Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
 Il est d'heureux défauts , & des élans sublimes ,
 Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes :
 Que tous vos sens alors soient saisis , transportés :
 Melpomene vous voit , vous entend : éclatez ;
 Et dans le même instant , *par un effet contraire* ,
Sachez pâlir d'horreur , & rougir de colere.
 Oubliez , imitant le plus célèbre acteur , (*)

(*) Baron , après sa retraite , qui fut de plus de vingt années , remonta sur la scène. Elle étoit alors en proie à des déclamateurs boursofflés , qui mugiffoient des vers , au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de *Cinna*. Son entrée sur le théâtre , noble , simple & majestueuse , ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du tems ; mais lorsque , dans le tableau de la conjuration , il vint à ces beaux vers :

Vous euffiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ,
 Et dans le même instant , par un effet contraire ,
 Leur front pâlir d'horreur , & rougir de colere.
 on le vit pâlir & rougir successivement. Ce passage

Votre rôle , votre art , vous , & le spectateur .

Tel l'illustre le Kain , dans sa fougue sublime ,
 S'empare de notre ame , & ravit notre estime.
 Je crois toujours le voir , échevelé , tremblant ,
 Du tombeau de Ninus s'élançer tout fanglant ;
 Pouffer du désespoir les cris sourds & funebres ,
 S'agiter , se débattre à travers les ténèbres ,
 Plus terrible cent fois que les spectres , la nuit ,
 Et les pâles éclairs , dont l'horreur le poursuit.
 Tel est encor Brizard , lorsque du vieil Horace
 Il peint l'ame romaine & l'héroïque audace ,
 Et que perdant deux fils immolés à l'honneur ,
 Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.
 Quel feu ! quel naturel ! quel auguste langage !
 C'est le héros lui-même , & non le personnage.

Soyez impétueuse & vive en vos récits :
 Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
 Là , qu'un art déplacé jamais ne nous étale
 Le traînant appareil d'une lente finale ,
 Et par la pesanteur d'un jeu soporatif ,
 N'aille point fatiguer le parterre attentif.
 D'un combat engagé dans une nuit obscure
 Venez - vous raconter l'effrayante aventure ?
 Que votre jeu rapide & vos sons éclatans
 si rapide fut senti par tous les spectateurs. La cabale
 frémit & se tût.

Me retracent les cris , le choc des combattans ;
Que sur-tout la mémoire , en ces momens fidelle ,
Lorsque vous commandez , ne soit jamais rebelle ,
Et ne vous force point , glaçant votre chaleur ,
D'aller , à son défaut , consulter le souffleur.

Pour fixer nos esprits , & plaire à Melpomene ,
Seule sachez remplir le vuide de la scene.
Le public n'y voit plus , borné dans ses regards ,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane ;
Zaïre sans témoins entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus , du fond de la coulisse ,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice ,
Persiffler Mithridate , & sans respect du nom ,
Apostropher César , ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance ,
On vous verra peut-être , avec trop d'assurance ,
Vous fiant au public , sans prévoir ses retours ,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor , qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans ;
Mais la perfection est l'ouvrage du tems.
L'amour - propre souvent , juge trop infidèle ,

Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant , & toujours fréquenté (*)
Par ce folâtre effain qui poursuit la beauté.
Là , dans les jours brillans , l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi , de lui-même content ,
Se montre , disparoît , revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale ,
Le grave magistrat se rengorge & s'étale ;
Et l'heureux financier , dispensé des soupirs ,
Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres fous
L'effain tumultueux frémir autour de vous ,
Bourdonner en chorus , *elle est , ma foi , divine* ,
Et du théâtre enfin vous nommer l'héroïne ?
Craignez ces vains transports qu'inspirent vos attraits.
La vérité conseille , & ne vante jamais.
Faites-vous , imitant nos célèbres actrices ,
Admirer sur la scène , & non dans les coulisses.
Exercez votre goût , don tardif & brillant ;
Il ajoute à l'esprit , & guide le talent.
Comme une tendre fleur , il languit sans culture ,
S'augmente par l'étude , & vit par la lecture.

(*) Les foyers.

Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir ?
 Au sévère costume il faut vous asservir.
 Sans lui , d'illusion la scène dépourvue ,
 Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
 Je me ris d'une actrice , indigne de son art ,
 Qui rejette ce joug , & s'habille au hasard ,
 Dont l'ignorance altière oseroit sur la scène
 Dans un cercle enchaîner la dignité romaine ,
 Et qui , n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé ,
 Consulteroit *Mérid* (*) pour draper *Idamé*.

N'affectez pas non plus une vaine parure ;
 Obéissez au rôle , & suivez la nature.
 Nous offrez-vous Electre & ses longues douleurs ?
 Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs.
 D'ornemens étrangers , trop inutiles charmes ,
 Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
 Le public , dont sur vous tous les yeux sont ouverts ,
 Dédaigne vos rubis , & ne voit que vos fers.

Parcourez donc l'histoire ; elle va vous instruire.
 Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
 Examinez leurs goûts, leurs penchans , leurs humeurs ;
 Quels sont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.

La fable ingénieuse , ouvrant ses galeries ,
 Vous offre le trésor de ses allégories.
 C'est là que la raison vient , sous des traits nouveaux ,

(*) Marchande de modes , qui fournit plusieurs actrices.

Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funebre nuage,
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein ;
Trois fois elle se leve & retombe foudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, & dans son désespoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mere superbe, & bien plus malheureuse.
Quel spectacle ! elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paroît tranquile :
Son front est abattu, son regard immobile ;
Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure ;
Là, j'admire, je vois, & j'entends la nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégoûtante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entre-ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténèbres,

Prête à se réunir à des manes funebres ,
Médite en éclatant un sinistre dessein ,
Et se plonge avec art un poignard dans le sein ?
N'allez pas , lorsqu'il faut nous arracher des larmes ,
Etaler froidement vos pompeuses alarmes ,
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs ,
Mesurer vos transports & noter vos soupirs ;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine ,
Faire tonner l'amour & mugir Melpomene.
Le sentiment se tait , & fait bien s'exprimer ;
L'actrice doit le peindre , & non le déclamer.
Contemplez de Makbet (*) l'épouse criminelle ,
Sous ces murs , où son roi fut égorgé par elle ;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs ,
Et vient , en sommeillant , expier ses fureurs.
L'inflexible remord , dont elle est la victime ,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang , qu'elle détache en vain ;
Sous la main qui l'efface il reparoît soudain ;
J'admire en frissonnant ; ô muette éloquence !
Quel mouvement ! quel geste ! & sur-tout quel silence !
Muse , soutiens mon vol , échauffe mes esprits ;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles :
Ainsi que ses leçons , chaque art a ses modèles.

(*) Tragédie angloise.

Déjà la Parque avide , au milieu de leur cours ,
Charmante le Couvreur , avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein , la pâle tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie ;
Et foulant à ses pieds les immortels cyprès ,
D'un crêpe environna ses funebres attraits.
Une actrice parut : Melpomene elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
Dumefnil est son nom : l'amour & la fureur ,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geste est un éclair ; ses yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne , & parmi cent clameurs ,
Perce les flots bruyans de ses adorateurs ?
Ses pas sont mesurés , ses yeux remplis d'audace ,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace :
Accens , gestes , silence , elle a tout combiné ;
Le spectateur admire , & n'est point entraîné ;
De sa sublime émule elle n'a point la flame ;
Mais , à force d'esprit , elle en impose à l'ame.
Quel auguste maintien ! quelle noble fierté !
Tout jusqu'à l'art , chez elle , a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre ,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.

Le desir d'imiter vous cache un précipice ;
 Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice :
 N'allez point copier tels gestes , tels accens ,
 Nous répéter sans goût des sons retentissans ,
 Et pour mérite unique , offrir à notre vue
 Le mécanisme vain d'une belle statue.
 Franchissez l'heureux terme , où le prix vous attend.
 Libre , on perce la nue : on rampe en imitant.
 O toi , dont les traits embellissent la scene ,
 Toi , que l'amour jaloux dispute à Melpomene ,
 Séduisante Dubois , réponds à nos desirs ;
 C'est assez fommeiller dans le sein des plaisirs.
 Ose enfin te placer au rang de tes modeles ,
 La gloire te sourit & te promet des ailes :
 Ose , & prenant ton vol vers l'immortalité ,
 Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte & moins de servitude ,
 Vous aurez du théâtre acquis plus d'habitude ;
 Quand le parterre enfin , ce lion rugissant ,
 Deviendra pour vous seule & souple & caressant :
 Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire ;
 De votre art plus maîtresse , étendez-en la sphere.
 Par de nouveaux moyens attachez nos regards.
 Hasardez : le sublime a souvent ses écarts.
 Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
 Tantôt , armé d'éclairs , c'est Jupiter qui tonne.

La nature long-tems se plaît à se cacher ;
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente & stérile ,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est l'or qui , renfermé dans ses noirs souterreins ,
Attend , pour en sortir , d'industrieuses mains ;
C'est ce marbre grossier , c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne , & que l'art rend flexible.

Mais ce n'est point assez de ces vaines leçons ;
Je quitte le pinceau , je brise mes crayons ,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime ,
Cet orgueil créateur , la source du sublime.
Le préjugé s'efface , il touche à son déclin :
Le François plus instruit , est aussi plus humain.
S'il outragea votre art , il en rougit encore ;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?
Connoissez de cet art quelle est la dignité.
Voyez autour de vous tout un peuple agité.
Il se presse , il palpite , & soudain plus tranquile ,
Un morne accablement tient son œil immobile.
Ces pâles spectateurs , étonnés de frémir ,
A votre émotion mesurent leur plaisir.
Tantôt , ensevelis en des terreurs muettes ,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interpretes ;
Et tantôt mille cris , jusqu'au ciel élancés ,
Soulagent tous les cœurs , trop long-tems oppressés.

Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage ;
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions ;
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux, nos transports sont les vôtres,
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je fais qu'un sage illustre , un mortel renommé ,
Qui hait tous les humains , lorsqu'il en est aimé ,
Dans un de ces accès , où leur aspect l'offense ,
Déchaîne contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer :
Un sage n'est qu'un homme ; il a pu s'égarer.
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?
Des crédules humains précepteurs rigoureux ,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux ?
Ah ! laissez - nous du moins une douce imposture.
L'ingénieuse erreur embellit la nature ;
Et nous ôter nos arts , nos talens enchanteurs ,
C'est ravir à la terre , & ses fruits & ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes.
Tout sévère qu'il est , on peut le défarmer.
Opposez-lui des mœurs , il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille , en sage atrabilaire ,
Fermer vos jeunes cœurs au desir de nous plaire ;

La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet amour qui fait rougir les graces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins :
C'est ce dieu délicat, qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystere accompagne en silence,
Qui, sans effaroucher les timides desirs,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs :
Pour vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système ;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre automne, & survive à l'amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la colonnie & l'hydre des censeurs.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'éleve un temple auguste, affermi par les âges ;
Cent colonnes d'ébene en soutiennent le faix ;
On grava sur les murs les illustres forfaits ;
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce & se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
Tout est, dans ce séjour, simple & majestueux.

On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
 Des fantômes penchés sur des urnes funebres ;
 Et l'on n'entend par-tout que des frémissemens,
 Que sons entrecoupés, & longs gémissemens.
 Deux femmes (*), sur le seuil, en défendent l'entrée ;
 L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
 Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
 Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée.
 Son front est fixe & morne, & sa langue glacée.
 La vengeance, la rage & la soif des combats,
 Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
 Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;
 Sa poitrine se gonfle, & ses bras se roidissent.
 Un feu sombre étincele en ses yeux inhumains,
 Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

Plus loin regne l'amour, cet amour implacable,
 De meurtre dégoûtant, malheureux & coupable,
 Qui ne respecte rien, quand il est outragé,
 Court, se venge, & gémit si-tôt qu'il est vengé.
 L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste,
 Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
 Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
 Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
 De ces sombres objets Melpomene entourée,

(*) La Terreur & la Pitié.

Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

Les yeux étincelans , quel vieillard dans ce lieu ,
 Environné d'autels , semble en être le dieu ?
 Un mortel moins altier , assis au même trône ,
 Reçoit des mains du goût sa brillante couronne.
 Leur terrible rival , pour tracer ses tableaux ,
 Dans le sang & les pleurs trempe ses noirs pinceaux ;
 Et leurs lauriers épars , couvrant le sanctuaire ,
 Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
 La grande actrice , admise en ce séjour divin ,
 Marche & s'enorgueillit près du grand écrivain.
 Récitant ces beaux vers , où l'amour seul domine ,
 Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine ;
 Et le Couvreur , l'œil sombre & de larmes baigné ,
 Attache les regards de Corneille étonné.

Vous , de ces demi-dieux modernes interpretes ,
 La gloire vous attend , & vos palmes sont prêtes.
 Chef-d'œuvres du pinceau , dans ces pompeux réduits
 Déjà vos traits brillans sont par-tout reproduits.
 Ici pleure Gauffin , toujours sensible & tendre :
 Là , c'est toi , Dumefnil , toi que l'on croit entendre.
 La nature enrichit ton simple médaillon ;
 Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

✽

LA COMEDIE.

CHANT SECON D.

TO I qui , dans un miroir agréable & fidele ,
Présentant l'homme à l'homme , amuses ton modele ,
Nous reproduis nos traits , nos mobiles travers ,
Et fais , en te jouant , corriger l'univers ,
Souris à mes accens , viens , folâtre Thalie ,
Echauffe mes leçons du feu de la saillie ,
Apprends-moi tes secrets , & ne me cache rien
Des mysteres d'un art , interprete du tien.

O vous , que de cet art ont séduit les délices ,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain ,
Si les cieux n'ont en vous transmis ce feu divin ,
Cette source de vie aux humains apportée ,
Mobile universel ravi par Prométhée ,
L'esprit enfin , l'esprit , invisible flambeau ,
Qui du monde encor brute éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquans , s'il ne les affaïsonne ?
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien sans lui répandre quelques pleurs ,
Cadencer noblement de tragiques douleurs ,
De même en imposer aux spectateurs crédules ;

Mais lui seul voit , faisit , & peint les ridicules,
Osez donc vous connoître , & vous interroger.
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scene étaler votre enfance ,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance ,
D'un rire avilissant provoquer les éclats ,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas ,
Végéter & vieillir dans cette ignominie ,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.

Mais ce n'est point assez de ce feu créateur :
Tremblez ; l'homme d'esprit est loin du grand acteur.
Tel croit être formé, qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature , il faut la bien connoître ;
En tout tems , en tous lieux , il faut la consulter ,
La consulter encore , & puis la méditer.
Elle est belle , féconde , & sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage :
Observez les vieillards & leur air ombrageux ,
Du jeune homme inquiet les desirs orageux ,
L'épouse avec l'époux , le fils avec le pere ,
Et la fille attentive aux leçons de sa mere.
C'est là que l'on faisit ce ton de vérité ,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids & tristes ,
De ces vils histrions , l'un de l'autre copistes ,
Et que l'acteur entr'eux comparant les objets ,

Va ravir de son art les plus nobles secrets.

Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux , & ceux-là trop sévères ;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs ,
En donnant des leçons , consacrer des erreurs.
La nature elle seule est un guide fidelle ,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.

Occupé du spectacle , & non des spectateurs ,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie ,
Étudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affoiblit , l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert , il faut prendre l'accord.

De la tradition rejetant la chimere ,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis ?
A ces bizarres loix Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle ,
Que le tems , chaque jour , obscurcit de son aile.
Servile imitateur , bouffon fastidieux ,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux ,
S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache ,
Les antiques canons , & sur-tout la moustache.
Il mettoit son orgueil à le représenter ;
Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter ;
De rien imaginer affectoit le scrupule ,

Et par tradition fut sot & ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés ;
Combinons leur esprit , & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères ,
Contraindre sa chaleur , soudain la déployer ,
Descendre , s'élever , & se multiplier ,
Unir adroitement la force à la souplesse ;
Se variant toujours , se ressembler sans cesse ;
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter ,
Et créer d'après lui , pour mieux exécuter.

Il est des traits faillans que j'aime & que j'admire :
L'art ne les fixe point , le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot ;
Un bon mot disparoit , quand l'acteur n'est qu'un sot.

Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste ,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteste ?
Que votre abord soit dur , votre front sourcilleux ,
Votre voix sèche & brusque , & votre œil nébuleux.
Exprimez bien sur-tout ces fougues de tendresse ,
Dont il vient amuser sa volage maîtresse ;
Qu'on reconnoisse en vous un mortel égaré ,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.

Du poëte agité m'offrez-vous la manie ?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

Jouez-vous le Tartuffe ? observez d'autres loix ;

En sons pieux & lents mesurez votre voix :
 De ce fourbe imitez le mystique sourire ,
 Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire ;
 Lorsque , laissant errer une indiscrete main ,
 Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein ;
 Avec suavité médite un adultere ,
 Et veut , au nom de Dieu , déshonorer son frere.
 Que votre air , tour à-tour , soit ferme & radouci :
 Là , soyez prosterné ; mais commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
 Que toujours l'action y soit vive & faillante.
 Paroissez sur la scene , égaré , furieux ,
 Pâle , défiguré , le chapeau sur les yeux.
 Renversez ces fauteuils , que vous croyez complices ;
 Roland du lansquenet , ébranlez les coulisses.
 Au seul nom de trictrac , frémissez de courroux.
 Le dez fatal vous suit , & roule encor pour vous.

Il est plus d'une palme à la cour de Thalie.
 L'un consacre aux vieillards une voix affoiblie ,
 Nous retrace leurs mœurs , leurs penchans clandestins,
 Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre , qui de foi prudemment se défie ,
 Se sent , pour les niais , formé par sympathie.

Cet autre enfin , prenant un effor qui lui plaît ,
 Obéit à son goût , & s'érige en valet.

Songes-y. Dans ce genre auquel tu te destines ,

Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines ,
 As-tu reçu des cieux ce naturel plaifant ,
 Cet art , cet heureux don , le don d'être amufant ,
 La volubilité d'un organe mobile ,
 Un corps alerte & fouple , un esprit verfatile ?
 Voit-on étinceler dans ton regard mutin ,
 Et l'amour de l'intrigue , & la foif du butin ,
 La trahifon , l'adrefle , & cette effronterie ,
 Dont l'intrépidité fied à la fourberie ?

Quelquefois un valet , novice dans fon art ,
 De la publique joie oſe prendre fa part ;
 Et ne fachant fur lui garder aucun empire ,
 Rit de ce qu'il a dit , ou de ce qu'il va dire.
 C'eſt uſurper nos droits : le jaloux ſpectateur
 S'attriſte avec raifon du plaifir de l'acteur.
 Le perſonnage ſeul nous plaît & nous étonne ;
 Tout le charme eſt détruit , dès qu'on voit la perſonne.
 Ne te livre jamais à ce rire empeſé ,
 Et ſache être amufant , ſans paroître amuſé.

Loin cependant l'acteur que fon talent ennuie ;
 Il doit être chaffé de la cour de Thalie.
 C'eſt un hibou qui vient , ſous des berceaux naiſſans ,
 Effrayer Philomele , & troubler ſes accens.
 L'ingénieux Armand , ce Neſtor du théâtre,
 Oublié par le tems , étoit encor folâtre.
 Que j'aimois ſon adrefle & ſa naïveté !

Son œil étinceloit du feu de la gaité ;
 Mais , rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre ,
 Sous un flegme éloquent il favoit la contraindre :
 Au plaisir qu'il donnoit il favoit se borner ,
 Et fans montrer le sien , le laissoit soupçonner.

Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface ,
 Lorsqu'un talent s'éclipse , un autre le remplace.
 Poisson , qui si long-tems amusa tout Paris ,
 Descendoit dans la tombe , escorté par les ris.
 Préville vient , paroît , il ranime la scene ;
 Et Momus aisément fait oublier Silene.
 Préville ! . . . ennuis , fuyez ; fuyez , foudis affreux ;
 Son nom est un signal pour rallier les jeux.
 Les muses m'ont appris qu'une douce démence ,
 Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
 Mille filphes légers , soulevant le rideau ,
 Se jouoient & dansoient autour de son berceau.
 Il reçut le grelot des mains de la folie ;
 En bégayant encore , il vola vers Thalie.
 Pour lui seul la nature est sans déguisement ,
 Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
 Acteur ingénieux , je te dois cet hommage :
 Ainsi que nos plaisirs , ces vers sont ton ouvrage.
 Que du lierre immortel ton front soit décoré ;
 Qui fait rire son siecle , en doit être adoré.

Pour les rôles d'amans si l'instinct vous décide ,

Servez-vous à vous-même & de juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs sont parfaits :
Adorés sur la scène , il leur faut des attraits ,
Un abord séduisant , un regard vif & tendre ,
Un silence qui parle & qui se fasse entendre ,
Le son de voix touchant , le maintien gracieux ,
L'art de flatter l'oreille & de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent sourire ?
Tous ces riens de l'amour , savez-vous les bien dire ?
Pour le représenter , avez-vous ses appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Charmant, vous n'avez rien & vous devez tout craindre ,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre ,
De produire au dehors ces orages du cœur ,
Ces mouvemens secrets , ces instans de fureur ,
Ces rapides retours , cette brûlante ivresse ,
Les transports de l'amour & sa délicatesse.
Un rôle est à la fois , tendre , emporté , jaloux :
Ces contrastes frappans , il faut les rendre tous.
Paissible adorateur , là , bornez-vous à plaire :
Ici , que votre front s'enflamme de colere.
Sachez sur-tout , sachez comment , d'un œil serein ,
On vient rendre un portrait , que l'on reprend soudain ,
Comme on traite un objet que l'on croit infidelle ,
De quel air on lui jure une haine immortelle ,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours ,

Et comment on le quitte , en revenant toujours.
 Evitez cependant une chaleur factice ,
 Qui séduit quelquefois , & vit par artifice ;
 Tous ces trépignemens & des pieds & des mains ,
 Convulsions de l'art , grimaces de Pantins.
 Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flamme ,
 N'allez point sur la scène éparpiller votre ame.
 Ces gestes embrouillés , toujours hors de saison ,
 Ne font qu'un froid dédale , où se perd la raison.

Un acteur (*) a paru , plein d'ame & de finesse ;
 Il sent avec chaleur , exprime avec justesse :
 Pour briller , pour séduire , il a mille secrets ,
 Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
 Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge ,
 Il a su des amans rajeunir le langage ,
 Des rôles langoureux anime la fadeur ,
 Fait sourire l'esprit , & fait parler au cœur.
 Aimez-vous mieux jouer & corriger ces êtres ,
 Automates brillans , qu'on nomme petits-mâtres ?
 Portez la tête haute , ayez l'air éventé ,
 La voix impérieuse , & le ton apprêté.
 Que votre œil clignotant , & foible en apparence ,
 Sur les objets voisins tombe avec indolence :
 Que tout votre maintien semble nous annoncer
 Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer ,

(*) Molé.

Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénere en fatigue ;
Et paroissez enfin , excédé de vos nœuds ,
Accablé de faveurs , & bien las d'être heureux.

Mais ce ton , ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat , il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans , & nos gens du bel-air ;
C'est aux plaines du ciel que se forme l'éclair.
Allez , & parcourez ce magique théâtre
D'un monde qui se hait , & pourtant s'idolâtre.
Etudiez à fond l'art des frivolités ,
Le savant persifflage & les mots usités ;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres ,
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.
Leur entretien , utile à vos sens rajeunis ,
Vous enlumina du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins , des égards que mérite
La femme que l'on prend , & celle que l'on quitte :
Differtez sans objet , riez avec ennui ;
Le monde est vain & sot , soyez sot avec lui ,
Et revenez , tout fier de cent graces nouvelles ,
De leurs propres travers amuser vos modeles.
C'est ainsi que l'abeille , aux approches du jour ,
Vole dans les jardins & les prés d'alentour ;
Et disputant la rose au jeune amant de Flore ,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore ,

Revient dans son asyle obscur & parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

De la scene échappé, Baron jeune & frivole,
Dans les cercles admis, en paroissoit l'idole.
Les plus fieres beautés se dispuoient ses vœux;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux;
Et, toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesces.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse à tort le flatte & le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.

Votre état est de plaire, & non de protéger.
Redoutez le public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut savoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs?

Toi qui prétends briller dans les scenes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques:
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talens de l'acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose, & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.

De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire ;
 Tous leurs traits sont frappans , & rien ne les altere.
 Ici , c'est un vieillard de rides sillonné ,
 Et d'un essain d'enfans toujours environné.
 Courbant son corps usé sur un bâton rustique ,
 Il se fait craindre encor par sa gaité caustique.
 Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer ;
 Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
 Voyez-vous ce Silene , au dos rond & convexe ,
 Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe ,
 Injurier cet arbre , & prêt à trébucher ,
 Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
 Plus loin , deux champions furieux , hors d'haleine ,
 S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélène.
 Tel objet est choquant dans la réalité ,
 Qui plaît au spectateur , s'il est bien imité.
 Vadé , pour achever ses esquisses fideles ,
 Dans tous les carrefours poursuivoit ses modeles ;
 De ce costume agreste ingénu partisan ,
 Interrogeoit le pâtre , abordoit l'artisan.
 Jaloux de la saisir sans masque & sans parure ,
 Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
 Etoit-il au village ? il en traçoit les mœurs ,
 Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des racoleurs ;
 Et changeant , chaque jour , de ton & de palette ,
 Crayonna , sur un port , Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables mortels , dont les noms adorés
Sont aux fastes des jeux pour jamais consacrés ,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge ,
De la divine orgie avoient admis l'usage ,
Chez les Aubry du tems passaient les jours entiers ,
Et puisoient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir , baladins subalternes ,
Ces libertins titrés , en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons ,
A qui tous les amours ont servi d'échançons.
Que toujours , à travers les brouillards de l'ivresse ,
Malgré tous vos écarts , le courtisan paroisse ;
Et ne confondez point , dans vos pefans croquis ,
Le délire d'un rustre & celui d'un marquis.
Bellecourt de ces traits a saisi la finesse.
Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse ;
Soit que , quittant la table encor tout délabré ,
D'un effain de buveurs il revienne entouré ,
Etourdir un vieillard par des discours sans suite ,
Et lui balbutier des leçons de conduite ;
Ou soit que , plus rassis , & gaîment indiscret ,
Il démasque en riant l'usurier Turcaret.
Vous que l'âge a mûris & rendu plus sévères ,
Essayez vos talens dans les rôles de peres.
C'est là qu'enfin Thalie ose élever la voix ,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.

Acquérez ce maintien , ce débit plein d'aifance ,
Et ces tons affurés , fruits de l'expérience.
Soyez dur , inquiet , défiant dans Simon ,
Dans Licandre impofant , tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix , qu'elle parte de l'ame.
Il faut que fans éclats votre jeu nous enflame.
D'un gefte toujours fimple appuyez vos discours ;
L'augufte vérité n'a pas befoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime ,
Eclatez , foyez ferme , éloquent & fublime.
Offrez-nous , à l'afpect de ce fils criminel ,
Toute la majefté du courroux paternel :
Excitez les fanglots , faites couler les larmes ,
De la nature en pleurs déployez tous les charmes ;
Transmettez-nous votre ame , & que le fpectateur
Puiſſe applaudir au pere , en oubliant l'acteur.

Vous , reines du théâtre où l'amour vous appelle ,
L'orgueil de vous inftruire a réveillé mon zele.
Je n'ai point au hafard confondu mes couleurs ;
Econome prudent , j'ai réfervé les fleurs.
Muſe , couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te fourit , il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter , forme de plus doux fons ;
Elle veut des confeils , & non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer , quand on ne peut lui plaire.
Dirige ſes talens , mais d'une main légère.

C'est ainsi que l'on voit les flexibles ciseaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Oeil rusé , taille lesté & langues indiscrettes ,
Ce qu'il faut aux valets , il le faut aux soubrettes.
Par l'organe sur-tout elles doivent briller ,
Agir presque toujours , & toujours babiller ;
Ou du moins , se taisant avec impatience ,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Teniers , & non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une ame aride.
Alors qu'il est contraint , le rire est insipide.
Camille , aux yeux charmés de zéphyre surpris ,
Couroit sur les moissons sans courber les épis.

Ah ! si la scène encore offroit à notre vue
Cette actrice adorée & trop tôt disparue ,
Qui par son enjouement savoit tout animer ,
Et que , pour son éloge , il suffit de nommer ! . . .
Je vous dirois sans cesse , ayez les yeux sur elle ;
Et je croirois tout dire , en l'offrant pour modèle.

Il me semble la voir , l'œil brillant de gaieté ,
Parler , agir , marcher avec légèreté ;
Piquante sans apprêt , & vive sans grimace ,
A chaque mouvement acquérir une grâce ;
Sourire , s'exprimer , se taire avec esprit ;
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit ;

Nuancer

Nuancer tous les tons , varier sa figure ,
 Rendre l'art naturel , & parer la nature.
 Life , avec un œil morne , un air digne & hautain ,
 Et les traits alongés d'un visage romain ,
 A ceint le tablier de Rose ou de Justine.
 Froidement minaudiere , elle croit être fine.
 D'abord qu'elle paroît , on se sent attristé ,
 On ne partage point sa pénible gaiété :
 Elle parcourt sans grace un cercle monotone ;
 Son rire grimacier n'en impose à personne :
 Quand l'automate agit , le spectateur galant
 Applaudit au ressort , mais non pas au talent.

Paris , à chaque pas , nous offre cent coquettes ,
 Ivres d'un fol encens , volages , indiscrettes.
 O vous , qui sous leurs traits voulez nous enflammer ,
 A jouer leurs travers , l'art seul peut vous former.
 Attendez que le tems , maître tardif & sage ,
 Du monde & des plaisirs vous ait appris l'usage :
 Saisissez la saison de la maturité ,
 Ce moment dangereux , le soir de la beauté.
 Pour nous fixer alors il est mille artifices ,
 Et le jeu des vapeurs & celui des caprices.
 D'un geste ou d'un souris combinez la valeur :
 Commandez à vos yeux de feindre la douleur ,
 Le plaisir , le dédain , & la mélancolie ,
 La raison quelquefois , & souvent la folie ;

Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux ;
L'amante qui d'Alceste a captivé les vœux.
Combien , dans ces tableaux , me semble intéressante
Cette actrice , à la fois , noble , sage & décente ,
Qui fait tout détailler , & ne refroidit rien ,
Assujettit au goût ses tons & son maintien ,
Et qui , fidelle au vrai , sans nuire au vraisemblable ,
Toujours ingénieuse , est toujours raisonnable !

Si , dans son vol jaloux , l'impitoyable tems
A marqué sur vos fronts le ravage des ans ,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes ,
Et nos Escarbagnas , & nos vieilles amantes.
Ces rôles épineux , dont la charge déplaît ,
Quand Drouin les remplit , ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesse.
Affectez quelquefois un sourire enfantin ;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein ,
Et de quelques pompons ornant votre coëffure ,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais , pour nous égayer , ne nous révoltez pas ,
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente & sage ,
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage ,
Ilaguez ce panier , rognez cet éventail ,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'amour doit y briller , mais doux & défarmé :
Songez qu'il vient de naître , & qu'il n'est point formé.
Le soleil , en naissant , n'échauffe point encore ,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir ,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix , en peignant votre flame ,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous , s'il se peut , ce timide embarras
Que donne la nature , & qu'on n'imite pas ,
Ce front baissé toujours , & qui rougit sans cesse ,
Cette grace naïve , atour de la jeunesse.
Ah ! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le printems.

Nous représentez-vous la tendre Zénéide ,
Qui s'indigne & gémit sous un masque perfide ?
Marquez-nous ce dépit & ce ressentiment :
C'est une nymphe en pleurs , qu'outrage son amant ,
Qui résiste , qui craint de le voir infidelle ,
Qu'il soupçonne être laide , & qui fait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats ,
Et l'orgueil d'une amante , & sur-tout ses appas ?
Que votre jeu soit vif , qu'il peigne vos alarmes ,
Et qu'à travers le masque , on découvre vos charmes.

Dans Lucinde sur-tout variez vos tableaux :

Chaque scène y produit des sentimens nouveaux.

Quel souvenir cruel se mêle à ces images !

Le talent qui n'est plus veut encor des hommages.

Tendre Guéant (*), mon cœur ne t'oubliera jamais.

Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits !

Combien elle étoit simple, intéressante, & belle !

Amour, tu t'en souviens, tu lui restas fidelle.

La douce illusion accompagnoit ses pas : -

Les graces l'inspiroient, & ne la quittoient pas.

Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre :

La tombe s'entre-ouvrit, il y fallut descendre.

Ainsi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,

En mourantes clartés semble quitter les cieux.

Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages,

Asyles des héros, des belles & des sages.

Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,

Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :

Peut-être qu'à Maurice (*), élevé sur un trône,

De myrte & de lauriers elle offre une couronne,

(*) On fera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauffin, qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'élève de cette actrice célèbre, mais promettoit de devenir sa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la séduction de l'ingénuité, tels furent ses titres, & les motifs de mes éloges.

(**) Le maréchal de Saxe.

Se rapelle des vers qu'il lui fait déclamer ,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer. . . .

Mais quoi ! quelle beauté s'avance sur la scène ?
Le sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux & flatteurs ;
Qu'elle fait bien trouver la route de nos cœurs !
Charmante Doligni , puis-je te méconnoître ,
Toi , si chère à l'amour , que tu braves peut-être ?
Poursuis ; ce dieu léger , qui brigue tes faveurs ,
Séduit par les attraits , est fixé par les mœurs.

L'art n'est point dégradé , lorsqu'il se multiplie.
On élève par-tout des temples à Thalie.
Vous , qui nous amusez par d'utiles travaux ,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.
Quel triomphe pour vous ! sous ces lambris tranquilles
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des villes ,
Dès que Flore a près d'elle rassemblé les zéphirs ,
Mille jeunes beautés , qu'unissent les plaisirs ,
Au grand jour du théâtre osant risquer leurs charmes ,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scène quelquefois rassemble deux amans
Gênés dans leurs desirs , & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décele !
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle !
Malgré l'aimable dieu qui seul les fait agir ,
Commandés par leur rôle , ils n'ont point à rougir.

Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flamme ,
 Se parler en public des secrets de leur ame.
 Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour ;
 Et la décence même applaudit à l'amour.

Le plaisir m'égaroit ! la raison me ramene.
 Muses , dont le pinceau peut enrichir la scène ,
 Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
 Pour former des acteurs , il faut des écrivains.
 Tel qui , depuis long-tems , rampoit foible & timide ,
 Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
 Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
 Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
 Qui retient vos crayons ? Quels seroient vos scrupules ?
 Moliere est sous la tombe , & non les ridicules.
 Oui , chaque âge a les siens , vrais , caractérisés :
 Ceux-là sont apparens , ceux-ci mal déguifés.
 Il faut leur arracher cette enveloppe obscure ;
 Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
 Avec des traits divers , le nôtre a ses Orgons ;
 Il a ses imposteurs , il a ses Harpagons.
 La nature , en créant , toujours se renouvelle :
 Les vices , les travers sont variés comme elle.
 Observez , parcourez & la ville & la cour ;
 Dans nos cœurs , en riant , venez porter le jour.
 Quel léger tourbillon va , vient , revient & roule ,
 Dieux ! que d'originaux se présentent en foule !

Voyez-vous celui-ci , fier & bas à la fois ,
Tristement abruti dans son faste bourgeois ?
Cet autre , embarrassé de sa vaine richesse ,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse ,
S'ennuie au sein des arts qu'il rassemble à grands frais ,
Dine , soupe , s'endort au son des clarinets ,
A sa meute , sa troupe , & sur-tout sa musique ,
Fatigue , tout le jour , son ame léthargique ,
Et retombe le soir , en bâillant de nouveau ,
Sur un lit d'édredon , qui lui sert de tombeau ?
Transportez à nos yeux la jeune courtisane ,
Qui , fille de l'amour , le sert & le profane ,
Avec grace sourit , intrigue savamment ,
Désespere avec art & trahit déceimment ;
Ce protecteur banal , entouré de Thermites ,
Et qui pour ses amis compte ses parasites ;
Ou ce présomptueux , ivre de ses talens ,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses partisans ,
Et d'un œil prophétique , où le dédain repose ,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'éleve ! il naîtra des Barons.



L'OPERA.

CHANT TROISIEME.

DESCENDS, viens m'inspirer, savante Polymnie,
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les chantres des bois ,
Te saluant en chœur , accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure :
Zéphyr plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de Syrinx , changés en instrument ,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuste est plaintif , cette grotte sonore :
La parole n'est plus , & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux ,
O déesse ! j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accens , & les airs lui répondent ;
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les mondes , entraînés par leurs ressorts secrets ,
Toujours en mouvement , ne se heurtent jamais.
Paroissant opposés , ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général , chacun a sa partie ;
Et les êtres unis par ton art créateur ,
Forment un grand concert , digne de leur auteur.

Mais daigne enfin , quittant cette sphere hardie ,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la scene lyrique , objet de mes travaux ,
Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours , le chant , plein de ta flame,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'ame ;
Ce qu'il doit emprunter , pour accroître son feu ,
De l'esprit , de la force , & des graces du jeu.

Vous qui sur ce théâtre osez vous produire ,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire ?
N'allez point , sur la scene usurpant un autel ,
Faire huer un dieu sous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de déesses :
L'amour , en folâtrant , y choisit ses prêtresses.
Avec des traits flétris , un teint jaune & plombé ,
Pourrez-vous , sans rougir , prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre ;
Dans un char transparent , par des cignes traîné ,
Fendre les airs , aux yeux de Paphos étonné ,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire ,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mere ?

Que Flore à mes regards n'ose jamais s'offrir ,
Sans me faire envier le bonheur de zéphir.
Sa bouche au doux souris , doit être aussi vermeille
Que les boutons de rose , épars dans sa corbeille.

L'amante de Titon , pour fixer nos amours ,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours ;
Et sous les pampres verts dont Bacchus se couronne ,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille & le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.
Des colosses hautains , dont l'amour fuit les traces ,
Pourront-ils badiner sous le corset des graces ?
La naine pourra-t-elle , avec l'air enfantin ,
Me retracer Pallas une lance à la main ?
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colere
Conviendra-t-il au front d'une simple bergere ?

Sachez , quand il le faut , varier votre ton ,
Sévère dans Diane , emporté dans Junon.

Vous sur-tout qui voulez , dans vos fureurs lyriques,
Reffusciter pour nous ces paladins antiques ,
Tous ces illustres fous , ces héros fabuleux ;
Soyez , à nos regards , gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable ;
Je hais un Amadis , s'il n'est point formidable.

Quand Roland déracine , en ses fougueux accès ,
Ces chênes orgueilleux , ornemens des forêts ,
Je veux que , déployant une haute stature ,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur ,
Si je ne confonds point le modele & l'acteur ,

D'un tableau fans effet bientôt je me détache ;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache ,
Et dont le foible bras , fidele à sa leçon ,
Renverfe avec fracas des arbres de carton.
En vain son œil menace , & sa main est armée ;
Je cherche le héros , & je ris du pygmée.

Par la feule raifon mon esprit enchanté ,
Cherche dans le prestige un air de vérité.

Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide ,
Le genre de vos voix peut vous fervir de guide.
Des fons frêles & doux feroient choquans & faux ,
Dans la bouche du dieu qui gourmande les flots.
Ces organes font faits pour briller dans des fêtes ;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchainés mugiffent une fois ,
Ils ne s'appaifent point avec des ports de voix ;
Et jupiter-lui même , armé de fon tonnerre ,
Se verroit , dans fa gloire , insulté du parterre ,
S'il venoit , s'annonçant par un timbre argentin ,
Prononcer en fauffet les arrêts du deftin.

Mais c'est peu de la voix , c'est peu de la figure ,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture ,
De parer ces préfens , d'y joindre l'action ,
Et cette vérité , d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de molleffe :
Ces muscles trop tendus ont befoin de fouplesse.

La grace & la beauté d'un athlete vainqueur
 Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
 Faites-vous , il le faut , une secrete étude
 De chaque mouvement & de chaque attitude.
 Instruits par la nature , apprenez à l'orner ;
 Sur le théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'est par-là que Chassé régna sur votre scene ,
 Et partage le trône où s'assied Melpomene.

Prête à favoriser vos utiles efforts ,
 La peinture a pour vous déroulé ses trésors.
 Des grands maîtres de l'art consultez les ouvrages ,
 Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.

L'un , pâlisant de rage , arrachant ses cheveux ,
 Semble frapper la terre , & maudire les cieux :
 L'autre , plus recueilli dans ses sombres alarmes ,
 De son œil consterné laisse tomber des larmes.
 Ici , c'est un amant , vengeant ses feux trahis :
 Là , c'est un pere en pleurs , qui réclame son fils.
 Dans sa noble fureur , voyez comment Achille
 Est fier & menaçant , quoiqu'il reste immobile.
 Quelle ame dans ce calme & quel emportement !
 Chaque fibre , à mes yeux , exprime un sentiment.
 Mais auprès de Vénus cherche en vain son audace :
 La fureur disparoit , & l'amour la remplace.
 Entre des bras d'albâtre à tout moment pressé ,
 Sur le sein qu'il caresse il languit renversé ;

Son regard est brûlant, son ame est éperdue :
Aux levres de Cypris sa bouche est suspendue ;
Et de son œil guerrier, où brillent les desirs ,
Coulent ces pleurs si doux, que l'on doit aux plaisirs.

Raphaël & Rubens ont droit à votre hommage :
C'est quand l'acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.

Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçoit des accords le pouvoir souverain,
Et par une harmonie, ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisoit le génie & l'ame d'Alexandre,
Echauffoit ses transports, l'enivroit tour-à-tour
De douleur, de plaisir, de vengeance & d'amour ;
Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes,
Pouffer des cris de rage, ou répandre des larmes ;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitoit sur le sein de Thais,
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie,
De ces divers accens n'aidât point la magie ?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres touchans
Peignoient les passions, mieux encor que ses chants ;
Dans tous ses mouvemens respiroit le délire :
Son geste, son visage accompagnoit sa lyre,
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettoit à ses sons la flamme de son cœur.

L'organe le plus beau, privé de cette flame,
Forme un stérile bruit qui ne va point à l'ame.

Que l'organe pourtant ne soit point négligé.
 Cet utile ressort veut être dirigé.
 La nature le donne , & l'art fait le conduire ,
 L'affoiblir ou l'enfler , l'étendre ou le réduire.
 Insinuant & doux , quand il faut demander ,
 Terrible & véhément , quand il faut commander ;
 Sourd dans le désespoir , sonore dans la joie ,
 Tantôt il se renferme & tantôt se déploie.
 Le ton est tyrannique ; il s'y faut asservir ;
 Mais les inflexions doivent vous obéir.
 Selon que l'ame souffre ou que l'ame est contente ,
 L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.
 Des sons autour de nous éclatent vainement ;
 Leur plus douce magie est dans le sentiment :
 Le sentiment fait tout , c'est lui qui me réveille ,
 Par lui l'ame est admise au plaisir de l'oreille ;
 Et je place l'acteur , privé d'un si beau don ,
 Au-dessous du fluteur instruit par Vaucanson.
 Notre goût , plus superbe avec plus de justesse ,
 De nos récitatifs accuse la tristesse ;
 Ces modulations , dont le refrain glacé
 Semble un hymne funebre au sommeil adressé.
 Le vrai récitatif , sans appareil frivole ,
 Doit marcher , doit voler , ainsi que la parole.
 Pour lier l'action ce langage est formé ,
 Et veut être chanté , bien moins que déclamé.

Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes ,
Ces accens prolongés sur des syllables lourdes ,
Ces froids glapiffemens , qu'on se plaint à filer ?
Cessez de m'étourdir , quand il faut me parler.
Quittez cet attirail , cette insipide emphase ,
L'écueil de notre chant , loin d'en être la base ;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célèbre le Maure , honneur de votre scène ,
Affervissoit Euterpe aux loix de Melpoméné.
Elle phrasoit son chant , sans jamais le charger :
Ce qui languissoit , trop , elle osoit l'abrégé.
Ce long récitatif , où l'auditeur sommeille ,
Fixoit l'esprit alors , en caressant l'oreille ;
Et le drame lyrique , aujourd'hui si traînant ,
Avec légèreté couroit au dénouement.

Réservez , réservez la pompe musicale ,
Pour ces morceaux marqués , où l'organe s'étale ,
Où l'amé enfin s'échappe en sons plus véhémens ,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.

Mais parmi les écarts d'une voix moins timide ,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur , à qui l'art est connu ,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

Dans ce fracas lyrique , & ce brillant délire ,
Par un maintien forcé n'apprétez point à rire.

Craignez de vous borner à des sons éclatans ;
 Et gardez que vos bras , suspendus trop long-tems ;
 Comme deux contrepoids qu'en l'air un fil balance ,
 Attendent , pour tomber , la fin d'une cadence.

Sans doute par le chant vous devez nous charmer ;
 Mais c'est au jeu sur-tout que je veux vous former.

Toi , qui veux t'emparer des rôles à baguette ,
 Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrete ,
 Pourras-tu , l'œil en feu , bouleverser les airs ,
 Faire pâlir Hécate , enfler le sein des mers ,
 Et perçant de Pluton le ténébreux domaine ,
 A tes dragons allés parler en souveraine ?
 Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur ?
 Pour évoquer l'enfer , il faut de la chaleur.
 Ne va point imiter ces forcieres obscures ,
 Qui n'ont rien d'inferral , si ce n'est leurs figures ;
 Menacent sans fureur , s'agitent sans transport ,
 Et dont le moindre geste est un pénible effort.
 Sisyphé , à leur aspect , & transite & succombe :
 De ses doigts engourdis sa roche échappe , tombe ;
 Et l'ardent Ixion , surpris de frissonner ,
 Sur son axe immobile a cessé de tourner.

Il faut que , dans son jeu , la redoutable Armide
 M'attendrissé à la fois , m'échauffe & m'intimide.

Dans ces rians jardins Renaud est endormi,
 Ce n'est plus ce guerrier , ce superbe ennemi ,

Ombragé

Ombragé d'un panache & caché sous des armes ;
 C'est Adonis qui dort , protégé par ses charmes.
 Armide l'apperçoit , jette un cri de fureur ,
 S'élançe , va percer son inflexible cœur
 O changement soudain ! elle tremble , soupire ,
 Plaint ce jeune héros , le contemple & l'admire.
 Trois fois , prêt à frapper , son bras s'est ranimé ,
 Et son bras qui retombe est trois fois défarmé.
 Son courroux va renaître & va mourir encore :
 Elle vole à Renaud , le menace , l'adore ,
 Laisse aller son poignard , le reprend tour-à-tour ;
 Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

Que ces emportemens sont mêlés de tendresse !
 Quel contraste frappant de force & de foiblesse !
 Que de soupirs brûlans ! que de secrets combats !
 Que de cris & d'accens , qui ne se notent pas !
 A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse :
 La chanteuse s'éclipse , & fait place à l'actrice.
 Il échappe souvent des sons à la douleur ,
 Qui sont faux à l'oreille & sont vrais pour le cœur ,
 Quand de Psyché mourante au milieu de l'orage ,
 Arnould (*) les yeux en pleurs me vient offrir l'image ,
 Et frémit sous la nue , où brillent mille éclairs ,
 Puis-je entendre sa voix , dans le fracas des airs ?

(*) Actrice qui prouve que le jeu peut suppléer à l'organe.

J'aime à voir son effroi lorsque la foudre gronde ,
 Et ses regards errans sur les gouffres de l'onde ;
 Ses sons plaintifs & sourds me pénètrent d'horreur ,
 Et son silence même ajoute à ma terreur.
 Grace à l'illusion , je sens trembler la terre ;
 Cet airain , en roulant , me semble un vrai tonnerre :
 Ces flots que l'art souleve & fait assujettir ,
 Sont des flots écumans , tout prêts à l'engloutir ;
 Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
 Eclaire son désordre & ses graces timides ,
 J'éprouve sa frayeur , je frissonne , & je croi
 Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.

Telle est du grand talent la puissante féerie ;
 Il rend tout vraisemblable , il donne à tout la vie ;
 Il anime la scene , & , pour dicter des loix ,
 A peine a-t-il besoin du secours de la voix.

A ces divers effets comment pourroit prétendre
 Celle qui , sur la scene affectant un air tendre ,
 Sensible par corvée , & folle par état ,
 Quand son air est chanté , sourit au premier fat ,
 Provoque les regards , va mendier l'éloge
 De ce jeune amateur endormi dans sa loge ;
 Et le cœur gros encor , l'œil de larmes trempé ,
 Arrange , en minaudant , tout le plan d'un soubé ?

Que jamais votre esprit ne soit hors de la scene ,
 Que votre œil au hasard jamais ne se promene.

Oubliez des balcons ces muets entretiens ;
Vos regards sont distraits , ils détournent les miens.

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques ,
Venez nous étaler vos masses organiques ,
Et circulairement rangés en espalier ,
Detonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
Vous verrai-je toujours , l'esprit & le cœur vuides ,
Hurlant , les bras croisés , vos refrains insipides ?
Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux ,
Ou la tristesse sombre , ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus , Cérès , Flore & Pomone ,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne ,
Sous des berceaux de fleurs lorsque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre , & gravent leurs sermens ,
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange ,
Une coupe à la main , préside à la vendange ;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaité ,
De quel œil soutenir votre immobilité ?
Vous gêtez le tableau qui par vous se partage ;
De grace , criez moins , & fentez davantage ;
Et que l'on puisse enfin , sur vos fronts animés ,
Trouver le sens des vers , par la voix exprimés

La scène s'embellit : sur des bords solitaires ,
Je vois se réunir des groupes de bergeres.
Des bergers amoureux ont volé sur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.

Des guirlandes de fleurs ont paré ces mufettes.
 Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
 Déjà de l'art du chant on dispute le prix,
 Les juges font Eglé, Silvanire, Cloris ;
 C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne,
 C'est le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
 Toi (*), moderne Linus, par lui-même inspiré !
 Que j'aimois de tes sons l'heureuse symmétrie,
 Leur accord, leur divorce & leur économie !
 Organe de l'amour auprès de la beauté,
 Tu verfois dans les cœurs la tendre volupté.
 L'amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible ;
 Elle couroit t'entendre, & revenoit sensible.
 Plus d'une fois le dieu qui préside aux saisons,
 Qui fait verdier les prés, & jaunir les moissons,
 Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
 Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages :
 Sous ces humbles dehors, heureux & caressé,
 Il retrouva les cieux dans les regards d'Issé ;
 Et goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
 Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
 C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'autels,
 Amuser sous tes traits, & charmer les mortels.

Vous, qui voulez fortir de la foule profane,
 Comme lui cultivez & domptez votre organe ;

(*) Géliotte.

Corrigez-en les tons aigres , pefans ou faux ;
En graces , comme lui , transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'aurore ?
Que votre foible voix par degré semble éclore ,
Et foudain déployée en fons vifs & brillans ,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'amour qui gémit qu'elle exprime les peines ,
Se joue avec fes traits , & roule avec fes chaînes.
Peignez-vous un ruiſſeau ? que vos fons amoureux
Coulent avec fes flots , & murmurent comme eux.

Répandez fur vos tons une aimable molleſſe :
D'un organe d'airain foumettre la rudeſſe
A chanter les plaifirs & les ris ingénus ,
C'eſt donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel acteur s'applaudit & ſe croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergere.
A peine dans ſon art il eſt initié ,
Et c'eſt en mugiffant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'inſenſibles nuances ;
Des airs lents ou preſſés marquez les différences.
Ce paſſage eſt frappant & veut de la vigueur :
Là , que l'inflexion expire avec langueur ,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute , ſ'il ſe peut , à notre mélodie.

Divine mélodie , ame de l'univers ,
De tes attraits ſacrés viens embellir mes vers.

Tout ressent ton pouvoir ; sur les mers inconstantes
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis , tu soumets les habitans des eaux ,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'amphion des forêts , tandis que tout sommeille ,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille ,
Et seul sur un rameau , dans le calme des nuits ,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus sauvages ;
Quel antre inhabité , quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons ?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière ,
Le courfier inquiet leve sa tête altière ,
Hennit , blanchit le mors , dresse ses crins mouvans ,
Et s'élançe aux combats , plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspends la misère ,
Tu rends le travail doux , & la peine légère.
Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins ,
Et que le ciel condamne à souffrir nos dédains ?
Le moissonneur actif que le soleil dévore ,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore ?
Que fait le forgeron soulevant ses marteaux ?
Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux ?
Le captif dans les fers , le nautonnier sur l'onde ,
L'esclave enseveli dans la mine profonde ,

Le timide indigent dans son obscur réduit ?
Ils chantent : l'heure vole , & la douleur s'enfuit.

Jeune & discret amant , toi qui , dans ton ivresse ,
N'as pu fléchir encor ton injuste maîtresse :
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejetons ,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ,
Sur la scène des champs n'oses-tu la conduire ?
La nature est si belle à son premier sourire !
Qu'avec toi ton Eglé contemple ces tableaux ,
Et l'émail des vallons , & l'argent des ruisseaux :
Dans cet enchantement , que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose ;
Qu'elle puisse à longs traits en respirer l'odeur :
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle oïoit se défendre ,
Joins-y la volupté d'un chant flexible & tendre :
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer. . . .
Et je laisse à l'amour le soin de t'éclairer.
L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir & de plaire ;
C'est le plus doux secret pour vaincre une bergère :
Mais bannissez l'apprêt ; il nous glace ; & le chant ,
S'il est maniéré , cesse d'être touchant.
Évitez avec soin la molle afféterie ;
Qu'avec légèreté votre voix se varie.
Jaloux de l'embellir , craignez de la forcer ;
Un organe contraint ne peut intéresser.

Soyez vrai , naturel , c'est la premiere grace ,
Et celle qu'on poursuit dégénere en grimace.

Pour illustrer votre art , respectez dans vos jeux
Le palais des héros & le temple des dieux.

Du trône où siege Euterpe il ne faut point descendre.

Sans indignation puis-je voir , puis-je entendre

Naziller Arlequin , grimacer Pantalon ,

Où tonnoit Jupiter , où chantoit Apollon ?

En secret indigné que sa scene avilie

Se fût prostituée aux bouffons d'Italie ;

Que le François , trompé par un charme nouveau ,

Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau ;

Ce dieu voulut punir ce transport idololâtre ,

Et chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre ,

Les yeux étincelans , la fureur dans le sein ,

Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain. (*)

L'immortel , tout noirci de feux & de fumée ,

Attifait de ses mains la fournaise allumée ;

Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers ,

Ces tonnerres de Mars , ces vastes boucliers ,

Où l'air semble fluide , où l'onde dans sa sphere

Coule , & sert mollement de ceinture à la terre.

L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;

Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.

(*) J'ai cru que l'incendie de l'opéra pouvoit fournir une
épisode agréable pour terminer ce chant.

Vulcain , dit Apollon , on profane mon culte ;
 Sur mes autels fouillés chaque jour on m'insulte.
 Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
 Des cyclopes ailés allument cent flambeaux ;
 Ils volent , & déjà leur cohorte enhardie
 Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
 Le croissant de Phébé , la conque de Cypris ,
 La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ,
 Des champs élyséens l'immortelle parure ,
 Les zéphirs , les ruisseaux , les fleurs & la verdure ,
 Les superbes forêts , les rapides torrens ,
 Du souverain des mers les palais transparens ,
 Hélas , tout est détruit ! on parcourt les ruines :
 Là chantoient les plaisirs & les graces badines.

Le Mierre * , prodigant les charmes de sa voix ,
 Là , disputoit le prix aux sirenes des bois :
 Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire ,
 Et nous intéressoit aux pleurs de Téléaire.

Euterpe cependant , pour nous dicter ses loix ,
 Rentre dans son asyle , & reprend tous ses droits.
 Rameau , le sceptre en main , éclipse Pergolèse ;
 Le goût a reparu : le dieu du jour s'apaise ,
 Et son ressentiment nous poursuivroit encor ,
 Si la scene à ses yeux n'eût remontré Castor.

(*) Mad. l'Arrivée.



LA DANSE.



CHANT QUATRIÈME.

LE jeune amant de Flore a déployé ses ailes ;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satires légers , aux accens du haut-bois ,
Soulevent , en riant , les nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces tritons , dont les desirs avides
Font bouillonner les flots autour des néréides ?
Ils nagent en cadence , & joignant leurs bras nus ,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez , jeunes beautés ; le front ceint de feuillages ,
Traversez , en dansant , les vallons , les bocages :
Ressuscitons ces jeux (*), ces folâtres loisirs ,
Par le Tibre adoptés , au retour des zéphirs.
Pour orner votre sein , ces roses vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux , vos bergers vous attendent
Tout vous sert ; cet ombrage , interceptant le jour ,
Enhardit à la fois la pudeur & l'amour.

Loin de nous la sagesse & ses leçons austères !
Terpsichore , voici l'instant de tes mystères.

(*) La danse du mois de mai , en usage chez les Romains.

Ils naissent du plaisir , je dois les respecter :
Viens , ta harpe à la main , m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas , fidele à leur cadence ,
Que mon rapide vers brille , parte & s'élançe.
Déesse , la nature est soumise à tes loix ,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio , tu fais conter aux yeux ;
Et tout , jusqu'à la fable , est vivant dans tes jeux
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scene mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement ,
La colere d'un dieu , les transports d'un amant ,
Mars courant aux combats , Daphné prenant la fuite ,
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite ,
Les défis des pasteurs , les courses de Tempé ,
Et celles de l'amour à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce.
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer ,
Et sondez le terrain qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas , voyez si la nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros , que votre taille ait de la majesté :
Berger , qu'elle nous plaise en sa légèreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible ,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.

Que les pieds , avec soin rejetés en dehors ,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.

Que l'épaule s'efface , & que chaque partie ,
En paroissant se fuir , soit pourtant assortie.

Quelque vice secret avec vous est-il né ?
Qu'avant le pli du tems il soit déraciné.

Profitez , profitez de ces jours de souplesse ,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.

Quand l'âge roidira vos muscles engourdis ,
Tous les moyens alors vous feront interdits.

Cet orme contrefait penche vers le rivage ,
Et d'un tronc tortueux voit fortir son feuillage.

Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau ,
Si l'art l'eût redressé , quand il fut arbrisseau.

Que vos pas soient précis : d'une oreille sévère
Calculez chaque tems , sans jamais vous distraire.

Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un foible éclat
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat ,

Que la nature même , à nos plaisirs fidelle ,
Pour épier les sons , a mis en sentinelle.

Ce timpan sinueux , où tout va retentir ,
Doit marquer la mesure & vous en avertir.

Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage ,

Qui de mots mal confus forme son entretien ,
S'étourdit en parlant , & ne dit jamais rien.

Par ce sens dirigés , riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau (*), sceptre de l'ignorance ,
Dont le geste ambulante semble vous menacer ,
Et qui coupe les tems , au lieu de les fixer.

Que chaque mouvement soit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.

Élevé dans les airs , soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.

Émule de Gardel , dans votre effor habile ,
Tombez sur un pied seul , - & restez immobile.

Pour atteindre au fini de tous ces déploimens ,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens ,
Etudier votre art comme de vils esclaves ,
Ni vous emprisonner dans ces dures entraves
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur ,
En font mille martyrs , sans former un danseur.

C'est peu de m'étaler une danse savante ,
Et ces sauts périlleux dont l'effort m'épouvante ,
De battre l'entrechat , de jouer du poignet ,
De hasarder un rond , de faire un moulinet.

La médiocrité brigue ces avantages :

L'art a d'autres secrets , pour gagner nos suffrages.

(*) Le bâton de la mesure.

Sur le bloc arrondi d'un célèbre sculpteur
 Quand l'amour agita son flambeau créateur ,
 Il en fit rejaillir une vive étincelle ,
 Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle ,
 Dont le premier regard peignit un sentiment ,
 Dont le premier soupir demandoit un amant.
 L'heureux Pigmalion brûle pour son ouvrage :
 Le marbre est animé ; l'amour veut davantage.
 Les graces , qu'il appelle , accourent sur ses pas ,
 Et la nymphe naissante a volé dans leurs bras.
 Leurs loix sont des plaisirs ; leurs leçons , des caresses.
 L'écoliere bientôt égale ses maîtresses ,
 S'instruit dans l'art de plaire , & plaît en l'oubliant ,
 Met dans chaque attitude un jeu doux & liant ,
 De la simplicité se fait une parure ,
 Déploie avec pudeur les dons de la nature ,
 Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant ,
 Et , grace à ses regards , se tait éloquemment .

Voilà votre modele , enfans de Terpsichore.
 La nature vous sert , il faut l'aider encore.
 Imaginez des tems & des groupes nouveaux ,
 Entassez pas sur pas , & travaux sur travaux ,
 Sautez sur le gazon , sans y laisser vos traces ;
 Vous ne possédez rien , si vous n'avez les graces.
 Elles vous donneront le poli des ressorts ,
 D'un buste harmonieux les tranquilles accords ,

Le moëlleux contour d'une tête flexible ,
Des passages divers la nuance insensible ;
Ces pas demi formés , ces bras que le desir ,
Dans un doux abandon , semble tendre au plaisir,
Tous ces ébranlemens , ces secouffes légères ,
Que la volupté compte au rang de ses myfteres ,
Et ces gestes de feu , ces repos languiffans ,
Qui jusqu'en leur foyer vont réchauffer nos fens.

Des élémens de l'art connoiffez l'importance :
Formez vos premiers pas sous un maître qui pense.
Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il faudra profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel , l'Albane de la danse ,
Communiquoit à tout la noblesse & l'aisance.
Des mouvemens du corps il fixa l'uniffon ,
Et dans un art frivole il admit la raison.
La beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix , & déceloit son maître ;
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotoit la jeunesse , en lui gagnant des cœurs,
Il me semble le voir , dans un jardin fertile ,
Assujettir à l'art chaque tige indocile ,
Tendre au lys incliné la main qui le suspend ,
Refferrer le bouton où l'œillet se répand ,
Distribuer par-tout cet accord , cette grace
Qui pare la nature , & jamais ne l'efface.

De cette servitude affranchis une fois ,
 Plus sûrs de votre vol , créez-vous d'autres loix.
 Lisez au cœur de l'homme : amour , fureur , délire ,
 Dans vos jeux animés il faut tout reproduire.
 De chaque sentiment épiez les secrets ,
 Démêlez les ressorts , combinez les effets.

Inventeurs de cet art , & Pilade & Bathile
 Nous ont assez appris combien il est fertile.
 Dans l'action du corps puisant leur coloris ,
 L'un arrachoit les pleurs , l'autre excitoit les ris ;
 Et loin du cercle étroit de cent mimes profanes ,
 Leurs gestes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

Pour atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux ,
 Laissez la gargouillade & les pas hasardeux.
 Que par l'expression vos traits s'épanouissent :
 L'ame doit commander , que les pieds obéissent.
 Un mécanisme vain suffit pour un fauteur ;
 Mariez les talens du peintre & de l'acteur ;
 Et prenant votre essor loin des routes tracées ,
 Dans vos pas , s'il se peut , enchaînez des pensées.

Mais , si vous prétendez aux immortels festons ,
 De masques odieux débarrassez vos fronts.
 De chaque passion le turbulent orage
 Avec des traits de feu se peint sur le visage :
 On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler ,
 Sourire le bonheur , la joie étinceler ;

L'ame

L'ame se montre à nu dans ce miroir sincere.
 Pourquoi donc le charger d'une forme étrangere ?
 Un visage postiche & privé de contour ,
 Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'amour ?
 Comment les passions , dans leur fougue énergique ,
 Pourront-elles percer l'enveloppe gothique ,
 L'immobile carton inventé par l'ennui ,
 Qu'un danseur met toujours entre nos cœurs & lui ?
 Filles des sombres bords , déités infernales ,
 Eteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales.
 Fleuves , ondains , tritons , dieux soumis au trident ,
 Quittez vos teints verd-pré , vos visages d'argent.
 Vents , ayez plus d'adresse , & moins de bouffissure.
 Monstres de nos ballets , respectez la nature.

Indifférente & libre , une nymphe des bois
 Pour seule arme aux amours opposoit son carquois ,
 Et souvent renversoit de ses fleches rapides
 Le faon aux pieds légers , & les biches timides.
 Errante , l'arc en main , de réduit en réduit ,
 Un faune l'apperçoit , s'enflamme & la poursuit.
 Voyez les mouvemens dont leur ame est atteinte ,
 Et l'aile du desir , & le vol de la crainte.
 Quelle ardeur dans tous deux ! que d'agiles détours !
 Le faune joint la nymphe ; elle échappe toujours.
 Elle se fauve enfin , tremblante , sans compagne ,
 Et gagne , en haletant , le haut d'une montagne.

Là , se laissant aller près d'un arbre voisin ,
 Son col abandonné touche aux lys de son sein.
 Le faune reparoit : il tressaille de joie ,
 Et retrouve sa force , en retrouvant sa proie.
 Ses yeux font des flambeaux ; ses pas font des éclairs :
 Une fleche est moins prompte à traverser les airs.
 La nouvelle Daphné frémit , tremble , chancelle :
 Au front de son amant l'espérance étincelle ;
 Du fugitif objet , qu'effarouchent ses vœux ,
 Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux ;
 Il l'atteint , il soupire , il demande sa grace :
 Le faune s'embellit , la nymphe s'embarrasse ,
 Se livre par degrés à ce trouble enchanteur ,
 Tombe , se laisse vaincre , & pardonne au vainqueur.

D'un simulacre vain la froide dissonance
 De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
 Y verrai-je la crainte & ses frémissemens ,
 Le trouble , les desirs & l'ardeur des amans ?

Que n'ai-je le génie & le pinceau d'Apelle !
 Alard , à mes esprits ce tableau te rappelle.
 Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
 Toujours l'effain des ris voltige à ton côté.
 Que tu mélanges bien , ô belle enchanteresse ,
 La force avec la grace , & l'aisance & l'adresse !
 Tu fais avec tant d'art entremêler tes pas ,
 Que l'œil ne peut les suivre , & ne les confond pas.

La papillon s'envole avec moins de vitesse ,
Et pese plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre , c'est louer ton émule divin : (*)
Je place au même rang la nymphe & le tilvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante ;
Hippomene à la course égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arene , où vous régnez sur moi ,
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme est pour toi.

Mon œil sur ces objets trop long-tems se repose ;
Muse , reprends le joug que Terpsichore impose :
Amans de la déesse , elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art , & vous dicter ses loix.
Fuyez loin de ses yeux , pagodes vernissées ,
Dans vos groupes sans goût tristement compassées ;
Fuyez . . . qui vous donna le droit , le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

Que la danse toujours annonce un caractère.
Qu'elle soit tour-à-tour noble , vive , ou légère . . .
M'offrez-vous des héros ? modelez-vous sur eux :
Que vos pas soient précis , graves , majestueux.
Lorsque le grand Dupré , d'une marche hautaine ,
Orné de son panache , avançoit sur la scene ,
On croyoit voir un dieu demander des autels ,
Et venir se mêler aux danses des mortels.

(*) Dauberval.

Dans tous ses déploiemens sa danse simple & pure
 N'étoit qu'un doux accord des dons de la nature.
 Vestris , par le brillant , le fini de ses pas ,
 Nous rappelle son maître , & ne l'éclipse pas.

Bacchantes , exprimez les fureurs de l'ivresse :
 Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
 Filles du noir Cocite , armez-vous de flambeaux ;
 Elancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux ,
 Égarés , incertains , peignent l'affreuse rage ,
 Le tumulte de l'ame , & la soif du carnage.
 Transportez les enfers sur vos fronts allumés ,
 Et décrivez en l'air des cercles enflammés.

Zéphirs , d'un vol léger caressez les feuillages ;
 Et sans être entendus , parcourez les bocages.
 On rit de ces zéphirs orageux & massifs ,
 Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
 A ce bruit inconnu Flore en tremblant s'éveille ;
 Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille :
 Elle craint , à l'aspect de ses nouveaux amans ,
 Pour le trône fragile où s'assied le printems ;
 Et le parterre enfin renvoie avec justice
 Ces fauteurs mal-adroits bondir dans la coulisse.

L'heureuse Germanie est fertile en danseurs ,
 Et simple dans sa danse , ainsi que dans ses mœurs :
 Elle nous a transmis celle (*) qui dans nos fêtes
 A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.

(*) L'Allemande.

Connoissez tous ces pas , tous ces enlacements ,
 Ces gestes naturels , qui font des sentimens ;
 Cet abandon facile & fait pour la tendresse ,
 Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse ;
 Ce dédale amoureux , ce mobile cerceau ,
 Où les bras réunis se croisent en berceau ;
 Et ce piège si doux , où l'amante enchaînée
 A permettre un larcin est toujours condamnée.

Combien je vous regrette , ô tems , ô jours heureux ,
 Où dans les murs de Sparte , & dans ses plus beaux jeux ,
 Se partageant en chœurs , des vierges ingénues
 Dansoient sans indécence , & dansoient toujours nues !
 Que de secrets trésors dévoilés aux amours !
 Quel charme arrondissoit tous ces légers contours !
 A chaque mouvement que de beautés écloses !
 Quels frais monceaux de lys , mêlés de quelques roses !
 Que dis-je ! aux yeux surpris de l'amant enchanté
 La céleste pudeur voiloit la nudité.

Vous que Vénus instruit , qui , pour première étude ,
 Avez de tous ses jeux la savante habitude ,
 Surpassez ces tableaux , & sous le vêtement
 Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
 Que vos illusions sur mes yeux se répandent ;
 Je vous livre mon cœur , & mes sens vous attendent.

Là , par des mouvemens souples & négligés ,
 Par des balancemens avec art prolongés ,

Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des fauts fatiguer la paresse.

Ici, nous séduisant par la vivacité,
Peignez dans votre effor un cœur plus agité.
Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire & celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une careffe :
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse.
Comme Guimard enfin appelez les desirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé, qui brilla sur la scene,
Emule des amours, en paroïssoit la reine.
La tendre volupté présidoit à ses pas,
Animoit ses regards, & jouoit dans ses bras.

Comme elle cependant sur ces heureux mysteres
Laissez toujours tomber quelques gazes légères ;
Et ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue :
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre amant ?
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, & firene muette,
Proposer au public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
 Telle est à nos regards la danse de Lani.
 Précision, vitesse, esprit, tout s'y rassemble.
 Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
 Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
 La valeur de la note est toujours dans ses pas.
 Heinel la fuit, Heinel que l'amour lui préfère.
 Dans tous ses mouvemens quelle ame douce & fiere !
 Parmi le chœur dansant, autour d'elle empressé,
 Elle paroît, s'élève, & tout est éclipse. . . .
 La mortelle n'est plus, j'encense la déesse.
 Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse,
 Elle imprime à ses pas je ne fais quoi d'altier,
 Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre ;
 Il faut tout embrasser, tout sentir & tout peindre.
 La danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
 Transfuges des palais, dansez sous des berceaux.
 L'art brillant des couleurs avec même avantage
 Eleve un temple auguste, & nous ouvre un bocage.
 Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
 Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle nymphe légère à mes yeux se présente !
 Déesse, elle folâtre, & n'est point imposante.
 Son front s'épanouit avec sérénité,
 Ses cheveux sont flottans, le rire est sa beauté.

D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
 Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
 Mille songes légers l'entourent toujours ;
 Plus que le printemps même, elle fait les beaux jours.
 Des matelots joyeux rassemblés auprès d'elle,
 Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle,
 Et de jeunes pasteurs, défertant les hameaux,
 Viennent la saluer au son des chalumeaux.
 C'est l'aimable gaieté : qui peut la méconnoître,
 Au chagrin qui s'envole, au jeu qu'elle a fait naître ?
 Fille de l'innocence, image du bonheur,
 Le charme qui te fuit a passé dans mon cœur.
 Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
 Pasteurs, exécutons les danses qu'elle ordonne.
 Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
 La danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques,
 Laissez votre routine & vos pas méthodiques.
 La nature est si belle ! ah ! ne l'altérez pas :
 Elle hait la contrainte, & meurt sous le compas.

Venez : transportons-nous dans ces belles contrées,
 Des rayons d'un ciel pur en tout tems colorés.
 Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
 Précipite sa course & son char moins ardent.
 Les mobiles fillons de sa pourpre brillante
 Font resplendir au loin la mer étincelante.

Sous des bosquets rians, qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergere a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix :
Le tambourin résonne , & tout part à la fois.
Je ne fais quel instinct regle chaque attitude :
La grace , ailleurs captive , ici naît sans étude.
Les gestes & les pas , d'un mutuel accord ,
Peignent la même ivresse & le même transport.
Sur des bras vigoureux on souleve une belle :
On s'enlace , on s'éleve , on retombe avec elle.
Que de baisers reçus , ou ravis , ou donnés !
Que de crimes charmans , aussi-tôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence ;
Lorsqu'un plaisir s'envole , un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit , l'amante , en ce moment ,
Dépose dans son cœur les traits de son amant ;
Et le lendemain même , alors qu'elle s'éveille ,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.
Provence fortunée , asyle aimé des cieux ,
Que j'aimerois ton ciel , ton délire & tes jeux !
Ici , tout est glacé , tout est morne , ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.

Sans perdre nos défauts , perdant nos avantages ,

Nous briguons en bâillant le beau titre de sages.

La jeunesse elle-même , éteinte dans sa fleur ,

S'agite sans ivresse , & jouit sans chaleur.

Ce fleuve , qui jadis arrosoit la prairie ,

N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie ;

Et l'on voit de son or le luxe dégoûté,

Gager des malheureux , pour rire à son côté.

Fousténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,

Des rêves de vos nuits composez vos systèmes ;

Catons prématurés , qui , froids calculateurs ,

Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;

Vous qui , dans vos boudoirs , sur l'ouatte & la soie

Savourez les langueurs où votre ame se noie ,

Et changez chaque jour , pour seuls amusemens ,

De chiens , de perroquets , de magots & d'amans ;

Compilateurs pesans ; toi , cruel moraliste ,

Qui crois consoler l'homme , en le rendant plus triste ;

Peuple immense de fots , de mollesse hébété ,

Poètes sans esprit , & catins sans beauté ,

Honoraires bouffons ; toi , frélon inutile ,

Qui dévores le miel que l'abeille distille ;

Vous tous , qui variant vos lugubres travers ,

Chacun , pour votre compte , ennuyez l'univers ;

Dansez. . . forttez du cercle où l'on vous emprisonne ;

Répandez sur la vie un sel qui l'affaïsonne.

Le tems s'échappe , il fuit , fachez vous en saisir ;
Et végétez du moins dans le sein du plaisir . . .

Ma carriere est remplie , ô muse que j'encense !
Souris à mes travaux , voilà ma récompense.
J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur ,
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur.
Puissent , puissent mes chants rajeunir notre scene ,
De funebres attrait embellir Melpomene ,
A ses aimables sœurs prêter des ornemens ,
Et leur former par-tout de fideles amans !
Amour , si dans mes vers je t'ai marqué mon zele ,
A la postérité porte-les sur ton aile !
Dieu charmant , tous les arts te doivent leur beauté ,
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.





R É P O N S E

*A une lettre écrite de province au sujet du poëme
de la déclamation.*

JE ne répondrai point, mon ami, aux éloges que vous me prodiguez. Je les regarde comme une amorce que vous jetez à mon amour-propre, pour le rendre un peu moins rétif à vos critiques. C'est ainsi que le héros de l'Énéide suspendoit le triple aboiement de Cerbere, en lui remplissant la gueule d'une pâte soporifique. Vous me connoissiez assez pour ne vous pas servir de ce petit subterfuge. Me confondriez-vous avec ces auteurs ombrageux, qui ne veulent point être troublés dans la possession de leur gloire imaginaire, & s'endorment doucement du sommeil de la médiocrité ? C'est, dit-on, un bonheur de leur ressembler ; mais le bonheur des fots ne doit point faire de jaloux. Je n'ai garde d'aspirer à leur voluptueuse végétation, & je préfère l'ami qui me tourmente & m'instruit, au flatteur qui me trompe & me dégrade. C'est sous le premier titre que je vous envisage, & que je vais entrer avec vous dans quelques discussions, moins

par révolte contre vos jugemens , que par l'envie de m'éclairer davantage. Votre première remarque roule sur la manière dont j'ai vu mon sujet.

Il falloit , dites-vous , le creuser , le nourrir d'idées approfondies , & le traiter moins en poète qu'en philosophe.

Le conseil peut paroître spécieux , sur-tout dans un siècle où tout s'éteint sous la froide analyse , où l'esprit , à force de subtilités , se décompose , se dénature , & reste sans caractère , par la manie même d'en avoir un. Mais , tant que je cultiverai la poésie , je me préserverai de cette affectation qui l'anéantit , de ces raffinemens d'idées , qui , sans donner des connoissances nouvelles , jettent souvent de l'obscurité sur celles qu'on a déjà ; en un mot , de cette fureur de paroître ce qu'on n'est pas , & d'ennuyer profondément ses chers contemporains. La nature offre à nos pinceaux tant d'images rapprochées , pourquoi sortir du cercle qu'elle nous prescrit , & hors duquel elle ne peut plus nous servir de guide ? Pourquoi peindre la fantaisie , lorsqu'on peut peindre d'après l'original ? D'ailleurs , la poésie didactique a moins pour but de créer , que de consacrer les préceptes des arts , ou des

sciences établies. La raison, le goût, la vérité, sur-tout la clarté, voilà ses objets, les devoirs qu'on lui impose, les bornes dans lesquelles elle se renferme. Depuis le tems que notre théâtre sert de modele aux autres nations, & que l'art de déclamer se perfectionne parmi nous, on a discuté les moyens de l'augmenter; l'impression des hommes rassemblés a donné des lumieres qu'eux-mêmes n'avoient pas, & le génie observateur a souvent fait une loi de l'instinct de la multitude. Mon poëme n'est que le résultat de ces observations. J'ai exprimé ce qu'on a pensé & senti avant moi; & n'est-ce rien que de recueillir toutes les regles importantes d'un art, & de leur donner une forme qui en facilite le souvenir & l'application? Si j'eusse suivi votre conseil, que j'eusse sacrifié l'agrément à une prétendue solidité, personne n'en auroit rien su, car personne ne m'auroit lu. J'ai voulu faire un poëme, & non un traité. Nommez-moi beaucoup d'acteurs & d'actrices qui fussent en état de profiter de mon ouvrage, s'il étoit enveloppé de cette métaphysique qu'on se plaît à répandre sur tout. Boileau qui a travaillé pour un classe d'hommes bien supérieurs, Boileau m'a frayé

la route que j'ai tenue. Il a déposé dans son art poétique toutes les regles de la versification françoise, telles qu'elles lui avoient été transmises par ses prédécesseurs. Quelles sont les idées neuves dont on lui est redevable? Il a répété ce qui avoit été dit cent fois; mais il l'a répété en vers élégans, harmonieux, précis; & ce fera dans tous les tems une nouveauté dont peu de gens feront capables. Cependant il n'auroit tenu qu'à lui d'étendre, d'agrandir, de creuser son sujet, & de l'enrichir de ses propres réflexions: mais plus ce qu'il avoit à rendre étoit simple & stérile, plus on doit lui savoir gré de l'avoir embelli. Il s'entoura de difficultés pour les vaincre, & on lui fit un mérite alors de ce qui fait aujourd'hui le sujet de vos reproches. Quoi qu'il en soit, je ne me repens pas de l'avoir imité; l'esprit d'un siècle peut fort bien n'être pas l'esprit d'un autre. La raison est une; elle voit naître, périr, se renouveler tous les systèmes; elle seule ne change & ne meurt jamais. Le nuage passé, elle brille avec d'autant plus d'éclat qu'elle avoit paru s'éclipser un moment. Votre seconde remarque, & sur laquelle vous appuyez beaucoup, est qu'il ne falloit nommer aucun acteur vivant.

Votre ouvrage, dites-vous, ne devoit conserver que les noms avoués par la postérité : cela lui eût donné un ton plus noble, plus imposant. Auriez-vous prétendu à la reconnoissance de ceux en faveur de qui vous écrivez ?

Voilà, par exemple, des idées auxquelles je ne puis me faire. Je trouverois de l'ingratitude à ne point payer à des talens qui nous enchantent tous les jours, le tribut de louanges qu'ils méritent. L'écrivain estimable survit dans ses ouvrages, le grand peintre dans ses tableaux, le sculpteur habile sur le marbre même que son ciseau vivifie. L'acteur emporte, pour ainsi dire, avec lui tous les garants de sa réputation; il meurt presque entier. Il ne lui reste qu'une tradition vague, incertaine, que chaque jour affoiblit, & qui n'est ni assez honorable pour lui, ni assez fructueuse pour ses successeurs. Pourquoi n'existeroit-il point un ouvrage où l'on fixât en quelque sorte la gloire trop fugitive, & qui transmitt à la postérité reconnoissante le souvenir des grands talens qui illustrent la scène, avec les traits distinctifs qui les caractérisent ? Ne serions-nous pas bien aises d'avoir une idée juste & précise du jeu de Baron, de Mlle le Couvreur,

&

& de tant d'autres dont les noms frappent fans celle nos oreilles, & que rien ne représente à notre imagination. D'ailleurs, ce font moins des portraits que des modeles, que j'ai voulu configner; & il feroit injuste de me faire un crime d'avoir loué dans un poëme de la déclamation ceux qui en font les soutiens parmi nous. A l'égard de la reconnoissance dont vous parlez, je n'y ai point eu de prétention. Les talens ne doivent rien à leur panégyriste; mais tout homme qui écrit se doit à la vérité. Trop heureux seulement (je parle ici en général), s'il ne se fait pas des ennemis irréconciliables de tous ceux dont il ose hasarder l'éloge! Il faudroit, je le fais, pour louer certaines gens à leur gré, connoître la mesure de leur amour-propre, & c'est un abyme qu'il est impossible d'approfondir. Si par malheur vous êtes en-deçà de l'opinion qu'ils ont d'eux, les voilà très-mécontents de vous. Ils oublieront ce que vous avez dit, pour songer à ce que vous auriez pu dire, & feront très-scandalisés que vous n'avez pas pénétré plus avant dans la confidence de leur supériorité: mais tout cela ne doit point empêcher de rendre justice. Ennemis pour ennemis, il vaut

130 RÉPONSE A UNE LETTRE

mieux s'en faire par des louanges que par des satyres. On en est quitte pour bien rire en soi-même des miseres de l'esprit humain , & s'envelopper dans cette indifférence profonde qui apprécie à sa juste valeur la haine ou l'estime des hommes. Ces réflexions sont les fruits de mon expérience. Revenons aux vôtres.

Vous nommez partialité la préférence que je semble donner à Mlle Dumefnil sur Mlle Clairon.

Cela dépend de la maniere de sentir. Je ne vous persuaderois pas sans doute comme vous parviendriez difficilement à me convaincre. Permettez cependant que je m'explique & me justifie. Je suis, plus qu'on ne croit, admirateur de Mlle Clairon. L'étude , les combinaisons , les recherches , l'intelligence la plus prompte , un tact d'une extrême délicatesse , en ont fait une actrice supérieure ; mais la nature , en se jouant , éclipse les beautés laborieuses de l'art. L'irrégularité est quelquefois sublime , & souvent il se glisse de la froideur dans ce qu'on appelle la perfection. On fait plus de gré au talent acquis , le talent d'instinct fait plus de plaisir. L'un plaît à la raison , l'autre l'égare , & va chercher son juge dans l'ame des spectateurs. Tel est l'ascen-

dant de Mlle Dumefnil ; elle entraîne , elle transporte. Il semble que ses défauts même ne servent qu'à la rapprocher encore plus de la vérité. Ses gestes sont brusques , dit-on , ses mouvemens trop abandonnés , ses inflexions dures : à la bonne heure ; mais tout cela forme un ensemble qui m'échauffe. Je pleure , je frémis , j'admire , & ne songe plus aux imperfections qu'il faut pardonner. Quelques personnes refusent la sensibilité à Mlle Clairon : c'est , je crois , très-injustement. Elle a celle qui tient à la force , à l'énergie , à l'orgueil , à toutes les passions qui raisonnent avec elles-mêmes , & se rendent compte de leurs emportemens ; mais a-t-elle cet égarement , ces cris de douleur , cet étouffement d'une voix qui se perd dans les sanglots , cette éloquence foudroyante de sa rivale ? L'une , par l'élégance des attitudes , la noblesse du maintien , l'arrangement de son désordre , & les graces de son désespoir , plaira toujours à ce public instruit des finesses de nos mœurs & de nos usages. C'est , pour ainsi dire , une actrice nationale ; l'autre plairoit au public de tous les pays. Quelques petites-maitresses diront que Mlle Dumefnil *fait peur* , & que son jeu est *d'un ton qui ne*

ressemble à rien. Les étrangers, qui en savent moins que ces dames, diront tout bonnement qu'elle est l'aëtrice de la nature ; & leur suffrage provincial l'emportera à la longue sur une admiration de mode, & un enthousiasme d'étiquette.

Eh ! n'est-il pas sensible, vous écriez-vous, que le théâtre françois tombe de jour en jour depuis la retraite de Mlle Clairon ?

C'est sûrement une perte pour ce spectacle ; mais, de bonne foi, est-ce la principale cause de sa décadence ? Il lui reste des ressources pour remplir ce vuide, & le vice radical de la scène françoise est moins la disette des bons *sujets* que la foule des médiocres. J'en nommerois cinq ou six qui sont d'une tristesse mortelle dans le comique, & ne font rire que dans les tragédies. Cela ne laisse pas que de refroidir l'intérêt, & de déranger *l'ensemble*. Ces messieurs nous persécutent à Paris, & *Aufresne* court la province. C'est réellement cette collection burlesque d'acteurs misérables, qui tue en partie le théâtre françois, & lui ôte cette dignité que lui ont acquis les *le Couvreur* & les *Baron*. Je ne conçois pas à cet égard la facilité du public ; il fait naître lui-même

l'inconvénient dont il se plaint, & se repent toute l'année de l'indulgence d'un moment. Lorsque des acteurs dans leur début ne lui montrent aucune sorte de disposition, ne feroit-il pas plus à propos qu'il s'en défit sur-le-champ, que de leur prodiguer des encouragemens perfides, qui rendent la médiocrité insolente, & refroidissent l'émulation des vrais talens ? Les applaudissemens du public, quand ils sont déplacés, ressemblent aux pluies hors de saison. Elles élevent autour du bon grain, des herbes inutiles qui le surmontent & l'étouffent.

Une autre raison de langueur & de dépérissement est le droit d'ancienneté, c'est-à-dire, le droit de vexer & de tyranniser les spectateurs. Je ne le considère que relativement aux mauvais comédiens. Tel nous ennuie régulièrement depuis des années, dont il est autorisé à ne pas souffrir qu'un autre nous amuse. Ce qui devrait fournir un titre d'exclusion, en devient un de préférence ; le tems fait tout, & l'on est sûr d'être peu employé à la comédie françoise, quand on a le malheur d'être jeune, de commencer & de réussir. Le spectateur a beau murmurer, on n'en tient compte : il peut bâiller s'il lui plaît ;

134 RÉPONSE A UNE LETTRE

mais il faut qu'il écoute, qu'il batte des mains, & se soumette aux réglemens. L'indépendance qui régnoit autrefois dans le parterre, a remonté dans les coulisses & dans le conseil des comédiens. Ils disposent souverainement ; & quand la nation desire quelque chose, ils en appellent au *comité*. Qu'on s'étonne après cela qu'il ne se forme point de sujets ; on crie contre le mal, on ne s'occupe point du remede.

Avec la manie que nous avons des feuilles périodiques, il est étonnant qu'on ne se soit pas encore avisé d'un journal, où l'art du théâtre seroit approfondi, où l'on feroit justice des mauvais acteurs, où l'on pourroit donner des vues nouvelles à ceux qui sont en état d'en profiter, enfin où les grands talens seroient mis à leur place, & verroient consacrer leur succès par des éloges raisonnés qui valent encore mieux que l'enthousiasme de la multitude. Quelques gens du monde avoient entrepris cet ouvrage pour leur propre satisfaction, & l'ont interrompu je ne fais trop pourquoi. Plusieurs de leurs lettres me sont tombées entre les mains, je vous en envoie des fragmens, & vous verrez qu'en se jouant ils ont donné l'idée d'un écrit utile & qui nous manque.

 LETTRE PREMIERE.

*De madame de *** au chevalier de ***,*

Vous allez peut-être me trouver extravagante ; mais , à quelque prix que ce soit , il faut que je me satisfasse. J'ai la tête vive ; & dès qu'une idée me rit , elle ne me quitte plus ; c'est une persécution. On dit que les femmes ont presque toutes cette sorte d'effervescence : c'est tant pis , & tant mieux : mais point d'écart ; venons au fait.

Savez-vous bien que vous raisonnez à merveille sur la comédie , sur l'art théâtral , les défauts qui le déparent , & les moyens de le perfectionner ? D'honneur , je vous décide profond sur cet article. Votre conversation d'hier , qui , Dieu merci , finit assez tard , m'a donné à rêver toute la nuit. Nuances délicates , transitions adroites , repos , silences , jeu muet , bien-séances théâtrales , tout cela m'a roulé dans l'imagination. Que croyez-vous qu'il en soit résulté ? Vous riez , & ne demanderiez pas mieux que d'être plaisant ; ne vous pressez pas. Une femme

qui ne dort point se désolé ordinairement, dans l'appréhension d'avoir les yeux battus & le teint moins reposé : moi, j'emploie mes insomnies à faire des projets, & c'est vous que je charge de les mettre en œuvre. Je suis folle de spectacles, c'est mon amusement de prédilection, ma petite loge fait mon bonheur; mais comme, en m'exécutant du côté des connoissances, j'ose me vanter de ce tact que donne une ame sensible, je desire infiniment dans le jeu de nos acteurs & les accessoires de la représentation. Vos entretiens, qui dans ce genre me paroissent singulièrement instructifs, servent encore à me rendre plus difficile. Vos réflexions, vos vues, vos critiques, même vos plaisanteries, sont autant de traits de lumière qui me découvrent les secrets de l'art, & m'avertissent de ne me point livrer aux premières illusions. Qu'en arrive-t-il? Que ma raison augmente, & que mon plaisir diminue. C'est un calcul que je ne puis souffrir, & auquel je veux mettre ordre.

Pour cela, monsieur, il faut, s'il vous plaît, que vos beaux raisonnemens ne soient pas perdus; que vos remarques n'expirent pas entre nous deux, dans l'ombre de ma bibliothèque,

ou ne s'évaporent pas dans le tumulte d'un foupé. Je veux quelque chose de fixe, & qui tourne au profit de l'art lui-même. Tout ce que vous me diriez le soir, au retour de l'un des trois spectacles, ayez la bonté de l'écrire le lendemain & de me l'envoyer : j'écrirai aussi de mon côté, moi. Vos idées développeront les miennes ; ou plutôt, je vous laisserai penser tout à votre aise, pour m'abandonner par choix à l'analyse des sentimens. Sur-tout ne perdons point de vue le théâtre françois : c'est le seul peut-être dont les beautés puissent déterminer nos éloges, & dont les défauts soient intéressans pour des philosophes tels que nous. J'entends d'ici ce que vous m'objectez. Que gagnera-t-on à ces vains écrits ? Tout au monde, chevalier, & voici comment. Je veux, j'exige qu'ils soient imprimés ; oui, monsieur, imprimés. Et pourquoi non ? Je ferai votre éditeur. Il me tarde déjà d'avoir un libraire à ma toilette. Cela me donnera un air de conséquence, qui me flattera infiniment.

Il faudra, s'il vous plaît, que vos observations paroissent un peu de suite, car je veux être au courant. L'habillement, le costume, les

décorations, tout ce qui tient au physique ou au moral de la scène, sera de votre ressort. Les talens sublimes se négligent-ils? il faut réveiller leur émulation. Les dispositions naissantes s'éteignent quelquefois dans le découragement : il faudra les exciter. Vous tiendrez le fil qui guidera nos jeunes élèves dans ce pénible dédale où ils s'égareront, faute de conducteur. Sur-tout, point de prévention. Voilà, je le sens bien, la condition délicate du traité. Tenez bon, chevalier; ne vous laissez point corrompre aux charmes de la figure. Les beaux visages, au théâtre, sont ceux où les passions se peignent, & qui s'animent par l'expression du sentiment.

Hé bien, convenez donc que cela n'est point si mal combiné. Je raffole de mon idée, elle me réjouit; elle fait plus, elle m'occupe : j'y vois un but solide : cela est trop plaisant. Vous voilà auteur, parce que j'ai passé une nuit sans dormir. Avouez que les femmes savent tirer parti de tout : mais elles veulent être obéies. Songez-y, point de subterfuges, point de fausse modestie, arrangez-vous; c'est une heure ou deux, que tous les matins je vole à votre oiliveté. Je suis impatiente d'entendre ce que dira le pu-

blic , & de voir toutes les peines qu'il se donnera pour deviner les coupables. Est - ce une femme ? est - ce un homme ? font - ce tous les deux ensemble ? Et les critiques , & les éloges , & le charmant pour & contre ! Ce train - là m'amuse , même dans la perspective ; & vous seriez vraiment odieux de me laisser en chemin , avec mon projet , mes espérances & mon volume.

Adieu , chevalier. Cette lettre , à force d'être longue , m'a tuée , quoique je l'aie écrite avec plaisir : mais il faut bien que je prélude , & que je vous donne le ton. A propos , il faudra intituler nos feuilles volantes , *le Spectateur des trois théâtres* ; je veux avoir les honneurs du titre. Adieu , monsieur le spectateur. A ce soir , ou vous , ou une lettre , qui m'affure qu'on est prêt à m'obéir.





L E T T R E S E C O N D E.

*Du chevalier de *** , à madame de ***.*

EN vérité , madame , vous avez des idées qui n'appartiennent qu'à vous. Sans les graces de votre style , je me ferois mis en colere contre votre lettre , & l'insomnie qui vous l'a fait écrire. Me voilà bien avec vos arrangemens ! Moi , qui m'étois endormi le plus indulgent de tous les hommes , je me vois érigé en aristarque à mon réveil ! Que deviendront ces matinales voluptueuses , où j'entremêlois à beaucoup de frivolité un peu de cette étude si douce , quand elle est volontaire ? C'est toute autre chose de s'occuper par choix , ou d'avoir à remplir une tâche de tous les jours. Il est vrai que la charge est bien allégée par la main qui l'impose. Le desir de vous plaire est un motif , devant lequel les répugnances s'évanouissent : mais , toute galanterie à part , je ne laisse pas que d'être effrayé de votre projet ; & il me faudra , pour me faire prendre la plume , l'espérance d'un éditeur tel que vous : vous éditeur ! &

de quoi ? de mon ouvrage ! Je n'ai rien à répondre. Je ne suis point surpris que cette singularité vous tourne la tête ; elle est amusante : je n'y vois de sérieux que l'exécution.

Le Spectateur des trois théâtres ! Que de vues fines , que de réflexions profondes , que de goût & de philosophie même ce titre-là suppose ! Un pareil ouvrage doit renfermer la connoissance de tous les costumes & des mœurs de tous les pays ; car tous les peuples sont tour - à - tour cités sur la scène , avec les caractères qui les différencient. Il doit assigner des modèles , conserver la tradition , transmettre à la postérité les grands traits des modernes , entrer dans l'analyse des passions , distinguer leurs nuances , fixer leur langage , suivre l'art dans ses progrès , dans ses variations , prévenir sa décadence , louer sans fadeur les principales branches de l'esprit humain ; & c'est ce que vous voulez que j'exécute en me jouant le matin , pendant que je suis entre les mains de mon valet-de-chambre ! A merveille : votre imagination vole , la mienne est plus lente , je vous en avertis ; & plus je médite sur le théâtre , moins je suis capable peut - être de ce que vous attendez de moi. C'est l'étude qui rend

difficile. Voilà pourquoi les fots ne devraient jamais l'être. Je me défie toujours de mes idées, quand je n'ai pas eu le tems de les approfondir. Croyez-vous, par exemple, que j'osasse livrer au papier ce que je hasarde dans la conversation? L'homme qui parle peut se tromper, il n'a que l'esprit du moment: mais l'homme qui écrit, doit au moins être bien près de la vérité, s'il n'a pas toujours le bonheur de l'atteindre. Après cela, osez compter sur ma diligence. Je penferai beaucoup, j'écrirai peu, & ce n'est point là le compte de ce monsieur qui doit représenter à votre toilette, en attendant le fruit de ma matinée.

D'ailleurs, n'est-ce pas une peine réelle, d'avoir tous les jours à mortifier une douzaine d'amours-propres qui se complaisent dans une douce sécurité? Il est tant de petits talens en possession de jouir du succès qu'ils n'ont pas! A quoi bon leur arracher leur bandeau? Pour eux l'illusion est le bonheur, & il me paroît dur de le troubler quelque part qu'il se trouve. Les vérités que je me permettrai ne blefferont jamais sans doute; mais il suffit qu'elles affligent, pour qu'elles me coûtent à prononcer. Bien entendu que vous serez

de moitié dans l'ouvrage dont il s'agit; sans cela, rien.

Pour moi Phébus est sourd , & Pégase est rétif.

Vos pensées appelleront les miennes, mes sentimens se confondront avec les vôtres : je vous fournirai le canevas, vous y mettrez l'expression & la vie ; vous y répandrez cette sensibilité vive qui échauffe tout ce que vous dites , & qui donnera à vos productions le charme inexprimable qu'elle prête à votre physionomie : car il faut que les écrits en aient une. Vous me décidez profond dans la connoissance de l'art théâtral ; c'est me faire beaucoup d'honneur. Comme j'aime que , dans les distractions même, l'ame & l'esprit soient pour quelque chose, j'ai suivi le spectacle assez régulièrement depuis quelques années. J'ai vu se succéder des talens de différens genres ; j'ai observé le goût du public, les causes de sa froideur & de son enthousiasme : je me suis rendu compte de mes propres impressions , & toute mon étude n'a été que mon plaisir lui-même , mais plus recueilli & moins vite évaporé que l'ivresse machinale de la plupart des spectateurs. Et nos soirées , dont vous

ne parlez pas, & ces entretiens charmans, où vous mêlez à la raison ce badinage qui l'embellit, croyez-vous, de bonne foi, qu'ils n'aient rien ajouté au fond de science que vous me supposez? Un seul des traits qui vous échappent quelquefois, me donne plus à penser que tout l'art de nos acteurs. Vous autres femmes, j'entends celles qui vous ressemblent, vous avez une sagacité dans l'esprit, un tact d'une finesse, des sensations d'une célérité! Votre génie est dans votre cœur; & à l'aide de deux beaux yeux, Dieu fait comme ce génie-là se communique! Vous donnez des leçons avec l'air d'en demander. Un seul de vos regards développe souvent mille idées qui, échappées à une longue méditation, attendoient pour éclore, la chaleur du sentiment. Ces regards, ces deux beaux yeux, ce frottement des esprits, ces éclairs du moment qui animent la conversation, je ne les aurai plus pour m'inspirer dans ce cabinet solitaire, où il faudra que je me perde tous les matins dans le vague de mes réflexions. Vous verrez ce qui arrivera. Le philosophe fera place au dissertateur: j'écrirai froidement sur un art dont je raisonnois avec feu, lorsque j'en parlois avec
vous.

vous. Je m'ennuierai, je vous excéderai, le public bâillera, les comédiens crieront, on sifflera monsieur le spectateur, & vous en ferez la cause. Je suis bien aise d'appuyer sur les inconvéniens, parce que je ne serai pas fâché que vous me fâchiez gré du sacrifice.

Une clause formidable encore, est cette obligation de mettre peu d'intervalle à nos lettres. Comment cela se pourra-t-il? Vous le savez; quand j'ai vu mouvoir tout l'hiver ce tableau monotone de nos ridicules & de ce que nous appellons nos plaisirs; quand je suis rassasié de drames, de brelans, de wisth, de médifance; quand j'ai bien roulé dans ce tourbillon étourdissant, je brûle d'aller reposer mes yeux & mes esprits sur les scènes paisibles de la campagne. Je ne ressemble point heureusement à ces êtres blasés, symétriques & profondément ennuyés, qui vont chercher la verdure sur les toiles peintes de nos spectacles, dont l'ame, pour s'ouvrir au charme de l'harmonie, a besoin du tapage d'un orchestre, & qui ne connoissent l'innocence champêtre que par les bergeres de nos coulisses. Pauvres fous! c'est d'une baguette économe, qu'ils attendent ces miracles sans

nombre , que seme en se jouant à quelques pas d'eux la main prodigue de la nature.

Je vous prie en son nom de me pardonner cet écart trop rustique peut-être pour bien des gens. Quoi qu'il en soit , madame , une fois le mois de mai arrivé , le moyen d'habiter un cabinet , de s'enfvelir dans des paperasses , de se brunir la tête de jugemens , de critiques , de discussions , quand tout rit autour de nous , que les arbres se vêtissent pour nous recevoir sous leur ombre , & que la fuite des beaux jours avertit le sage d'en profiter ! Réfléchissez-y , & mitigez s'il vous plaît cette condition trop rigoureuse du traité.

Après toutes mes objections , il faut bien vous dire , pour me raccommoier avec vous , ce que sérieusement je pense de votre idée ; je la crois très-heureuse. Jusqu'à présent , la notice de nos spectacles n'a pu tourner à l'avantage de l'art , ni de ceux qui le cultivent : c'est un moule d'éloges périodiques aussi ennuyeux pour les indifférens , qu'inutiles aux intéressés. Grace à votre ouvrage (car j'aurai beau faire , ce ne sera jamais le mien) , on suivra l'art pas à pas : les grands talens , comme vous dites fort bien , y recevront des éloges vrais & motivés : des cri-

tiques peu décourageantes éclaireront ceux qui commencent. Pour le public, je n'en suis point inquiet; je vous connois, dans le style, la même féduction qui respire dans vos traits; & à moins que je ne gâte tout cela, on vous lira avec autant de plaisir qu'on en trouve à vous voir. Voilà votre horoscope.

Vous vous plaignez de la longueur de votre lettre; & celle-ci, comment la trouvez-vous? Si on l'interceptoit, on feroit bien attrapé. Je rougis de ce qu'elle renferme, quand je songe à tout ce qu'il faudroit vous écrire, & sur-tout aux choses charmantes qu'il ne tiendroit qu'à vous de mettre dans vos réponses. Mais j'oublie que je suis monsieur le spectateur; c'est-à-dire, grave par état, & de votre façon. Je me soumets, & dès ce moment-ci, j'entre dans mon emploi par vous dire que j'irai ce soir à la comédie françoise, réfléchir & spéculer de toute ma force, aux dépens de qui il appartiendra.



 L E T T R E T R O I S I E M E .

Comédie Française.

D É B U T D E M L L E . V E S T R I S .

LES circonstances servent vos projets, madame. Le début de Mlle. Vestris fixe tous les regards, & le monarque (*) du nord est oublié pour une reine de théâtre. D'autres diroient : voilà les François ; moi je dis : voilà les hommes. Les papiers de Wilkes, les révoltes de Boston, & Garrick occupent successivement les penseurs de Londres. Un roi étranger, la guerre de Corse, une actrice nouvelle occupent Paris tour-à-tour. Cela est dans l'ordre.

La voix publique vous aura sans doute appris qu'elle a une figure théâtrale, une taille élégante, & réunit assez ces dons de la nature, sans lesquels l'art est toujours insuffisant pour produire une entière illusion.

Ce principe me semble vrai, sur-tout pour les femmes. Je peux pardonner à Achille de n'être pas beau, s'il se dessine bien, & si ses traits,

(*) Le roi de Danemarck.

quoique irréguliers , annoncent un grand caractère ; mais je veux absolument qu'Iphigénie foit belle.

Le rôle d'Aménaïde a été infiniment mieux rendu que celui d'Ariane. Les mouvemens de colere , de noblesse , de fureur , ont décelé le genre de l'actrice aux yeux de tous les spectateurs intelligens. On convient volontiers qu'elle peut aller loin dans tout ce qui tient aux passions fortes , au raisonnement , même à l'esprit ; mais qu'un travail infatigable peut seul suppléer à ce qui lui manque du côté de la sensibilité douce , si toutefois l'on apprend à pleurer.

Il ne faudroit que bien examiner le caractère de la physionomie , pour décider le genre des acteurs.

Mlle. Vestris est belle ; mais sa figure est plus noble qu'agréable. Aussi l'orgueil s'y peindrait-il mieux que la mélancolie ; l'emportement , que la tendresse ; la fierté , que la douceur. Pulchérie n'est point Zaïre ; Rodogune n'est point la timide Palmire ; & l'emportée Hermionne n'est point l'inconfolable Inès.

Ce que je dis de la figure, je le dirai de la taille. C'est l'ensemble de l'actrice qui produit l'illusion. Toutes les parties de cet ensemble sont donc sujettes à la même analyse. Il y a un caractère dans le port, comme dans la physionomie; & le port & la physionomie de Mlle. Vestris imposent plus qu'ils n'intéressent.

Son organe, objet des critiques les plus vives qu'elle ait essuyées, caractérise encore son talent. C'est plutôt la voix d'une souveraine qui commande, que celle d'une amante éplorée qui nomme son infidèle.

Les censeurs qui ont prononcé sans retour sur l'organe de l'actrice, me paroissent trop rigides. Une grande habitude peut rectifier ce défaut; & s'il subsiste encore après beaucoup d'efforts, il méritera plutôt un regret qu'une critique.

Elle doit mettre son étude sur-tout à corriger dans sa voix les inflexions trop uniformes. J'ai été deux fois lui voir jouer Ariane; je l'ai suivie avec intérêt, & c'est avec peine que j'ai toujours retrouvé les mêmes modulations dans tous ces passages si variés d'amour, de douleur & d'emportement, qui rendent ce rôle le plus

vrai, & , si l'on peut dire , le plus *savamment* passionné que nous ayons au théâtre.

C'est une remarque dont Mlle. Vestris sentira bientôt la vérité. On doit seulement l'avertir que cette variété de tons ne s'acquiert point en parcourant studieusement les intervalles de l'octave : c'est en se pénétrant profondément de l'esprit de son rôle , c'est en s'appropriant l'ame du personnage représenté , que les nuances successives de tendresse , d'espoir , d'indignation ou de fierté , se modulent dans les sons de la voix , comme elles se reproduisent dans les traits du visage.

Les gestes de Mlle. Vestris ont de la grace. Ils n'ont point l'air d'avoir subi l'examen compassé du trumeau. Mais peut-être sont-ils trop brusques & trop multipliés. Le nombre des gestes embarrasse l'action & nuit à l'effet ; ce sont des teintes disparates , qui ôtent l'harmonie du tableau.

J'ai entendu murmurer autour de moi quelques froids dissertateurs , partisans zélés des plus antiques erremens des couliffes , & chevaliers aveugles de tout ce que l'usage a consacré bon ou mauvais. Leur critique tomboit sur la licence

que s'est donnée l'actrice, de paroître en robe-de-chambre dans les derniers actes d'Ariane. Je ne me rappelle pas bien si elle est la première à qui l'on doit cette vraisemblance de costume. On ne pourroit que l'en applaudir. Je ne vois point pourquoi une amante, parce qu'elle est fille d'un roi, seroit condamnée à contraindre éternellement ses sanglots dans les entraves d'un grand corps. C'est au contraire à l'acteur intelligent à multiplier ces petits détails, dont l'usage modéré est aussi avantageux au prestige de la scène, que l'abus en seroit déplacé.

Au reste, madame, Mlle. Vestris est la plus heureuse acquisition qu'ait pu faire la scène françoise dans son état actuel. Si je mêle quelquefois la discussion à l'éloge, c'est que le vrai talent donne le droit d'être sévère.



LETTRE QUATRIÈME.

Comédie Italienne.

LUCILE.

QUOI! vous voulez, madame, que je vous rende compte de tout ce que vous avez vu, que j'analyse la cause de vos sensations, que je vous dise si vous avez eu raison de pleurer?

Vous étiez à la première représentation de Lucile. Vous avez été témoin de l'effet général. Les larmes d'étiquette tomboient des premières loges, & vous en avez versé dans la vôtre, sans songer à les cacher, ni à les faire voir: la pièce est jugée.

Laissons ces aristarques, toujours mécontents & toujours malheureux, s'écrier: ce n'est pas le genre, & l'on ne doit pas chanter quand on est triste; on ne va point à l'opéra-comique pour pleurer. Nous, madame, prenons le plaisir où il se trouve.

Ils sont bien à plaindre, ceux qui veulent ainsi asservir les jeux de l'imagination à des calculs géométriques, interrogent leur esprit pour sa-

voir si leur ame doit s'attendrir, & ne se permettent une sensation que quand elle est autorisée par un syllogisme. Qu'ils raisonnent les barbares, mais qu'ils nous permettent de sentir.

Le fond de Lucile est pathétique, & je ne regrette point que l'harmonie prête ses charmes à l'expression de la douleur. C'est un *donné* auquel mon esprit se soumet sans peine, dès qu'il y est préparé par le plaisir de mon oreille. Quand un opéra m'ennuie, je dis : c'est la faute du musicien, & non celle de la musique. Je ne la trouve déplacée que dans les scènes froides & vuides d'intérêt.

Voilà pourquoi, madame, les premières scènes de Lucile m'ont alarmé. Une toilette & de l'harmonie font deux choses si loin l'une de l'autre. La pièce ne se réchauffe qu'à ce quatuor enchanteur qui fixe la réputation du musicien.

L'entrée de Caillot m'a causé la plus vive sensation. J'ai tremblé, j'ai vu la décoration s'obscurcir en un instant, & mon imagination avec elle. Mes larmes ont coulé, & j'ai rendu grâces à celui qui me procuroit cette douleur voluptueuse, un des plus grands plaisirs de la vie.

L'air qu'il chante, ne vous a-t-il pas transf-

portée ? N'admirez-vous pas le respect de la musique pour les paroles, des instrumens pour la voix ? Comme la déclamation est savamment & sensiblement adaptée à ce qu'elle doit rendre ! Harmonie, mélodie, desseins, motifs, jours ménagés dans les parties accessoires pour faire ressortir la partie principale, tout s'y trouve. C'est un chef-d'œuvre, selon moi, que Pergoleze n'auroit pas désavoué, & l'hymne qu'il faut chanter sur sa tombe.

Gretrik nous a indiqué en musique des effets inconnus jusqu'à lui. Un de ses titres à l'admiration des connoisseurs, est sa fécondité. Je ne connois presque point de morceaux de musique de la longueur des siens ; mais la variété de ses modulations, leurs gradations ou dégradations insensibles, la fidélité & l'adresse de ses rentrées dans le premier motif, empêchent de remarquer la durée du morceau. Voilà le secret du génie.

Cependant il faut des bornes. Gretrik doit se méfier même de son talent en ce genre ; & c'est au poète qui travaille avec lui, à ne lui pas fournir de trop fréquentes occasions à cette sorte d'écarts. Tel fini que soit un air à quatre re-

prises, c'est toujours un tour de force qu'il faut éviter.

Je vais, madame, entrer dans des détails qui vous feront sentir combien le desir de vous plaire me rend attentif, quand je suis au spectacle.

Je reprocherai à notre charmant Gretrik le début de son ouverture. Les dix premières mesures sont communes. Si elles expriment la joie, c'est la joie de la guinguette ; & nous voulons celle d'une fête de village, même ennoblie par respect pour la scène. Que dis-je ! nous voulons précisément ce qu'exprime tout le reste de l'ouverture.

Je ne lui pardonnerai pas davantage l'air de *Dorval* : *quel réveil, quel enchantement !* La ritournelle brillante, aérienne, annonce le transport de l'amour heureux, & soudain l'air dégénère en une langueur qui semble même altérer la mesure.

Comme il faut toujours mettre l'éloge mérité à côté de la critique impartiale, j'observerai ici une des choses qui caractérisent le plus le tact du musicien. Gretrik a senti combien un malheureux acteur est voué à la décontenance, toutes les fois qu'une impitoyable ritournelle

vient couper une scène vive. Aussi ses airs n'ont point de ritournelle ; à moins que l'acteur n'ait quelque chose à faire & ne remplisse ce vuide par une action quelconque. C'est un mérite que le parterre n'a peut-être pas senti. Il a profité de l'effet, sans approfondir la cause.

Comme vous voyez, madame, je ne m'astreins pas à un certain ordre. Je passe de la musique aux paroles, du personnage à l'acteur, de l'orchestre au théâtre.

Par exemple, sans songer si c'en est ici la place, j'aurois bien quelques légers reproches à faire à madame *Laruelle*, si les jolis sons de sa voix ne résonnoient encore à mon oreille. Mais le moyen de se rappeler la rêveuse Isabelle éveillant les oiseaux du bocage solitaire, Lise & sa naïveté touchante, Rose & son ingénieux amour, sans laisser tomber les armes de la critique ! Comment dire à madame *Laruelle* qu'elle ne débite point assez son rôle de Lucile ; que souvent sa voix enchanteresse dans les airs, est traînante dans la déclamation ? & dans quelle langue enfin avertir les grâces de n'être point ménaudières ?

Eh ! parlez-moi donc de Caillot, m'allez-vous

dire. Je n'avois garde de l'oublier ; il est sublime. Il touche parce qu'il est touché lui-même. Sa figure parle, parce que son ame sent. Il est Blaise, il est un pere tendre, vertueux, désolé. Il pleure & arrache les larmes. Aussi ne s'avise-t-il pas de mettre le parterre dans la confiance de sa douleur. S'il est seul, c'est à lui qu'il parle, & rien n'est plus simple que de parler seul. (Quel malheureux n'a jamais été assez profondément affecté pour faire un monologue involontaire !) Je vous le demande, madame, pendant l'air : *oh ! ma femme*, &c. avez-vous songé qu'il étoit ridicule de chanter quand on est triste ? Non, parce que l'air a le caractère qu'il doit avoir, que l'acteur est vraiment attendri, & que son cœur communique à sa voix le son pathétique de la plainte.

Oui, madame, tous les genres sont bons. Ne contestons pas les droits de l'harmonie ; elle peut tout rendre : & il n'y a point de situation de l'ame, point de circonstances dans la vie, qui soient au-dessus de son expression. Ceci me rappelle un trait que vous serez bien aise de connaître ; car tout ce qui peint un sentiment énergique, est fait pour vous intéresser.

La mort arrache à l'époux le plus tendre la femme la plus chérie. La nouvelle vole chez le meilleur ami de cet homme désolé, & l'ami vient apporter ces consolations que l'on rejette, qui désespèrent & que l'on desire. L'ami s'avance dans les appartemens de cette maison, qui retentissent de cris lamentables. Il pénètre à la chambre du maître, à travers une foule de valets en pleurs. Parvenu à la porte de cette chambre, il entend résonner un claveffin. Il entre. Que voit-il? D'un côté, le corps étendu sans vie sur une couche funebre; de l'autre, son ami échevelé pressant de ses mains convulsives de douleur des touches humides de larmes, & chantant: *rendez-moi ma chere Euridice...* Ce que je vous dis, madame, est un fait existant. Je l'ai raconté à plusieurs personnes. Une seule en a ri, & je n'en ai pas meilleure opinion.



 L E T T R E C I N Q U I E M E .

L'Opéra.

S A N D O M I R .

Vous voulez, madame, que je vous parle de l'opéra d'Ernelinde, remis au théâtre sous le nom de Sandomir; songez-vous bien à ce que vous exigez? Jamais les différens intérêts qui ont agité plus d'un conclave, ne mirent autant d'aliénation dans les esprits. L'enthousiaste n'apprécie point l'objet qui l'inspire, & il s'exalte pour une ariette, comme pour un pape. Je connois un Lulliste infortuné, qui n'a jamais été à Castor, & à qui l'affiche d'Ernelinde donne la fièvre. La cruelle chose qu'un sentiment exclusif!

Je vois à examiner dans Sandomir le genre & l'exécution. Je n'entrerai point dans le détail du poëme; le poëte en a exclu la magie: aussi ne connois-je rien de moins enchanteur que ses paroles. La magie, je crois, est nécessaire à l'opéra. Il n'est permis d'y rien détailler; il faut sauter tous les intermédiaires. Que deviennent alors les expositions, les transitions &

& les motifs des scènes sans le secours de la baguette ? C'est d'ailleurs une ressource si agréable ! pourquoi la perdre ? L'imagination aime tant les voyages ! pourquoi la forcer à rester en place, quand on peut lui faire parcourir des rivages charmans, la transporter des jardins d'Alcinoüs dans ceux d'Armide, de l'Olimpe dans l'Élysée, de Gnide à Délos, & la distraire un moment des réalités pénibles, par d'aimables illusions ?

En musique je ne connois qu'un genre, la bonne musique. Dès que mon oreille est contente, je confonds l'Italie & la France, Lulli & Pergoleze, Rameau & Galuppi. Tout bon musicien, comme tout honnête homme, est toujours mon compatriote. J'aime Philidor, lorsque les Sarmates jurent sur leurs armes, au nom de Mars, de prendre la défense d'Ernelinde éplorée ; quand cette même Ernelinde exprime sa douleur dans un récitatif dont le pathétique force l'actrice même de joindre au gosier charmant qu'elle a toujours, la sensibilité qu'elle n'a presque jamais ; quand Rodoald exprime sa passion dans cet air mesuré, dont le caractère un peu sauvage annonce le héros du nord, & laisse à sa galanterie même quelque chose de

guerrier ; enfin quand Rodoald & Sandomir peignent , dans un duo animé , tout ce que la jalousie a de fureur , tout ce qu'elle donne de force au courage ; chef-d'œuvre à la fois d'harmonie & de débit , où *Larrivée* est ce qu'il est toujours , & où *Legros* fait un usage heureux de cette force d'organe qu'il emploie si souvent mal-à-propos.

Je n'ai garde non plus de passer sous silence le beau chœur des prêtres de Mars & des prêtresses de Vénus. On n'a pas assez admiré , selon moi , la nouveauté du genre & l'exécution de ce morceau. On devrait même un éloge au poète d'avoir fourni au musicien l'occasion d'un contraste sublime , où se mêlangent si heureusement l'énergie & la volupté. Mais l'idée est de M. D. . . . & l'éloge appartient à l'inventeur. Le public ignore , madame , combien de fois , sans le savoir , il a ainsi applaudi aux idées de cette imagination brûlante , qu'il eût applaudi plus souvent & pour son compte , sans les entraves qui chez nous arrêtent le génie , pour peu qu'il ne brigue pas à un certain point les honneurs de la persécution.

Je ne fais , madame , si la perfection des dan-

seurs me rend plus difficile sur les airs de danse ; mais j'ai été peu content de ceux de Sandomir. Peu de chants neufs. Point de ces coupes originales , point de ces airs qui font sauter le parterre , dont *Rameau* fourmille , & que *Triol* a souvent. Joignez à cela des nuances trop tranchantes dans les modulations d'un air à l'autre ; décousu qui révolte l'oreille du connoisseur , inquiète celle de l'ignorant , & fait , des ballets de *Philidor* , plutôt un recueil d'airs détachés , qu'un ouvrage intéressant par l'ensemble. Ce genre exige un talent tout particulier , c'est le triomphe de *Rameau*. Il semble que tel opéra de ce grand homme ne soit qu'un grand air , dont tous les airs particuliers sont autant de mesures. Rien ne se ressemble ; tout est fait l'un pour l'autre.

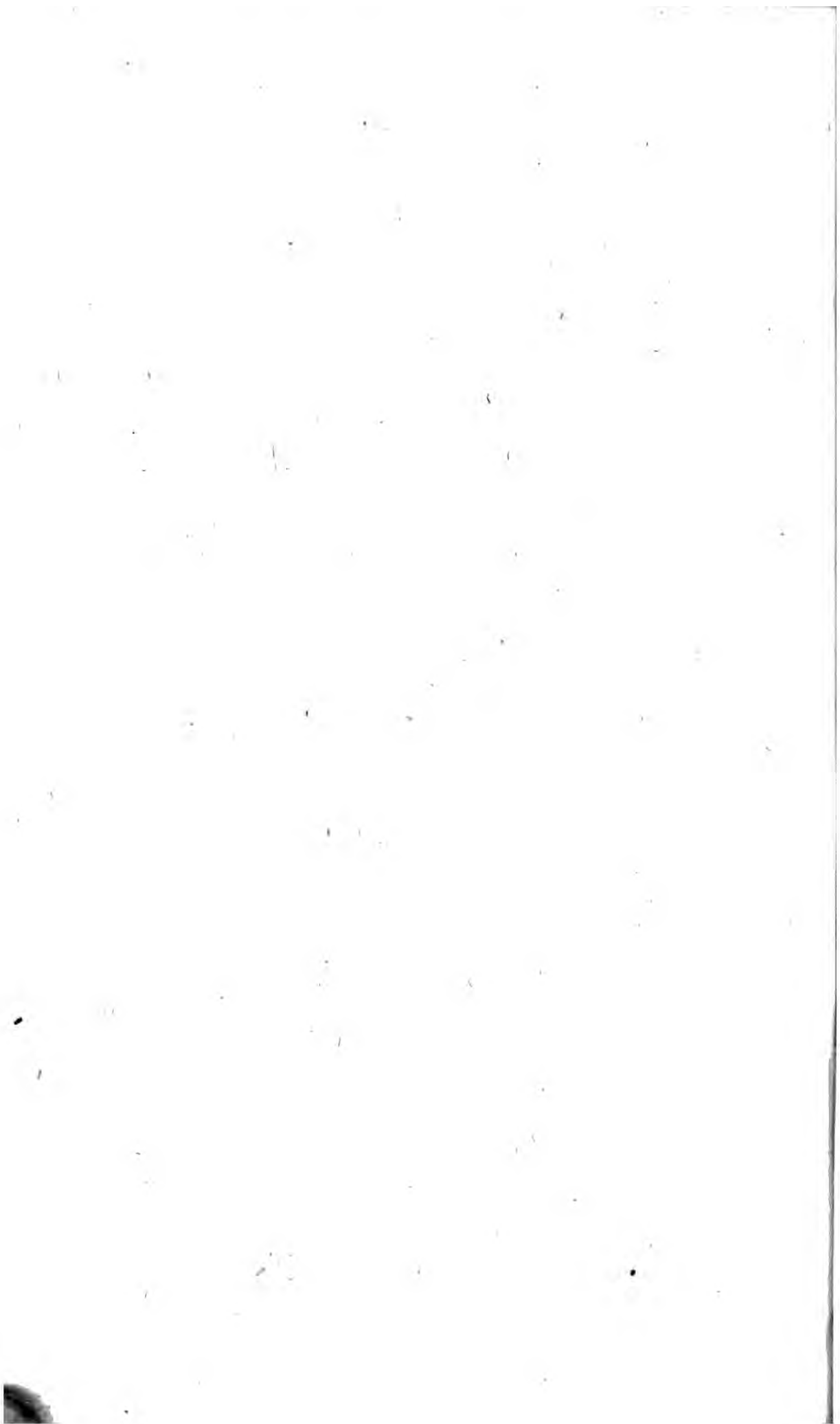
La musique des ballets nous rappelle leur exécution , & cette partie est aujourd'hui si perfectionnée , qu'on est souvent tenté de croire que le maître de danse se charge des poèmes , & que le poète dessine les ballets. Enfin , madame , puisqu'il faut prononcer , la musique de Sandomir a souvent captivé mon admiration , & m'a rarement ému. Cet ouvrage renferme

de grands trésors d'harmonie; mais l'harmonie seule n'est que la solution d'un problème géométrique plus ou moins étendu. Les beautés de calcul étonnent l'esprit, l'effraient quelquefois, & ne plaisent jamais à l'ame sensible & délicate. La multiplicité des notes épouvante; & le cœur qui s'épanouit aux sons du haut-bois solitaire, se ferme au fracas d'un orchestre armé d'un *arpégio* éternel. Tout me semble trop fait dans Philidor. Sa tête calculante n'aime que les écheveaux brouillés. Il oublie trop que le spectateur rejette tout plaisir qui le fatigue.



MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.





DISCOURS

*Sur la Poésie en général, & particulièrement
sur les pieces fugitives.*

DEPUIS qu'Homere, le premier & le plus parfait des modeles, a enchanté ce triste globe par le charme des vers, la poésie a conservé ses droits sur les cœurs sensibles & sur les imaginations qui connoissent le prix d'une erreur si souvent utile à la vérité. Cet art se plut long-tems sous le beau ciel de la Grece. La patrie du peintre d'Achille fut aussi celle des fictions brillantes, de l'éloquence républicaine, de cet héroïsme épuré qui naît de la culture des esprits, & que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome se fit pardonner ses conquêtes, en faveur du talent de les chanter. Les rives du Tibre, si souvent jonchées de morts, se couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile & de Tibulle. Grace à ces philosophes paisibles, un

jour doux pénétra dans ce deuil immense , répandu alors sur l'univers.

Entre les nations modernes , les Italiens & les Anglois se sont aussi distingués par leur goût pour cet art consolateur. Les derniers surtout avoient besoin de sa magie pour éclaircir cette mélancolie sombre qui les consume , & vaincre cette férocité insulaire qui peut-être , sans les Popes & les Miltons , auroit produit des monstres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les mortels à qui la nature , dans leur infortune , a laissé un hochet pour les distraire & les empêcher de devenir barbares ! Les Allemands aujourd'hui semblent avoir recueilli quelques-unes de ces étincelles poétiques long-tems égarées sous les cendres d'Athenes & les débris de l'ancienne capitale du monde : mais la France est toujours le sol que les muses affectionnent davantage ; elles y résistent aux chocs des mœurs actuelles, aux dégoûts de la frivolité , à l'ingratitude de ces oisifs , dont le luxe endurecit l'ame , & qui aimeroient mieux être accablés d'ennui , que contraints d'estimer ce qui leur donne des plaisirs.

Je vais suivre les révolutions de la poésie

parmi nous : je remonterai jusqu'à son berceau, je marquerai ses progrès, ses jours de force ou de langueur, & me reposerai plus particulièrement sur le genre dans lequel j'ai hasardé les essais qui composent ce recueil. Ces sortes d'esquisses, quand elles sont rapides, deviennent intéressantes, en ce qu'elles rassemblent, sous un seul point de vue, l'ouvrage de plusieurs siècles, rapprochent les nuances éparées d'un grand tableau, & fixent en quelque sorte l'éternelle mobilité de l'esprit humain. Le dépôt des connoissances se partage aujourd'hui en d'innombrables analyses qui les font circuler & les rendent plus familières à la multitude. Cette méthode, contre laquelle on a déclamé, place les trésors de la science à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favorise la paresse en multipliant les lumières ; & si elle empêche de découvrir des sources nouvelles, elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément ou d'utilité. C'est ainsi que l'eau des grands fleuves se resserre en mille canaux souterrains, pour aller embellir nos parcs, & abreuver nos prairies.

Nos premiers poètes, si nous voulons les chercher jusques dans les Gaules, sont connus

sous le nom de bardes. Ils composoient des vers; les druides les récitoient. Ces prêtres en savoient quelquefois jusqu'à vingt mille, dans lesquels étoient renfermés les secrets de la religion & les dogmes de la théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité, où l'on ne trouve que nuages & qu'incertitudes. Je laisse ces discussions minucieuses à la patience des compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout insensibles à la poésie; que notre premier pere, dans le paradis terrestre, faisoit pour sa chere compagne de très-jolis madrigaux, & que les anges même, au moment de la création, entonnerent en vers les louanges du créateur. Ces absurdités ne sont bonnes qu'à faire voir jusqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle n'est point dirigée par le goût & laphi losophie. Je n'examinerai pas non plus si nous devons la rime à l'*omoioteleute* des Romains; si elle nous vient des Provençaux, ou leur est antérieure; lequel en est inventeur, de *Paul Diacre*, ou du pape *Léon*; si elle entra en France par le nord ou le midi, par l'entremise des Maures, des Goths, ou des Arabes. Cela n'intéresse personne.

Ceux qui cultivoient notre poésie dans son premier âge , formoient des troupes errantes , à peu près comme celles de nos comédiens de campagne : des effains poétiques se répandoient de toutes parts ; ils assiégeoient les châteaux , les palais , & récitoient à tout venant des vers tudesques qu'ils appelloient modestement le langage des dieux. Les chefs de famille mennoient avec eux leurs femmes & leurs enfans , qui naissoient dans le sein de la rime & n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces amphions voyageurs étoient admis à la table de nos rois qui les faisoient vivre , & à qui , comme de raison , ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la première séduction qu'employa la poésie pour se concilier la bienveillance des hommes , & les grands mirent bientôt de l'importance à des chansons qui flattoient leur oreille en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des croisades , la fermentation qu'elles occasionnerent , cet enthousiasme précurseur des grands événemens , le vertige sacré qui agitoit l'Europe , toutes ces causes réunies firent éclore des légions de poètes belliqueux , qui s'armerent pour le saint tombeau , & s'en

alloient rimant contre les Sarrasins : mais les noms de tous ces guerriers ne sont pas venus jusqu'à nous; on ne se souvient que de leur zèle & de leur extravagance. Un telle révolution changea cependant le caractère des ouvrages : il n'y étoit question , avant elle , que de Charlemagne , de Roland , de Renaud de Montauban , du roi Artus , du chevalier de la Table-Ronde : à leurs noms succéderent ceux de Bouillon , de Soliman , de Noradin , des califes & des foudans. Ces rimeurs catholiques ne s'épargnoient pas sur-tout les satyres contre les Turcs & ce païen de Mahomet. Ils auroient au besoin brûlé Jérusalem , pour en mieux extirper les racines de de la religion musulmane. On voit par là que le fanatisme les avoit tant soit peu gagnés , & que les poètes dans ces tems de crise , au lieu de s'élever contre les passions des princes , en étoient les plus ardens apologistes. Il ne paroît pas que depuis ils se soient corrigés de ce défaut ; & ce sera pour eux une tache éternelle aux yeux de la raison & de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés & si dignes de l'être , il en est un que répéteront dans la postérité la plus reculée les amans & les philo-

sophes ; c'est celui d'Abélard , dont la science , les réflexions & le génie vinrent échouer contre un sourire d'Héloïse , & dont les malheurs ont ouvert une source de larmes qui ne se fermera jamais dans tous les cœurs sensibles. Il entremêloit les fleurs de la poésie aux épines théologiques ; & lorsque des études incertaines of-
 fusquoient à ses yeux les rayons de la divinité , il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de sa maîtresse. Les vers qui lui échappoient alors , respiroient la passion , la volupté , l'amour : les jeunes amans se les rappelloient dans le calme de la solitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines , de leurs plaisirs & de leurs sentimens. Abélard fut à la fois le savant le plus profond , le plus aimable des hommes , & certainement le plus persécuté. Né avec une ame brûlante , il se vit obligé de s'enfvelir vivant , pour pleurer l'impuissance de ses desirs , l'inutilité de sa raison , & cette loi du sort qui le fit passer en quelque sorte par tous les grades de l'infortune. Son existence cependant , toute orageuse , toute pénible , toute horrible qu'elle fut , me sembleroit préférable à celle de ces érudits orgueilleux , qui

croient reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes du leur, achètent du sacrifice de leurs passions le droit d'être insensibles pour les autres, & ne laissent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre & des volumes qu'on ne lit pas.

Je me suis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard; mais lorsqu'on écrit pour soulager son cœur & distraire son imagination, on se permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéresser l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaisir de se satisfaire, & il faut bien se garder de toucher à un défaut, quand il est le résultat d'un sentiment.

Les poètes qui vinrent après l'amant d'Héloïse, n'eurent ni son mérite ni sa réputation: c'est un *Hélynaud* qui fut moine pendant sa vie, & dont on fit un saint après sa mort; un *Hugues de Bercy*, auteur d'une satire sanglante qu'il nomma la bible de Guyot; un *Raoul*, un *Vace* Normand, &c, &c, &c. *Thibault*, comte de Champagne, se distingua dans cette foule; c'est qu'il aimoit, & qu'il chantoit l'amour. Il mêla le premier les rimes masculines aux féminines, & sentit les graces de ce mélange: l'Arioste, le

Tasse, le cavalier Marin transporterent cette nouveauté dans leurs stances, qui en acquirent plus de charme & d'harmonie. Les chansons de Thibault furent très-estimées, & eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de Blanche de Castille, mere de saint Louis. D'après cela, il n'y eut si petit rimeur qui ne se fit une reine à sa guise, pour laquelle il s'épuisait en madrigaux amoureuxment gothiques. De là font nées les iris en l'air, les chaînes, les martyres, toutes ces phrases doucereuses qui vieillirent dès leur nouveauté, & font venues depuis affadir nos éclogues, nos idyles, nos élégies, sur-tout nos opéra.

Au milieu de tant de chansons, on vit éclore le roman de *la Rose*, que les gens de goût estiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun ; c'est une espece d'art d'aimer :

Ci est le roman de la Rose,
Où tout l'art d'amours est enclose.

Il renferme les expressions vives de cette passion si douce & si cruelle, qu'on ne se lassera jamais de peindre, & dont les peintures sont toujours intéressantes, même pour les malheu-

reux qu'elle a faits. Cet ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands succès, les éloges outrés, & les contradictions ridicules. Les religieux, qui s'y voyoient maltraités, crioient au blasphème : les prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'éloquence apostolique ; & Gerson, chancelier de l'université, crut l'enfvelir sous un énorme traité latin qu'il composa à ce sujet avec toute la fougue de Démosthenes ; mais les graces toujours victorieuses se jouent des criailleries des moines, des anathèmes de la chaire, & du latin de l'université.

Les partisans du roman de la Rose tomberent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le livre universel. Fable, histoire, morale, théologie, religion, chymie, tout étoit renfermé sous cet ingénieux emblème. Cette rose, d'après eux, représentoit tour-à-tour la science, la sagesse, les mystères de la *grace*, la piété chrétienne, & le *port du salut* : quelques-uns même y appercevoient la *rose virginale de Marie*, la *blanche rose en Jéricho plantée*, le *verger d'infinie liesse*, le *rosier de tout bien & gloire*, qui est la *béatifique vision de l'essence de Dieu*.

Quel délire de part & d'autre ! Il est clair cependant

pendant que cette rose si mal attaquée, si mal défendue, est absolument la même (*) qui fut transplantée depuis à l'opéra-comique, par l'auteur de la *Métromanie*.

Quoi qu'il en soit, ce roman célèbre fut en quelque sorte l'aurore de la poésie française; il est à la fois voluptueux & satyrique. Les femmes sur-tout n'y sont pas ménagées; les épigrammes contre elles y reviennent à tout moment; en voici une :

Pénélope même il prendroit,

Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela seroit, faut-il le dire avec cette dureté, & outrager un sexe charmant, qui n'a pas toujours le courage de se défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ses foiblesses?

Après cette production, les muses se reposèrent long-tems. Dans cet intervalle elles n'accorderent leurs faveurs qu'à quelques moines, & entr'autres à Jean Venete, carme du grand couvent. Enfin, grace à Froissard, on vit naître le *Chant royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le

(*) *La Rose*, opéra-comique de M. Piron.

Triplet, le *Rondeau*, & toutes les pièces à refrain. Ce Froissard, que nous connoissons comme historien, fit aussi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été composés à l'aide de Dieu & des amours.

Villon parut, &c, comme dit Boileau,
 . . . dans ces siècles grossiers,
 Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce Villon avoit quelque mérite ; mais sa vie est pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poétiques le mirent aux prises avec le châtelet ; & il paroît, par les plaisanteries qui lui échappèrent alors, que c'étoit un homme sans honneur & sans aucune sorte de sensibilité. Je ne fais comment on s'arrête sur ces anecdotes flétrissantes pour la littérature : que ne peut-on plutôt cacher à la postérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, & n'ont pas senti que la première gloire est celle des mœurs & de la probité ?

Les ouvrages de Villon, quoique plus corrects, ne servirent point aux progrès de la poésie : au contraire, ceux qui le suivirent la dénigrèrent au point d'en faire un art méconnois-

fable & barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieusement entassées les unes sur les autres ; leurs noms étoient la *batelée*, la *fraternisée*, la *rétrograde* ; l'*enchaînée*, la *brisée*, l'*équivoque*, la *senée*, la *couronnée*, l'*empériere* : monstrueux abus de la patience & de l'esprit humain. Ce mauvais goût infecta tous les écrits : il donna des entraves à la raison , au sentiment ; & les poètes alors n'étoient que des enfans imbécilles ou des bateleurs coupables. La fureur des rimes bizarres n'est pas la seule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule, ils arrangeoient leurs vers avec une telle symétrie & des combinaisons si ridiculement ingénieuses , qu'ils en formoient toutes sortes de figures , comme des *triangles*, des *ovales*, des *croix*, des *fourches*, des *rateaux*. On a conservé cinq de ces pièces, qui représentent un autel, un *œuf*, des *ailes* & un *sifflet* : ce dernier convient merveilleusement à de pareilles inventions, & aux rimailleurs automates qui se font joué à ce point de l'indulgence de leurs contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. Marot les fit oublier. Voici le moment où la poésie sort en quelque

forte de son chaos , prend une forme plus régulière , & s'embellit par degrés sous les pinceaux de Clément , de Saint-Gelais , de Belleau , de Ronfard & de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe & d'énergie ; il ébauche en elle ces traits de force & de majesté qui se développent enfin sous le beau siècle des Corneille , des Racine , des Boileau & des la Fontaine. Le nôtre , à ce qu'il me semble , n'a point dégénéré. Nous avons , je crois , des rivaux à opposer aux plus beaux génies qui aient illustré le regne de Louis XIV. La philosophie a ouvert le champ des connoissances où la poésie elle-même a cueilli des fleurs moins passageres , & de plus solides ornemens. L'augmentation du luxe , l'amour de la nouveauté , l'appréciation plus juste des titres & des rangs , une forte d'indépendance dans les opinions , tout cela donne plus de *mordant* aux esprits , & au goût plus de délicatesse. Les grands hommes que je viens de nommer , en nous applanissant les difficultés de l'art , nous ont laissé le tems de penser davantage. Le travail de l'artiste ne nuit pas , de nos jours , aux études du philosophe ; & nous sommes d'autant plus avancés , qu'on a fait pour

nous les premiers pas , qui ne sont pas les moins difficiles. Peut-être est-il quelque partie plus négligée , telle que la comédie , portée à sa perfection par Moliere , & voisine aujourd'hui de sa décadence ; mais il en est d'autres dans lesquelles nous ne devons rien envier à nos prédécesseurs.

Parmi les genres où nous excellons , la poésie légère est un de ceux que nous avons le plus perfectionnés. On a vu naître depuis quarante ans une foule de pieces fugitives qui sont devenues le charme & l'amusement de la société. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue , mais par les graces tantôt badines , tantôt voluptueuses , qu'on y doit répandre , par la gaieté franche , la peinture vive des mœurs , & ce cachet d'originalité qui doit en être le principal caractère. Dans certaines productions le poète est contraint de disparaître sous des personnages empruntés , qu'il fait parler bien ou mal. Il se montre dans quelques-unes avec un attirail fatigant pour lui & pour les autres : là , il n'a point d'entraves à se donner : il est exempt de ces convulsions préliminaires , qui dans la regle doivent précéder l'inspiration. C'est l'homme que l'on

cherche , c'est lui qu'on est censé voir & entendre ; il parle , il converse , il s'abandonne à cette indiscretion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts , ses penchans , ses humeurs , ses défauts même , tout lui échappe , comme si le public ne devoit jamais être dans la confidence. S'il est vrai qu'un poète se peigne dans ses écrits , c'est sur-tout dans ceux dont il est question. Il y est froid , dès qu'il se masque ; il faut qu'il y soit amant , convive , ami , & que son cœur se réfléchisse dans tous les tableaux que colorie son imagination. Voilà pourquoi ces sortes de pieces doivent être courtes & rapides : elles sont les faillies du moment ; tout leur sel s'évapore , dès qu'elles annoncent le projet. Qu'on lise Horace ; on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les satyres , l'art poétique , quelques odes dans le goût de Pindare , ce poète charmant est tout en pieces fugitives. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvres que la volupté même a dictés à la paresse , & que les muses ont recueillis pour en faire les délices de la postérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'esprit d'Horace , à son caractère volage , à la vie dissipée qu'il menoit chez Mécène , &

qui ne lui permettoit pas de s'imposer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il faisoit en courant les nuances les plus délicates; sur-tout il se peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à prétentions. Tantôt il vante l'illusion d'un amour naissant; tantôt il s'emporte contre la perfidie d'une maîtresse. Pour se consoler, il ordonne à un esclave d'apporter des fleurs & du vin; il célèbre les charmes de la jeune Phidylé, plaignante sur la coquetterie de la vieille Chloris, prend congé de l'amour avec humeur, & l'instinct d'après chante amoureusement une hymne à Vénus: là, c'est Bacchus qu'il implore, & qu'il prie de l'aider à bien recevoir Messala; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, & lui recommande d'adoucir la rigueur du tems par le plaisir de la table. Ne croiroit-on pas, en parcourant tous ces sujets, être dans la familiarité d'Horace? Il vous transporte à son Tivoli, entre Philis & Ligurinus; vous devenez le témoin de ses fêtes, le confident de ses amours, & l'admirateur de ses chansons. Ce qui acheve son éloge, c'est ce mélange de raison qui perce

à travers son badinage : on trouve plus de morale dans les esquisses de ce poète philosophe , que dans les traités approfondis de tous nos moralistes. Ce n'est point cette philosophie orgueilleuse , qui se charge avec confiance de l'instruction de l'univers , n'estime que ses opinions , n'aime que ses prosélytes , & verse autour d'elle le fiel brûlant de la misantropie ; c'est celle qui fait rire & pardonner , qui se joue en quelque sorte autour du cœur humain , pour mieux saisir l'instant d'y pénétrer ; est toujours simple , ne dogmatise jamais , & adoucit , par des fables aimables , les traits austères de la vérité. La philosophie d'un poète doit être sans affiche. Il faut qu'il la puise dans son cœur , & qu'elle se mêle à ses ouvrages , comme l'air , ce fluide imperceptible , s'insinue dans tous les corps sans que l'œil s'aperçoive de cette opération de la nature. Un vrai sage est indulgent ; c'est d'après ses propres passions , qu'il doit raisonner sur celles des autres ; c'est de son aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'insensibilité seche l'esprit , & resserre les idées. De là naissent les conjectures vagues , les faux jugemens , les déclamations fastueuses ,

tous ces froids apophtegmes , pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes , pour oser les décrire. Enfin , c'est parmi les peines & les plaisirs , dans les chocs de l'amour & de l'ambition , c'est du sein des foibleffes & des erreurs , que s'éleve cette voix intéressante & victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant , fait aimer la raison , persuade le devoir , & ramene l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes sages , voilà ceux que j'irai consulter , quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Sénèque comme un maître , je consulte Horace comme un ami.

Parmi les modernes , l'abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce & compatissante que Nicole & la Bruyère n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce poète célèbre , qui le premier a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réflexions. Il étoit d'une bonne maison , quoiqu'il fit de jolis vers. Il avoit l'imagination brillante , l'ame sensible , pleine de chaleur , ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes

dans ses écrits , il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne compagnie , qui seule pouvoit faire la réputation d'un homme tel que Chaulieu. Le prince de Conti , messieurs de Vendôme , le duc & la duchesse de Bouillon s'en emparerent , & l'admirerent dans le secret de leurs plaisirs. Les gens de lettres alors trouvoient de vrais amis , & n'avoient point sans cesse à se tenir en garde contre l'insolence des protecteurs. C'est de notre siècle que date cette espece d'hommes qui se croient propriétaires du talent qu'ils prônent, versent le dénigrement sur celui qui les néglige, & ne sont plus rien , dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* & la maison de Marianne Mancini seront célèbres à jamais par les vers de l'abbé de Chaulieu & par la société qui les inspiroit : c'étoit un double Lycée , où les muses se jouoient avec les graces , où l'esprit aiguillonné par la confiance, étoit toujours désarmé par la délicatesse ; où , malgré le bon ton , régnoit encore cette cordialité , sans laquelle le rire n'est qu'une grimace inventée pour déguiser l'ennui. C'est là que l'ami de la Fare puisoit ces tours heureux, cette aménité, cette fraîcheur de coloris , répandue sur tous ses ouvrages. Il est diffus , in-

correct, mais pénétré de ce qu'il écrit ; qualité précieuse, à qui l'on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Peint-il Lisette avec un chapeau de fleurs ? on voit qu'il avoit souvent consulté son modèle. Il ne parle de sa goutte que comme un maître dans l'art de jouir, & dès long-tems exercé aux plaisirs qui la précédent. Sa morale même est toute en sentimens. Chez lui, les idées de la destruction n'ont plus rien d'affreux ; il se familiarise avec elles, & n'en avance pas moins dans les délices de la vie, quoiqu'elles le rapprochent du terme dont il ose envisager la perspective. C'est que son épicurisme affranchi de la servitude des préjugés, se représente au bout de sa carrière un Dieu bon qui lui tend les bras, non un tyran imaginaire, attendant aux bornes de l'existence un être qu'il a créé foible, pour le punir de ses foiblesses, & lui faire expier par une éternité de douleurs les plaisirs d'un instant.

Lorsque Chaulieu cessa de vivre, on imagina que la muse des graces ne seroit plus occupée qu'à gémir sur son tombeau : M. de Voltaire nous a fait voir qu'il étoit possible de la consoler. S'il a moins de chaleur & de volupté que le gouteux du Temple, il est aussi moins

inégal , plus fécond , sur-tout plus étincelant de cette gaîté françoise qui s'évapore dans nos cercles , & qu'il a fixée dans ses écrits. Le style de ces deux émules indique les différentes circonstances où ils se sont trouvés. Chaulieu ne vit que l'aurore de cette philosophie qui bouleversa le systême moral , amena d'autres rapports & d'autres combinaisons. De son tems , les esprits étoient plus tranquilles , les ames plus recueillies , les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la révolution. Des travers perfectionnés , des plaisirs rajeunis , une superficie de légèreté répandue sur les choses les plus solides ; des connoissances nouvelles , de nouvelles sottises ; voilà ce qui dut frapper ses premiers regards , lorsque de son berceau il s'élança dans un monde où il alloit jouer un si grand rôle. Admis chez la célèbre Ninon de Lenclos , il puisa dans son commerce la politesse du siècle qui expiroit , & la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec lesquels il auroit à vivre , & se saisit de l'arme du ridicule , qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage & de cruauté. Ses plaisanteries même supposent des réflexions profondes sur le cœur humain ;

il ne fait rire que pour inviter à penser. J'ai toujours cru que les petits romans, les lettres en vers, les pièces détachées, & les poèmes satyriques avoient donné l'idée du mot *persifflage*, qui s'introduit depuis peu, & dont le sens n'est pas aussi vague que d'abord il le paroît. Le persifflage est à mes yeux la décomposition des objets importants réduits à leur juste valeur. Lorsqu'il attaque les devoirs de la vie, qu'il fappe les préjugés utiles, & fait rougir la vertu, il devient l'opprobre de celui qui l'emploie; mais s'il se borne à fronder les folies du jour, à pulvériser les titres qui décorent des nains, à montrer à nud la difformité des fots, à purger la société de tous les fourbes qui la trompent, & de toutes les chenilles qui l'empoisonnent, ce n'est plus alors que le droit de l'homme sensible, & la vengeance du philosophe révolté. Le grand malheur de persiffler la courtisane, dont la dignité burlesque insulte à la décence publique; le fat ignorant qui tranche, décide, colporte des épigrammes, & ne fait pas qu'il est au-dessous même de la satire; la femme furannée, qui au défaut des charmes, se sauve dans la métaphysique; le poète présomptueux se croyant un Sophocle, parce qu'il a

lu 'dans Aristote les mots de *péripétie*, de *protase* & de *catastrophe*; tous ces êtres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules, sans la fermeté courageuse qui les dénonce & les anéantit!

M. de Voltaire s'est chargé de ce soin dans la plupart de ses ouvrages fugitifs; mais on sent bien, lorsqu'il s'exerce dans ce genre, qu'il est supérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin un talent dangereux, dont alors le seul dédommagement est le plaisir d'avoir nui! Jouissance morne, inquiète, qui répugne à toute ame sensible, qu'un égoïsme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Gresset a un caractère moins marqué, & parcourt un cercle moins étendu. Ses poésies, si l'on en excepte *le Méchant*, respirent la paresse, le goût de la solitude & des plaisirs tranquilles. On y voit percer de tems en tems la haine des hommes; mais c'est une haine sans âpreté: elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, aussi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La littérature aujourd'hui est une espece d'arene où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on dispute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à ger-

mer dans un cœur honnête , si des passions fortes ne le soutiennent, ne l'embrasent, ne le déterminent. Elles seules donnent l'action [au talent], renouvellent les idées , mettent l'ame aux prises avec l'imagination , dévorent l'intervalle qui sépare les travaux & les succès : ce sont des semences de feu qui courent de veine en veine, fournissent au génie l'aliment qu'il demande, & ne lui permettent de repos que pour le pousser à de nouveaux élans. Cette impulsion victorieuse a manqué, je crois, au charmant auteur de *Verd.verd*; car je ne puis me convaincre qu'il ait sérieusement regardé comme un scandale public l'heureuse faculté d'orner la raison, d'égayer la morale, d'intimider les méchants, & d'immortaliser un perroquet.

On perd sans doute beaucoup au silence de cet ingénieux écrivain ; mais quelques personnes aujourd'hui semblent faites pour nous en dédommager. Le C... de C... qui dans son *Epître aux Graces* a trahi son commerce avec elles , le chevalier de Boufflers, l'Hamilton de nos jours , ce duc (*) philosophe, dont le nom seul rappelle l'idée d'un talent & d'un esprit héréditaire,

(*) M. le duc de N***.

MM. de Voisenon & de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans & faciles qui occupoient autrefois les loisirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame , & le modele répond de la délicatesse du tableau. Je citerois encore un de nos militaires (*), le plus distingué par sa naissance & son génie , qui , de la même main qu'il traça des plans de campagne , écrit en vers charmans des épîtres pour ses amis, & des contes pour ses maîtresses. Il nous apprend que le goût est de tous les états , & qu'il habite sous des tentes comme dans nos académies. Les gens du monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'est qu'il n'affiche point ; c'est qu'il échappe à l'envie , & ne choque qu'indirectement les littérateurs déclarés , gens pour la plupart hérissés d'ombrages , & sur le chemin desquels il ne faut pas se trouver , quand on s'entête à vivre heureux.

Parmi les poètes aimables que je viens de nommer , je n'ai garde d'oublier l'Ovide moderne , cet épicurien accompli qui pratique l'art de plaire avec autant de succès qu'il a écrit sur l'art d'aimer. La rigueur scrupuleuse , avec la-

(*) M. le comte de M.

quelle il renferme ses ouvrages , est une sorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme , & tournera un jour au profit de nos plaisirs. Le jeune auteur de *Zélis au bain* est digne de chanter l'amour , & d'en obtenir le prix de ses chansons. Nous avons aussi de M. Barthe quelques épîtres d'une tournure très-agréable.

Eh ! que ne peut-on pénétrer dans les portefeuilles de ces sages obscurs , qui méprisent ce vain bruit qu'on nomme *réputation* , répandent leur ame paisible sur leurs tablettes ignorées , & n'ont garde de profiter aux regards publics la muse solitaire qui les console ! C'est là qu'on trouveroit souvent l'expression vraie de la sensibilité , & ces jeux naturels d'un esprit libre , qui n'a que lui pour confident & pour juge.

Le genre dont il s'agit est vraiment le seul où jusqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux : il convient à cette effervescence passagère de l'esprit national , à cette gaiété superficielle qui n'échauffe point un long ouvrage , & prête tant de grace à nos productions du moment. Je dirai plus : avec toutes les dispositions naturelles pour cette sorte de poésie , il faut encore , si l'on y veut être supérieur , respirer l'air

de la capitale. Ici , le succès dépend du fol : ce n'est qu'à Paris qu'on a pu écrire les *tu* & les *vous* , le *Mondain* , les vers au président Hénault , à madame de Fontaine Martel , & au maréchal de Richelieu. On y est à la source des ridicules : c'est là que vous avez sous les yeux la liste des fots parvenus , des femmes vacantes , des amans en pied , ou des furnuméraires. On s'y met au fait des anecdotes , de l'histoire des soupers , des brouilleries , des noirceurs , de mille nuances charmantes qu'on ne devine point , dès qu'on s'en éloigne. Rien n'est fixe , tout échappe , revient , disparaît. Le tourbillon roule , il faut être au courant , & poursuivre , les pinceaux à la main , ces modes fugitifs qui ne laissent pas même au peintre le tems de les esquisser. C'est au milieu de ce flux & reflux que l'esprit fermente , que l'imagination s'allume & enfante les tableaux rapides qui immortaliseront notre frivolité. Paris , en un mot , est le séjour par excellence , si l'on veut être martyr de l'amour , dupe de l'amitié , voir des horreurs sous un vernis d'élégance , connoître à fond l'étiquette , le bon ton , renoncer au bonheur , & faire de jolis vers.



MES FANTAISIES.

L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

CE pauvre globe est balotté
Entre l'amour & la folie ;
Sentir l'un est ma volupté,
Rire avec l'autre est mon génie.

A MES ENNEMIS, CAR TOUT LE MONDE EN A.

MES chers amis , j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne , & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits ;
Je persifflerai quelquefois ,
Dût-on encor m'en faire un crime :
Par son attrait chacun est emporté ;
D'ailleurs le persifflage est bon à ma fanté ,

Et me moquer des fots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect

De tous vos tyrans littéraires.

En vrai républicain , je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse , ainsi que ses Tiberes ;

Je serai , s'il me plaît , inconséquent , léger ,

Et tâcherai , mes chers confreres ,

De vivre heureux pour vous faire enrager.

Sur ce traitons , c'est moi qui vous en prie.

Perfécutez-moi bien une fois pour toujours ;

N'allez point avec barbarie

Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours ;

Faites un seul faisceau des traits de la satire ;

Et de mon avenir embrassant tout le cours ,

Avancez- moi le mal que vous avez à dire ,

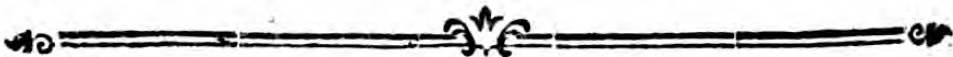
Et puis rions. Prospérez , j'y consens.

Pour moi , si j'en reviens , j'oublierai votre offense ;

Ne craignez pas que j'use mes momens

A méditer une vengeance.

Je connois mieux l'emploi du tems.



É P I T R E

A U N E C O Q U E T T E.

C'EST assez me croire ta dupe.

En dépit de ta vanité

Et du manège qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut ! . . . Jeune & charmante,
Tes traits sur moi n'ont point porté.
Sans doute l'insulte est criante,
C'est manquer à la probité.
A tes ruses les plus secrètes,
Qui, moi, j'ai le front d'échapper !
Tout amant qu'on ne peut tromper,
Est un monstre aux yeux des coquettes.
Je l'avouïrai ; quand je te vis,
Fraîche comme on l'est au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,
T'offrant des cœurs à ton passage ;
Lorsque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en ressortoit mieux ;
Lorsque je vis sur tes grands yeux
Tes longues paupières baissées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes pensées ;
Cette taille, qui tour-à-tour
Est légère ou voluptueuse,

Et fait être majestueuse ,
Sans trop effaroucher l'amour ;
Embrasé d'une ardeur nouvelle ,
Quand je vis tout cela , Zulmé ,
Je m'écriai , comme elle est belle !
Qu'il seroit doux d'en être aimé !
Mais , après la première ivresse ,
Quand , laissant tomber le bandeau ,
Je vis tes projets , ton adresse ,
Et tout le revers du tableau ,
Ta beauté toujours sous les armes
Pour insulter à ses martyrs ,
L'artifice de tes soupirs
Et le mensonge de tes larmes ;
Quand je te vis à tes amans
Jeter une amorce perfide ,
Pour t'assurer de leurs tourmens ;
Quand je surpris une ame aride ,
Sous le masque des sentimens ;
Lorsque , pour suivre une conquête ,
Je te vis , avec tant de feu ,
Mettre cent passions en jeu ,
Avec l'amour-propre à leur tête ;
Prompt alors à me dégager ,
Et plein d'un sens froid qui m'étonne ,
Je m'écriai , qu'elle est friponne !

Et quel plaisir de s'en venger !

Bref, la guerre entre nous commence.

J'abjurai vite mon amour ,

Et n'en gardai que l'apparence.

Tu m'enhardis , le premier jour ;

Le second , je ris quand j'y pense ,

Tu fis un effort de décence ,

Les dédains même eurent leur tour ;

Je me tins prêt à la défense.

A cet acte d'hostilité

J'oppose une autre batterie ,

J'encourage ta perfidie

Par un désespoir imité.

Bientôt mon air d'indifférence

Arme l'orgueil de tes appas :

Nouvelle attaque , autres combats ;

Nous déployons notre science :

C'est à qui fera le plus faux.

De l'art épuisant les chefs-d'œuvres ,

Je déconcerte tes manœuvres ,

Et contremine tes travaux.

Ta prudence en vain se ménage

Des chemins couverts & mêlés ;

Dans tes plus sombres défilés ,

Je suis toujours sur ton passage.

Te souvient-il de ce moment ,

Où , balotté par ton caprice ,
Je soupirois si tendrement ,
En accusant ton injustice ?
J'appuyai ces soupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors sembloient fereins ;
Tu jouissois de mes alarmes ;
Eh bien , ces pleurs , ils étoient feints ;
J'en suis désolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir ,
Où , sur un fopha renversée ,
Et par cent zéphirs careffée
Dans le plus magique boudoir ,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laissoient voir
Une jambe au hafard jetée ,
Attitude exprès méditée ,
Pour me rembarquer dans l'espoir.
La lumière demi voilée
Coloroit ton sein presque nu ,
Allant , sans être contenu ,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai ; mes yeux s'allumerent ,
Doux avant-coueurs des plaisirs ,

Les gestes , les regards parlerent ;
 Et tu les pris pour des desirs.
 Tu t'abusois. Ciel , quel outrage !
 En vain expiroit ta fierté ;
 En vain l'amour livroit passage
 A l'heureuse témérité :
 Tu fais trop combien je fus sage ,
 Et cependant des feux de l'âge
 J'ai toute la vivacité.
 Je riois de ta dignité ,
 Qui contrastoit avec l'injure
 Du désordre de ta parure ,
 De ton maintien déconcerté ;
 Et tu vis dans cette aventure ,
 Que la jeunesse & la beauté
 N'ont qu'un pouvoir bien limité ,
 Sans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux ,
 La bergere douce & sensible ,
 Qui , par un attrait invincible ,
 Naïvement fait un heureux !
 Ses baisers peignent son ivresse ,
 Sans ôter rien à sa candeur.
 Succombe-t-elle ? sa foiblesse
 La pare aux yeux de son vainqueur.
 Sans la moindre supercherie ,

Elle s'embellit en aimant ,
 Et sa seule coquetterie
 Est l'art de plaire à son amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire !
 Je choisis là de vieux crayons ,
 Et reffuscite la chimere
 Des Hilas & des Corydons ,
 Mourant d'amour sur la fougere ,
 Et bien plus fots que leurs moutons.
 Va , Zulmé , fournis ta carriere ,
 Il est tant de mortels blasés ,
 Tant de petits seigneurs usés
 Qui réclament ton savoir faire !
 Exerce tes jolis talens
 Sur quelques fous mélancoliques :
 Attaque des tempéramens
 Russes , anglais , ou germaniques :
 Voilà , crois-moi , voilà tes gens.
 Pour moi , je hais trop l'artifice ,
 Et je tiens trop aux sentimens.
 Sais-je évaluer un caprice ?
 Sais-je priser de faux sermens ?
 Trompe , désespere , tourmente
 Les oisifs qui font tes amans.
 Poursuis , coquette de vingt ans ,
 Ta couronne est encor brillante ;
 Mais c'est à trente où je t'attends.



TRADUCTION
D'UN DISTIQUE LATIN.

L'œil droit manque à Dorine, & le gauche à Cidnus;
Tous deux ont en partage une beauté céleste :
A ta sœur, bel enfant, cede l'œil qui te reste,
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.



ÉPI TRE
AU ROI DE DANNE MARCK.

QUOI, dans la faison de l'ivresse
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône & ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi, sur tes pas enchainée,
La raison guide tes projets,
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les soupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde à ton passage
Que ta bienfaisance, tes mœurs,

Et les graces de ton bel âge !

Du tableau que t'offrent ces lieux ,
Ta prompte & vive intelligence
Saïfit la mobile nuance ,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante ,
Tu fouris à tous nos talens ,
Et tu voyages à vingt ans ,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ! lorsqu'en nos climats
Il chercha des secrets utiles ,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses états ,
Je ne fais quelle ombre funebre
Sembloit obscurcir son laurier ;
Ce n'étoit qu'un héros célèbre ,
Un politique meurtrier ;
Sa main , de sang déjà rougie ,
Avoit pesé sur les mortels.
Détestant ses excès cruels ,
On n'admiroit que son génie.
Ainsi , sous un ciel orageux ,
Une comete menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.
Qu'un prix plus noble t'est bien dû !

Tout séduit en toi , rien ne blesse ;
Par aucun retour de tristesse ,
Notre hommage n'est combattu ,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu , tu fais être juste :
Le fier despotisme à tes yeux
N'est , dit-on , que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore ,
Ta bonté laisse un libre accès.
Tous ces héroïques forfaits ,
Que de si beaux noms on décore ,
Ton cœur les hait ou les ignore.
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Epruvé ces fatals instans ,
Où de ses rayons foudroyans
Un roi doit armer la couronne.
Tous ceux , dont l'éclat t'environne ,
Sont les doux rayons du printems.
Tel le jour en naissant colore
L'univers dans l'ombre engourdi ,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

Voilà d'où vient notre délire :

Protecteur de l'humanité ,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté ,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta majesté ,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais , attentif aux grands objets ,
Tu n'as point jugé les Français
Par ces ardeurs trop indiscrettes ,
Par nos jolis colifichets ,
Par nos chefs-d'œuvres de toilettes ,
Nos lamentables ariettes ,
Et nos souters , & nos couplets ,
Et le jargon de nos coquettes.
Tu vas chercher la nation
Dans nos savantes galeries ,
Dans le cabinet de Buffon ,
Aux ateliers de ces génies ,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et par les muses attendries ,
Guidé vers les bois d'Hélicon ,
Tu viens dans nos académies ,
Des fleurs que l'amour t'a choisies ,
Parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste maître ,

Tu goûtes ces épanchemens ,
 Ce plaisir pur , ces sentimens ,
 Que tous deux vous devez connaître ,
 Mais inconnus aux courtifans.
 Ton ame a des droits sur la sienne ;
 A ton âge il fait se plier ;
 Sa tête , courbant son laurier ,
 Le mêle aux roses de la tienné ;
 Et sur ton front laissant couler
 Des pleurs de joie & de tendresse ,
 Il aime , il adopte , il careffe
 Un jeune roi qui l'intéresse ,
 Et promet de lui ressembler.
 Le charme de cette entrevue
 Doit tout embellir à tes yeux ,
 Et fixer ton ame en ces lieux ,
 Quand tu les prives de ta vue.
 Ah ! pour qui pense comme toi ,
 (Sans compter même notre hommage)
 Le plaisir de voir un bon roi ,
 Valoit la peine du voyage.

A M A D A M E N E K E R ,

En lui envoyant les vers au roi de Dannemarck.

CES vers font approuvés par toi ;
 C'est pour eux un charmant présage ;

De la beauté j'ai le suffrage :
 Que craindrois-je d'un jeune roi
 Qui, charmé de lui rendre hommage ,
 Est son sujet ainsi que moi ?
 Tu me rends fier de mon ouvrage.
 Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
 Je suis indépendant & juste ,
 J'appartiens à la vérité ,
 C'est une reine assez auguste ;
 Mais pouvoir célébrer deux rois
 Qui, protecteurs sacrés des loix,
 Font tout le bien qu'ils peuvent faire ,
 Ce prodige , sous l'hémisphere ,
 Ne se rencontre qu'une fois ,
 Et ne permet point de se taire.
 D'ailleurs , à ma sincérité
 Je ne crois pas que je déroge ;
 Cet écrit n'est point un éloge ,
 C'est le cœur seul qui l'a dicté.

A MADAME DE CASSINI

Qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle.

AMPHION , en touchant la lyre ,
 Vit des remparts mouvans s'élever sur ses pas :
 Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à sourire.

Si

Si ce charme ne suffit pas ,
Chantez , chaque pierre docile
En colonne de fleurs va s'arrondir soudain.
Votre rival construisit une ville :
Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.

A L A B A R O N N E
D E N E U K E R Q U E.

ENFIN , te voilà de retour
Dans ce pays de fous aimables ,
Chez ces François recommandables
Par le caprice & par l'amour ;
Peuple charmant , qui défie
Tout ce qui vient pour l'embellir ;
Qui , sage avec étourderie ,
Suit toujours l'attrait du desir ,
Et depuis deux siècles s'ennuie ,
En courant après le plaisir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant ;
Cent jolis riens , peu de scrupules ;
Des ardeurs qu'emporte le vent ;
De jeunes seigneurs bien volages ,
Bien aimables , bien insolens ;
Et des bouffons foi-difant sages ;

Et des héros , de tems en tems.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande ,
Où l'on ignore le bon ton ,
Et d'où nous viennent , me dit-on ,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros marchands ,
Entêtés de leurs pâturages ,
Des nymphes pressant leurs laitages ,
Et des animaux calculans ,
Qui , sur les bords d'une onde pure ,
Semés de bosquets enchanteurs ,
Promenant leur lourde structure ,
Viennent enfumer la verdure ,
Et fouiller le parfum des fleurs ;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu ,
Préferent Barême à Chaulieu ,
Et leurs pipes à leurs maitresses.
Et les amours dans ce climat ,
Ont-ils les manieres plus douces ?
Ce sont des especes de mouffes
Toujours pendus à quelque mât ,
Des navigateurs intrépides ,
Ronflant , jurant sur des vaisseaux ,
Ou qui nagent entre deux eaux ,
Pour faire peur aux néréides.

Que dire , hélas ! d'un tel pays ,
 Et des habitans qu'il rassemble ?
 Il faut y loger , ce me semble ,
 Nos matelots & nos maris.
 Parmi nous fixe ton empire.
 Nous seuls pouvons sentir le prix
 De ces traits si bien assortis
 Pour intéresser , pour séduire ;
 De ta bouche aux vives couleurs
 Où la volupté semble éclore ,
 Où badine l'amant de Flore ,
 Qui croit voltiger sur des fleurs ;
 De cette belle chevelure
 Qui se joue en mille replis ,
 Et , sans se charger de rubis ,
 Est elle-même une parure ;
 De ces innombrables attraits
 Que l'amour seul pourroit décrire ,
 Et que sans doute il n'a point faits
 Pour l'œil d'un bourguemestre épais
 Qui ne fait pas comme on soupire ,
 Et qui ne l'apprendra jamais.

Ici la beauté souveraine
 Nous fait des plaisirs de ses loix ;
 Et nous encensons notre reine ,
 Pour mieux la tromper quelquefois :

Elle en impose au plus volage ;
 Le plus téméraire la craint ,
 Et les dieux même qu'elle peint,
 Sont oubliés pour leur image.
 Quels myrtes frais tu vas cueillir !
 Ils se plaisent sur nos rivages.
 Que nous allons t'offrir d'hommages !
 Que nos femmes vont te haïr !
 Il faut t'attendre à leurs cabales ,
 A leurs justes ressentimens :
 Elles aiment peu leurs amans ,
 Mais détestent bien leurs rivales.
 Tu n'auras plus que de beaux jours :
 Malgré leur jalouse colere ,
 Devant toi marcheront toujours
 Le grand étendard de Cithere ,
 Et la phalange des amours.
 Pour ton époux , je le révere :
 Mais qu'il reste où le sort l'a mis ,
 Et qu'il regrette en son pays
 Les péchés qu'ici tu fais faire.

LE BOUTON DE ROSE.

C E T T E rose , dans son bouton ,
 Peint l'innocence de ton âge ;

Et de ses sœurs devance la faison ,
 Pour être la première à t'offrir ton image.



B I L L E T

*En réponse à des vers que l'auteur appelloit
 versicules.*

J'AI reçu vos versicules ,
 Versicules vous plaît à dire.
 Tous ces grands vers qu'on toise exprès ,
 Sont bien pesans , bien longs à lire :
 De plus petits , s'ils sont bien faits ,
 N'en sont pas moins chers à la gloire.
 Grace à leur taille , à leurs attraits ,
 Ils se glissent dans la mémoire ,
 Et puis ils n'en sortent jamais.
 L'aigle est altier , je le révere ;
 Mais tous mes sens sont alarmés ,
 Quand de ses ongles enflammés
 Il laisse échapper le tonnerre.
 A quoi tant de bruit est-il bon !
 J'aime bien mieux , je le confesse ,
 Le paisible & discret pigeon
 Que députoit Anacréon
 Vers ses amis & sa maîtresse.

A M. H U M E.

JUSQU'ICI ma muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge ;
Le doux manège des rigueurs ;
L'amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs.
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine , va tromper ailleurs ;
Je m'entretiens avec un sage.
Que dis-je ! pourquoi te chasser ?
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser ,
Il te permettra de sourire.
Mon philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance ,
De ton babil si varié ,
De tes jeux , de ton inconstance ,
De tes défauts que je chéris ,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris.
Je le vois , Corine t'ennuie ,
Hume ; il te faut un autre on. . .

Eh bien, parlons de ma patrie.
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie ;
Où l'on voit la raison à pié
Suivre le char de la folie ?
Toi, qui d'un sévère burin
A dans tes archives sublimes,
Arbitre juste & souverain,
Gravé les vertus & les crimes ;
Qui de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des rois
Fis pénétrer l'esprit d'un sage ;
Toi, chez qui la religion ;
Sans cruauté, sans imposture,
Est l'organe de la nature,
Non l'opprobre de la raison :
De ce sommet philosophique,
D'où ton œil mesure les cieux,
Et des êtres unis entr'eux
Suit la chaîne métaphysique,
Peux-tu bien descendre à nos jeux,
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos diseurs de mots,

Qui vont citant à tous propos
 Les Jean-Jacques , les Diderots ,
 Et qui n'ont point lu leurs ouvrages ?
 Etre oisivement occupé ,
 Courir , assiéger les toilettes ,
 Partager l'honneur d'un soupé
 Avec un chanteur d'ariettes ;
 A tout moment s'extasier ,
 Malgré toi prodiguer l'éloge ,
 Et t'enfermer dans une loge ,
 Pour applaudir au Serrurier ? (*)
 Mais l'œil de la philosophie
 Par-tout découvre des secrets.
 Il n'est point de petits objets
 Pour qui les voit avec génie.
 A tout examiner de près ,
 Est-on moins fou dans ta patrie ?
 J'aime assez votre activité ,
 Votre apparente indépendance ,
 Ce fantôme de liberté
 Que par habitude on encense ,
 Et qu'on défend par vanité.
 J'aime ce spectacle bizarre
 Que vous devez à shakespeare ;
 Vos spectres , votre tintamarre ,
 (*) Opéra bouffon.

Dont l'horreur se change en plaisir ;
 Ces drames bouffons & sublimes ,
 Où sont entassés tous les crimes ,
 Où l'on rit & pleure à son choix ,
 Où l'auteur s'éleve & s'abaisse ,
 Et qui finissent quelquefois (*)
 Par le viol de la princesse.

Mais ces combats impertinens ,
 Et cette joute singuliere ,
 Où deux coqs , nobles concurrens ,
 Devant la nation entiere
 Tiennent cent milords en suspens ;
 Pardonnez , pairs de l'Angleterre ,
 Si l'on en rit à vos dépens.

Je vous admire & je vous aime ,
 Quand vous ornez d'un diadème
 Le front auguste des talens ;
 Quand d'Olfield la cendre chérie ,
 Que n'osent point troubler les loix ,
 Figure dans une abbaye
 Auprès de la cendre des rois.

Mais ne prétendez plus nous plaire ,
 Quand vous dressez des échafauds ;
 Quand votre sanglant ministere

(*) Avec le tems les nôtres finiront par-là ; ce qui
 prêtera infiniment au jeu des actrices.

Du glaive ose armer les bourreaux ;
 Ou , persécutant des héros
 Aussi fideles que les nôtres ,
 Fusille un de vos amiraux ,
 Afin d'encourager les autres.
 Pour moi , j'adore mon pays ,
 Et ses modes & ses caprices ,
 Ses travers toujours rajeunis.
 Nos Ninons valent vos Clarisses :
 Vos lords valent-ils nos marquis ?
 Pour nous l'indulgente nature
 Semble prodiguer ses bienfaits ;
 Et du fond de nos cabinets ,
 Nous cultivons l'agriculture.
 La brillante frivolité
 Sous mille aspects roule & circule :
 Weisse fumige la beauté ,
 Gatti l'amuse & l'inocule.
 Nos femmes expliquent Neuton ,
 Et quittent , pleines d'un beau zele ,
 Misapouf , & tant mieux pour elle ,
 Pour Bolinbroke & pour Bacon.
 Nous aimons vos graves chimeres
 Et vos jeux tristement sentés.
 Nous ornons ce que vous pensez ;
 Nous savons de nos mains légères

Polir vos goûts & vos talens.
 Vous avez quelques diamans,
 Mais vous manquez de lapidaires.
 Ce négligé qui nous déplaît,
 Nous l'égayons par la parure ;
 Et notre France est le creuset
 Où l'or de l'Europe s'épure.
 Que dis-je ! dans les arts brillans,
 Nos succès surpassent les vôtres :
 Vos théâtres si florissans
 Égalent-ils l'éclat des nôtres ?
 Laisant bien loin tous ses rivaux,
 C'est là que l'ainé des Corneilles
 Dépôsa le fruit de ses veilles,
 Et vit encor dans ses héros :
 C'est là que Racine plus tendre,
 Peintre des amans malheureux,
 Soupira ces vers amoureux
 Qu'on ne se lasse point d'entendre.
 Eh ! que pouvez-vous comparer
 A notre moderne Bathile, (*)
 Que Garrich même ose admirer ;
 Qui, par son jeu toujours facile,
 Toujours plaisant & varié,
 Parviendroit à fondre la bile

(*) Prévile.

Du quakre le plus ennuyé ?
 Penseurs profonds que je révere,
 Qu'opposerez-vous aux talens
 De cet universel Voltaire,
 Qui nous console, nous éclaire,
 Et dont la muse en cheveux blancs,
 Est aussi vive, aussi légère,
 Qu'elle parut dans son printemps ?

Dans l'art de la galanterie
 Nous excellons assurément ;
 Et pour soupirer décevement,
 Il faut venir dans ma patrie.
 Entrez dans ce sombre boudoir,
 Et contemplez-en la déesse,
 Tous ces charmes qu'avec adresse
 Ce demi-jour laisse entrevoir.
 Combien sa parure est légère !
 Son sein de quelques fleurs orné,
 Et par cent rubans enchainé,
 Va rompre la frêle barrière
 Qui le retient emprisonné.
 Le crystal uni de ces glaces,
 Doublant le jeu de ses appas,
 Par-tout lui répète ses graces,
 Et reproduit votre embarras.
 Il suffit pour la satisfaire ;

Ne prétendez point l'occuper.
 L'enchanteresse a su vous plaire ,
 Et va songer à vous tromper , . .
 Allons , milord , prenez courage ;
 Un peu de caprice a son prix.
 Vous seriez moins heureux , je gage ,
 Dans les bras de vos milédis.
 Duffiez-vous ici vous morfondre ,
 Ma foi , les rigueurs de Paris
 Valent bien les faveurs de Londre.

Hume , fouris à mes chansons ,
 Enfans légers de mon délire :
 Ma main , parcourant tous les tons ,
 Aime à s'égarer sur la lyre.
 J'oublois , pour déraisonner ,
 Le philosophe respectable ;
 Et ne voyois que l'homme aimable
 Qui voudra bien me pardonner.

LES PEINES

D'A M O U R.

DE s languers où l'amour me jette ,
 Loin que je songe à me sauver ,
 Je chéris ma peine secrète ,

Tout mon plaisir est d'y rêver.
 En effet, l'ennui d'un cœur tendre
 Est un mal si doux à garder,
 Que, si l'on pouvoit en céder,
 Point ne voudrois m'en laisser prendre.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
 La morale en contes pour rire.
 Tu fis expirer quelques fots
 Sous les verges de la fatyre,
 Et sous le tranchant des bons mots.
 Tes drames ont charmé la France ;
 De la scène ils sont l'ornement.
 Ils manquent un peu d'ordonnance ;
 Mais, toujours pleins de sentiment,
 De pathétique & d'éloquence,
 On les attaque vainement ;
 Ils ont nos larmes pour défense.
 Pour t'égayer dans tes ennuis,
 Tu poursuivis, sans conséquence,
 Et la Beaumelle & Maupertuis ;

Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant soit peu de vaine gloire.
Je n'ai pas de peine à le croire ;
Et ce n'est pas un grand péché.

Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton siecle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie,
Et le flambeau de la raison.
Volage amant de la sagesse,
Dont tu ressuscites les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse.
Par toi, par ton heureuse adresse,
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asyle ;
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume est le fléau du vice :
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la justice.
Tu consoles l'humanité

Qu'on afflige , qu'on déshonore ;
 Et quand le sage est tourmenté ,
 Voltaire est l'appui qu'il implore.
 Enfin , dans toi font réunis
 Le philosophe qui differte
 Sans jamais effrayer les ris ,
 Et l'auteur qui tient table ouverte ,
 Fait peu commun aux beaux-esprits.

Mais , dis-moi , par quelle indulgence ,
 Ou bien par quels motifs secrets ,
 Soutiens-tu la correspondance
 De ces innombrables roquets ,
 Qui fatiguent ta patience
 Par leurs petits vers indiscrets ,
 Et dont l'Apollon à grands frais
 T'ennuie avec persévérance ,
 Quoique flatteur avec excès ?
 Rien , à mon gré , n'est si risible
 Que leur air , leurs tons empesés ,
 Et leur mérite imperceptible ,
 Dont tu les a seul avisés.
 Si leur siecle les contrarie ,
 Tout est perdu , goût , équité ;
 Ils font , plaignant la barbarie ,
 Appel à la postérité.
 Ta missive , qu'ils ont en poche ,

Leur

Leur sert de lunette d'approche ,
 Pour lorgner l'immortalité.

Bardus paroît , & pour stupide
 D'une voix il est proclamé ;
 Mais Bardus nous montre l'égide
 Dont par toi-même il fut armé :
 Contre nos traits il se rassure ,
 Lisant l'écrit consolateur ,
 Où le fat , par ta signature ,
 Est désigné ton successeur.

Ta louange , bien dispensée ,
 Doit , pour échapper aux railleurs ,
 Etre semblable à la rosée
 Qui féconde le sein des fleurs :
 Non à cette pluie abondante
 Qu'un sombre nuage produit ,
 Et qui , courbant la jeune plante ,
 Souvent la noie & la détruit.

Toujours jaloux de renommée ,
 Car c'est le vice des grands cœurs ,
 Peut-être contre tes censeurs
 Prétends-tu lever une armée ,
 Et t'y soudoyer des prôneurs ?
 Mais crains du moins leur mal-adresse ;
 Ils font d'un gauche à t'effrayer :
 Toujours prompts à s'extasier ,

Ils te nuisent par leur ivresse.
 Croirois-tu bien qu'on les entend ,
 Oubliant tout ce qui t'honore ,
 Louer ta Prude obstinément,
 Et vanter intrépidement
 Samson , tes odes , & Pandore ?

Dans ton commentaire charmant
 Depuis qu'il t'a pris fantaisie
 De persiffler si lestement
 Le grand peintre de Cornélie ,
 Qui , sublime tout bonnement ,
 Ne sut persiffler de sa vie ;
 Ne voilà-t-il pas tous nos fots
 Qui vont étayant ton système ,
 Et font de ton nouveau blasphème
 Les infatigables échos ?
 Que ces bouffons , ces froids copistes ,
 Ces mirmidons religieux ,
 Soient tes martyrs , si tu le veux ,
 Mais non pas tes panégyristes.
 Converse avec les Diderots ,
 Les Dalembert & les Duclos.
 Du haut des sphères qu'il mesure ,
 Buffon brigue ton entretien :
 Le confident de la nature
 A mérité d'être le tien.

Las de te perdre dans les nues ,
Ris avec ce folâtre abbé ,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé.
Du jour apprends l'historiette
Par ce fou volage & charmant ,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment ,
Comme contraire à l'étiquette ;
Et qui , daignant éparpiller
Les trésors de son porte-feuille ,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.
Mais par tes billets circulaires
N'enhardis plus l'effain bruyant
De ces insectes éphémères ,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi , dans les plaines de Flore ,
Sur le déclin des jours brûlans ,
L'œil surpris voit foudain éclore
Tous ces mouchérons bourdonnans ,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil ,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.

Adieu. De ce vain badinage
 Ne vas point te formaliser.
 Un fou peut-il bleffer un sage ,
 En ne voulant que l'amuser ?
 Ne cherche pas qui je puis être.
 Je donne un conseil à mon maître ,
 Dont j'idolâtre les talens.
 Sous le voile qui m'enveloppe ,
 J'osai rire quelques instans ;
 Et je vais pleurer à Mérope.

A M^{LLE} D O L I G N I ,

Pour mettre au bas de son portrait.

PAR les talens & la décence
 Tu nous captives tour-à-tour ;
 Et tu souris comme l'amour ,
 Quand il avoit son innocence.

P O R T R A I T
 D'UN CHEVALIER FRANÇOIS.

SI l'on peignoit l'honneur français ,
 Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante ;
 Qu'autour d'une taille élégante ,

Les amours renoûroient fans pompe & fans apprêts.

Ses yeux feroient brillans d'une douce allégreffe.

Ses longs cheveux , négligemment épars ,

Ne feroient point tressés des mains de la mollesse.

On reconnoitroit Mars au feu de ses regards.

A la victoire on le verroit sourire ;

Ses graces même auroient un air guerrier.

D'une main il tiendrait des branches de laurier ,

Et de l'autre des fleurs pour le fein de Thémire.

On représenteroit des sieges , des combats ,

Autour de cette auguste image.

Elle peindroit l'amour , la vertu , le courage ;

Et le nom de Briffac seroit inscrit au bas.

A M. DE PEZAI,
V O Y A G E A N T.

Où te promene ton destin ,
Et quand finissent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous & des sages ;
Moitié plaisir , moitié chagrin ;
Nombre d'impertinens usages ,
Gravés sur le marbre & l'airain ;
Et des sceptres & des couronnes ,
Hochets que la mort vient briser ;
Des rois qui bâillent sur leurs trônes ,

Et peuvent tout , hors s'amuser ;
 Quelques vertus , mille foibleffes ;
 Des fots , des dupes , des tyrans ,
 Et par-tout d'ennuyeux amans ,
 Qui se plaignent de leurs maîtresses.
 C'est bien la peine de courir.
 Tel est pourtant cet assemblage
 D'êtres qui naissent pour mourir ,
 Et que Dieu fit à son image.
 Que penses-tu de ces beaux lieux ,
 Où ce Calvin ingénieux
 Vit prospérer son hérésie ;
 De ce séjour de l'industrie ,
 Berceau d'un cynique fameux ,
 Savourant loin de sa patrie
 Le plaisir d'être malheureux ,
 -Et le tout par philosophie ?
 Quel est ce Mont-Jura vanté ,
 D'où l'œil , sous un ciel qui s'épure ,
 Aime à contempler la nature
 Souriant avec majesté ;
 D'où l'on voit la magnificence
 Du Dieu qui mûrit les moissons ;
 Le cercle éternel des faisons ;
 Et les gerbes de l'abondance
 S'accumuler dans les vallons ?

Ce mont , inaccessible aux vices ,
Et voisin des hauteurs des cieux ,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur les délices ?
Mais de quoi vais-je te parler !
Le peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire ;
C'est à Ferney qu'il faut voler ,
A Médine en pèlerinage ,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un imposteur soi-disant sage ,
Qui mériterait nos mépris ,
Malgré la secte qui lui reste ,
N'étoient les vierges bleu-céleste ,
Dont il meubla son paradis.
Or , ce Mahomet qu'on révere ,
Et de qui la cendre est si fiere
D'occuper dans l'air un tombeau ,
Qu'est ce auprès de notre Voltaire ,
Riche seigneur d'un bon château ?
L'un , content d'être formidable ,
Fut un charlatan sans gaité.
L'autre est un enchanteur aimable ,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité ;

A notre foiblesse inquiète
 Montre toujours les cieux ouverts ,
 Et ne se sert de sa baguette
 Que pour embellir l'univers.
 Il obtint la palme immortelle
 Que l'autre ravit en tyran ;
 Et, dussé-je offenser le zele
 De quelque entêté musulman ,
 Le paradis de l'Alcoran
 Vaut-il l'enfer de la Pucelle ?

A M L L E C L A I R O N .

JAMAIS le même , & toujours sûr de plaire ,
 Pliant à tous les tons son génie & son goût ,
 Voltaire seul embellit tout ,
 Et toi seule embellis Voltaire.

É P I T R E A D O R I S .

Tu me défends les vers , tu dois être obéie ;
 Tu peux tout sur mon cœur ; va , jouis de tes droits ,
 Doris , tu l'as voulu ; ta voix , ta voix chérie
 Me donne des plaisirs , en me donnant des loix.
 Aimable & brillante folie ,

Charme de la cadence , ah ! fuyez pour toujours.

C'est à Doris que je vous sacrifie ;

Doris sans vous embellira mes jours.

Non , le caprice seul n'est pas ce qui t'inspire ;

Ton esprit , je le fais , par les graces formé ,

Admira de tout tems les maîtres de la lyre ;

Du feu dont ils brûloient ton cœur est animé :

Tu les égalerois , si tu daignois écrire.

Que de fois je t'ai vue , un Racine à la main.

Des orages du cœur dévorer la peinture ,

Des malheureux amans déplorer le destin ,

Et dans le jeu de l'art adorer la nature ,

Tandis qu'interrompant cette heureuse imposture :

Je recueillois les pleurs qui tomboient sur ton sein !

Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore ;

Cet abus de l'esprit , ce qu'il traîne après soi ;

Cette gloire qui déshonore ,

Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.

Je te vois . . . je t'entends me répéter encore :

» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux ,

» Viens cueillir avec moi les doux présens de Flore :

» Flore aime les amans , les fleurs naissent pour eux.

» Veux-tu , toujours actif & toujours inutile ,

» Vanter , sans en jouir , la fraîcheur d'un beau jour ?

» Veiller , te consumer dans un travail stérile ?

» Ah ! si tu veux veiller , que ce soit pour l'amour.

- „ Si ton siecle un jour te couronne ,
 „ Quel fera le dépit de tes obscurs rivaux !
 „ Est-il quelque succès que leur fiel n'empoisonne ?
 „ Ils voudront t'arracher le prix de tes travaux.
 „ Tu descendras avec eux dans l'arene ;
 „ Pour te défendre , il faudra t'avilir ;
 „ Tu te verras forcé de les haïr ;
 „ Et l'on n'est plus heureux, dès qu'on connoît la haine.

Que dis-tu ! S'ils m'avoient inspiré leurs fureurs ,
 J'aurois volé vers toi , j'aurois vu ton sourire ;
 Et cherchant dans ton sein l'oubli de mes douleurs ,
 Je m'y ferois sauvé des traits de la satyre.

Quel asyle plus doux pour braver les censeurs !

Mais du public pour moi si tu crains l'œil sévere ,
 Ne peut-on échapper à sa malignité ?

Les plus beaux jours sont ceux que l'on cache au vulgaire.

Le dieu des vers souvent aime l'obscurité :

Je cacherois les miens dans l'ombre du mystere :

Doris me tiendrait lieu de la postérité.

La terre a déployé ses tapis de verdure ,

Sur l'aile des zéphirs le printems est porté ;

Tout renait , tout s'anime , & la fécondité

Pénètre avec l'amour le sein de la nature.

Je cede aux doux transports dont je suis agité.

Si tu voulois , ma voix touchante

Aux concerts des oiseaux mêleroit ses accens ;

Je chanterois ta beauté ravissante ,
 Je chanterois Doris ou le printems.
 Je peindrois ces bosquets que décore la rose ,
 Dédales parfumés , où , par mille détours ,
 Les amans égarés se retrouvent toujours ;
 Le plaisir qui s'éveille & même qui repose ;
 Le sombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
 Je peindrois ces instans , où , brûlant de ta flame ,
 Ma bouche sur la tienne alloit chercher ton ame
 Mais des ordres nouveaux sont écrits dans tes yeux ,
 Et tu fais trop si j'entends leur langage . . .
 Muses , disparoissez , je renonce à vos jeux ;
 Je dois , belle Doris , t'adorer sans partage.
 C'en est fait , j'obéis , mon goût cede à tes vœux ;
 Va , mon plus beau triomphe est de te satisfaire ;
 Quand tu m'ordonnes de te plaire ,
 Tu me commandes d'être heureux.

B I L L E T A M L L E * * * ,

*Qui me proposoit d'aller dans un désert passer
un mois avec elle.*

UN mois dans un désert ! es-tu de bonne foi ?

Qui , toi , vive , aimable & légère ,
 Dans un désert , & sur-tout avec moi ,

L'amant le moins champêtre & le moins folitaire !
 On t'adore en ces lieux ; ils font ornés par toi.
 Doit-on abandonner les lieux où l'on fait plaie ?
 Quelquefois , pour rêver , l'amour quitte Cythere ;
 Mais il faut , du moins je le croi ,
 Il faut toujours une cour à sa mere.
 Va , laissons ce projet ; soyons de notre tems.
 Ton front brillant des roses du bel âge ,
 Ton doux fourire , tes talens ,
 Sont-ils faits pour un hermitage ?
 Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amans :
 On peut vouloir être volage ;
 Cela s'est vu de tems en tems ;
 Que devenir alors dans un antre sauvage ?
 Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
 Deux tristes cœurs , forcés d'être constans ?
 Suivons donc la route ordinaire ;
 Souffrir mes vœux , & puis les rejeter ,
 Paroître tour-à-tour indulgente & sévere ,
 T'embellir chaque jour pour mieux me tourmenter ,
 Me désoler , à force de me plaie ,
 Me prendre par humeur , en riant me quitter :
 A la ville , en un mois , tout cela se peut faire.



V E R S

*Sur le mariage de M. de la Marche, premier
président du parlement de Dijon.*

PRÈS de ces fertiles côteaux
 Où Bacchus ouvre ses fontaines,
 Et, paré de pampres nouveaux,
 Fait couler à longs traits le pomar dans ses veines,
 Sous des berceaux, loin du fracas des cours,
 J'ai vu l'hymen ordonner une fête.
 Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
 Il menoit sa double conquête
 Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
 Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence,
 Et l'équité sévère unie à l'enjoûment ;
 La nymphe sur sa trace enchaînoit la décence,
 La jeunesse sans fard, & sans vain ornement,
 Cette séduction que la beauté commence,
 Et qu'acheve le sentiment.
 Son front peignoit ce désordre charmant,
 Cet embarras de l'innocence,
 Qui dispute une rose aux transports d'un amant,
 Plus fier de vaincre après la résistance.
 L'amour, près d'elle heureux de s'arrêter,
 D'un air soumis lui remettoit ses armes,

Sans bandeau pour voir tant de charmes ,
Et fans ailes sur-tout pour ne la plus quitter.



A M A D A M E D E ** ,

*Qui avoit dit en plaisantant que je passerois la
nuit avec elle.*

J E n'ai pensé qu'à toi pendant la nuit entiere ;
Je me suis peint le fort dont tu m'avois flatté.
Juge si le sommeil a fui de ma paupiere !
Sans ce charmant espoir à mes vœux présenté ,
J'aurois dormi du moins ; & peut-être qu'un songe ,
Image du bonheur , dans tes bras m'eût porté ;
J'eusse rêvé ce bien que j'ai tant regretté.

En m'enflammant pour la réalité ,
Tu m'as même privé des douceurs du mensonge.



V E R S S U R U N E É C L I P S E .

R A S S U R E - T O I , jeune Thémire.

Que j'aime cette utile & douce obscurité !

J'ai vu , j'adore ta beauté ;
Le soleil peut cesser de luire ;
Qu'ai-je besoin de sa clarté
Pour t'aimer & pour te le dire ?

Laissons , crois-moi , ces globes radieux ,
 Errans ou fixes dans leur sphere ,
 Nous dérober , nous rendre la lumiere.
 Tandis que d'un pas sûr Clérault franchit les cieux ,
 Allons à tâtons sur la terre.
 L'amour , les yeux voilés , rencontre le bonheur ;
 Quand il s'abat sur le sein de sa mere ,
 A travers son bandeau c'est l'instinct qui l'éclaire.
 Suis cet instinct , il n'est jamais trompeur.
 Le ciel nous favorise ; oui , suis-moi , ma Thémire ,
 Viens recevoir & mon cœur & ma foi.
 Tout brille à mes yeux , tout respire ,
 Et rien n'est éclipfé pour moi.
 Tu tombes dans mes bras ! . . . tu brûles de ma flame ,
 Ton sein frémit sous le tact amoureux.
 Sur mes levres de feu je sens voler ton ame....
 Tu soupirez.... Je suis heureux.
 Le jour renaît... fuyez , vaines alarmes ;
 Ses feux raniment mes desirs.
 Il reparoît pour éclairer tes charmes ;
 Il se cacheoit pour voiler nos plaisirs.



A M***.

DE ton agreste solitude
 Je vais donc quitter le repos.

Adieu ces tranquilles berceaux ,
 Où je confacrois à l'étude
 Des jours plus fereins & plus beaux.
 Adieu cet inculte hermitage ,
 Coupé de limpides canaux ,
 Où la nature un peu sauvage
 Sort d'une forêt de roseaux ,
 Pour sourire aux vertus d'un sage.
 Je ne verrai plus sur les eaux
 Se jouer tes cignes fideles ,
 Mélant l'albâtre de leurs ailes
 Au verd naissant des arbriffeaux.
 Je n'entendrai plus les marteaux ,
 Dans tes forges retentissantes ,
 Frappant des coups toujours égaux ,
 Soumettre aux flammes jaillissantes
 Le plus indompté des métaux.
 Lassé des champêtres tableaux ,
 J'errois sous la voûte obscurcie ,
 Où Vulcain , d'une main noircie ,
 Lui-même attise tes fourneaux.
 Souvent j'y devançois l'aurore ;
 Eh ! peut-on voir avec ennui
 Un feu pétillant & sonore
 Chercher , dans le fer qu'il dévore ,
 Un aliment digne de lui ?

Du métal vaincre la rudesse ,
 A cent formes l'affujettir ,
 D'un fil lui donner la souplesse ,
 Ou le forcer de s'arrondir ?
 Ah , que dans nos plaines fertiles
 Par lui nos focs soient façonnés !
 Qu'il se courbe en serpes utiles
 Par qui nos grains sont moissonnés !
 Que pour le dieu de la tendresse
 Il forge les heureux verroux
 Qui garantissent des jaloux
 L'amant & sa jeune maîtresse !
 Mais qu'il ne compose jamais
 Les gonds , les barreaux détestables
 De tous ces cloîtres formidables ,
 Où la beauté , dans les regrets ,
 Maudit enfin ces vœux coupables
 Qui nous dérobent ses attraits !
 Qu'il n'arme point la barbarie
 De ces cohortes de brigands
 Qui courent prodiguer leur vie ,
 Pour défennuyer leurs tyrans !
 Sous la hache du despotisme
 Ne tranche point notre destin ,
 Et n'aille pas de sang humain
 Baigner l'autel du fanatisme !

O mon ami ! tels font mes vœux.
 Toi , demeure dans ces asyles ,
 Où , simple , obscur & vertueux ,
 Tu ris du faste de nos villes
 En voyant la pompe des cieux.
 Près de ta respectable mere ,
 Tu mets à profit tes beaux jours ,
 Et j'ai vu leur paisible cours
 S'embellir du soin de lui plaire.
 La raison réglant tes desirs
 Sous la zone de la jeunesse ,
 Enchaîne aux pieds de la vieilleffe
 Tes passions & tes plaisirs.
 Tu peux , sans redouter le blâme ,
 Rendre compte de tes momens :
 La nature enrichit ton ame
 De ce qu'elle enleve à tes sens.

Pour moi , je ne fais quelle ivresse
 Emporte & promene mon cœur ,
 C'est en regrettant la sagesse ,
 Que je cours embrasser l'erreur.
 Oui , déjà tout mon sang bouillonne :
 Les trésors parfumés des champs ,
 De Cérès les nouveaux présens ,
 L'amitié même , hélas ! pardonne ,
 Rien ne maîtrise les élans

D'un cœur trompé qui s'abandonne
 A la foule de ses penchans.
 Fatigué du jour qui m'éclaire,
 Je vais, dans mon aveuglement,
 Errer de chimere en chimere,
 Offrir un culte involontaire
 Aux illusions du moment ;
 Acheter par de longues peines
 Une étincelle de bonheur ;
 Crier liberté dans les chaînes,
 Et rire au sein de la douleur ;
 Dans une pénible mollesse
 Consommer chaque triste jour,
 Et sur-tout livrer ma foiblesse
 A tous les rêves de l'amour.

Ah ! sans lui, qui pourroit nous plaire ?
 Sans cet heureux enchantement,
 Que resteroit-il à la terre ?
 L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire ;
 Ami, je ne puis le cacher :
 L'amour lui seul peut m'attacher :
 C'est sa flamme que je respire.
 Ce sexe, orné de mille attraits
 Que son adresse multiplie,
 Nous tient enchainés à la vie

Par d'imperceptibles filets ,
 Dans ses défauts trouve ses armes ,
 Nous plaît en nous tyrannifant ,
 Et n'est jamais si séduisant ,
 Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
 Toujours absous par nos desirs ,
 Il a tout , puisqu'il a les charmes ,
 Et qu'il dispense les plaisirs.

Que dis je ! une fougue imprudente
 Sans doute égare mes esprits :
 La jeunesse toujours ardente
 A ce bonheur met trop de prix.
 Ils viendront ces jours de lumière ,
 • Où l'homme , en soupirant , s'éclaire
 Sur les vrais moyens d'être heureux.
 Alors battu par les orages ,
 Digne du moins de ta pitié ,
 J'irai , fuyant d'autres naufrages ,
 Chercher un port dans l'amitié.
 Sous la plus épaisse verdure
 Du bosquet le plus retiré ,
 Je pourrai , loin de l'imposture ,
 Reposer mon œil épuré
 Sur les tableaux de la nature.
 Alors il faudra vous quitter ,
 Douces erreurs de notre aurore. . . .

Mais nous en parlerons encore ,
Ne pouvant plus en profiter.



A U N E J O L I E F E M M E ,
Qui m'avoit défendu au sujet d'une épigramme.

L E mal est moins cuisant que n'est doux le remede ;
Mais de mon agreffeur les traits vous font connus :
N'irritez point le nouveau Diomede ;
Comme l'ancien , il blefferoit Vénus.



A L' A U T E U R
D E S G R A C E S.

O U I , la véritable féerie
N'est que le charme des talens.
Saint-Foix , ton aimable génie
Est le dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts & nos penchans :
A ta voix naissent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans ;
Les indifférens & les fages
Sont réchauffés par tes accens ,
Et c'est à l'ivresse des sens

Que l'on reconnoît tes ouvrages.

Que j'aime ce fripon d'amour ,
 Chassé des cieux pour ses fredaines ,
 Et ravi d'établir sa cour
 Parmi des beautés plus humaines !
 Eh ! que feroit-il en effet ,
 Près de la fougueuse Bellonne ,
 De Pallas qui toujours raisonne ,
 D'Hébé qui garde le buffet ,
 Près de Jupin qui le sermonne ,
 Et qui, tâchant de s'égayer ,
 Dans son triste & brillant empire ,
 Se met par fois à foudroyer
 Ce pauvre globe , où l'on fait rire ,
 Et qu'il est contraint d'envier ?
 Car tel est le céleste groupe
 Si las de la divinité ,
 Et favourant à pleine coupe
 L'ennui de l'immortalité.

L'amour est bien mieux sur la terre :
 Là tout l'encense & le révere :
 Là de tout il se fait un jeu ,
 Brave l'égide redoutable ,
 Et , quittant l'affiche d'un dieu ,
 Prend la liberté d'être aimable.
 Dans le sentiment absorbé ,

Tantôt en silence il fait plaire ;
 Tantôt abjurant le mystere
 Près de la volage Thisbé,
 Il est fou comme un mousquetaire ,
 Et libertin comme un abbé.

Sans cesse il termine ou projette ;
 Et dans son délire enfantin ,
 S'il badine le sceptre en main ,
 Il commande avec la houlette ;
 Il unit la nature & l'art ,
 Chez la prude il vient sur le tard ,
 A toute heure chez la coquette.

Par son inconstance emporté ,
 Au hasard il enflamme , il blesse
 La simple & crédule beauté ,
 Qui , soupçonnant la volupté ,
 Touche à l'instant de la foiblesse ;
 Et le jeune homme plein d'ardeur ,
 Qui , volant où l'instinct l'appelle ,
 Vif , pressant , heureux & trompeur ,
 Joint à l'orgueil d'être vainqueur ,
 Le doux espoir d'être infidele ;
 Et ce Tircis en cheveux blancs ,
 Qui , courbé sous la main du tems ,
 S'exténue en cherchant à plaire ,
 Prend ses regrets pour des desirs ,

Et d'une voix octogénaire ,
 Balbutie un hymne aux plaisirs.
 Au fond de ce bocage sombre ,
 Quel dieu , l'œil à demi fermé ,
 Dort ou feint de dormir à l'ombre
 De cet arbrisseau parfumé ?
 C'est l'amour , c'est ce dieu perfide ,
 Toujours plus cruel , & plus beau :
 Voilà son air doux & timide ,
 Voilà ses traits & son flambeau.
 Trois nymphes , pour lui quel présage !
 S'avancent d'un pas incertain ,
 Le regardent d'un œil malin ,
 Et se sauvent sous le feuillage.
 L'amour rit de leur badinage ,
 Et s'applaudit de son destin.
 L'aspect d'un enfant les rassure :
 On vante ses vives couleurs ;
 On joue avec sa chevelure ;
 On l'ensevelit sous des fleurs.
 Renfermant encor son ivresse ,
 Son sein , que l'on ose presser ,
 Palpite , & craint de repousser
 La jeune main qui le caresse.
 Mais sur-tout que j'aime à le voir
 Sous les liens de ces guirlandes ,

Qui devoient lui servir d'offrandes ,
 Gémir fans force & fans pouvoir !
 Se débattre verfer des larmes ,
 Supplier , frémir , s'indigner ,
 Captif auprès des mêmes charmes
 Qu'il s'apprêtoit à moissonner ;
 Dans les entraves qu'il déteste ,
 N'ayant que l'usage des yeux ;
 Avantage , hélas ! bien funeste ,
 Lorsque , chargé de mille nœuds ,
 On ne peut disposer du reste !

De jeux toujours environné ,
 Peintre charmant , peintre des graces ,
 Des fleurs dont tu femas leurs traces
 Ton front doit être couronné.
 Jusqu'ici ta touche légère
 N'a point rencontré de rivaux ;
 L'amour fit placer tes tableaux
 Dans tous les boudoirs de Cythere.
 Ah ! fois mon maître désormais ,
 Apprends-moi cet art de séduire ,
 Cet art qui fixe les succès :
 Tu ne veux plus que nous instruire ;
 Donne-moi tes premiers secrets.

Mais quoi ! puis-je en toi méconnoître
 L'aimable élève du plaisir ?

Sans l'heureux talent de jouir ,
 Anacréon feroit à naître.
 Les ris , les graces , les amours
 Furent tes dieux dans tes beaux jours.
 Plein d'un feu trop prompt à s'éteindre ,
 Et que tu fais entretenir ,
 C'est à force de les servir ,
 Que tu parvins à les bien peindre.



A U M A R Q U I S D E ***.

T O I qui de beautés en beautés
 Promenes ton frivole hommage ;
 Toi , qu'on aime mieux qu'un plus sage ,
 Malgré tes infidélités :
 Écoute le récit d'un songe
 Qui n'auroit dû finir jamais :
 La vérité n'a point d'attraits
 Qui valent un si doux menfonge.
 A l'ombre des tilleuls mille oiseaux réunis
 Méloient leurs becs , entrelaçoient leurs ailes :
 La brillante rosée en liquides rubis
 Tomboit sur les roses nouvelles ;
 Le chevrefeuille & le jasmin
 Marioient leur tige embaumée ,

Et l'univers sembloit un grand jardin ,
Où des zéphyr's l'haleine parfumée
Rafraîchissoit le trône du matin.

Je parcourois les bosquets de Cythere :
Dans ce riant & magique séjour ,

Deux nymphes allumoient la guerre
Qui divisoit & Cypris & l'Amour.

L'une inspire les feux dont son œil étincele ,
Enivre d'un regard , & ressemble à Vénus
Qui protege des traits dont elle est le modele.

L'autre moins vive , & peut-être plus belle ,
Sait rougir , & souvent baisser un œil confus :
Elle a sa langueur même & Cupidon pour elle.

Mais ce n'étoient point leurs appas
Qui partageoient alors & le fils & la mere :
Il falloit décider , pour finir leurs débats ,
Laquelle favoit mieux , instruite au doux mystere ,
Ranimer un mortel expirant dans ses bras ,

Des mouvemens graduer la vitesse ,
De l'amour défarmé retendre l'arc divin ,
Promener au hasard une indulgente main ,
Joindre un tendre soupir au feu d'une careffe ,
Et retarder par cet art enchanteur
Et le vol du plaisir & l'éclair du bonheur.

Le croiras-tu ? je ne fais à quel titre ,
Je méritai cette faveur :

252 M E S F A N T A I S I E S.

C'est moi , nouveau Pâris , qu'on choisit pour arbitre.

Conçois-tu mon orgueil , & vois-tu mon ardeur ?

Déjà dans le fond d'un bocage ,

Où l'air est embrasé du souffle des desirs ,

Vénus , sous un sombre feuillage ,

Fait élever un dais à mes plaisirs.

On voit flotter autour une gaze légère ,

Voile brillant par zéphyre agité :

Car en tout lieu , même à Cythere ,

L'ombre paisible du mystère

Sert d'attrait à la volupté.

Là , sur un lit de fleurs dressé par la mollesse ,

Le front de myrte couronné ,

Et rayonnant d'une amoureuse ivresse ,

J'attendois ce beau couple à mes vœux destiné.

Elles'approchent.... Dieux ! quel trouble ! quel délire !

Mon cœur s'élance sur leurs pas

Heureux momens que je n'ose décrire ! ..

Tire le voile , Amour ; elles sont dans mes bras.

L'une aux transports de ma tendresse

Oppose d'aimables refus.

Une langueur qui m'intéresse

Se peint dans ses yeux ingénus ,

A l'aspect de ses charmes nus ,

Et du desir qui les caresse.

Plus foible , succombant enfin

Au feu d'une attaque si douce ,
 Elle m'attire d'une main ,
 Lorsque l'autre encor me repousse.

Aux premiers rayons du matin
 Telle on voit une rose éclore
 Et feuille à feuille ouvrir son fein
 Au parfum des pleurs de l'aurore.

L'autre dans mes bras amoureux
 Meurt , renaît , s'enlace & s'agite ;
 Son ardeur épuise mes feux ,
 Sa volupté les reffuscite.

Elle veut être tour-à-tour
 Et la prêtresse & la victime ;
 Et , dans cet abandon sublime ,
 Ses levres que mon souffle anime
 Dardent les fleches de l'amour.

Hé bien ! me dit Vénus , parle , je te l'ordonne :

Je t'ai fait juge entre mon fils & moi.

N'abuse point des droits que ma faveur te donne ;

Vénus veut bien s'en rapporter à toi.

A cet arrêt que devint mon courage !

Combien je livrai de combats !

Entre tant de beautés le choix est un outrage :

On jouit du plaisir , & l'on n'en juge pas.

Il fallut prononcer : nécessité fatale !

Détournant mes yeux attendris ,

A la premiere enfin ma voix donna le prix ;
 Mais je n'osai regarder sa rivale.

A Z É M I S

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible ,
 Ce mobile empire des vents ,
 Cet amas de flots mugiffans
 Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
 Sous un ciel toujours agité ,
 J'ai vu cette mer orageuse ,
 Frémiffant avec majesté ,
 Rapporter son onde fougueuse
 Dans le lit qu'elle avoit quitté.
 J'ai vu ces hardis édifices ,
 • Qui vers les bords les plus lointains ,
 A travers mille précipices ,
 S'ouvrent de liquides chemins ;
 Vont à des nations sauvages
 Porter nos vices & nos fers ,
 Et ramenant sur nos rivages
 Les dépouilles de l'univers.
 Mon ame interdite & surprise
 Goûte un plaisir mêlé d'horreur ,
 A l'aspect des flots en fureur ,

Et de l'homme qui les maîtrise. . . .

Viens ; embarquons-nous , ma Zémis ;
 Fuis Paris , il a ses naufrages :
 Je te promets des vents soumis ,
 Un jour pur , un ciel sans nuages :
 Tu n'as besoin que d'un souris ,
 Pour en imposer aux orages.
 Les amours , ces dieux protecteurs ,
 Dont toujours l'essain t'environne ,
 Deviennent bons navigateurs ,
 Si-tôt que la beauté l'ordonne.
 Ils auront tous cœur au travail :
 Les uns tiendront le gouvernail ;
 Les autres déploieront la voile ,
 Et sur les flots à peine émus ,
 Les zéphyr par toi retenus ,
 Te feront voguer sous l'étoile
 Qui t'est commune avec Vénus.

Il est des isles fortunées
 Où l'on aime sans en rougir ;
 Où , renouvelant les années ,
 Le tems rajeunit le plaisir.
 On ne trouve dans ces retraites ,
 Ni méchans , ni fots indiscrets ;
 Ni ces expirantes coquettes ,
 Qu'offensent de naissans attraits ;

Point d'élégans faupoudrés d'ambre ,
 Exigeant qu'on brûle pour eux ,
 Ni gentils hommes de la chambre ,
 Qu'il faille aimer une heure ou deux.
 Là , dans un temple de feuillage ,
 Sur un autel orné de fleurs ,
 La nature unira nos cœurs
 Si bien faits pour lui rendre hommage.
 Nous ferons libres , amoureux ;
 Et transporté sur nos rivages ,
 L'Européen ingénieux ,
 Rira bien de nos simples jeux ,
 Et nous prendra pour des sauvages ,
 Assez fots pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire ?
 Ce n'est qu'un rêve , ma Zémis.
 Restons où le fort nous a mis.
 Pourquoi changerois-tu d'empire ?
 Le dieu qui me tient dans tes fers
 Te fit pour un brillant théâtre ;
 Ton joli nez que j'idolâtre
 N'est point trouffé pour les déserts.
 Adieu , mon isle & mon bocage ;
 Tout examen fait , demeurons ,
 C'est le plus sûr & le plus sage ;
 Et parmi ce monde volage ,

Où l'amour reçoit tant d'affronts,
 Aimons-nous, quel que soit l'usage,
 Le plus long-tems que nous pourrons.

A M. D E P É Z A I,
 S U R S O N P O È M E.

J E t'ai vu, par un goût volage,
 Dans le tourbillon emporté,
 De ta bruyante oisiveté
 Vanter & chérir l'avantage ;
 Séduire & tromper la beauté,
 Changer chaque jour d'esclavage ;
 Etre pris, repris & quitté ;
 Du plaisir embrasser l'image,
 Et jamais la réalité.
 Bientôt une flamme plus belle
 Dissipa ce charme trompeur :
 J'entends la gloire qui t'appelle,
 Sa voix retentit dans ton cœur.
 C'est Renaud qui plus intrépide
 A repris l'ame d'un héros,
 S'éloigne d'une cour perfide,
 Et fuit l'ombre de ces berceaux,
 Où la mollesse & le repos

Le retenoient aux pieds d'Armide.
 Aujourd'hui qu'un ciel plus ferein
 Ranime & féconde la terre ,
 Que l'horrible dieu de la guerre
 Rugit sous cent chaines d'airain ,
 Toujours ardent , toujours sensible ,
 Tu fuis une plus douce loi ;
 Il te faut un laurier paifible ;
 La gloire est un besoin pour toi.
 Ta main qui foutenoit des armes ,
 Tient les frais & rians pinceaux
 Qui nous retracent tous les charmes
 De ta Zélis au fein des eaux.
 Une mufette folitaire
 Remplace le bruit du clairon.
 Soldat dans les champs de la guerre ,
 Tendre berger fur le gazon ,
 Tu fus combattre , tu fais plaie ;
 Et ton panache de dragon
 Se cache aux yeux de ta bergere ,
 Sous le myrte d'Anacréon.
 Pourfuis , ami , rends à notre âge
 Ces esprits fimples & brillans ,
 Qui fans fafte & fans étalage
 Cultivoient leurs heureux talens ,
 Qui fur le fein de leur maîtresse

Pour génie ayant leurs desirs ,
 Ne célébroient que leur paresse ,
 Et ne chantoient que leurs plaisirs ;
 Qui jamais n'ont connu l'envie ,
 Ce triste fléau de nos jours ,
 Et lorsqu'ils laisserent la vie ,
 Mirent en deuil tous les amours.

A M L L E C L A I R O N ,

Sur l'indécision de sa rentrée au théâtre.

RENTRES-TU ? ne rentres-tu pas ?
 Prononce ; éclaircis ce mystère.
 Quand la gloire te tend les bras ,
 Pourquoi ferois-tu la fêvere ?
 On se demande tour-à-tour :
 „ Hé bien , fait-on quelque nouvelle ?
 „ L'aurons-nous ? reparoîtra-t-elle ?
 „ Jouîra-t-elle au moins pour la cour ?
 C'est une alarme universelle ,
 Un deuil qui croît de jour en jour ;
 L'Europe entiere te rappelle
 Sourde à ses cris , veux-tu , cruelle ,
 Boudier & l'Europe & l'amour ?
 Oui , l'amour ; il marche à ta suite ,

Il te doit ses touchans attraits.
 A ta voix il pleure ou s'irrite,
 Ses triomphes font tes bienfaits,
 Et ta couronne de cyprès
 Est sa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
 Ma Clairon, vois où nous en sommes,
 Plus d'actrices, plus de grands hommes,
 Tout meurt, tout est anéanti.
 Par toi Paris est au régime :
 Reprenant ses antiques droits,
 En vain Dumefnil quelquefois
 Pour nous enchanter se ranime ;
 En vain Brizard, les sens troublés,
 Vient étaler sur notre scène
 Ses beaux cheveux gris-pommelés,
 Et son ame républicaine :
 Chevelure, ame, rien ne prend,
 Tous nos jeunes talens succombent,
 L'un sur l'autre les drames tombent,
 Le public ne voit ni n'entend.
 Souveraine toujours chérie,
 Tes états font dans l'anarchie.
 Pour rendre enfin le mal complet,
 D'un quart la recette est baissée,
 Et Melpomene est éclipsée.

Par le finge de Nicolet.
 Toi seule à nos vœux indocile ,
 Causes les maux dont je gémis.
 Tel jadis le courroux d'Achille
 Fit le malheur de son pays.

On dit , ô la plaifante hiftoire !
 Que par un fcrupule enfantin ,
 Tu ne veux point , dois-je le croire ?
 Trouver Laïs fur le chemin
 Où tu prends ton vol vers la gloire.
 Ce bruit eft faux , je le foutien :
 Laïs eft fi bonne perfonne !
 Elle a des amans la friponne !
 C'eft un avoir qui sied fort bien.
 Je fuis jufté , fois indulgente.
 Il eft permis d'être catin
 Depuis dix-huit ans jufqu'à trente ;
 Et d'en avoir quitté le train
 On gémit encore à quarante.
 D'ailleurs l'aigle , au milieu des airs ,
 Planant au-deffus des collines ,
 Se jouant parmi les éclairs ,
 Du haut de ces routes divines ,
 Voit-il à l'ombre des buiffons
 Les jeux des mouches libertines
 Et les amours des papillons ?

Ah ! j'y suis : tu voudrais détruire,
 Ce ridicule préjugé,
 Qui , très-fottement protégé,
 Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
 Tu voudrais que tout simplement
 Mérope , Alzire , Bérénice ,
 Allassent jurer en justice ,
 Et qu'on les crût sur leur ferment :
 Tu voudrais , sans trop de caprices ,
 Jouir des mêmes droits que nous ,
 Et qu'un Dieu sauveur mort pour tous ,
 Fût mort aussi pour les actrices.
 J'approuve fort de tels desirs ;
 Et le pape , plein de sagesse ,
 Devroit , exauçant tes soupirs ,
 Te donner pour menus plaisirs
 Le droit de mentir à confesse.
 Dans un de ces étuis sacrés
 Par nos dévotes révérens ,
 Combien j'aimerois Ariane ,
 Moitié sainte , moitié profane ,
 A quelques moines débauchés
 Demandant , avec tous ses charmes ,
 L'absolution de nos larmes ,
 Et le pardon de nos péchés !
 Console-toi : les immortelles

Qui président au double mont ,
Déployant leurs brillantes ailes ,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Vois l'amour pénétré d'effroi ,
Quittant les jeux de la folie ,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans ,
J'aime les dieux du paganisme ;
Tous ces dieux-là sont bonnes-gens ,
Ils favorisent les talens ,
Et proscrivent le fanatisme.
Clairon , tu leur dois de l'encens ;
Et puisque le chistianisme
N'ose , malgré tes vœux ardens ,
Te compter parmi ses enfans ,
Et te renvoie au cathéchisme ,
Choisis enfin des dieux plus doux ,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous ;
Sois toujours païenne & sublime ,
Tu feras encor des jaloux.



 A M A S Œ U R ,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

QUE le vol du tems est rapide !
 Je te vois depuis un moment ,
 Et déjà le sort qui me guide
 M'enleve à ce loisir charmant
 Où , dans le doux épanchement
 De la tendresse la plus pure ,
 Je ferois si tranquillement
 Un nœud formé par la nature.
 Déjà hennissent dans ta cour
 Les courriers dont l'impatience
 Va m'arracher à ce séjour.
 Que leur fatale diligence
 A de fois affligé l'amour !
 Sans vouloir lui faire une offense ,
 L'amitié ressent comme lui
 Le vuide affreux , le sombre ennui ,
 Et tous les tourmens de l'absence.
 Mais pourquoi vais-je t'attrister ,
 En m'arrêtant sur cette image ?
 Tout ici bas n'est qu'un passage ,
 Et l'on s'unit pour se quitter.

Liqueur céleste & bienfaisante ,
Toi qu'on vit mûrir sur ces monts ,
Qui sur les côteaux Bourguignons
As puisé ta seve ordorante ,
Toi qui vas par-delà les mers
Egayer les penseurs de Londres ,
Les Russes prêts à se morfondre ,
Si tu n'échauffois leurs hivers ;
Les bachas à deux ou trois queues ,
En tuniques vertes ou bleues ,
Te fêtant dans leurs belveders ;
L'imân , le bonze , le bracmane ;
Sur-tout cet auguste sultan ,
Qui , las de la pompe ottomane ,
Envoie au diable le turban ,
Pour te humer en bon profane ,
Boit , jure avec ses icoglans ,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits eunuques blancs ,
Qui poussent auprès de ces dames
Ce qu'ils ont de beaux sentimens :
Etourdis-moi , liqueur chérie ,
J'ai besoin d'un moment d'erreur.
Qu'un sage à la raison se fie ,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la philosophie.

De tes brouillards couvre mes yeux ,
 Et sauve mon ame attendrie
 De l'amertume des adieux.

Du moins , ô ma plus sûre amie ,
 Je te laisse en des lieux charmans ;
 Parmi vous la coquetterie
 N'a pas éteint les sentimens ,
 Et de la bonne compagnie
 Vous avez tous les agrémens ,
 Sans avoir sa supeficie ,
 Ses éternels raffinemens ,
 Et sa brillante perfidie.
 Vos époux sont accommodans ,
 Je ne dirai rien des amans ;
 Mesdames , votre fantaisie
 Fit leur valeur dans tous les tems.
 Combien de belles sous les armes ,
 Méditant les plus doux combats !
 L'enfant ailé , fier de leurs charmes ,
 Sonne la charge sur leurs pas.
 Honneur à notre jeune Achile ! (*)
 Lorsque paisible & désarmé ,
 Il vient goûter dans cet asyle
 Le plaisir de se voir aimé ,
 Que ce cortege doit lui plaire !

(*) M. le prince de Condé.

C'est l'aiglon qui fort de son aire ,
 Va nourrir ses jeunes ardeurs
 Dans le foyer de la lumière ,
 Et las de porter le tonnerre ,
 Revient s'abattre sur des fleurs.

Dijon , que je te dois d'hommages !
 J'ai vu dans tes murs florissans
 Des cœurs vrais , de jolis visages ,
 Et des graces & des talens ,
 La parure de tous les âges ,
 Le charme de tous les instans.
 Auprès d'une Vénus nouvelle (*)
 J'ai vu les amours embellis
 Lier Thémis , grave immortelle ,
 Avec la ceinture des ris ,
 S'accoutumer à sa présence ,
 Armer ses mains de leur flambeau ,
 Lever un coin de son bandeau ,
 Et se jouer dans sa balance.
 J'ai vu ce célèbre Cîteaux ,
 Où quelques pieux personnages
 Sont abreuvés du vin du clos ,
 Si digne d'enivrer des sages.
 Vivent les sages de ce lieu !
 Ils font prospérer les familles ,

(*) La première présidente.

Et , toujours pleins du plus beau feu ,
 Vont galopant chevreuils & filles ,
 En zélés serviteurs de Dieu.

Qu'entends-je ? ... on m'appelle , on me presse ,
 Chere sœur , voici le moment.
 Adieu : dans cet embrassement ,
 Reçois ma fidelle promesse
 De t'aimer éternellement.
 Je te jure qu'à ma maîtresse
 Je n'oserois en dire autant.

A MADAME DE CASSINI,

Qui demandoit des vers sur l'amitié.

TU veux des vers pour l'amitié :
 En chanson que lui dire ?
 C'est un sentiment oublié ,
 Dès qu'on te voit sourire.
 On n'a point d'amis à vingt ans ,
 Flore , Hébé n'ont que des amans.
 C'est aux zéphirs ,
 C'est aux plaisirs ,
 A tresser ta couronne.
 Du printems goûtons les loisirs ,
 Avant ceux de l'automne.

A M. SOULIER,
M É D E C I N.

L'OEIL toujours ardent & ferein,
Le jeune homme, plein d'assurance,
Laisse fans soin & fans chagrin
Les trois sœurs au fuseau d'airain
Filer sa rapide existence,
Voit tout éternel devant soi ;
Enfin vit avec insolence,
Sans savoir comment ni pourquoi.

C'est moi que j'ai voulu te peindre.
Jusqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir & sans rien craindre,
Je crus à l'immortalité.
Je m'abusois ; le charme cesse ;
Mon sang, privé de sa chaleur,
Circule avec plus de paresse,
Et dans tous les canaux qu'il presse,
Va distribuer la douleur.
Je cherche en vain cette souplesse,
Ce sentiment de la vigueur,
Que le ciel donne à la jeunesse ;
Et j'ose porter ma langueur
Entre les bras de ma maitresse.

Hélas ! ce symptôme est affreux ;
 J'en frémis , tu frémis toi-même :
 Sans doute mon mal est extrême ,
 Puisqu'il me défend d'être heureux. . .
 Allons , répare cette injure ;
 Rends mon sang plus libre en son cours ;
 Que jusqu'à mon cœur il voiture
 Le filtre brûlant des amours.
 Pour Églé qui déjà murmure ,
 J'ai juré de vivre cent ans :
 Montre mon bail à la nature ,
 Et fais-lui sceller mes sermens.
 Loin sur-tout l'aspect redoutable
 De tout Esculape pédant ,
 Qui traite un malade tremblant ,
 De l'air dont on juge un coupable ,
 Redouble ma fièvre en entrant ,
 M'anéantit quand il m'approche ;
 Qui semble avoir la mort en poche ,
 Ou me guérit en m'ennuyant.
 Comme toi l'on doit savoir plaire
 Aux yeux même de la douleur.
 Je hais le médecin sévère ;
 Il me faut un consolateur.
 Courbé , flétri par la souffrance ,
 Oui , l'homme veut encor jouir.

Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance,
Et son cœur expirant s'élançe
Vers le fantôme du plaisir.

Franchement je te le confesse,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeunesse,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse,
Où l'on goûté un morne repos,
Et sans amis & sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs ;
J'aime assez ce monde magique,
Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs :
J'aime ce peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs ;
Ces graves fots qui s'établissent
en juges, en réformateurs,
Qui récompensent, qui punissent,
Se nomment rois, législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette féerie,
Amour ; bienfaisante folie,
Seule illusion de la vie,

Qui ressemble à la vérité !
 O doux & consolans mensonges ,
 Bercez-moi jusqu'à mon réveil.
 Puisque la vie est un sommeil ,
 Rendons-nous heureux par des songes.
 Soulier , si ton art cependant
 Ne peut d'un corps tout discordant
 Appaiser la guerre intestine ,
 Si par un maudit ascendant
 Je suis poussé vers ma ruine ;
 Avec courage il faudra bien ,
 Loin des chers humains que je fronde ,
 Dénouant un foible lien ,
 Aller rêver dans l'autre monde,
 On y rêve commodément ,
 Il ne s'agit que du passage.
 Mais , quel qu'en soit l'événement ,
 Parmi les apprêts du voyage ,
 Je veux jusqu'à l'embarquement
 Me distraire sur le rivage.

ÉPITRE A M^{LLE} ARNOU^T,

Actrice de l'Opéra.

FLORA brilloit jadis dans Rome.
 Consuls , pontifes & questeurs ,

Et

Et tant d'autres que l'on renomme,
 Furent tous ses adorateurs.
 On briguoit l'honneur de ses chaînes.
 A sa voix, naissoient les beaux jours ;
 A ses pieds, les aigles romaines
 Se jouoient avec les amours.
 En loix érigeant ses caprices,
 Elle soumit ces fiers vainqueurs.
 De Rome elle fut les délices ;
 Rome en fit la reine des fleurs,
 Et lui fonda des sacrifices.
 Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
 Va te remettre sa couronne ;
 Détruifant ce que Rome a fait,
 C'est tout Paris qui te la donne.
 Reçois nos baisers & nos vœux ;
 Livre ton sein à nos careffes.
 Le respect est l'encens des dieux,
 L'amour est celui des déesses.
 Que dis-je ! ce titre orgueilleux
 Vaut-il le beau nom de Sophie ?
 Crois-moi, jeune, folle & jolie,
 Laisse l'olymphe radieux
 A la céleste bourgeoife,
 Que l'on adore & qui s'ennuie,
 Tandis que tu fais des heureux.

Le beau temple de l'harmonie
 Va bientôt s'ouvrir à mes yeux ;
 C'est là que je te déifie ;
 Voilà ton palais & tes cieux.
 Je vois Pfyché , je crois l'entendre ,
 Parmi la foudre & les éclairs ,
 Méler sa voix plaintive & tendre
 Au tumulte effrayant des mers,
 De l'amour si tu peins les flammes ,
 Si tu fais gémir la douleur ,
 Ta voix s'échappe de ton cœur ,
 Et va retentir dans nos ames.
 Dis-moi , par quels dons inconnus
 Peux-tu réunir , ma Sophie ,
 Le babil piquant de Thalie ,
 Les sons touchans de Polymnie ,
 Et le silence de Vénus ?

Sur-tout combien je t'idolâtre ,
 Lorsque , rendue à tes amans
 Toujours désolés & contens ,
 Tu fais , par ton humeur folâtre ,
 Suspendre & charmer leurs tourmens !
 Lorsqu'on te voit sans étalage ,
 Sans apprêt & sans dignité ,
 Prêtresse de l'amour volage ,
 Cueillir avec légèreté

Cette fleur de libertinage
 Qui ressemble à la volupté !
 Jamais chez toi n'osent paroître
 Ces vieux despotes éclopés ,
 Toujours cocus , toujours dupés ,
 Et toujours si bien faits pour l'être.
 Tu proscriis les airs imposans ,
 Les tons burlesques , les caprices
 Des alteffes de nos couliffes ,
 Qui traitent en impératrices
 Et leurs valets & leurs amans.

Chez toi l'on trouve la nature ,
 Ou l'art séduisant de Ninon ,
 Cet art qui tient à la raison ,
 L'art de tromper sans imposture.
 Chez toi l'on badine & l'on rit ;
 La gêne y semble insupportable ,
 Et l'on y cache son esprit ,
 Afin d'en être plus aimable.

Il est un champêtre réduit ,
 Temple paisible du mystere ,
 Où l'on s'envole à petit bruit ,
 Loin de l'étiquette sévere ,
 Qu'en riant l'amour éconduit.
 C'est là que , sur une ottomané ,
 Qu'ombragent les festons légers

D'un voile errant & diaphane ,
 Volent les jeux & les baisers.
 C'est là que , plus vive & plus belle ,
 Le feu , la gaité dans les yeux ,
 Hébé verse le punch aux dieux ,
 Qui ne s'enivrent pas sans elle.
 C'est là que , vers la fin du jour ,
 La liberté , convive aimable ,
 Met les deux coudes sur la table ,
 Entre le plaisir & l'amour.
 Quelle volupté , ma Sophie !
 Que font les biens & la grandeur ?
 Va , ce délire est le bonheur ,
 Il est le charme de la vie.
 Crains de ferrer de nouveaux nœuds ;
 Toujours folle , & toujours tranquille ,
 Laisse errer ton cœur & tes vœux.
 Ton amour feroit un heureux ;
 Ton indifférence en fait mille.

BILLET A M^{LLE} F

Dont le patron est S. Alexandre.

ON parle de deux Alexandres ;
 L'un est un saint , l'autre un héros.

L'un mettoit les villes en cendres ,
 Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
 Va , crois-mois , jeune Alexandrine ,
 Tu l'emportes sur tes patrons ,
 Héros ou saints : tes yeux fripons ,
 Ta gâité , ta grace enfantine ,
 Pour soumettre nos cœurs , valent , je l'imagine ,
 Des meurtres ou des oraisons.
 Et qu'est-ce auprès de toi que ce vainqueur d'Arbelle ?
 Ton pouvoir est plus juste & plus vrai que le sien :
 A son joug on étoit rebelle ,
 Et l'on vole au-devant du tien.
 Pourfuis , tes couronnes sont prêtes ;
 Dans le champ des amours tu peux tout hasarder :
 Ainsi que ce héros , tu feras cent conquêtes ,
 Et mieux que lui tu sauras les garder.

DESCRIPTION

*De quelques effets des Grottes d'Arci en
 Bourgogne.*

Ces antres souterrains , par la nuit habités ,
 Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
 A travers mille rocs , sous ces voûtes profondes ,
 Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes ,
 Qui , faisant chaque jour d'insensibles progrès ,

278 M E S F A N T A I S I E S.

Dans des blocs de cryftal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvres renaiffans d'une ouvriere habile ,
Qui renferme en fes main & dans fon fein fertile ,
Les mineraux , les fels , les végétaux divers ,
Tous ces fucs créateurs , germes de l'univers.

Par fon mobile poids dans les airs foutenue ,
La liqueur quelquefois demeure fufpendue ;
Elle eft prête à tomber , rien ne peut l'arrêter ,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt , de ces lieux étonnante magie !
Cette même liqueur , par degres epaiffie ,
Se refferre , durcit fous le tact incertain ,
Forme un globe folide , & repouffe la main.
Ce font ces changemens , dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la fcene transparente :
De là ces beaux falons de rocailles ornés ,
Sans le fecours de l'art , avec art ordonnés :
Ces magiques piliers , dont la cime hardie
Obferve en s'élevant l'exacte fymmétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons ,
Ce buffet d'orgue prêt à recevoir des fons ;
Ces ifs qui , fans les foins d'une vaine culture ,
S'échappent tout taillés des mains de la nature.

Puis-je me rappeler tant d'effets variés ,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets qu'on voit moins qu'on ne les imagine ,

Que le caprice seul à son gré détermine ,
 Que plusieurs spectateurs , dans le même moment ,
 Et sous le même aspect , verront différemment :
 Simulacres légers , esquisses imparfaites ,
 Qu'efface & que détruit l'instant qui les a faites ?

C'est ainsi que d'erreurs nous sommes entourés.
 A la lueur des sens nous marchons égarés.
 De l'homme , à tout moment , la nature se joue.
 Voulons-nous la juger ? notre prudence échoue.
 Une dans son essence & changeante à nos yeux ,
 Souvent , pour les confondre , elle excite nos vœux.
 Sans les approfondir , contemplons ses ouvrages ;
 Ne jugeons point , doutons ; c'est la vertu des sages.

É L O G E D E L U B I N .

IL est plus d'un chien qu'on révere :
 Le chien qui brille dans les cieux ,
 Et puis ce grand chien si fameux ,
 Ce vilain dogue atrabilaire ,
 Épouvantail des sombres lieux ,
 Vulgairement nommé Cerbere.

Il en est d'autres parmi nous ,
 Que le caprice a mis en vogue ,
 Aux crins hérissés , au ton rogue ,
 Et qui sont toujours en courroux :

Petits monstres de fantaisie
 Qu'on a toujours à son côté,
 Que l'on prend pour société,
 Et que l'amant lui-même envie ;
 Qui, toujours livrés au sommeil,
 Sur les carreaux de la mollesse,
 Malgré la main qui les caresse,
 Grinent des dents à leur réveil.

Grace à la bonne compagnie,
 Ce sont là les prédestinés ;
 Ici-bas toujours fortunés,
 Ils se moquent de l'autre vie.
 Epicure fut moins heureux.
 Des barbets le plus respectable,
 Lubin est un élu comme eux :
 Mais il est cent fois plus aimable.

Combien j'envirois ton destin,
 Toi, les délices de Corine,
 Toi, qu'elle flatte de la main,
 Et de qui la patte lutine
 Fourrage les lys de son sein,
 Toi, son gardien le plus fidelle,
 Qui la nuit t'endors auprès d'elle,
 Jusqu'aux baisers du lendemain !

Ah ! que j'aime ta double oreille
 Qui va balayant le chemin,

Tes poils frisés , ton œil mutin ,
 Et ton museau de maroquin ,
 Qui vraiment te sied par merveille !
 Que j'aime ton agilité ,
 Ton petit air de suffisance ,
 Et ta charmante incontinence ,
 Aux approches de la beauté ;
 Celle au moins que tu dois connoître ,
 Qui soupire dans tes liens ,
 Et que le ciel exprès fit naître
 Pour la félicité des chiens !

Lubin , que mon sort t'intéresse.
 Quand je paroïs chez ta maîtresse ,
 Ne t'arme point d'un air grondeur ;
 Accorde-moi quelque careffe ;
 Déclare-toi mon protecteur.
 A tout important fais la guerre ;
 Étrangle les fots , si tu peux ;
 Jappe après l'amant téméraire ;
 Mords les jambes de l'ennuyeux :
 Mais , dans cette foule éphémère
 Qui viendra lui faire la cour ,
 Distingue l'amitié sincère ,
 Eût-elle un faux air de l'amour.





A V I S

AUX SAGES DU SIECLE.

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?

Laissez les dogues d'Angleterre

S'entre-mordre, se déchirer :

Vous sied-il d'amuser la terre ?

Vous êtes faits pour l'éclairer.

Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde ;

Et, grace à leurs dissensions,

Souvent les précepteurs du monde

En sont devenus les bouffons.

N'allez point farrer sur vos fronts

Votre laurier sexagénaire :

Le souffle seul d'un vent contraire

Seche les plus belles moissons.

Au Parnasse le trouble regne ;

On voit courir par pelotons

Cent littéraires mirmidons

Qui vont, sur la foi de vos noms,

Se rallier sous votre enseigne.

L'un, tenant l'*Emile* à la main,

Harangue en prose sa brigade :

L'autre à son escadron mutin,

Lit jusqu'au bout la *Henriade*.

Tout cela vous paroît plaifant ,
Sans doute ; & des rumeurs fi foles ,
Sur des esprits vains & frivoles ,
Prouvent affez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide ,
Froid , inexorable & léger ,
Qui de tout , en riant , décide ,
Hait ceux qu'il n'ose protéger ,
Voudroit dégrader ce qu'il aime ,
Semble se plaire à méprifer ,
Et ne demande qu'à brifer
L'autel qu'il a dressé lui-même.
S'il careffe , il va déchirer ;
Sa faveur est toujours volage ,
Et la fatyre le soulage
De la fatigue d'admirer.
Allons , imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point affez de vous ?
Eh ! de grace , dormez tranquilles ;
Point de ces burlesques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs , dans nos villes ,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe fans cesse.
Multipliant vos traits sacrés ,

Du burin la savante adresse ,
 Pour satisfaire à notre ivresse ,
 Vous a cent fois défigurés.
 A votre gré tout s'exécute ;
 Pour rendre vos noms plus fameux ,
 La nation fait de son mieux ,
 Et par égard vous persécute.
 Tout vous fert , censeurs , partisans.
 A ces écrits que l'on adore ,
 Quoique hardis & mal-sonans ,
 Pour donner plus de vogue encore ,
 On les brûle de tems en tems.
 Le moyen de pouvoir se plaindre !
 Non , non , respectables rivaux ,
 L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
 Cueillez le fruit de vos travaux.
 Des passions l'obscur nuage
 Offusque la jeune saison :
 Le jour tardif de la raison
 Doit éclairer l'hiver du sage.
 Aux athetes qui sur vos pas
 Se hasardent dans la carrière ,
 O mes maîtres ! ne donnez pas
 L'exemple de ces vils combats
 Qui font rougir chaque adverfaire.
 Pour l'honneur de l'humanité ,

Soyez unis , daignez m'en croire ;
 Vous avez la célébrité ,
 Il faut songer à votre gloire,
 Il est des plaisirs si flatteurs !
 Régner sur notre ame attendrie ,
 D'une céleste poésie
 Déployer les riches couleurs ,
 Abattre d'une main hardie
 L'hydre affreuse de nos erreurs ,
 Et lancer les foudres vengeurs
 De cette intrépide éloquence
 Qui fait arracher l'innocence
 Au couteau des persécuteurs :
 Voilà vos droits , vos avantages.
 Soyez toujours nos bienfaiteurs ;
 Et , plus dignes de nos hommages ,
 Achevez enfin par vos mœurs ,
 Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

M E S M Œ U R S.

O U I , bien qu'au siècle dix-huitième ,
 J'ai des mœurs , j'ose m'en vanter ;
 Je fais chérir & respecter
 La femme de l'ami qui m'aime.
 Si sa fille a de la beauté ,

C'est une rose que j'envie :
 Mais la rose est en sûreté,
 Quand l'amitié me la confie.
 Après quelques foibles soupirs,
 Je me fais une jouissance
 Du sacrifice des desirs,
 Et ne veux point que mes plaisirs
 Coûtent des pleurs à l'innocence.

Mais il est des femmes de bien,
 Femmes, qui plus est, d'importance,
 Et, Dieu merci, sans conséquence,
 Qui font du célibat en France
 Et la ressource & le soutien ;
 Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
 Vous traitent avec indulgence,
 Et vous dégagent du lien
 D'une gothique bienfaisance.
 De ces dames-là, j'en convien,
 J'use ou j'abuse en conscience,
 Sans jamais me reprocher rien ;
 Le mari même m'en dispense.
 Je fais trop bien ce qu'on leur doit
 Pour me permettre un soi scrupule :
 C'est une bague qui circule,
 Et que chacun met à son doigt.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LICIDAS prit dans le bocage
 Un bel oiseau sous des buissons,
 Et crut retenir le volage
 Par un simple lien de joncs.
 Que ta cage n'est-elle faite,
 Lui disoit-il ! Dès cet instant,
 J'irois t'offrir à mon Annette,
 Et l'amour fait ce qui m'attend.

 Annette n'est point trop sévère ;
 Ton ramage lui plaira tant,
 Que j'obtiendrai de la bergère
 En échange un baiser comptant.
 Qu'elle m'en donne un seul bien tendre ;
 Annette doit me l'accorder :
 Les autres , je saurai les prendre ,
 Si je n'ose les demander.

 Il dit , & songeant à la cage ,
 Détache une branche d'ozier,
 Puis revient ardent à l'ouvrage,
 Croyant tenir son prisonnier.
 Mais hélas ! il s'est fait passage ;
 Du lien l'oiseau s'est enfui ,
 Et tous les baisers , quel dommage !
 Se font envolés avec lui.

 É P I T R E A M L L E D **

*Qui quittoit son logement de la barriere de
Vaugirard.*

C'EN est donc fait : plus de barriere
 Qui sépare Thémire & moi !
 Les ris délogent avec toi ,
 Et courent tous après leur mere.
 Bien faits pour les épouvanter ,
 Les commis suspectant leur bande ,
 Espéroient en vain les traiter
 Comme des ris de contrebande.
 De qui prétend les arrêter ,
 Un vol rapide les délivre ;
 Ils ont des ailes pour te suivre :
 Il n'en ont point pour te quitter.
 Dès que la pompe l'environne ,
 Dès que sa main s'arme d'un fer ,
 Melpomene alors les étonne ;
 Mais paroît-elle en pet-en-l'air ,
 Ils vont , aussi prompts que l'éclair ,
 Jouer autour de sa couronne ,
 Adoucir l'orgueil de ses traits ,
 Changer en roses ses cyprès ,
 Et d'un sofa lui faire un trône

Où

Où le plaisir ne dort jamais.

Aimes-tu ton nouvel azyle?

Sans doute la belle Cypris ,

Du fein de ses oiseaux chéris ,

Détacha le duvet mobile

Qui fert l'amour & le repos ,

Et de ton alcove tranquile

Renfle mollement les carreaux.

Tu n'as point oublié peut-être

Les dédales officieux

Qu'inventa l'amour ce grand maître ,

Pour soustraire l'amant heureux

A celui qui paîra pour l'être.

Courage ! en ce charmant séjour ,

Cueille les myrtes de Cythere ;

Enchante & trompe tour-à-tour ,

Comme tu fis à la barriere ;

Tourmente bien ducs & milords ,

Qui vont marchandant leurs maîtresses ,

Qui pensent qu'on vend des carettes ,

Et qu'on achete des transports.

De nos seigneurs fais un exemple ;

L'amour n'en aura pas pitié :

Mais garde dans le nouveau temple

Une chapelle à l'amitié.



 A M L L E D E C H O I S E U L ,

*Qui vouloit qu'on chantât sainte Claire , sa
patrone.*

C L A I R E , dit-on , étoit jolie ,
 Et fut vierge malgré cela :
 Dieu soit loué ! cet effort-là
 Doit mener loin dans l'autre vie.
 Disparoissez , Iris , Thisbé ,
 Qu'après mille ans on cite encore ,
 Vénus , Diane , antique Flore ;
 Disparoïs , éternelle Hébé.
 Que m'importent ces fables vaines ,
 Et les protectrices d'Hector ,
 Et les graces contemporaines
 Du vieux chantre du vieux Nèstor ?
 Dans les déserts de la féerie ,
 Nous avons erré trop long-tems :
 Claire , Choiseul , ô noms charmans ,
 Vous ferez ma mythologie.
 Amours , entourez ces deux noms
 D'une auréole de lumière ;
 L'une , aux célestes régions ,
 Est une sainte qu'on révere ;
 Et l'autre est nymphe sur la terre.

Pour la nymphe que nous servons ,
Soit fête annuelle à Cythere !

Jeune Choiseul , regne à ton tour ;
Exerce une douce puissance ;
Les cœurs voués jusqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence ,
Ressuscités par ta présence ,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta patronne austere
Du mal des yeux fait garantir :
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.

L E S S E P T D É M O N S
D E M A D E L A I N E.

A M A D E M O I S E L L E * * * ,

Pour le jour de sa fête.

TA patronne , en cessant de plaire ,
Pleura , nous dit-on , ses péchés ;
Démêlons ses motifs cachés ,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept démons Jésus la délivra ;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire ;

On n'en voit rien dans saint Gregoire.

J'ai lu pourtant , si j'ai bonne mémoire ,

Qu'ils font depuis entrés à l'opéra.

Jeune & charmante Madelaine ,

De sept démons auffi tu fuis les douces loix :

A leur tête d'abord s'avance Melpomene ,

Qui tonne ou gémit par ta voix ,

Et dépose à tes pieds le sceptre de la scene.

Arrive après cet aimable lutin ,

Ce petit dieu qui fait le diable à quatre ,

Qui joue entre tes bras , se cache dans ton fein ,

Et sous tes lauriers vient s'ébattre.

L'inconstance le fuit , des roses à la main ;

C'est ce démon sur-tout qu'on préfere à ton âge :

Pourquoi non ? La beauté doit être un peu volage ,

Pour l'amour d'elle-même & celui du prochain.

Le quatrieme est la coquetterie ,

Non l'art cruel de tourmenter les cœurs ,

Mais cet heureux secret , cette adroite magie ,

Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.

Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice ,

Qui veut & ne veut plus , rit & boude à la fois ,

Fuit , revient , fuit encor , choisit , pleure son choix ,

Et fait de mille amans le charme & le supplice.

Lui-même sur tes pas il conduit le desir ;

Le caprice l'éteint ; c'est lui qui le fait naître.

Et pour fermer la marche , enfin je vois paroître ,
 Le démon enchanteur qui préside au plaisir.
 Dût ta vie éternelle être un peu hasardée ,
 Ne suis point ta patronne en ses derniers excès ;
 De tes jolis démons fois toujours possédée ,
 Et puissé-je avoir part aux péchés que tu fais !

M A D R I G A L

A M. DE SAINT-MARC, officier aux Gardes,
 au sujet d'une épître sur l'amour & l'amitié.

L'AMOUR & l'amitié, dont tu nous peins l'image ,
 Voilà tes dieux, encense-les toujours :
 Leur doux accord n'est connu que du sage ;
 L'un préside à ses nuits , l'autre embellit ses jours.

L E S G R A C E S.

S T A N C E S A E G L É.

L E S jeux abandonnoient ma lyre ,
 Et j'oubliois de la monter ;
 J'ai vu les graces te sourire :
 L'amour m'invite à les chanter.
 De ce dieu compagnes fidelles ,

Éleves de la vérité ,
Elles plaissent sans la beauté :
La beauté ne plaît pas sans elles.

En mille plis voluptueux ,
Dans tes habits elles se jouent ;
Églé , ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles ,
L'amour te nomme heureux Pâris :
Tes yeux s'égarer éblouis ,
Et n'osent pas choisir entr'elles.

Junon vante sa majesté ,
Minerve sa guerrière audace ;
Mais Vénus se tait avec grace :
Le prix par elle est emporté.

La déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la nature.
Belle Églé , le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitele

Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces ,
Couronne-toi sans autres foins ;
Tout ce que l'art ajoute aux graces ,
En est toujours une de moins.

Il en est . . . le dieu du mystere
Se plaît lui-même à les voiler.
Amour , que je puisse en parler !
Je te promets bien de me taire.

É P I T R E

*A M. L'abbé de L** , en réponse aux vers
qu'il avoit adressés à l'auteur.*

EN bonne foi , tu me fais trop d'honneur.
Jusqu'à présent je ne suis point un sage ;
La sagesse , dit-on , est si loin du bonheur !
Je ne croirai point davantage ,
Que mon foible talent puisse armer les jaloux :
Enfans irréguliers d'une muse volage ,
Mes vers ne valent pas les frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les fots choisi quelques victimes ;
J'ai d'un ton fou raisonné sur les mœurs ,
Et le plus grand de tous mes crimes
Est d'avoir , sans égard , égayé mes censeurs.

Tu le fais , tout est fatanisme
Et convention aujourd'hui.

Le rire est hérétique , & la gaité fait schisme :
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.

Des auto-da-fés littéraires

Dussions-nous subir les horreurs ,
Évitons ce fléau peu connu de nos peres ,
Et né du cerveau creux des modernes penseurs.

Mais le moyen qu'il puisse te surprendre ,
Et fane les lauriers sur un front de vingt ans !
Poursuis , cultive en paix tes aimables talens ,

Et que l'envie aille se pendre

De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du printems.
Ne proscriis point l'amour , & les plaisirs qu'il donne.
C'est une douce erreur qui sied à tes beaux ans ;
Et malgré la rigueur des saints commandemens ,
Ce péché là ne peut damner personne.

Simple abbé , grand-vicaire , évêque , ou cardinal ,
Garde toujours tes goûts , délices de la vie.

Les titres ne font point un mal ,
Quand ils n'enlevent rien à la philosophie.
Mais ne vas pas pour eux , retournant sur tes pas ,
Transfuge ingrat du Pinde , apôtre de la bible ,
T'interdire des jeux qui font de tous états ,
Et défendre à ton cœur d'oser être sensible.
Va , la calotte rouge & le glaive terrible ,

La thiare , les clefs n'ont que de froids appas ,
Et font la proie enfin de la Parque inflexible.

Les jolis vers affrontent le trépas.

Un pape meurt fort bien , quoiqu'il soit infallible :

Le prieur d'Oleron , Chaulieu , ne mourra pas.

A M. L'ABBÉ DE LILLE,

Sur sa traduction des Géorgiques.

JUSQU'ICI j'ai peu su la cause
Qui reproduit cet univers ;
Mais , depuis que j'ai lu tes vers ,
Je crois à la métempicose.
De Lille est un nom supposé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même francisé ,
Qui nous traduit son propre ouvrage.

A THÉMIRE,

*Convalescente dans les premiers jours du
printems.*

QUELLE jeune & fraîche déesse
T'invite à voler dans ses bras ?
Le plus aimable dieu s'empresse
A la conduire sur tes pas.

L'une aux rayons de l'allégreffe
 Vient r'ouvrir ton œil enchanté ;
 Sans elle il n'est plus de jeunesse ,
 Sans elle il n'est plus de beauté.
 L'autre , attendu par la nature ,
 Répand des parfums dans les airs ,
 Et de fleurs semant la verdure ,
 Fait un jardin de l'univers.
 Aux feux que leur retour inspire ,
 Tu reconnois ces dieux charmans :
 C'est la santé , jeune Thémire ,
 Que te ramene le printems.
 Vois ces vergers & ces prairies
 Déployer leurs rians tableaux :
 Vois , dans ces retraites fleuries ,
 Errer ces paisibles ruisseaux.
 Vois ces tilleuls sur ce rivage ,
 Unis , enlacés en berceaux ,
 Abaisser leur mobile ombrage
 Qui va se peindre dans les eaux.
 La nature se renouvelle.
 Quel spectacle touchant pour moi !
 Je la vis mourante avec toi ;
 Je te vois renaître avec elle.



A LA PRINCESSE DE***

U N philosophe militaire ,
 Sensé , comme on l'est à vingt ans ,
 Tranchons le mot , un mousquetaire ,
 Ose vous offrir son encens.
 J'avou'rai qu'il est téméraire ,
 Que ses transports sont imprudens ;
 Il le sent & ne peut se taire.
 Princesse , il est certains momens ,
 Où le cœur ne consulte guere
 L'orgueil des titres & des rangs.
 Vénus alors devient bergere.
 Je ne crois plus aux sentimens ,
 Dès que la raison les éclaire.
 Dans ses doux transports Ixion
 Saïffoit la trompeuse image
 Qui réalisoit ses desirs ;
 Il adoroit jusqu'au nuage
 Qui s'opposoit à ses plaisirs.

A M^{LLE} ALEXANDRINE.

J E U N E & folâtre Alexandrine ,
 Je sentoïis mon heure venir ,

Je touchois presqu'à ma ruine ;
J'allois , oui j'allois m'attendrir ,
Grace à ta friponne de mine. . . .
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé fans doute ;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route ,
Comme l'on change de chevaux ?
L'amour , hélas ! est du voyage ;
Et quand je soupire pour toi ,
Il bat de l'aile autour de moi ,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie ,
Et tes agrémens enfantins ,
Et cet art qui les multiplie ,
Et cette bouche au doux fouris ,
Où le baiser vit & repose ;
Et ce sein où parmi les lys
S'éleve un trône pour la rose.
De loin tu fais lancer tes traits.
Au fond d'un bois , dans la prairie ,
Par-tout je trouve tes filets ,
Et je galope dans la Brie
Avec l'amour & tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire.

Si le ciel est pur , si les champs ,
 Sont rafraîchis par le zéphyre ,
 Je me dis . . . en ces doux momens
 Alexandrine doit sourire.
 Mais sur la cime des forêts
 S'il se forme une nue obscure ,
 C'est toi qui boudes la nature.
 Oui , les beaux jours sont tes bienfaits.
 Que de feux ! dis-moi donc , qu'en faire ?
 A peine , hélas ! as-tu seize ans.
 Déserteurs des bosquets rians
 Et du colombier de Cythere ,
 Bientôt tous les amours du tems ,
 Adroits , flatteurs & caressans ,
 Viendront habiter ta voliere ,
 Becqueter tes charmes naissans ;
 Et je voyagerai long-tems
 Avant de parvenir à plaire.
 Chasse , crois-moi , ces importans.
 Choisis plutôt un fou sincere ,
 Qui sache aimer sans fade encens,
 Tiens , si tu veux , j'ai ton affaire.
 Je m'abandonne à cet espoir ;
 Il a suspendu mes alarmes.
 Au galop je fuyois tes charmes ,
 Au galop je viens les revoir.

Revenez encor parmi nous.
Revenez , galante folie ,
Amadis terribles & doux ,
Vous qui de conquête en conquête ,
La pique en main , le casque en tête ,
Vainqueurs de cent périls divers ,
Au galop couriez l'univers ;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre ,
Pour vos belles , pour leur bonheur ,
Et dont l'amour soumis & tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre !
Que j'aime ce fou furanné ,
Ce preux paladin de la Manche ,
Au long visage décharné ,
Mais à l'ame sensible & franche ,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la lune
Pour l'amour & pour Dulciné !
Avec quel transport je m'écrie ,
Quand je vois ce fougueux Roland ,
Dans son héroïque furie
Si fou , si risible & si grand ,
Troubler le crystal des fontaines ,
Injurier les doux zéphirs ,

Effrayer les bois & les plaines
 De ses longs & bruyans soupirs ;
 Pleurer la honte de ses chaînes ;
 Et l'œil sombre , ardent , inquiet ,
 Sublime à force de foiblesse ,
 Déraciner une forêt
 Pour se venger de sa maîtresse !
 Les voilà ces emportemens ,
 Et ces écarts & ce ravage ,
 Ces fougues du cœur & des sens ,
 Que je préfère au persifflage
 De tous nos scélérats charmans.
 L'amour est le dieu des orages.
 Raison , le plus froid des tyrans ,
 Méle-toi de faire des sages ,
 Et laisse en repos les amans.
 Je n'y tiens plus. Oui , je vais prendre
 Une rondache , un écuyer.
 J'ai l'esprit fou , j'ai le cœur tendre ;
 Amis , je me fais chevalier.
 Je veux dissiper l'imposture ;
 Belles , je veux dans votre cour
 Ramener enfin la nature
 Avec le véritable amour.

Damis , ne va point me distraire ;
 Ils pourroient encor m'échapper.

Tu fais trop , pour les rattraper ,
Combien j'ai de chemin à faire.

A M. L E M I E R R E ,

En lui envoyant Pierre le Grand.

A M I , je hais les dédicaces
Et le ton des adultateurs :
Je demande un sourire aux graces ,
Rien au faste des protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les fots , que le hasard fit grands ,
Pourroient bien transir dans leur niche ,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière ,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma maîtresse & la vérité
Sont les rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté ,
Ma muse , d'un œil irrité ,
Se rejette , toujours plus fière ,
Dans les bras de la liberté.
Par sagesse ou par imprudence ,
Je fuis tout succès mendié ,

Et du sein de l'indépendance ,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux sur la peinture
De ce guerrier législateur ,
Qui par son souffle producteur
Dans le nord changea la nature ;
Rassembla des germes épars
Des talens & de l'industrie ;
Et , se créant une patrie ,
Fit luire le soleil des arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux ,
Je suis fans doute encor novice :
Ami , je me borne à l'esquiffe ,
Et te laisse les grands tableaux.

On nous parle de l'ancien Pierre ,
Qui , de la foi seule appuyé ,
Jadis marcha sur l'onde amere ,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci , plus terre à terre ,
Seroit , je crois , bientôt noyé ,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du parterre.
Pour toi , brave cet océan ;
Hafarde & vogue à pleines voiles.
Guillaumé , Hypermnestre , Artaban ,

Voilà tes vents & tes étoiles.
 Mais , tout prêt de toucher le bord ,
 Si tu succombois à l'orage ,
 Sur un débris gagne le port ,
 Et reviens , te moquant du fort ,
 Rire avec moi de ton naufrage.
 Tu trouveras un jour ferein
 Sous le berceau qu'on te destine :
 Je t'attends , le verre à la main ,
 Et je t'attends avec Corine.

A U X É D I T E U R S

*De l'almanach des muses , au sujet d'une note qui
 s'y trouve au bas des vers à Corine. (*)*

E H , messieurs , n'appréhendez rien :
 J'ai beau médire de la gloire ;
 C'est du tems perdu , j'en convien :
 Quel auteur osera m'en croire ?
 Prêcher , aux poëtes sur-tout !
 Le mépris de cette fumée ,
 C'est renverser , confondre tout ;
 Il leur faut de la renommée.

Pour moi , si vous le permettez ,

(*) J'y disois , je crois , qu'un sourire de Corine valoit mieux que la gloire , & c'est ce qu'on désapprouve.

Je prétends dépenser ma vie
 En de plus douces voluptés.
 Vos rêves n'ont rien que j'envie :
 Il me faut des réalités.
 Songez à la race future.
 Moi qui resserre mes destins
 Dans les bornes de la nature ,
 J'aime assez cette sphere obscure ;
 J'y veux couler des jours fereins ,
 Et suis , quoique l'on en murmure ,
 Pour les plaisirs contemporains.

Et puis , par des routes diverses ,
 On atteint l'immortalité.
 Outre le chemin fréquenté ,
 Il est de sentiers de traverses
 Qu'on prend pour sa commodité.
 Souffrez , sans qu'on vous scandalise ,
 Que , par ses penchans emporté ,
 On soit immortel à sa guise.
 L'un veut l'être par ses hauts faits ,
 L'autre par ses écrits aimables :
 Antonin l'est par ses bienfaits ,
 Et la Fontaine par ses fables ;
 Pétrarque par de froids sonnets ,
 Homere par son Iliade :
 Le madrigal & la ballade ,

Flanqués de quelques triolets,
 Valent ce titre à Benferade :
 Chaulieu le doit aux seuls appas
 De quelques graces négligées ;
 Vous , meffieurs , à vos almanachs ,
 Comme Keyfer à fes dragées.

Que dis-je ? pourquoi tant d'effort ?
 Pourquoi ces élans du génie ?
 Tel n'a de titre , après fa mort ,
 Que l'indolence de fa vie :
 Témoin l'oïfif Desfyvetaux (*)
 Qui , dans une sage apathie ,
 Eloignoit tous ces vains travaux ,
 Pour abandonner fon repos
 à la tendre mélancolie.

Le monde , à fes yeux enchantés ,
 N'étoit peuplé que de bergeres ;
 Et chalumeaux & pannetieres
 Pendoient toujours à fes côtés.
 La mort pour lui fut un passage :
 Exhalant fes derniers foupirs ,
 Il crut , dans un nouveau bocage ,
 Renaître à de nouveaux plaifirs.

(*) Célèbre paresseux de l'autre siècle : il étoit presque toujours en habit de berger , & fit quelques chanfons pastorales. Son nom est consacré par les vers de Chapelle , de Chaulieu , & sur-tout par ce qu'en a dit M. de Voltaire.

Il descendit aux sombres rives ,
 Une houlette dans la main ;
 Et près de lui son air ferein
 Fixa les ombres fugitives.
 Ainsi finirent ses beaux jours
 Évanouis dans la mollesse ;
 Et son nom , qui vivra sans cesse ,
 Fut déposé par la paresse
 Dans les annales des amours.

O trop heureuse indifférence !
 Calme , abandon voluptueux !
 Viens embellir mon existence :
 Peut-être un jour chez nos neveux
 Je trouverai quelque indulgence ;
 Mais , trompé dans mon espérance ,
 Si je suis oublié par eux ,
 Je leur ai pardonné d'avance.

A M. L'ABBÉ DE*** ,

En lui demandant Tibulle.

JEUNE apôtre de Jésus-Christ ,
 Envoyez-moi cet amoureux Tibulle ;
 On pourroit vous voler son livre sans scrupule.
 Vous garderez toujours son cœur & son esprit.

V iv

 A U N A M I ,

Sur mon déménagement.

A M I , je quitte ma barriere (*)
 Mes tilleuls & mes tourtereaux :
 Pas encore assez loin des fots ,
 Je l'étois trop de ma Glicere.
 Qu'ai-je besoin , sur mon chemin ,
 De gazons , d'arbres véritables ?
 Je voyage au pays des fables ,
 Et leur empire est mon jardin.
 De la baguette poétique
 Ne connois-tu pas le secret ?
 Je puis d'un seul coup de sifflet
 Enfanter un monde magique. †
 Bois de myrte & de serpolet ,
 Labyrinthes , fraîches cascades ,
 Dais de fleurs , vertes palissades ,
 Voûte odorante d'un bosquet ,
 Appareil brillant d'une fête ,
 Groupe d'amours , folâtres jeux ,
 Tout cela , dès que je le veux ,
 Sort tout arrangé de ma tête.

(*) La barriere de Seve.

Mais apprends quel est mon destin.
 Sur moi la Providence enfin ,
 Si dans ses secrets j'ose lire ,
 Paroît avoir quelque dessein ,
 Et semble en secret me conduire.
 Pour avant-goût de ses faveurs ,
 Je vais occuper la cellule
 D'un de ces pieux directeurs ,
 Toujours hérissés de scrupule ,
 De pénitence & de rigueurs ,
 Le tout pour le bien des pécheurs :
 D'un de ces mortels respectables
 Qui , de leur pleine autorité ,
 Peuvent donner à tous les diables
 Un pauvre mondain entêté
 De ces illusions damnables
 Qui font notre félicité.
 Du saint homme ignorant l'absence ,
 Ses pénitentes quelque jour ,
 De leurs messages tour-à-tour
 Gratifiront ma révérence.
 En échange du paradis ,
 On m'enverra pâtes sucrées ,
 Longues ceintures bien moirées ,
 Petits rabats , flottans surplis ,
 Fourrure , hermine doctorale ,

De bon chocolat de fanté,
 Et force liqueur pectorale,
 Pour les cas de nécessité.
 Que fait-on ! dévotes jolies
 Peut-être viendront les matins,
 Dessous leurs voiles clandestins,
 M'entretenir de leurs folies.
 D'une soutane empaqueté,
 Je rirai bien de leurs détresses,
 En voyant leur timidité
 Offrir à ma févérité
 Le buletin de leurs foibleffes. (*)

L'absolution avec moi
 Sera le prix de la figure.
 Vieilles ou laides, je t'affure,
 N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi;
 Et de qui fait plaie, je croi,
 La conscience est toujours pure.
 Directeur de mon encolure
 Aux attraits donnera beau jeu:
 Comment pourroient offenser Dieu
 Celles qui parent la nature ?

(*) Cette petite piece ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, absolument sans conséquence. C'est ainsi que Boileau s'est permis dans une de ses satyres quelques plaisanteries sur les directeurs, quoique pénétré de respect pour les fonctions de leur état.

Ma foi , ce dogme est triomphant :
 Mais je vais , hôte moins austere ,
 Rajeunir de mon presbytere
 L'apostolique ameublement.
 Déjà Tibule a pris la case
 Qui logeoit l'ancien testament.
 Cattule faisit promptement
 L'étui d'un vieux saint Athanase.
 Un saint Paul tout rongé des rats ,
 A Virgile cede sa place ;
 Et la somme de saint Thomas
 Fuit devant le badin Horace.
 Ovide expulse un saint Justin ,
 Chaulieu chasse un saint Epiphane ;
 Et Voltaire qui se pavane ,
 Fait déserter saint Augustin. (*)
 Les suaires , les saintes faces
 Sont remplacés par ces tableaux ,
 Où les jeux tirent les rideaux
 Qui nous cachotent le sein des graces.
 Au lieu de ces grils enflammés ,
 De ces bûchers du fanatisme ,
 Où notre doux christianisme
 Sanctifia ses bien-aimés ,

(*) Un homme du monde peut être plein de vénération pour ces grands personnages , sans les avoir dans sa bibliothèque.

On y verra de frais ombrages ,
 Des lits de gazon , de beaux jours ,
 Et tout ce qui rappelle aux sages
 La religion des amours.

Ici la belle Cythérée
 Sort de son berceau transparent ,
 Et de ses nymphes entourée ,
 Sourit au ciel pur qui l'attend.
 Plus loin , autour d'un col d'albâtre ,
 S'entrelace un cigne amoureux ;
 Douce image d'un dieu folâtre ,
 Qui se cache pour aimer mieux.
 De la nymphe il se rend le maître ,
 Et dans ses amoureux élans ,
 Éparpille ses lys brûlans
 Sur les roses qu'il a fait naître

Mes amis , mes consolateurs ,
 Venez tous dans mon hermitage.
 Allons , qu'on apporte des fleurs ;
 Buvons frais ; à l'amour volage
 Demandons encor des erreurs ;
 Et toujours exempts de nuage ,
 Si le plaisir est dans nos cœurs ,
 Que notre front en soit l'image.



A M A D A M E * * *

Qui demandoit un impromptu.

Q U O I ? des vers ! & si promptement !
 Bel embarras ! Jeune Thémire ,
 Te voir , t'aimer & te le dire
 N'est que l'affaire d'un moment.

A R O S I R E .

C H A S S É deux fois ! c'est trop , friponne.
 Quoique je m'attende à tes jeux ,
 Ce nouveau caprice m'étonne :
 Je suis indigné , furieux ,
 Et cependant je te pardonne.
 Ce sont les droits de la beauté :
 Du benêt qu'elle a maltraité
 Elle obtient encor les hommages.
 Nous autres fots soi-difant sages ,
 Ainsi l'avons-nous arrêté.
 Mais ton Argus que Dieu confonde !
 Qu'on voit sans cesse , autour de toi ,
 Frémir , touffer , faire la ronde ,
 Ce dragon armé contre moi ,
 Qu'un rien aigrit , qu'un rien alarme ,

Et qui n'est prompt qu'à soupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permits qu'au moins je m'en amuse ;
J'ai mon congé , c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant ,
Te reprochant tes injustices.
Pour moi , de tes jolis caprices
Je me console en plaifantant.
Dis-moi donc , qu'est-ce que demande
Ce vieux boftangi des amours ?
Dois-tu trembler quand il commande ,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne t-on des chaines à Flore ?
Elle éparpille fur fes pas
Les rofes qui viennent d'éclorre :
Un feul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle ,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir ,
S'envole où le defir l'appelle ,
Et court fouvent après Zéphir ,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras ,
Toi , Rofire , toi fraîche & belle ,
Ce décrépît , ce lourd Midas ,
Que tu trouves toujours rebelle

A l'aiguillon de tes appas ,
Qui pour t'outrager se tourmente ,
Ose unir l'hiver au printems ,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baifer de soixante ?
Je crois voir ce cyclope affreux ,
Ce forgeron atrabilaire ,
Qui de ses antres ténébreux ,
Tout en boitant vient à Cythere
Attrister les ris & les jeux ,
De Vénus salir la ceinture ,
Effaroucher la volupté ,
Et fouiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons , Rofire , au nom des graces ,
Chasse-nous ce froid surveillant.
Qu'en veux-tu faire , je te prie ?
Je fais bien qu'il est opulent :
Eh ! n'es-tu point jeune & jolie ?
C'est à peu près l'équivalent.
Ta voix , ta voix enchanteresse ,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse ,
La langueur , le trouble & les feux ;

Ta taille élégante & légère ,
 Ton œil fripon , le don de plaire ,
 Qu'à la beauté l'amour préfère ,
 Mille talens voluptueux ,
 Quelques grains de libertinage ,
 Tes foibleſſes & nos deſirs ,
 Crois-moi , voilà ton héritage.
 Enrichis-toi par tes plaiſirs.

A M. LE COMTE DE***

HÉ bien , mon aimable exilé ,
 Que fais-tu dans ta ſolitude ?
 Les réflexions & l'étude
 T'auront ſans doute conſolé.
 La raifon orgueilleuſe & libre ,
 Dans une tour , ſous des lambris ,
 Garde toujours ſon équilibre ;
 On penſe à Metz comme à Paris.
 Eh ! vraiment , je t'en félicite ;
 C'eſt un droit dont je fais grand cas.
 Que de fots , tu le fais , hélas !
 Qu'un ſi beau privilège irrite ,
 Voudroient bien qu'on ne penſât pas !
 Mais , dis-moi donc , par quel ſcrupule ,
 Dans un diſcours aſſez ſubtil ,

Monſieur

Monsieur de * * * défend-il
 Que dans Paris on inocule ?
 A Londres on inocule aussi ;
 Et l'on n'est pas plus ridicule
 A Londres qu'on ne l'est ici.
 De Gatti la recette est bonne ;
 Du moins je l'ai toujours pensé.
 Pourquoi consulter la Sorbonne ,
 Quand la nature a prononcé ?
 Mon ignorance est bien profonde ;
 Mais il est , je crois , très-prouvé
 Qu'une recette utile au monde
 Ne peut être un cas réservé.
 On auroit beau leur citer Londres ,
 Cher comte , c'est perdre son tems ,
 Et gratuitement se morfondre ;
 Ils n'en font pas plus indulgens.
 Et puis , le moyen de confondre
 Ces mortels , ces juges puissans ,
 Qui vous emprisonnent les gens
 Long-tems avant de leur répondre ?
 Laissons ces discours dangereux ;
 Ton exemple m'ouvre les yeux.
 A mon babil trop téméraire
 Je ne veux pas être immolé.
 Souvent , pour avoir trop parlé ,

On est des siècles à se taire.
 Jafons & de vers & d'amours ,
 Cenfurons la cour de Cythere ;
 C'est un droit que l'on eut toujours.
 Pour l'autre , il faut qu'on la révere.

Mais , quoi ! les amours envolés
 Loin de Paris font tous encore.
 Les uns , dans les bois de Saint-Maure
 Par Cassini font rappelés.
 Après d'une duchesse aimable ,
 D'autres accourent vers Chilli ;
 Et leur cortège est innombrable
 Dans les bosquets de Chantilli.
 Fuyant cette foule importune ,
 Les autres t'ont voué leur foi ,
 Et compagnons de ta fortune ,
 Sans doute font prison commune ,
 Et font en exil avec toi.
 Enfin , cher comte , il ne nous reste
 Que quelques Anglois désœuvrés ,
 De leur vilain *Splin* dévorés ,
 Et très-ennuyeux , je l'atteste ,
 Quoique par moi très-révérés ;
 Qui , dans leurs ténébreux caprices ,
 Prodiguant l'or pour être heureux ,
 Vous baragouinant leurs feux

Aux majestés de nos couliffes.
 Va , croi-moi , ne regrette rien.
 Pardon ; j'oublois ta maîtresse ;
 C'est quelque chose , & je convien
 Qu'il pese à la délicatesse
 D'être enfermé dans une tour ,
 Tandis que par le monde on laisse
 Courir l'objet de son amour.
 Peut-être de jalouses flammes
 Agitent tes sens défolés ;
 Entre nous , ces maudites femmes
 N'ont point pitié des exilés.
 Rassure-toi , comte ; je gage
 Que t'on effroi fera déçu :
 L'exil est assez pour un sage ;
 Ce seroit trop d'être cocu.
 Si cependant , par un caprice ,
 Tu devois l'être quelque jour ;
 Si ta belle te fait ce tour
 Et cette cruelle injustice ,
 Je demande au grand dieu d'amour ,
 Que ce soit moi qu'elle choisisse.





A M. LE COMTE DE***

*Qui me demandoit des vers , de Lille-Adam, où il
étoit pendant la semaine-sainte.*

EH ! que pourrois-je vous écrire
 D'un séjour triste & pénitent ,
 Où l'amour sous un crêpe expire ,
 Dans l'effroi du jour qu'on attend ,
 Et n'ose parler ni sourire ;
 Où , de la grace enfin touchés ,
 Nous allons , aux pieds des apôtres ,
 Purger nos cœurs des vieux péchés ,
 Afin de faire place à d'autres ;
 Où l'infatigable Gélin
 Du louvre fait mugir le dôme
 Par son organe souterrain ;
 Où Muguet , au timbre argentin ,
 En roulades habille un psaume ,
 Et nous persécute en latin ?
 C'est à vous , c'est à votre muse
 Qu'il faudroit demander des vers.
 Quels vastes champs vous sont ouverts !
 On écrit bien où l'on s'amuse.
 Peignez-nous ce mortel charmant ,
 Qui tour-à-tour est de la France
 Et le soutien & l'ornement ;

Qui fait garder , en s'amufant ,
 Le *decorum* de la naiffance ;
 Qui , faifant déferter Paris
 A l'effain brillant de nos femmes ,
 Nous enleve toutes ces dames ,
 Et nous laiffe tous leurs maris.
 De ces jeunes enchantereffes
 Crayonnez les rians portraits :
 Célébrez tout haut leurs attraits ;
 Parlez tout bas de leurs foibleffes ;
 Point du tout , fi vous l'aimez mieux.
 En amour un peu de myftere
 Sied bien , difoient nos bons aïeux ;
 Et je vous crois affez heureux ,
 Pour être obligé de vous taire.

❧

A UNE FEMME MORALISTE.

TA morale eft pleine de charmes ;
 Elle touche & féduit les cœurs ;
 A la raifon je rends les armes ,
 Ta main la couronne de fleurs :
 Mais , jeune Elmire , la tendrefse ,
 Dans tes yeux fe peint à fon tour.
 Ah ! quand tu parles de fageffe ,
 Défends-leur d'inspirer l'amour.

 A É G L É ,

Sur de faux bruits.

EH quoi, tes yeux versent des larmes !

Jeune Églé, calme ta douleur.

Pour faire cesser tes alarmes,

Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.

Ton cœur est pur, qu'il te serve d'asyle :

Ris de ces plats oisifs, colportant par la ville

Les mensonges courans & tous les fots discours.

De ces méchans obscurs la rage est inutile,

Et n'atteint point au trône des amours.

Ris bien sur-tout de ces tristes femelles

Qu'inspire le dépit, que l'âge rend cruelles,

Qui, rappelant en vain de transfuges attraits,

En de plus jeunes mains ont vu passer leurs armes,

Et dont l'orgueil, révolté pour jamais,

Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.

Elles font leur métier ; je conçois leur chagrin.

Tout se fane à leur yeux ; pour toi tout vient d'éclorre,

Elles vengent sur ton aurore

Le vuide affreux de leur déclin.

Cybele dans les cieux est jalouse de Flore,

Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans,

Les ris badins ont tressé ta couronne ;

Aux graces tu joins les talens ,
 Et tu veux que l'on te pardonne !
 Mais d'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu prétends ?
 A tant de charmes différens
 Le monde ne pardonne guere :
 C'est un grand tort que de lui plaire.
 Prends patience , & laisse faire au tems.
 Quand la nature est plus fraîche & plus belle ;
 Dans nos jardins lorsque tout rajeunit ,
 Des frélons importuns l'essain se renouvelle ;
 Et dès que la rose fleurit ,
 L'insecte naît & rampe à côté d'elle.

L E C O N G É .

DE quel poids on est soulagé
 Lorsque l'on perd une maîtresse !
 Enfin , ami , le charme cesse ;
 Je suis heureux , j'ai mon congé.
 Tout m'amuse , rien ne me lie.
 Il faut pourtant en convenir ,
 Lais est jeune , elle est jolie ;
 C'est pour cela que je l'oublie ;
 On risque à s'en ressouvenir.
 Que je hais ce front où respire
 L'intéressante volupté !

Cet art de tromper , de séduire ,
Si semblable à la vérité ;
Et sa folie & sa gaité ,
Et les graces de son sourire !
Que je dédaigne , que je hais
Sa longue & belle chevelure
Qui voltigeant sur mille attraits ,
Leur sert de voile ou de parure ;
Son sein qu'amour fait embellir ,
Qui frémit , s'élève , ou s'abaisse ,
Au moindre souffle du desir ;
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse ;
Ses caprices qui sont des loix ,
Ce feu dont son œil étincelle ,
Et les sons touchans de sa voix ,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois !
Je la déteste , je l'abhore.
Mais c'est trop m'en entretenir ;
Car , à force de la haïr ,
Je pourrois bien l'aimer encore.



A M. D E . . .

*Retiré à sa campagne pour se livrer à la
philosophie.*

O TOI , qui jeune encor , as su briser tes chaînes ,
 Que j'aimerois tes paisibles loisirs !
 Nos réduits fastueux , nos fatigans plaisirs
 Valent-ils tes jardins , tes fleurs & tes fontaines ?
 Maître absolu de ton destin ,
 Dans le secret des bois , sous l'épaisse verdure ,
 Tu sondes d'un œil plus certain
 Les mysteres de la nature
 Et l'énigme du cœur humain.
 C'en est donc fait ? Tu veux , loin de notre féerie ,
 T'ériger en sage nouveau ,
 Des mains de Bayle arracher le flambeau
 Pour en éclairer ta patrie ,
 Et soulever le reste du rideau
 Qui couvre encor notre philosophie ?
 Sans doute cet orgueil est beau ;
 Mais que ta raison s'en défie.
 Sage naissant , redoute les travers
 Qui trop souvent accompagnent ce titre ;
 Tel des humains se croit l'arbitre ,
 Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'univers.

330 M E S F A N T A I S I E S.

A travers ces faux jours distingue la sagesse.

Conserve-lui ses véritables traits.

Elle avertit , conseille , ou plaint notre foiblesse ,

Et nous instruit sans nous blesser jamais.

Indulgente , facile , autant qu'elle est sublime ,

Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;

Elle ouvre le refuge à côté de l'abyme ,

Et fait par des plaisirs remplacer nos erreurs.

Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente.

Le génie est un dieu qui dompte les mortels ,

C'est la douceur qui les enchante ,

Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.

Sème les vérités , fût-ce en un sol aride ;

Et n'en exige aucun retour :

Pourvu qu'on les recueille un jour ,

Ta gloire est entière & solide.

Enfonce-toi dans l'avenir ,

Vois-y germer ta récompense :

Privé de tout , jouis par l'espérance ;

Va mériter le prix , c'est plus que l'obtenir.

Mais si la renommée , aux bornes de ta vie ,

Te surprenant au fond de tes bosquets ,

Sous les lambris de nos palais

Fait résonner ton nom , & vante ton génie ;

Sans doute alors & la haine & l'envie ,

De ta cabane assiègeront le seuil ;

Les poisons de la calomnie
 Infecteront tes jours au bord de ton cercueil ;
 Et voilà le moment de la philosophie !
 Il te faudra fuir tes persécuteurs ,
 T'arracher à ton doux asyle ,
 Et chercher des hommes ailleurs
 Qui te pardonnent d'être utile.
 Fuis , mais sur ton exil jette des yeux fereins ;
 On t'observe , on va te connoître.
 N'affiche point ces superbes chagrins
 Que tant de sages font paroître ,
 Et qui les rabaisent peut-être
 Au niveau des autres humains.
 N'affecte point un air sauvage ,
 Et que ton front , prêt à s'épanouir ,
 Comme un ciel pur & sans nuage ,
 Peigne la paix qu'on voudroit te ravir.
 Tel cet astre brillant , ame de la nature ,
 Sera demain ce qu'il est aujourd'hui ,
 Sans qu'il contracte la souillure
 Du globe infortuné qui roule autour de lui.
 L'amour du bien , voilà ta plus sûre bouffole ;
 Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès.
 Laisse s'évaporer le murmure frivole
 Des sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
 Et si ton cœur est pur , que lui seul te console.

De la gloire sur-tout crains les trompeurs attraits ;
Elle nous égare & s'envole.

C'est un feu bienfaisant lorsqu'il est réprimé :

Alors il nourrit le courage ,
Alors il est en nous par des dieux allumé ,
Pour y développer les traits de leur image ,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé.

Mais quand il franchit sa barrière ,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élançe des monts ,
Répand un affreuse lumière ,
Embrase les forêts , & détruit les moissons.

Il fut en Perse un mortel renommé ,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé.

Rival des chantres d'Aufonie ,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.

Malgré les mages orgueilleux ,
Il fut , en l'éclairant , consoler sa patrie ,
Éteignit les bûchers , dompta la barbarie ,
De la société resserra tous les nœuds ;
En jardins toujours verts , en bosquets d'Idalie ,
Il transforma les sentiers épineux

De l'aride philosophie ,
Célébra les héros , & fit aimer les dieux ;
Tous les honneurs illustrerent sa vie ,
Il eut tous les talens , & ne fut point heureux.

Cet inquiet fouci , cette ardeur de la gloire
 Empoisonna les plus beaux de ses jours.
 Raffasié d'encens , il desira toujours ,
 Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
 Ce fantôme brillant que précède le bruit ,
 S'affeyoit avec lui sur le bord des fontaines ,
 Le poursuivoit dans le calme des plaines ,
 Dans le fond des forêts , dans l'ombre de la nuit ;
 Lui crioit à toute heure : écris , compose , veille ,
 Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille :
 Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.

Redoute , ami , ce cruel esclavage.

Laisse distraire tes desirs :

A ces purs sentimens , les délices du sage.

La gloire incertaine & volage ,
 Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs ;
 Elle endurecit notre ame , & la veut sans partage.
 De cette passion le délire effréné

Reporte l'homme sur lui-même ,

Et fait qu'un être infortuné

Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime ;
 D'une palme épineuse esclave couronné ,

Qui sous un pesant diadème ,

Vit pour lui seul , & meurt abandonné.

De tes penchans conserve l'équilibre ;

Le mortel le plus sage est toujours le plus libre.

Ne va pas , de toi-même ardent admirateur ,
 A la critique opposer la satyre ,
 Et t'exerçant dans l'art de nuire ,
 Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
 Réprime de l'orgueil les fureurs intestines :
 Crains d'avilir le prix que tu veux remporter ,
 Et ne mets point ta gloire à semer des ruines
 Autour du trône où tu prétends monter.
 Le sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
 On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
 Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange ,
 Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
 Lorsqu'Apollon , dépouillant sa parure ,
 De l'olympé exilé , vint habiter les champs ,
 S'occupait-il , pour venger son injure ,
 A brûler de Cérés les fertiles présens ,
 Et les fruits de l'automne & les dons du printems ?
 Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre ,
 Les bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux ,
 Et venoient applaudir à ses accens nouveaux
 Dans un lycée agréable & champêtre.
 Humain , sensible , généreux ,
 Il suspendoit leurs pénibles ouvrages ;
 Il leur apprit l'art d'être sages ,
 Mais plus encor l'art d'être heureux.
 Que ce tableau te serve de modele ,

Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
 L'aigreur de ton ame infidelle ;
 Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits ;
 Et rival d'Apollon dans ton obscur asyle
 Deviens un dieu pour nous , en devenant utile.
 Respecte ces liens de tous tems protégés ,
 Politiques rigueurs , freins de la multitude ;
 Ne l'abandonne point à son inquiétude ;
 Elle perdrait ses mœurs , perdant ses préjugés.
 Le bien public sans doute a fondé nos usages :
 Un état se maintient souvent par ses abus ;
 Supportons-les , quoiqu'ils nous soient connus ,
 Et soyons citoyens , avant que d'être sages ;
 A des opinions préférons des vertus.
 Jeté sur la scene commune ,
 Sur cet immense & triste amas
 De foiblesse , d'erreur , & sur-tout d'infortune ,
 Le sage cede aux loix qu'il ne changeroit pas.
 Il révere le trône , il aime sa patrie ,
 Même en fût-il persécuté.
 Tout ce qui peut toucher l'humanité ,
 Trouve un accès dans son ame attendrie.
 Pour couronner ses tranquilles desirs ,
 L'amitié vient dans sa retraite ;
 Ses jours sont des momens , son ame est satisfaite ;
 La nature est un temple orné pour ses plaisirs.

336 M E S F A N T A I S I E S.

En vain la mer mugit , & la foudre étincelle ,
Ce ne sont point les vents , les frimats ténébreux , . . .

Le crime seul rend l'univers affreux ,
Et la nature est toujours belle ,
Lorsque nos cœurs sont vertueux.
Ah ! rapproché de ce que j'aime ,
Quand pourrai-je , ami , sur tes pas

La méditer & jouir de moi-même !
Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême ,
Fuir les foibles amis , ou les amis ingrats ,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance ,
A l'instant qu'elle fuit saisir la volupté ,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance ,
Jusqu'à l'instant fatal par le ciel arrêté ,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la divinité !

U N S É M I N A R I S T E ,

*A un homme du monde , sur l'enterrement de
mademoiselle CAMOUCHE. (*)*

H O N N E U R à la philosophie !
Applaudis-toi , mon cher mondain ;
Notre morale radoucie
N'effraiera plus le genre humain.

(*) Actrice de la comédie française.

Le

Le jour renaît, l'église même,
 Grace à ses pasteurs éclairés,
 Ne s'arme plus de l'anathème,
 N'a plus de ces tyrans sacrés,
 De ces Alguazils en aube,
 Qui damnoient la moitié du globe,
 Et vouloient en être adorés.
 Enfin ces mortelles aimables,
 Qui savent charmer nos loifirs,
 Et sur la scène par des fables
 Nous donnent de si vrais pliafirs ;
 Ces sirenes enchanteresses
 Trouveront des juges plus doux.
 Heureux si leurs tendres foibleffes
 Pouvoient arriver jusqu'à nous !
 Le ciel m'entende & me béniffe !
 Quoi qu'il arrive, en attendant,
 Nous le clergé de saint Sulpice,
 Et le curé, notre complice,
 Venons très-solemnellement
 D'inhumer une jeune actrice.
 Ses confreres menoient le deuil ;
 J'ai vu les enfans de Thalie,
 Les élèves de la folie,
 Sanglotter autour d'un cercueil.
 Moi, de qui l'ame est assez bonne,

Je m'attendrissois *in petto* ;
Et je pleurois *incognito* ,
Pour ne scandaliser personne.
J'avois tort. Le divin rochet ,
Aussi respecté , moins terrible ,
Ne défend plus d'être sensible ,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas , belle Camouche ,
Ce funebre & dernier honneur ;
Tes grands yeux noirs , pleins de candeur ,
Ta vertu franche & point farouche ,
Vivront à jamais dans mon cœur.
Que dis-je ! dans mon hermitage ,
Je veux , à l'ombre d'un berceau ,
Pour éterniser mon hommage ,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphire
Des archanges bien rebondis
Flatter saint Pierre , lui fourire ,
Et lui voler , pour t'introduire ,
Une des clefs du paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force , ami , de-te quitter ;
Il faut que j'aïlle méditer.
Mon directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recueilli ,

Les yeux baiffés , la bouche clofe ;
 Mais fi je rêve à quelque chofe ,
 Dieu fait que ce n'est pas à lui.

D I A L O G U E
 ENTRE THEMIS ET L'AMOUR.

*A madame la duchesse de M. sur un procès
 qui alloit être jugé.*

T H E M I S.

L'amour dans mon palais ! bon dieu ! qu'y vient-il faire ?

L' A M O U R.

Je viens , chaste Thémis , pour te folliciter.

Ne va point t'avifer de faire la sévère ;

Et prends garde à l'arrêt que ta voix va porter.

Moi je n'ai lu ni Cujas , ni Barthole ;

Tous ces messieurs font maudits par l'amour.

Tu peux en paix régenter ton école ;

Mais c'est de moi qu'il s'agit en ce jour.

Je veux avoir raison.

T H É M I S.

Et quelle est ton affaire ?

L' A M O U R.

Celle d'Églé : ce n'est point un mystère.

Nous confondons nos droits.

Va, m'obéir est un devoir.

Un dieu peut-il vouloir une injustice ?

Regarde . . . Églé vers toi porte ses pas.

Qu'on a de droits lorsqu'on a tant d'appas !

Tu paroîs incertaine , & ce délai m'offense :

Il faut te tirer d'embarras.

Je vais juger ; mais n'en appelle pas :

Prends mon flambeau ; je tiendrai ta balance.



D I A L O G U E
E N T R E M A R S E T T H A L I E ,

*Récité un des jours du carnaval, devant
le maréchal de Brissac.*

T H A L I E , *riant.*

AH ! ah ! la bonne mascarade !

Mars est-il fou ? Comment un masque ! un domino !

Tout l'attirail ! Quelle est cette boutade ? . .

M A R S .

Tais-toi , je suis incognito.

T H A L I E .

L'incognito ! c'est un plaisir bien fade ,

Bien peu bruyant pour un dieu fanfaron ,

Qu'on ne peut égayer qu'à grands coups de canon.

Mon pauvre dieu , tu fais une triste ambassade :
Remonte au ciel.

M A R S.

Il est trop ennuyeux ;
C'est un séjour que je déteste ;
Depuis la paix sur-tout ; plus d'encens , plus de vœux.
Nous sommes là près du tapis céleste ,
Quelques sots désœuvrés qu'on appelle des dieux ,
Faisant un wisk , le plus morne des jeux.
Vivent la discorde & la guerre !
J'aime assez les fléaux , je me sens fait pour eux.
Du moins alors on trouve à se distraire :
On s'égorge , on s'exerce , & tout n'en va que mieux.

T H A L I E.

Toujours charmant , toujours doux & paisible !
Tu me fais peur , au moins , avec tes passe-tems !
L'aimable dieu ! les aimables penchans !
Vénus ne peut donc rien sur ton cœur inflexible ?

M A R S.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas.
Elle est , dit-on , toujours jeune & jolie ;
Mais entre nous , belle Thalie ,
C'est une éternité d'appas
Qui me fatigue & qui m'ennuie.
Je ne crois point à de pareils attraits.
La plus séduisante déesse ,

Après quelques siècles complets ,
 N'a pas trop bonne grace à vanter sa jeunesse ;
 Et c'est vieillir que ne changer jamais.
 D'ailleurs c'est bien , tu le fais à peu près ,
 La plus libertine immortelle ,
 Qui soit admise aux célestes banquets.
 C'est tous les jours quelque intrigue nouvelle.
 Apperçoit-elle un jeune & frais pastour ?

Ne voilà-t-il pas que madame
 Fait atteler ses pigeons par l'amour ,
 Plante là tout l'Olympe , & , promenant sa flamme ,
 S'en va courir les bois & les vallons ,
 Arborer la houlette , & garder les moutons ?

Tiens , si tu veux , je deviens infidelle.
 J'aime cet œil fripon où l'amour étincelle ,
 Et que l'esprit vient embellir.

J'aime ce joli nez truffé pour le plaisir ,
 Ce sourire charmant , cette taille légère.
 D'une muse jamais je n'ai pris de leçons ;

Tu vas me donner la première.

Oui , laisse-moi te conter mes raisons ,
 Et chiffonner ta fontange de lierre.

Mars en amour vaut cinquante Apollons.

T H A L I E.

Mars en amour ne me tenteroit guere ,
 Et l'amant des fléaux n'est point du tout mon fait.

M A R S.

Ventre-bleu ! tu fais la sévère !

Quelque mortel sans doute a su te plaire ;
Car ces maudits humains ont trouvé le secret
De supplanter les maîtres du tonnerre ,
Et , par je ne fais quel attrait ,
S'en vont cocufiant jusqu'au dieu de la guerre !
J'entre dans un courroux. . .

T H A L I E.

Il te sied tout-à-fait.

M A R S.

Et quel est cet amant ?

T H A L I E.

Le voici trait pour trait.

Quand le devoir l'exige & que l'honneur l'ordonne ,
Comme un éclair il s'élançe aux combats ,
Devance le char de Bellonne ,
Et fait voler la terreur sur ses pas.
Mais dès que la retraite sonne ,
Il ouvre alors son cœur aux amoureux desirs ;
De peur d'effrayer les plaisirs ,
Il cache les lauriers qui forment sa couronne.
Protecteur de l'humanité ,
Compatissant , généreux & sensible ,
Aux flatteurs seuls inaccessible ,
Même à la cour il dit la vérité ;

Il admet l'amitié fidelle
 Dans le secret de ses vertus ,
 Et boit la tocanne avec elle
 A la fanté de ceux qu'il a vaincus.

M A R S .

Va , dès le premier mot j'ai fu le reconnoître .
 A mes côtés , dans les champs de l'honneur ,
 Mille fois je l'ai vu paroître ,
 Et disputer à Mars le prix de la valeur .
 J'en eusse été jaloux , si les dieux pouvoient l'être .
 Aux plus hardis il inspiroit l'effroi .
 Non , un simple mortel n'est point si redoutable ;
 Briffac est brave comme moi .

T H A L I E .

Ajoute , & cent fois plus aimable .

É P I T R E

A M A D E M O I S E L L E B E A U M E S N I L .

J'EXAMINOIS hier au soir
 Ton œil mutin , ton air folâtre ,
 Et j'ai jugé par le théâtre ,
 De tes talens pour le boudoir .
 Me voilà pris , ou Dieu me damne !
 Ta voix sans timbre , tes attraits ,

Et ta mine toute profane ,
M'ont mis au rang de tes sujets.
Ne crains point que , louangeur fade ,
Me récriant sur tes appas ,
J'aïlle dans des vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'est point l'allure orgueilleuse
De l'altière & vaine Junon ,
Ni la pudeur très-fabuleuse
De l'amante d'Endymion ;
Tu n'es , je le dis sans façon ,
Pudique ni majestueuse ;
Mais l'amour qui par toi soutient
L'aimable empire de sa mere ,
Des charmes seul dépositaire ,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corset d'une bergere.
Tes yeux font des foyers ardents ,
Où j'ai failli brûler mes ailes ,
Et d'où partent mille étinceles
Sur le salpêtre de mes sens.
Près de toi vole le caprice ,
Qui , moitié fou , moitié chagrin ,
Tient des papillons à la main ,
Et te poursuit dans la coulisse.
Viennent après l'air enfantin ,

Les fauffetés au front ferein ,
Faveurs d'épines couronnées ,
Tout l'attirail du dieu malin ,
Quand il va faire ses tournées ,
Pour désoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes ,
On voit sur-tout à tes côtés ,
Jouer sous cent formes changeantes ,
L'effain des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies ,
Ce joyeux oubli des sermens ,
Et ces adroites fingeries
Qu'on prendroit pour des sentimens !
Avec quel art tu dois séduire
L'amant dans tes fers arrêté !
Que de tourmens sous ton empire
Rajeunissent la volupté !
Admets-moi dans ta confiance ,
Chasse ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre & d'arrogance ,
Ce groupe de petits seigneurs ,
Qui de l'amour ont les fadeurs ,
Sans en avoir la consistance ;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînant leur nullité ,
Et dont la stérile insolence

Trompe l'espoir de la beauté.
Je me conduis avec décence ,
De mon printems je fais user ;
On fait aussi temporiser ,
Et réprimant l'effervescence ,
Prolonger une jouissance ,
Ne pouvant pas l'éterniser.
Ah ! si ma jeune enchanteresse
Donne une nuit à mes souhaits ,
Nuit plus amoureuse jamais
N'aura signalé ma tendresse !
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la déesse ,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphyr me passe en ivresse.
Tantôt , pour soutenir mon feu ,
Tu feras la belle Pomone ;
Et si je me connois un peu ,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Pyrame aux genoux de Thisbé ,
Bacchus dans les bras d'Érigone ,
Hercule sur le sein d'Hébé ,
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un seul fleuron soit dérobé.
Prends-tu la forme d'une muse ?
Je prends les fleches d'Apollon ;

Pour Sapho je deviens Phaon,
 Et fleuve enfin pour Aréthuse.
 Ivre de mes félicités,
 Fidele aux célestes ufages,
 Je veux égaler mes hommages
 Au nombre des divinités.
 Cet orgueil est d'un bel exemple ;
 Mais je fais mes conventions ;
 Ferme-moi les portes du temple,
 S'il faut payer mes oraïfons.
 Un baïfer dont on fait l'emplete,
 Ne rend pas l'amant fortuné ;
 Sans prix alors qu'il est donné,
 C'est moins que rien quand on l'achete.
 Ne vas point te décourager,
 Il ne me faut qu'une huitaine ;
 Et dès ta première migraine,
 Je te promets de déloger,
 De planter là ma souveraine.
 J'ai des mœurs. Pour te rassurer,
 S'il te vient dans cet intervalle
 Quelque traitant à dévorer,
 Quelque amplitude épiscopale,
 Qui fans bruit veuille à ce jeu là
 Sanctifier sa convoitise,
 Et pour des filles d'opéra,

Distraire le bien de l'église :
 Si , las de bâiller à grands frais ,
 Quelque ministre misantrope
 Vient , pour esquiver les placets ,
 De la politique envelope
 Chez toi dépouiller les apprêts ,
 Et sur deux tettons déformais
 Laisser flotter les intérêts
 Et la balance de l'Europe :
 Vu le besoin de t'occuper ,
 L'habitude de ces mystères ,
 Ces graves fots qu'il faut duper ,
 Et tous suivant leurs caractères ,
 Je te permets de me tromper ,
 Et de vaquer à tes affaires .

Adieu. Je ne dis pas mon nom :
 Jeune Beaumefnil , quand on aime ,
 Il faut de la discrétion.
 Je ferai ce soir au balcon ,
 L'œil triste , le visage blême ,
 Pour mieux jouer la passion.
 Si ta nuit n'est point retenue ,
 Et que tu goûtes ma pâleur ,
 Dans tes beaux yeux , nymphe ingénue ,
 Mets le signal de mon bonheur ;
 Mais si tu combles mon martyre ,

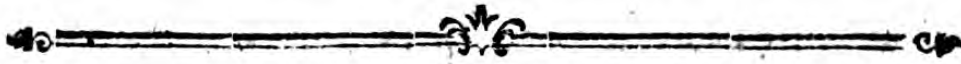
Si ta rigueur vient m'accabler ,
 Permets-moi quelque éclat de rire ,
 Pour m'aider à me consoler.

T H É M I R E.

J'A I VU Thémire dans nos champs ;
 Comme à la ville elle y fait plaisir.
 Thémire écoutoit mes accens.
 Amour , Thémire étoit bergere.
 Elle étoit belle fans apprêts ;
 Les lieux où brillent ses attraits ,
 Sont toujours ceux que je préfère.
 Sous un bosquet , sous des lambris ,
 De triompher elle est bien sûre ,
 Les cheveux chargés de rubis ,
 Le front couronné de verdure.
 Près d'elle tout paroît charmant ;
 De tout elle fait l'ornement ,
 Et rien ne lui sert de parure.
 Si l'art quelquefois la séduit
 Dans le séjour de l'imposture ,
 Bientôt le sentiment l'instruit
 Et la ramene à la nature.
 Oui , c'est une onde que les vents

Troublent

Troublent pendant quelques momens ,
Mais dont la source est toujours pure.



N A R C I S S E ,

I M I T A T I O N D' O V I D E .

AU fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les bergers ne menoient leurs troupeaux ;
Rien ne troubloit jamais le crystal de ses flots ,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chasse , en ce riant séjour ,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore ,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté ,
Immobile & rêveur il demeure enchanté :
Il se contemple , il brûle , étonné de lui-même ,
Et prête un corps , hélas ! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs ,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs ,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre ,
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre ,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat

Qui des lys de son teint anime encor l'éclat.
 Se livrant par degrés au charme qui l'attire ,
 Il languit , il desire , & c'est lui qu'il desire :
 Il est tout à la fois l'amant , l'objet aimé ,
 Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
 Combien de fois , trompé par ces ondes perfides ,
 Leur donna-t-il en vain mille baisers avides !
 Malheureux ! il s'épuise en efforts superflus ;
 Il voudroit se saisir , & ne se trouve plus.
 Il ne fait ce qu'il voit , mais ce qu'il voit l'enflame ,
 Et l'erreur de ses yeux a passé dans son ame.
 Insensé ! que fais-tu ? quel objet te séduit ?
 Disparoïs , il n'est plus ; fuis de ces lieux , il fuit.
 Le sommeil ni la faim n'interrompt son ivresse ,
 Il ne sauroit quitter cette onde enchanteresse ;
 L'œil chargé de langueur , où brille encor l'espoir ,
 Il savoure à longs traits le plaisir de se voir ,
 Et sur l'herbe étendu , se soulevant à peine ,
 Il adresse ces mots à la forêt prochaine :
 Solitude profonde , asyle ténébreux ,
 Où tant d'amans discrets ont soupiré leurs feux ;
 Oui , j'en prends à témoin votre antique feuillage ,
 Depuis qu'à leurs secrets vous prêtez votre ombrage ,
 Et que vous les cachez dans vos sombres détours ,
 Avez-vous jamais vu d'aussi tristes amours ?
 Ce que j'aime se peint dans ces eaux trop fidelles ,

Et ses charmes trompeurs sont fugitifs comme elles.
 Qu'est-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux ?
 Ce ne sont point des monts, des rochers sourcilleux,
 Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
 C'est l'eau d'une fontaine, hélas ! qui nous sépare.
 Lui-même à mes desirs bien loin de s'opposer,
 Lorsqu'à ces flots émus je confie un baiser,
 De ma bouche enflammée il approche sa bouche :
 Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
 Que peu de chose nuit au bonheur des amans !
 O toi, qui que tu sois, viens calmer mes tourmens.
 Pourquoi donc me fuis-tu ? par quel destin contraire
 Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire ?
 Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix ?
 Des nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
 Que dis-je ! j'entrevois un rayon d'espérance :
 Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élançai,
 Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens,
 Et tes prompts mouvemens font l'image des miens.
 Tu ris lorsque je ris : sensible à mes alarmes,
 Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes :
 Tu rends geste pour geste, & même, en ce moment.
 Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
 Tu sembles me parler, & fidele interprete,
 Ce que ma bouche dit, ta bouche le répète.
 Trop douce illusion ! signes trompeurs, hélas !

Que je crois expliquer & que je n'entends pas !
 Mais je n'en puis douter , j'adore mon image :
 Quel amant dut jamais prétendre davantage !
 Je possède , je suis l'objet de mon desir ,
 Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
 Puissé-je être à jamais séparé de moi-même !
 Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
 Quel vœu pour un amant ! Je cede à ma douleur ;
 De mes jours malheureux l'amour seche la fleur.
 Déjà la mort s'approche , & j'y suis insensible.
 Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.

Il revient à la source , en prononçant ces mots ,
 Et trouble par ses pleurs la surface des eaux.
 Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
 Quoi ! tu me fuis , barbare , ah ! demeure par grace ,
 Dit-il , ah ! laisse-moi jouir de mon erreur ,
 M'enivrer de moi-même , & nourrir ma fureur.
 Oses-tu m'envier cette cruelle joie ?
 Ne pouvant rien de plus , au moins que je te voie.
 Il frappe en ce moment , & déchire son sein ;
 Les roses & les lys s'y confondent soudain.
 Vers l'onde colorée où se peint ce ravage ,
 Il se penche , & frémit en voyant son ouvrage.
 Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein
 S'exhalent dans les airs les parfums du matin ,
 Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire ,

Tel Narcisse languit , il succombe , il expire.
 Ce n'est plus ce pasteur , par écho préféré.
 Forces , couleurs , attraits , tout s'est évaporé.

La nymphe cependant , par lui si malheureuse ,
 Imite encor les sons de sa voix douloureuse.
 Hélas ! s'écrioit-il ; elle répète , hélas !
 Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras ;
 Et du fond de la grotte où gémit sa tendresse ,
 Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
 Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
 Sur le gazon épais tombe & meurt consumé.
 Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes ,
 Les feuilles de cyprès , les funebres offrandes ;
 Et déjà le bûcher , couvert de leurs cheveux ,
 Semble leur demander leur frere malheureux.
 On cherche en vain son corps , on n'en voit plus la trace :
 Narcisse disparoît , une fleur le remplace.



S A L M A C I S ,

I M I T A T I O N D' O V I D E .

D'UN antre solitaire une onde vive & pure
 Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
 Cette source est sacrée , & l'on n'y voit jamais
 Croître ces tristes joncs qu'enfantent les marais.

D'un ombrage éternel le printems la couronne ,
Et Flore n'y craint point le retour de l'automne.

Une nymphe indolente , en ces charmans réduits ,
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits ;
Un arc entre ses mains accable sa mollesse ,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa sœur lui dit souvent : viens te joindre à nos jeux ;
Salmacis , prends un arc ; Diane nous appelle ,
Arme-toi , viens , suis-moi , viens chasser avec elle.
Salmacis , fouriant avec tranquillité ,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.

Elle tresse tantôt sa blonde chevelure
Sur la rose & le lys éparse à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin ,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein ;
Et son œil , attaché sur leur crystal fidelle ,
S'y regardant toujours , s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obscure & dessèchent les fleurs ,
On la voit reposer sous un dais de feuillage :
Des bosquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort , tout se tait : les timides oiseaux
N'osent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphyr même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baisers amoureux & le vent de son aile.

Elle dort , & son sein doucement agité
N'oppose qu'une gaze à la témérité.

L'amante de Titon sur les gazons humides
Déploioit ses réseaux & ses perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin ,
La gorge demi-nue , & le regard ferein ,
Salmacis moissonnoit les doux présens de Flore ,
Encor tout humectés des larmes de l'aurore.
Soudain s'offre à ses yeux un berger plein d'appas ,
Et formé pour l'amour , qu'il ne soupçonnoit pas.
Charmant , il unissoit , doux & rare assemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge ;
Et la nature en lui , retardant le desir ,
Déroboit à ses sens les secrets du plaisir.
A peine Salmacis peut-elle se contraindre.
Le voir & soupirer , & desirer & craindre ,
Ces sentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux , jadis si doux , étincelent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les alarmes ,
Ses avides regards interrogent ses charmes.
Ce ruisseau qui souvent lui peignit sa beauté ,
Alors trop peu flatteur , est cent fois consulté.
Elle vole au berger , s'arrête , se retire :
La frayeur la retient , lorsque l'amour l'attire.
A travers le feuillage elle suit tous ses pas ,
Desire qu'il approche , & craint son embarras.

Elle s'avance enfin : jeune enfant , lui dit-elle ,
 Ah ! parlez ; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
 Descendez-vous des cieux pour orner ce séjour ?
 Si vous êtes un dieu , c'est le dieu de l'amour.
 Si vous êtes mortel , heureuse la maîtresse
 Qui de vous a reçu la première caresse !
 Elle voudroit pourfuivre : il se trouble , il rougit ;
 Mais son trouble lui sied , sa rougeur l'embellit.
 Elle exige de lui cette faveur légère ,
 Ces baisers qu'à sa sœur peut accorder un frère.
 Ah ! cessez , lui dit-il , que vois-je dans vos yeux ?
 Cessez , ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
 Salmacis en pâlit. Demeurez , je vous laisse ;
 Demeurez. . . . Elle fuit alors avec adresse ,
 Et derrière un buisson , d'où son œil peut le voir ,
 Elle observe l'instant de remplir son espoir.

Se croyant libre , il vole , erre dans la prairie ,
 Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie ,
 Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain ,
 Hasarde un pied craintif qu'il retire soudain ;
 Mais bientôt , abusé par leur charme perfide ,
 Sur ces bords enchantés devenu moins timide ,
 Il découvre à la nymphe , en quittant ses habits ,
 La jeunesse en sa fleur prête à donner des fruits.
 Ce ne sont point ces traits , cette expression mâle ,
 Et ces muscles nerveux qui fatiguoient Omphale ,

Ni de nos demi-dieux les brillans attributs ;
C'est le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne ,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne ,
Ou comme un bloc d'albâtre , où des ciseaux hardis
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en secret dévore tant de charmes ,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes ;
Tout , jusqu'à l'air si frais qu'on respire en ces lieux ,
Lui paroît autour d'elle embrasé de ses feux.
Rien ne la retient plus ; elle brûle , frissonne ,
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne ;
Le voile qui la couvre & pese à ses desirs ,
Détaché de son sein , flotte au gré des zéphyr ,
Et son œil , de sa flamme éloquent interprete ,
Est semblable au soleil que le crystal répète.

Oui , je te tiens , dit-elle ; & la nymphe à ces mots ,
Jette ses vêtemens , s'élançe dans les eaux.
Tour-à-tour elle emploie & la force & la ruse ;
Lui ravit des baisers , que l'ingrat lui refuse ;
Sous le voile de l'onde où ses efforts sont vains ,
Laisse errer au hasard ses caressantes mains ;
De ses flexibles bras l'enveloppe , le lie ,
S'enlace dans les siens , & cent fois se replie.
Tel le lierre , en naissant , sur la terre couché ,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.

L'amour qui rit en l'air des efforts de la belle ,
 Émousse encor l'organe interrogé par elle ;
 Et la nymphe , expirant de honte & de desirs ,
 Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
 Dieux , ô dieux , dans mes bras enchaînez le barbare ,
 Dit-elle , je mourrai plutôt qu'on m'en sépare !
 L'amour trop tard , hélas ! applaudit à ses vœux ,
 Et dans un même corps les confondit tous deux.
 Sur une même tige , ainsi l'on voit deux roses
 Mourir en même tems , en même tems écloses ;
 Ou tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux
 Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.

L E P I E D D E N E Z

D E S A M O U R S.

J E traversois les campagnes de Gnide ,
 On aime à revoir ce séjour :
 J'y vais encor d'un vol rapide ;
 J'ai l'aile un peu basse au retour.

A dix-huit ans qui peut : je les eus ; mais tout passe.
 N'importe , je vis là d'innombrables amours.
 Je ne peindrai ni fleurs , ni zéphyr sur leur trace ;
 Car en ces lieux quoi qu'on dise , & qu'on fasse ,
 Flore & Zéphyr ne regnent pas toujours.
 Nos petits dieux ailés célébroient leurs vacances ,

Carnaval , si l'on veut , tems des extravagances.
 Quand ils font désœuvrés, ces messieurs font cent tours,
 On le fait trop : mais enfin qu'on devine
 Quel étoit lors de la troupe enfantine
 Le caprice régnaut. Au gré de son humeur ,
 Chacun jetant carquois , fleches , armure ,
 D'une actrice applaudie , ou d'un célèbre acteur
 Avoit revêtu la figure ,
 Le maintien digne , & l'abord protecteur.
 L'un , en robe à grands plis flottante ,
 Très-gravement hissé sur un double patin ,
 Marchoit à pas comptés sur l'arene brillante :
 C'étoit Clairon en costume romain ;
 Un pauvre amour honteux jouoit sa confidente.
 L'autre , en gros gants de buffle , en habit écourté ,
 Avec un long sabre au côté ,
 Se distinguant par sa folie ,
 Ses tours d'adresse , & son regard malin ,
 Avoit sa tête ensevelie
 Sous la calotte de Crispin.
 Un petit furibond , le poignard à la main ,
 Effrayoit ses sœurs & sa mere ,
 Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain ,
 Autant qu'un amour peut le faire.
 Un sur-tout me toucha par son air languissant ;
 L'amour séduit & plaît , fût-il convalescent.

Je crus voir cet acteur , que le ciel nous ménage ,

Et vient de rendre à nos plaisirs ;

Semblable au lys , qui courbé par l'orage ,

Se relève , & renaît aux baisers des zéphyr.

Certains amours , déguifés en duchesses ,

Le fêtoient malgré fa langueur.

Il reprenoit quelque vigueur ,

Reconforté par leurs careffes ;

Et profitant de leur crédit ,

Aux oififs du canton dreflant une embuscade ,

Payoit à leurs dépens , en amours plein d'esprit ,

Le médecin qui le guérit ,

Et la beauté qui le rendit malade.

D'autres groupes plus loin fe jouoient à l'envi

Sur des tapis couleur de rofe.

Un amour folâtroit fous les traits de Luzzi ;

Et même au changement il gaignoit quelque chofe.

L'amour naïf , qui doubloit Doligni ,

Sembloit tout fier de fa métamorphofe.

Il en vint un ; il fut le bien venu :

Ce vrai lutin , parmi nos bons apôtres ,

Se pavanoit , & , quoique nu ,

Me paroiffoit plus paré que les autres.

Il les narguoit & les badinoit tous ;

C'étoit le bien-aimé des graces.

Les ris par efeadrons défiloient fur fes traces ,

Son nez sur-tout faisoit mille jaloux.

Lorsqu'en riant je l'examine ,

Vois , me dit-il , comme ils sont renfrognés ,
Comme ils ont l'air boudeur , comme ils me font la mine.

Les fots ont tous un pied de nez ,
Depuis que j'ai pris , moi , celui d'Alexandrine.



STANCES A L'AMOUR,

*Adressées à une jolie femme qu'on ne voyoit qu'à
travers des rideaux.*

AMOUR , tu me poursuis encore ,

Moi , déserteur de tes drapeaux !

Amour , tout l'univers t'adore ,

Laisse un seul mortel en repos.

Près de mon solitaire asyle ,

Respire une jeune beauté :

Quel écueil pour un cœur tranquille... ,

Qui ne l'a pas toujours été !

Je la vois... & la vois à peine ,

A travers ses rideaux jaloux.

L'air qui se balance entre nous ,

Est parfumé de son haleine.

En quittant les bras du sommeil ,

Dieux , que Zélis est fraîche & belle !

Quel plaisir de suivre auprès d'elle

L'amoureux progrès du réveil !
 Ses yeux demi-clos étincellent ,
 Quoique de langueur abattus :
 Par leur lassitude ils révelent
 Les doux baisers qu'ils ont reçus,
 Mais lorsque ses cheveux d'ébène
 Voilent négligemment son sein ,
 Malheur à l'œil qui se promène ,
 Et se permet quelque larcin !

Amour , ton adresse est extrême,
 Lorsqu'en apparence il te nuit ,
 Ce voile est un attrait lui-même ;
 Il cache moins qu'il n'embellit.

Zélis n'a rien qui n'intéresse.
 Fuyant les prestiges de l'art ,
 Elle n'éteint point sous le fard
 Le coloris de la jeunesse.

Si je lui compare le lys
 Qu'avec la rose j'entrelace ,
 Zélis emporte encor le prix ;
 Le lys meurt , la rose s'efface :

Lorsque sous le tact séducteur
 Sa lyre amoureuse murmure ,
 C'est un concert dont la nature
 A placé l'écho dans mon cœur.

Amour , amour , le péril presse :

Par-tout le piège est sous mes pas.
 Si tu n'éloignes tant d'appas ,
 Que va devenir ma sageffe ?
 Que dis-je , & que fais-je , insensé !
 Ne tiens compte de mes alarmes.
 Qui t'implore contre ses charmes ,
 Ne veut jamais être exaucé.

L E S D E U X
 F L E U R S R I V A L E S.
 A E G L É.

JALOUSE de ton choix pour la reine des fleurs ,
 Dans tes jardins une triste immortelle ,
 Rampant au pied d'une rose nouvelle
 Encor dans son bouton peint de vives couleurs ,
 Lui disoit ce matin : „ ah ! garde-toi d'éclorre ;
 „ Ignorest-tu quel sera ton destin ?
 „ Crains de t'épanouir ; crains les pleurs de l'aurore ,
 „ Qui préparent ta chute , en parfumant ton sein ;
 „ Et sans te prévaloir des carettes de Flore ,
 „ De l'humble violette apprends l'art de jouir :
 „ Elle aime mieux s'enfevelir sous l'herbe ,
 „ Cacher au jour les larcins du zéphir ,
 „ Que d'étaler cette tige superbe ,
 „ Cet éclat orgueilleux qu'un souffle peut ternir.

La rose lui répond : „ apprends à me connoître :
 „ Ne fût-ce qu'un instant , régner est un plaisir.
 „ Mon destin par toi-même est envié peut-être ;
 „ La main d'Églé va bientôt me cueillir.
 „ Je vais orner son sein , y briller , y mourir ;
 „ Et ce trépas vaut bien qu'on s'empresse de naître.

PORTRAIT D'ISMENE.

AMOUR , commence le tableau.

Qu'il fera beau , s'il est fidele !

Voilà les couleurs , le pinceau :

Et dans mon cœur est le modele.

L'ouvrage est digne de ta main ;

C'est à l'amour à peindre Ismene.

Sur l'albâtre d'un front serein

Trace deux jolis arcs d'ébene.

Plus bas dessine un œil charmant ,

Cet œil trop rigoureux peut-être ,

Qui , tour-à-tour fier & touchant ,

Défend le desir qu'il fait naître.

Peins le plus amoureux zépher

Semant de fleurs ses levres closes ;

Mais viennent-elles à s'ouvrir ,

Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspens ses cheveux ,

Et

Et tresse-les en diadème ;
Laisse-les flotter , si tu veux ;
Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De sa taille noble & légère ,
Peins la plus agile bergere
Qui cherche ou qui fuit les amours.

De son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret :
Peins ce qu'il dit , ce qu'il promet ;
Moi , je peindrai ce qu'il inspire.

Acheve , arrondis ce beau sein ,
Où tu cesses d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête , & baise ton ouvrage.

REPRÉSENTATION

A madame de . . . qui me remettoit à deux ans.

DEUX ans ! deux ans ! y songez-vous ?
Hélas , songez-vous bien , madame ,
Dussé-je vous mettre en courroux ,
Que lorsqu'un bel œil nous enflame ,
Deux jours même font trop pour nous ?
Deux ans ! Dieu , quelle traversée !

Oui , près de ce triste Lignon ,
Dont la source est encor glacée
Par les soupirs de Céladon ;
Sur cette rive délaissée ,
Où des bergers d'un mauvais ton ,
Fiers d'un pénible apprentissage ,
Bénissoient leur sot esclavage ,
Et mouroient par discrétion ;
Jamais Iris , jamais Aminte ,
N'usèrent de tant de rigueur :
C'est trop d'un siècle de contrainte ,
Pour un seul instant de bonheur.
Allons , d'une loi trop sévère ,
Adoucissez l'austérité :
Ce demi jour qui nous éclaire
Favorise la volupté.
Quel enchantement ! quel délire !
L'amour colore votre teint ;
Dans ces fleurs c'est lui qu'on respire ;
Dans le souffle de ce Zéphyre
Il vient rafraîchir votre sein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux ?
Il vous appelle , il vous invite :
Il tient la couronne d'élite
Qui ceint le front de ses héros.

Cédez enfin ; tout vous en presse ,
 Nous sommes seuls , & j'ai vingt ans.
 On ne peut mieux prendre son tems
 Pour bien placer une foiblesse.

L'HOMME DÉTROMPÉ,
 CONTE MORAL.

DA N S ce chaos , que l'on nomme Paris ,
 Monrose , orné des graces du bel âge ,
 De la richesse y joignoit l'avantage :
 Il avoit tout , chevaux , bijoux , habits ,
 Et de son esprit même il faisoit quelque usage ,
 C'est beaucoup à vingt ans : & sensible & volage ,
 Il ne marchoit jamais qu'escorté par les ris.
 Il étoit brave & brillant à la guerre ,
 Plaissant sur-tout , disant de très-bons mots ,
 Et se moquant d'un sot atrabilaire
 Qui se bat tristement , & se croit un héros.
 Le fort n'avoit pour lui qu'une douce influence ,
 Églé le fit marquis , Bélise colonel ,
 Ce qui vaut mieux que maréchal de France.
 C'étoit un reflux éternel
 De plaisirs , de faveurs , que fixoit sa présence :
 Sa toilette plioit sous mille billets doux ,

372 M E S F A N T A I S I E S .

Chaque jour ajoutoit des fleurs à sa couronne ;

Il ne pouvoit suffire aux rendez-vous ;

Il eût fait un cocu sur les degrés du trône.

En vain tous nos Plutus payoient argent comptant ;

Monrose avoit crédit auprès de leurs Lucreces.

Il gagnoit leur argent , leur souffloit leurs maitresses ,

Et les combloit d'honneur , en les désespérant.

Il amusoit les grands , sans basse complaisance ,

Déridoit une altesse , & même une éminence.

Il leur laissoit leurs cordons fastueux ,

Leur étiquette & leurs jours d'audience ;

Mais lorsqu'il falloit plaire , avoit le pas sur eux.

Encor tout étourdi de sa bruyante ivresse ,

Monrose un jour s'avisa de penser ;

Car on finit par où l'on devoit oommencer ,

Et c'est toujours l'erreur qui mene à la sagesse.

Il pensa donc. Un vuide affreux

S'entr'rouvit sous ses pas , il vit fuir le prestige ,

Surprit le froid dégoût sous le masque des jeux ;

Et sentit bien , après un long vertige ,

Qu'il étoit ennuyé , c'est-à-dire , ennuyeux.

Il soupire , il se craint ; il se cherche , il s'évite.

Son cœur est déjà vieux , il faut le rajeunir.

Quand l'oiseau voit le piège , il prend soudain la fuite ,

Monrose prend la poste , & poursuit le plaisir.

Le plaisir l'attendoit dans le fond d'une terre

Qu'entourent d'immenses canaux,
 Où la nature solitaire
 Se plaît au fond des bois & sur le bord des eaux.
 Il ordonne, il projette, il conduit des travaux,
 Il a pour compagnons & Montagne & Voltaire.
 Il eut mille flatteurs, il a quelques amis,
 Quelques femmes sans ton, & peu des beaux-esprits.
 Il dort, il fait du bien, & sur-tout il digere,
 Et dit à son réveil, en se frottant les yeux,
 Qu'un homme aimable est loin d'un homme heureux !

BILLET A M. DE PÉZAY.

En lui envoyant l'ASTRÉE.

Q U O I, libertin, tu veux lire l'Astrée,
 Ce code doucereux, rédigé par l'ennui,
 Où de Durfé la plume timorée
 Nous trace un vieil amour que l'on fesse aujourd'hui !
 Tu vas y voir un Céladon transi,
 Des glaces du Lignon sauvé par des bergeres ;
 Petit pasteur en héros converti,
 Parcourant du Forez les rives solitaires,
 Qui fait rougir & n'a jamais menti ;
 Qui, froid adorateur de sa belle maitresse,
 Toujours laisse envoler l'instant qu'il faut saisir,
 Confie aux seuls échos sa dolente tendresse,

Et consume en respects les momens du plaisir ?

Laisse , crois-moi , ces archives antiques.

On prétend que nos bons aïeux

Ont admiré ces peintures gothiques ;

Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.

Je l'avou'rai , quoi qu'on en dise ,

Je suis pour l'amour d'à présent.

Il pleure , il rit , se masque , se déguise ;

Il est fripon , mais il est amusant ,

Philosophe bien plus ; chacun l'est à sa guise.

Il désarme en riant l'altière dignité ,

Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un maître ,

Badine avec la majesté ,

Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.

C'est fort bien fait ; tel est l'art de jouir.

Le desir est , dit-on , insolent , téméraire.

L'amour est enfant du desir ,

Il doit ressembler à son pere.



B I L L E T

AUX DANSEUSES DE L'OPERA. (*)

DE Terpsicore chastes sœurs ,

Un impudent , ciel ! quel outrage !

(*) Il couroit contre elles une fatyre , dans laquelle on leur disoit des vérités dures.

A, dit-on, censuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge,
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la nature :
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monstres du magasin :
Évoquez les dieux & les diables ;
Ils sont tous vos humbles valets.
Qu'ils vengent vos talens aimables,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire ?
Si par fois, sous l'œil d'un mystère,
Vous dupez quelque sot Midas,
Ou quelque vieux atrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant mousquetaire ;
Ce sont vos droits, je les révere ;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'amour vous défend la décence ;
Il vous forma dans sa clémence,
Pour présider à ses plaisirs.



B I L L E T

A U N J O U R N A L I S T E .

J'AI lu ce que vous avez dit
De mes lambeaux épistolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.

Mais que les vôtres me font cheres !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ses filets ,
Et me bercer de ses chimeres.

Soudain avec dextérité
Une critique délicate ,
D'un ton qui m'instruit & me flatte ,
Me vient offrir la vérité.

Que vous la rendez séduisante !
J'ai cru la voir dans sa beauté :
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'est le goût qui la présente,
Sous nos berceaux l'arbre étalé
Doit sa vigueur à la nature :
Mais il doit au moins sa parure
Aux soins de l'art qui l'a taillé.

J'aime l'éloge & je l'oublie :
Je me souviens de la leçon ,

L'un plut à ma coquetterie ,
Et l'autre plaît à ma raison.

É P I T R E

A M. Helvétius , pendant son séjour à Berlin.

T ON aimable philosophie
Fait briller ses rayons sur moi :
Je m'arrache à ma léthargie ,
Et je vais revivre pour toi.
Ainsi le paresseux reptile ,
Dans son obscur & froid asyle ,
Par les feux du jour ranimé ,
Étale cent couleurs nouvelles ,
Et fier de l'azur de ses ailes ,
Sort du tombeau qu'il s'est formé.

Heureux mortel , que je t'envie ,
D'habiter ces bords florissans ,
Où ce n'est point à ses dépens
Qu'on fait éclater son génie ,
Où l'on ne craint point la manie
Des décrets & des mandemens ,
Épouvantails de ma patrie !
Tu le vois , le connois enfin ,
Ce roi , dont la main protectrice
Des arts protege le destin ;

Ce roi qui se leve matin ,
 Et va commander l'exercice
 A tous les houzards de Berlin ;
 Qui , des cours perçant le mystere ,
 Quand il le faut , peut les braver ,
 Et par l'esprit fait achever
 Ce que le sabre n'a pu faire ;
 Qui , tandis que cent fainéans
 Lassent les oreilles divines
 De leurs pieux nazillemens ,
 Et ronflent en chantant matinés ,
 Retiré seul dans son palais ,
 Souvent , la nuit , veille en bottines ,
 Et rêve au bien de ses sujets.

Mais si ton bonheur est extrême ,
 Qu'il se félicite à son tour ,
 De pouvoir fixer dans sa cour
 Un sage que Minerve même
 Voulut disputer à l'amour ;
 L'auteur d'un écrit plein de flame ,
 Qui fut , dans ses tableaux brûlans ,
 Relever le trône des sens ,
 Pour doubler les plaisirs de l'ame ;
 De mille masques différens
 Dépouille l'orgueil qui murmure ;
 Va , d'une main légère & sûre ,

Sonder nos plus secrets penchans ;
Et montre à l'esprit qu'il épure ,
La nudité de la nature
Qu'on détruit sous les ornemens ;
Enfin ce mortel vrai , sensible ,
Dont l'œil de pleurs est humecté ,
Quand il voit le spectacle horrible
D'un malheureux persécuté ,
Qui , jaloux d'ennoblir son être ,
Veut , non content de la connoître ,
Servir encor l'humanité ;
Ne se borne point à l'usage
D'une oisive & froide raison ,
Et sent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.

De Potzdam jardins fortunés ,
Bois solitaire , heureux ombrage ,
Bosquets de palmes couronnés ,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels favorisés des dieux ,
C'est là que le chêne orgueilleux
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de son feuillage ;
Que tout se pare & s'ennoblit ;
Que la nature s'embellit
Sous l'œil d'un monarque & d'un sage.

Au sein d'un auguste repos
 C'est là que Frédéric respire,
 Et qu'après ces brillans travaux
 Qu'exige le soin d'un empire,
 L'homme va rire du héros.

Là, sans ivresse & sans délire,
 Des souverains pesant les droits,
 Licurgue vient créer des loix,
 Amphion vient toucher la lyre.

Avec les maîtres des humains,
 Moi, j'aimerois assez à vivre
 Dans le moment qui les délivre
 Du sceptre qui charge leurs mains.
 Les beaux-esprits, je les révere,
 Quand ils sont doux & bienfaisans,
 Et lorsque chez eux l'art de plaire
 Prête un nouveau charme aux talens.
 Mais aux beaux-esprits redoutables
 A nuire consumant leurs jours,
 Mais aux rois qui le sont toujours,
 Il est cent mortels préférables,
 Qui, sans talens & sans grandeurs,
 Ont, avec les plus douces mœurs,
 Des estomacs infatigables ;
 Enivrent jusqu'à leurs censeurs ;
 De l'amitié sentent les charmes,

Et , sachant vivre fans alarmes ,
Savent mourir fans confesseurs.

Que dis-je ! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis.

Te parlerai-je de Paris ?

Qu'a-t-il de nouveau pour un sage ?

Il est tel que tu l'as laissé ,

Aujourd'hui fou , demain sensé ,

Et s'ennuyant , selon l'usage.

On y voit des fots rengorgés ,

Des bégueules très-agréables ,

Et des enfans sans préjugés ;

De grands seigneurs bien dérangés ,

Se donnant les airs d'être affables ,

Des protecteurs impitoyables ,

Qui vont quêtant des protégés.

Profondément on déraisonne ;

On siffle , on prône tour-à-tour.

On s'idolâtre sans amour ;

Le François se perfectionne

Et se corrompt de jour en jour.

Mais sans doute la renommée

Aura fait passer jusqu'à toi

Le deuil de la scène alarmée ,

Et notre universel effroi.

Peuple charmant , peuple folâtre ,

Que tous ces traits te peignent bien !
 Paris , qui ne tremble pour rien ,
 Trembloit déjà pour son théâtre ;
 Déjà la sublime Clairon ,
 Hélas ! que Dieu nous le pardonne ,
 Sous le guichet d'une prison ,
 Avoit abaissé sa couronne.
 Le Kain , Brisard , dans leurs transports ,
 Trop vifs , trop indiscrets peut-être ,
 Etoient tout prêts à disparaître ,
 Pour soutenir l'honneur du corps.
 Moi , je les excuse sans peine ;
 Un peu d'orgueil sied aux talens.
 Comment eût permis Melpomene ,
 Que l'on fit faire sur la scène ,
 Devant des spectateurs décens ,
 Le beau récit de Thérámene
 Par un faiseur de faux sermens ? (*)
 Ce tourbillon & cette ivresse ,
 Ce tableau mouvant m'intéresse ;
 Et lorsque j'ai bien épuisé
 Ce long reflux de bagatelles ,
 Quand j'ai bien fatigué mes ailes ,
 Je revois mes tilleuls fideles ,

(*) C'est ce dont on accusoit injustement sans doute l'acteur chargé des récits. Cette anecdote est trop récente pour avoir besoin d'explication.

Et je me crois défabusé.

C'est dans ce champêtre hermitage,
 C'est dans ce paisible jardin,
 Que la nature, au front ferein,
 Venant m'inviter à l'ouvrage,
 Me met l'arrosoir à la main.
 Là je vois l'amitié sourire
 À mes projets, à mes travaux :
 Lorsque l'ame est dans le repos,
 C'est l'amitié qu'elle desire ;
 Elle & son frere désormais
 Entretiennent ma douce ivresse.
 Dans ma retraite enchanteresse
 Ils ont toujours un libre accès.
 Quand elle viendra sous tes traits,
 Nous y recevrons la sageffe.



R O N D E

*Pour un souper où se trouvoient deux jeunes
 personnes pleines de talens.*

AIR : *Enfans de quinze ans.*

B U V O N S , rions , jusqu'au matin ,
 Saisissons l'instant du bel âge :
 La raison , au regard chagrin ,

384 M E S F A N T A I S I E S .

**Est folle , à force d'être sage.
On peut égayer ses sermons ,
Par mille jeux , par des chansons.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos mamans.**

**On badine avec les amours
Sans bleffer en rien la décence :
S'aimer bien & s'aimer toujours ,
C'est la véritable innocence.
L'autre n'est rien qu'un jeu de l'art ,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos mamans.**

**La gloire plait aux jeunes cœurs ,
Et de vous deux elle dispose.
Vous négligez les humbles fleurs ,
Pour la palme qu'elle propose ;
Mais qu'il est doux de marier
Quelques brins de myrte au laurier !
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos mamans.**

**A la rose dans son bouton ,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'amour est le doux rayon**

Par

Par qui la rose doit éclore.
Ce n'est pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.

Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos mamans.

Je ne veux point vous alarmer ,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il fera tems d'aimer ;
Aujourd'hui ne songeons qu'à rire.
Lorsque l'on aime , adieu les jeux ;
On ne rit plus , on fait bien mieux.

Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos mamans.

DÉLIRE NOCTURNE.

Traduit d'un auteur Irlandois.

T A N D I S que le dieu du repos
De son aile molle & légère
Careffoit ta belle paupiere ,
Et l'humectoit de ses pavots ,
Tandis que les rians mensonges
Te peignoient encor mes desirs ,
Qu'autour de toi , l'essain des songes ,
Sans bruit , éveilloit les plaisirs ;

Resté seul , la tête échauffée
De métaphysique & d'amour ,
Je bravois les traits de Morphée ,
En rêvant j'attendois le jour.
J'osois , philosophe nocturne ,
A l'univers donner des loix :
De Minos usurpant les droits ,
Je confondois dans la même urne
Le sort des sujets & des rois ,
Et dans mon réduit taciturne ,
Tout étoit soumis à ma voix.
Ainsi m'érigeant en arbitre ,
Je fens s'ébranler la maison ;
J'entends siffler dans chaque vitre
Le siffre aigu de l'aquilon.
Je jure six pas à la ronde ,
A l'abri de mon paravent ;
Et le réformateur du monde
Est aux prises avec le vent.
Soudain sur un char diaphane ,
Par deux chérubins éclairé ,
Descend dans mon humble cabane ,
Un bel objet , bien éthéré ,
Qui dans son attirail sacré
Mêle un tant soit peu du profane ,
Que de tout tems j'ai préféré.

De sa guimpe Zéphyr dispose ,
 Son regard est un doux rayon ,
 Sa bouche a l'odeur de la rose ,
 Et sa gorge en a le bouton.
 Un pied charmant & sans chauffure ,
 Me parut un échantillon
 Du plus voluptueux augure :
 Je crus que le ciel tout exprès
 Me fuscitoit cette aventure ;
 Et déjà je me préparois ,
 Pour me soumettre sans murmure
 A ses respectables décrets.

N'approche pas , je suis * * *
 Dit-elle , une fainte d'honneur ,
 Très-bavarde , ne t'en déplaïse ,
 Et qui , connoissant ton humeur ,
 Vient ici jafer à son aise ,
 Quoique tu fois un grand pécheur ,
 Fort menacé de la fournaïse.
 Du monde ardens restaurateurs ,
 Nos bonzes que je multiplie ,
 Grace à ma réforme établie ,
 Sont devenus encor meilleurs ,
 Et dans leurs ferventes ardeurs ,
 Triplant toujours leur exercice ,
 Forment une fainte milice

Beaucoup plus digne de nos sœurs.
 Les philosophes & les sages ,
 M'adressent leurs doctes hommages ;
 Ils ont honoré mon tombeau.
 Leur culte n'a rien qui m'étonne ,
 De Fani je suis la patronne ;
 Voilà mon titre le plus beau.
 Elle en auroit dit davantage ;
 Mais moi qui m'enflammai soudain ,
 J'interrompis ce verbiage ,
 Et voulus me rendre certain
 Si cet aérien corfage
 Étoit solide sous la main.
 Mon âge méconnoit la crainte ,
 L'affaut ne m'épouvante pas.
 Je cours , je m'élançe , & la sainte
 Devient une ombre entre mes bras ;
 Elle s'évapore , qu'y faire ?
 Les mortelles valent bien mieux
 Que ces saintes que l'on révere.
 Sa fuite ne m'afflige guere.
 Qu'elle se tienne dans les cieux ;
 Mais toi , demeure sur la terre.



A M. D E

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

V O U S voulez , pour un foible outrage ,
 Que j'aïlle sonner le tocsin ,
 Afficher avec étalage
 Un ressentiment enfantin ,
 Et me venger en écrivain ,
 Quand je puis m'amuser en sage ?
 Ma foi , je n'ai point ce courage.
 A mon drame un peu brusquement
 J'ai voulu donner la naissance :
 Le public eut la complaisance
 De m'en dire son sentiment ,
 Et de m'avertir , en bâillant ,
 De mon défaut d'expérience ;
 J'ai cédé par reconnoissance
 Aux vœux de ce juge indulgent ,
 Et nous voilà quittes , je pense.
 Après cet accommodement ,
 Dans l'arene irois-je descendre ,
 Remuer une triste cendre
 Qui repose paisiblement ?
 C'est trop exiger , trop prétendre ;
 Laissons mon drame , s'il vous plaît.

C'est bien assez de l'avoir fait ,
 Sans qu'il faille encor le défendre.

Que j'aime la sérénité
 De l'apatique Fontenelle !
 Je veux le prendre pour modèle ,
 Au moins dans sa tranquillité.
 Le bon homme , selon l'usage ,
 Fut par les fots persécuté.
 Déjà sifflait sur son passage
 La triste médiocrité.
 Ses yeux se détournoient à peine ;
 A peine il entendoit leurs cris :
 Il se fauvoit , par le mépris ,
 Des tourmens que donne la haine.
 Enfin , très-dispos & très-vieux ,
 Dans un calme voluptueux
 Il mourut , sans daigner confondre
 Les fots , qu'il dût bien étonner ,
 Et qui n'ont pu lui pardonner
 D'être ainsi mort , sans leur répondre.

A M. ROUSSEAU

Sur ses différens ouvrages.

ARISTARQUE éloquent & sage quadrupede ,
 J'aime assez tes sermons ; mais ils sont superflus.

L'homme est sur ses deux pieds; c'est un mal sans remède.

Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.

Le monde a pris son pli. Le triste Diogene,

Fameux par son orgueil qu'on nous a peint en beau,

Par sa lanterne & son tonneau,

Étoit sifflé par les plaifans d'Athenes.

Montre-moi, si tu peux, formidable censeur,

Les merveilleux effets de tes vagues systêmes,

Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.

Tous les François t'ont lu, les François sont les mêmes.

Dans le sein bruyant de Paris

Je vois toujours la fortune inégale,

Malgré tes sublimes écrits,

Verfer sans choix les dons de sa faveur vénale.

Tu nous as dit cent fois : „ les sciences, les arts

„ Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.

„ Écoutez, citoyens, fuyez de vos remparts.

„ Troupeau d'êtres pensans confusément épars,

„ Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,

„ Vers la terre abaissez vos sublimes regards :

„ Broutez, ô mes amis, & suivez la nature.

„ Oubliez, oubliez que Corneille exista,

„ Ne vous souvenez plus des beaux vers de Racine.

„ Qu'ont-ils fait ces fléaux nés pour votre ruine ?

„ Que leur doit l'univers ? Athalie & Cinna ?

„ Ils ont tracé dans de coupables rimes,

„ Que maint acteur sur la scène à nona ,
 „ Le roman des vertus & l'histoire des crimes...
 Tu me fais rire. . . A quoi sert ce courroux ?
 Je les préfère à toi , leur empire est plus doux.
 Plains en silence , au fond de ta cabane ,
 Plains nos travers sans cesse renaissans ;
 Ce peuple léger & profane ,
 Fourmillière de fots qui chérit les talens ,
 Qui conserve ses goûts , quand Rousseau les condamne.
 Ah ! je t'entends encor : „ Confiné dans les bois ,
 „ Du grand tout , me dis-tu , j'observe l'harmonie ,
 „ Le jeu mystérieux & les secrètes loix. }
 „ La nature pour moi dévoile son génie ,'
 „ Et les humains vont entendre ma voix :
 „ Pour être heureux , ils n'ont qu'un pas à faire.
 „ Au lieu des riens brillans qui couvrent leur misère ,
 „ On leur offre des jours paisibles & fereins ,
 „ Des antres , des rochers & de gras pâturages ,
 „ Des femmes sans pudeur , des plaisirs bien sauvages,
 „ De vastes champs défrichés par leurs mains ,
 „ Et l'abrutissement envié par les sages.
 „ Les barbares qu'ils font , ils détournent les yeux ;
 „ Corrupteurs l'un de l'autre, ils restent dans leurs villes,
 „ Ou , s'ils vont habiter de champêtres asyles ,
 „ Ils y portent leurs mœurs & leur masque avec eux.
 „ Tilleuls , n'étendez plus votre odorant ombrage :

» Affervis déformais au tranchant des ciseaux ,
 » Un monstre . . . un jardinier va tondre vos rameaux.
 » Fuyez l'abri de ce feuillage ,
 » Antiques rossignols : sous ces tristes berceaux
 » Qu'ont-ils besoin de votre doux ramage ?
 » N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux ?
 » N'espérez plus , naïades fugitives ,
 » Promener sur des fleurs le crystal de vos flots.
 » Ah ! libres autrefois , mais aujourd'hui captives ,
 » D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux

Eh ! mon ami , mon cher cynique ,

Tâche d'humaniser ton austere bon sens.

Au sortir d'un jardin , d'un bosquet symétrique ,

Ne peut-on contempler le spectacle des champs ?

Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires :

O Minerve ! préside à ses soins bienfaisans.

Il n'a pu corriger les peres :

Il veut élever les enfans.

Que de fages , grand Dieu , pour la race future !

Je vois un peuple tout nouveau ,

Des préjugés chassant la foule obscure.

Le jour se lève , & le divin Rousseau ,

Le créateur d'Émile , ajoute à la nature.

O que j'aime à te voir dans ton emploi sacré ,

De langes , de maillots noblement entouré ,

Mêler tes jeux à ceux de ton pupille ,

Ce marmot fortuné, philosophe d'un jour ;
 Lui prodiguer ton héroïque amour ,
 L'embéguiner toi-même , & d'un regard tranquille
 Parcourir le beau sein qui doit nourrir Émile !
 Hommes ! ce n'est point vous qu'on veut endoctriner ;
 Rousseau s'est réservé pour un plus bel ouvrage :
 Le hochet de l'enfance est dans les mains du sage ;
 C'est elle désormais qu'il prétend gouverner.

Premier âge que je regrette !

Ciel ! qu'Émile est heureux , & que son sort est beau !
 Socrate balbutie autour de son berceau :

L'un réfléchit , tandis que l'autre tette.

Quel contraste sublime & quel riant tableau !

Mère , dont l'instinct seul dirige la tendresse ,

N'espérez point par de vulgaires jeux ,

Exercer votre Émile & sa mâle jeunesse.

Voyez-le s'échapper , & fuir loin de vos yeux ,

Déployer de ses nerfs la rustique souplesse ;

Émule d'un chevreuil , & non pas de Vestris ,

Gravir sur un rocher où Jean-Jacque est assis ,

Pour applaudir à son adresse.

Voyez-le soulever de pénibles fardeaux ;

Accoutumer ses mains à de grossiers travaux ;

Niveler , labourer sous l'œil de la sagesse ,

Et comme sur la terre habiter sous les eaux.

Sur son front bafané quelle aimable rudesse !

Petit pâtre charmant, tu n'as point de rivaux !
 Mais ce n'est rien encore : au fond d'une boutique
 Je vois monsieur Émile avec un tablier ,
 D'un œil affable accueillant la pratique ,
 Achever une mule ou finir un soulier.

Tout sage citoyen doit favoir un métier ;
 A l'état, à lui-même il doit payer sa dette ;
 Mais qu'il ne soit ni peintre ni poète ;
 Un poète , bon Dieu , vaut-il un cordonnier ?
 Il ne falloit donc pas , même dans ton ouvrage ,
 Prodiguer les vives couleurs

De cet art séduisant que ton orgueil outrage :
 Pourquoi lui dérober sa parure & ses fleurs ?
 C'est toi qui vas parler. „ Dans sa carrière immense ,
 „ Tout rayonnant de feux l'astre du jour s'élance.
 „ Un point brillant s'échappe & part comme un éclair ;
 „ Il remplit à l'instant les vastes champs de l'air.
 „ Leur voile ténébreux se replie & s'efface ,
 „ L'homme sent dissiper les langueurs de la nuit ,
 „ Il s'éveillé , il admire , en mesurant l'espace ,
 „ La majesté d'un monde à ses yeux reproduit.
 „ La verdure a repris une fraîcheur nouvelle :
 „ La mobile rosée en rubis étincelle
 „ Sur l'émail velouté des fleurs ,
 „ Et réfléchit à l'œil attentif & fidelle
 „ L'éclat de la lumière & l'éclat des couleurs.

» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie !

» De nos forêts hôtes harmonieux ,

» Vous saluez en chœur le pere de la vie ;

» Vous apprenez à l'homme à célébrer les dieux.

Crois-tu donc avilir ce céleste langage ,

Ce délire , ce feu divin

Que tu fais diriger avec tant d'avantage ,

Quand il vient embraser ton sein ?

Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain ,

Notre bon La Fontaine à mes yeux est un sage :

Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;

Il instruit en riant , & j'aime mieux enfin

Les folâtres leçons de maître Jean Lapin ,

Que les arrêts d'un précepteur sauvage ,

Qui me dégrade , qui m'outrage ,

De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage ,

Et veut remettre au gland le pauvre genre humain.

Mais retournons sur les traces d'Émile.

Par des canaux secrets son sang élaboré

Bouillonne en flots pourprés dans un sein plus fertile ;

L'enfant n'est plus , & l'homme s'est montré.

A ses plaisirs l'univers s'intéresse :

Sophie est jeune , & doit avoir son tour :

Près de ses dix-sept ans , qu'est-ce que ta sagesse ?

Monsieur le gouverneur , faites place à l'amour.

L E P L A I S I R.

T E S yeux promettent le bonheur ,
Confirme leur langage ,
Va , le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fiere & sauvage.
Quand l'amant n'est point trompeur ,
Son triomphe est un hommage.
Sous l'aile du tendre Zéphir
Vois cette rose éclore ;
Vois son incarnat s'embellir
Des baisers de l'aurore ;
Jeune Églé , c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.
L'oiseau sous ses bosquets fleuris
Le peint dans ses caresses :
Lui seul donne aux amans chéris
Leurs nuits enchanteresses ,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux déesses.
Dieu charmant , veille à mon destin ,
Rends Églé moins cruelle ;
Laisse-moi mourir sur son sein ,
Et renaître pour elle ;
C'est là que je veux enfin
M'écrier , dieu ! qu'elle est belle !

V É N U S D É T R O N É E.

A MADAME DE TOURNI.

L'ENFANT qu'adore la terre,
 Le dieu que l'on nomme amour,
 Le front ardent de colere,
 A sa mere

Trop sévere
 Voulut échapper un jour.

Le voilà battant de l'aile,
 Et plein d'un secret ennui,
 Cherchant la Vénus nouvelle,
 Celle qui regne aujourd'hui,
 La bergere la plus belle
 Et la plus semblable à lui.

C'est Tourni qu'on lui propose;
 Il la voit, & dit soudain:
 De mes traits qu'elle dispose,
 C'est la rose

Fraiche éclosé
 Aux doux rayons du matin.

Disparoïs, fille de l'onde,
 Ne régente plus ma cour;
 Toi, si ton cœur me seconde,

Belle nymphe, dès ce jour
 Sois Vénus aux yeux du monde,
 Mais fois Pſyché pour l'amour. (*)

LES VENDANGES
 DE VÉNUS.

DANS l'isle de Cythere
 Vénus a ſon preſſoir
 Que d'une main légère,
 Les plaiſirs font mouvoir.
 On y puife ſans ceſſe
 Ce nectar précieux,
 Que verſe la jeuneſſe
 A la table des dieux.
 Cuve où l'on eſt à l'aiſe
 Plaît le mieux à Bacchus ;
 Ce goût, ne lui déplaiſe,
 Siéroit mal à Vénus :
 Le plus petit eſpace
 Renferme mille appas ;
 Le vin tient de la place,
 Le plaiſir n'en tient pas.
 Tout rempli d'allégreſſe ,

(*) Ces ſtances peuvent ſe chanter ſur l'air : Quand je
 vais au bois feulette. Gavotte de Rameau.

Comme on voit le glaneur
 Grapiller ce que laisse
 Le fer du vendangeur ;
 Armé d'une faucille ,
 Dans Cythere à son tour ,
 Le pauvre hymen grapille
 Les restes de l'amour.

Ennemi du mystere ,
 Bacchus cherche un séjour
 Que le soleil éclaire ,
 Et vendange le jour :
 Vénus aime le sombre
 Du plus secret réduit ,
 Elle se plaît à l'ombre ,
 Et vendange la nuit.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A M I S , dans quel lieu du monde
 Rit-on , chante-t-on aujourd'hui ?
 Qu'avec nous l'écho réponde :
 C'est à Berci , C'est à Berci.

Berci pour nous devient Cythere.
 Des amours c'est le rendez-vous ;
 Ils quittent le sein de leur mere ,

Pour

Pour venir jouer avec nous.

Brillantes nymphes de la scène ,
De fleurs couronnez vos bateaux ;
Noyons le chagrin & la peine.
Plaisirs , nagez entre deux eaux.

Bacchus nous verra du rivage ,
L'amour tiendra les avirons.
Vénus écartera l'orage ,
Pour qu'on entende nos chansons.

La jeunesse est de ce voyage ,
C'est la beauté qu'elle conduit ;
Et la beauté ne fait naufrage ,
Que quand la jeunesse s'enfuit.

La nuit sur ce bel hémisphère
Étend son crêpe , mais en vain.
Le plaisir ici nous éclaire ;
Il fera jour jusqu'à demain.

V E R S S U R S O I S S O N S ,

Traduits du latin, de la Monnoye.

SOISSONS , ta plaine fortunée

(*) Du bon Adam fut , dit-on , le jardin ;
C'est là qu'il végeait le long de la journée ,

(*) Vieux dicton du pays.

Tout ébahi sous les berceaux d'Éden ;
 Tandis que madame Eve , errante à l'aventure ,
 Sans ornement , sans feuille de figuier ,
 S'en alloit coqueter pour se défennuyer ,
 Et le laissoit bâillant admirer la nature ;
 D'un beau reptile à l'œil rusé ,
 Dressant sa crête d'or à travers la verdure ,
 Écouteoit le propos doux & symétrisé ,
 Et damnoit la race future ,
 Pour complaire au grand diable , en serpent déguisé.

(*) Un mortel aujourd'hui , qui pare la raison
 Que dégradâ le premier homme ,
 A fixé le bonheur près de ton beau vallon ;
 Les péchés qu'on y fait sont au moins de bon ton ,
 (**) De vrais péchés d'élus , permis en cour de Rome ,
 Et l'on auroit trop de confusion
 De s'y damner pour une pomme. (***)

(*) Intendant alors.

(**) Sans doute il avoit chez lui de jeunes femmes nouvellement mariées.

(***) On n'a garde d'approuver le ton léger qui regne dans cette pièce , dont on n'est que le traducteur.





É P I T R E

A M. LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée
pour mademoiselle * * *, à monsieur de
Richelieu.*

E G L É possède assurément
 Les attraits d'un joli visage,
 Joint au plus aimable talent :
 Mais la beauté, quand elle est sage,
 N'a point le crédit du moment ;
 A moins qu'un protecteur charmant
 Ne l'excite, ne la seconde,
 Et n'ose, scandaleusement,
 A ce vain tourbillon du monde
 Montrer l'éclair du sentiment.
 Voilà ce qu'on vous verra faire ;
 J'ai su toujours vous bien juger ;
 En faveur de l'art d'obliger,
 On vous pardonne l'art de plaire.
 Mettez-vous au courant du jour ;
 Changez, tous les mois, de maîtresse ;
 Ayez les ailes de l'amour,
 Et même sa scélératesse ;

Trompez avec délicatesse
 Toutes nos dames à leur tour ,
 Sans jamais croire à leur tendresse :
 Ce sont momens bien employés ,
 A l'acquit de la conscience ;
 Et pour peu qu'elle s'en offense ,
 Ces crimes là sont expiés
 Par un seul trait de bienfaisance.
 Vous dupe-t-on ? vous le rendez :
 Moi , je ferois ce que vous faites.
 Parmi ces plaintes indiscrettes
 De cœurs l'un de l'autre excédés ,
 Soyez toujours ce que vous êtes ,
 Et très-volage en amourettes ,
 Et très-solide en procédés.
 Oui ; sur vous Églé se repose ,
 Les graces gagneront leur cause ,
 Puisque c'est vous qui la plaidez.

Richelieu , qui , dans son automne ,
 Garde tous les goûts du printems ;
 Richelieu , qui ceint la couronne
 Et des guerriers & des amans ,
 Doit être juste pour les belles ,
 En faveur des doux souvenirs
 Qui l'accompagnent auprès d'elles ,
 Et qui sont encor des plaisirs.

Loin d'être sourd à votre instance ,
 Son cœur en doit être flatté ,
 Il a tant féduit la beauté !
 Il faut bien qu'il la récompense ,
 Et change ainsi de volupté.

Ces demoiselles de la scène
 Briguent-elles quelques faveurs ?
 Elles font l'échange des leurs
 Avec celles de leur Mécène.
 Églé n'entend rien à cela ;
 Elle a des mœurs , l'infortunée !
 Et je fais que cet avoir-là
 Ne vaut rien au bout de l'année :
 Mais , en plaignant sa destinée ,
 Le maréchal l'excusera.

A ce prix , puisse-t-il sans cesse
 Poursuivre ses galans exploits ;
 Chaque matin voir sous ses loix
 Défiler l'amour , la jeunesse ,
 Avec un essain de minois
 Qui présentent à son ivresse
 Le piquant embarras du choix !
 Puisse-t-il moissonner encore
 Les fleurs de l'arrière-saison ;
 Vieillir enfin , comme Titon ,
 Entre les bras d'une autre Aurore !

 P O R T R A I T .

L'AMOUR tendre , l'amour fripon ,
 L'amour qui rêve , ou qui badine ,
 Tous les amours , par peloton ,
 Vinrent pour peindre Alexandrine.

L'un dessine , d'un air vainqueur ,
 Ces yeux , où lui-même il se blesse ;
 Et prêt à peindre leur langueur ,
 Il est distrait par leur finesse.

Celui-ci tâche de saisir
 Ce nez qui fait tourner les têtes ,
 Et qui ne semble conquérir
 Qu'afin de narguer ses conquêtes.

Cent fois échappe le pinceau :
 Non , ce nez-là , dit notre Apelle ,
 N'est point troussé dans mon tableau ,
 Avec l'air coquin du modele.

L'autre , colorant à loisir ,
 Cette bouche digne de Flore ,
 Cesse d'envier au zéphyr
 Toutes les fleurs qu'il fait éclore.

Plein du feu qui vient l'embraser ,
 Ah ! dit-il , c'est trop me contraindre !
 Enfant & dieu , je puis baiser

Ce qu'un mortel s'amuse à peindre.

Jetant leurs crayons imparfaits ,

Nos Albanes quittent l'ouvrage ,

Et vont lutiner les attraits

Dont ils n'ont pu tracer l'image.

Pendant ce folâtre concours ,

Arrive l'amitié fidelle ,

Qui dérobe & garde pour elle

Ce qu'ont ébauché les amours.



A M. L E P R I N C E

D E C O N D É.

MA R S dès long-tems se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;

Vénus aux cieus ne s'en occupoit guere ;

Il avoit l'air d'un dieu disgracié.

Armé de pied en cap , il arrive à Cythere

Au son du sifre & des tambours ,

Et veut d'un coup de cimetre

Exterminer tous les amours.

Sous un grotte sombre & de fleurs tapissée ,

A travers un feuillage épais ,

Impénétrable aux regards indiscrets ,

Il apperçoit Vénus mollement renversée.

Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant ;

Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses ,

Et des cheveux de son amant

Sa main d'albâtre éparpille les tresses.

Par cent petits amours le bosquet est gardé ;

De myrte & de laurier ils sement la fougere ;

Ils comptent en riant les soupirs de leur mere ,

Et murmurent tout bas : vive papa Condé !

Quoi ! dit Mars , ce héros me poursuivra fans cesse ;

A Cythere , au combat , toujours victorieux !

S'il résiste à mon bras , qu'il cede à mon adresse ;

Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux ;

Présentons la gloire à ses yeux.

Il va , pour y courir , me rendre ma maîtresse.



ÉPITRE A M. SAINT-AUBIN,

*A l'occasion d'un portrait de mademoiselle Dubois,
qu'il a peint en Chimene au moment de ces
vers : Pleurez , pleurez , mes yeux , &c.*

PEINDRE une belle en ces momens
Où rien ne l'agite & l'enflame ,
Où ses regards , quoique charmans ,
Annoncent le sommeil de l'ame ,
Où tous les traits dans le repos ,
Gardant leur douce symmétrie ,

Grace aux couleurs , à leur magie ,
 Vont s'arranger sous les pinceaux ;
 C'est une agréable imposture ,
 Qui nous attache & nous séduit.
 Dans le calme de la nature ,
 Telle une fleur se reproduit ,
 Peinte au crystal d'une onde pure.
 Mais je ceins du laurier vainqueur
 Le peintre qui , bravant l'usage ,
 M'offre le tumulte du cœur
 Exprimé sur un beau visage ;
 Qui des passions , du malheur ,
 Devient le fidele interprete ,
 Et donne à la toile muette
 L'éloquence de la douleur.

Voilà ce que tu viens de faire.
 Tu pouvois nous peindre Dubois
 Comme la reine de Cythere ,
 Qui , bornée à l'orgueil de plaire ,
 Dicte paisiblement ses loix
 Aux amours dont elle est la mere.
 Plus jaloux de nous attendrir ,
 Tu nous la montres gémissante :
 Éplorée , elle est plus touchante
 Que lançant les feux du plaisir.
 Le froid censeur que tu défarmes ,

Lui-même est enfin transporté.

Eh ! qui ne seroit pas dompté

Par un bel œil noyé de larmes !

Sa langueur fait sa volupté.

Quel intérêt tu fus répandre

Sur le moment dont tu fis choix !

C'est Chimene ; je crois l'entendre

En même tems que je la vois ;

Et ton pinceau , mieux que la voix ,

Devient l'organe d'un cœur tendre.

Mais quoi , ta vive émotion

N'a point rendu ta main moins sûre !

Ah ! chaque trait de ton crayon

Étoit sans doute une blessure

Qu'amour faisoit à ta raison.

Pour moi , si , plein du même zèle ,

Éclairé du même flambeau ,

Il m'eût fallu , rival d'Apelle ,

Peindre la Chimene nouvelle ,

A son pere dans le tombeau

Conservant un amour fidele ;

J'aurois , en la voyant si belle ,

Laiissé là crayons & pinceau ,

Et quitté cent fois le tableau ,

Pour tomber aux pieds du modele.



H Y M N E

A L A B I E N F A I S A N C E .

F I L L E du ciel , ô bienfaifance !

La plus aimable des vertus ,
 Sans en excepter l'innocence ;
 O toi que l'on ne connoit plus ,
 Puisse l'hymne que je t'adrefse
 Enflammer éncor tes amans ,
 Des rois réveiller la molleffe ,
 Et la langueur des courtifans !

Repose-toi fur mon afyle ;
 Ennoblis mon obfcuredé ,
 Par l'heureux defir d'être utile ,
 Si le pouvoir m'en eft ôté.
 Que dis-je ? au fein de la mifere ,
 Un être plein de ta chaleur ,
 Trouve toujours du bien à faire :
 Tu mets fes trésors dans fon cœur.

Périffent les ames arides ,
 Les cœurs incapables d'aimer ,
 Les amis ingrats & perfides !
 Mais quel courroux vient m'animer ?
 Sont-ce là les vœux qui t'honorent ?
 Hélas ! ces mortels odieux ,

Douce bienfaisance, ils t'ignorent :

Ils ne sont que trop malheureux !

Viens, enivre-moi de tes charmes ,

O sentiment consolateur !

Tu mêles du plaisir aux larmes ,

Et de l'attrait à la douleur.

Par toi, sans tumulte on sommeille ;

Par toi, le réveil est ferein ;

Le bien que l'on a fait la veille ,

Fait le bonheur du lendemain.



A M L L E R I A N C O U R ,

*Qui, après avoir lu le poëme de Sélim, demandoit
s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être
sourd.*

DE tous les sens, aimable Riancour ,

J'aime fort l'utile assemblage :

Mais chacun d'eux, réclamant son usage ,

Près de vous l'emporte à son tour.

Ne cherchez plus auquel la préférence est due :

Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;

Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vue ,

Et pour l'ouïe, alors qu'on vous entend.



A MADAME DE CASSINI,

En lui demandant le roman d'Almahide.

Vous me l'avez promis ce volume gothique ,
 Où tant de fabuleux amans ,
 De l'amour & des sentimens
 Épuisent la métaphyfique ,
 Dans leurs éternels complimens ;
 Parlent sans fin , jamais n'agissent ,
 Et d'inanition périssent
 Dans la crise de leurs sermens.
 Combien devoit être importune
L'ardeur de ces héros , moulés sur Céladon ,
 Ne pouvant faire une chanson ,
 Sans y fourrer le soleil ou la lune !
 Ainsi que vous , je ne veux lire un mot
 Des billets doux , des galans logogrifes ,
 De tous ces combats apocrifes
 Où le plus brave est souvent le plus fot ;
 Mais s'il se trouve en ce recueil si fade ,
Héroïne sensible & vive tour-à-tour ,
 Dont les yeux commandent l'amour ,
 Et dont la voix le persuade ,
 Qui réchauffe par la gaité

L'air un peu froid de la décence ,
 De l'amitié fente la volupté ,
 Et fuyant quelquefois le bruit & l'affluence ,
 Dépose avec simplicité
 Dans le sein de la confiance ,
 Les couronnes de la beauté :

Dans ce portrait alors reconnoissant le vôtre ,
 A loisir je suivrai chaque coup de pinceau ,
 Surpris qu'en l'autre siècle on ait fait un tableau ,
 Dont le modele est dans le nôtre.

A M. D E ** ,

En lui envoyant les mémoires de Sully.

V O I L A ce que de lui nous laissa ce vrai sage ,
 Ce bon ministre d'un bon roi ,
 Qui respire dans cet ouvrage ;
 Que réunis tous deux , ils soient chantés par toi !
 Peins dans l'un ce zele héroïque ,
 Cette austere amitié , leçon des courtisans ,
 Et cette ame patriotique
 Que ne fouillerent point les horreurs de son tems :
 De l'autre ose tracer l'auguste caractere ,
 Les malheurs , les exploits , & sur-tout les bienfaits.
 Que ce tableau nous frappe , & que tous les Français

Baignent encor de pleurs l'image de leur pere !

Dévoile-nous , sans pompe & sans détours ,
 Ce cœur vraiment royal , trésor de nos ancêtres ,
 Ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres ;
 Ou plutôt , retranchant ces détestables jours ,
 Prends de plus doux crayons pour peindre ses amours ;
 Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle ,
 Moins superbe que tendre , & française , & fidelle.

Il est des rois dans la foule perdus ,

Que déshonorent leurs foiblesses :

Mais celles de Henri font des titres de plus ;

Il fut si grand , il eut tant de vertus ,

Que l'on peut bien lui passer ses maitresses.

PRECHE DE L'AMOUR.

N Y M P H E S , prêtez une oreille attentive ;

Les cieux sur vous ont semé les attraits.

Eh ! que font-ils , sans mes autres bienfaits ?

Naissantes fleurs , c'est moi qui vous cultive.

Sachez vous rendre , & sur-tout résister ;

D'un air naïf versez des pleurs perfides ;

Intimidez les desirs trop avides ,

N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.

Feintes langueurs , insidieux fourire ,

Transports charmans , quoiqu'ils soient concertés ,

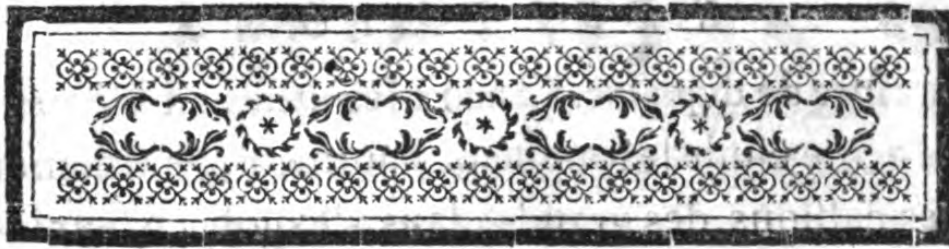
Rare abandon des secretes beautés ,
 Employez tout , pour fonder mon empire !
 Tout dans l'amour n'est qu'un raffinement ,
 A vos traits seuls défendez l'imposture ,
 Et , croyez-moi , réservez prudemment
 L'art pour vos cœurs , pour vos teints la nature :
 Près de trahir un trop crédule amant ,
 Jurez-lui bien de n'être point parjure ;
 Je ferai là , pour rire du serment.

A U N E N F A N T

Poursuivant des abeilles.

ENFANT, d'où viennent tes fureurs ?
 Tu pleureras ton imprudence.
 Ces volatiles bienfaiteurs
 Avec eux portent leur vengeance.
 Pour leur butin ils ont des fleurs ,
 Et leur aiguillon pour défense.





FABLES

OU

ALLÉGORIES

PHILOSOPHIQUES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

ES O P E étoit esclave, & il a fait des fables. Phedre étoit esclave, & il fut l'imitateur d'Esopé. Pilpai n'en étoit pas moins dans la servitude, quoiqu'il gouvernât sous un empereur une partie de l'Indostan; & Pilpai a renfermé dans des apologues ingénieux les principes les plus sains de la morale & de la politique.

On voit, par ce rapport singulier entre nos premiers fabulistes, que la fable est née d'une espece de combat entre la liberté de penser, & la

crainte de déplaire. Grace à ses utiles emblèmes, le génie élude la fougue de l'autorité, gourmande les passions des grands, sans s'exposer à leur injustice; cache sous la fiction qui amuse, la leçon qui effarouche, & reprend son empire en paroissant l'abandonner.

L'apologue considéré sous cet aspect, est un voile dont la vérité se sert pour apprivoiser l'amour-propre, & aborder la tyrannie.

La Fontaine, l'inimitable La Fontaine étoit né dans une condition honnête & libre; mais la timidité de son caractère sembloit être pour lui l'équivalent de l'esclavage. Peu communicatif, peu à son aise dans la société, le jargon brillant de nos cercles étonnoit sa candeur; & tous les êtres factices qui s'agitoient autour de lui avec tant d'élégance, lui paroissent autant de petits despotes qu'il croyoit devoir ménager. De là cet exercice intérieur de la pensée, qui se replie sur elle-même, à proportion qu'elle a moins de prise au dehors.

La Fontaine habitoit avec ses idées. Il y trouvoit une satisfaction indépendante de l'applaudissement des autres. Il se suffisoit, & son amour-propre étoit ingénu comme ses mœurs, naïf

comme son caractère. Il est des talens d'instinct, il en est de réflexion. Celui de La Fontaine fut l'instinct même de la nature.

Voilà sûrement la source de cette supériorité, à laquelle personne n'osera jamais prétendre, & ne pourra jamais atteindre. Voilà pourquoi ses fables ont un charme que toutes les autres n'ont pas.

Le ver à soie file, l'abeille fait du miel; La Fontaine compose des fables.

Elles sont au-dessus des éloges; & malheur à celui qui auroit la force de les critiquer! Il y regne une vérité de narration, qui feroit croire que l'auteur fut la dupe de ses récits. Il est dans l'illusion, & les autres y tombent. L'esprit, chez lui, est tellement étouffé sous le génie, que le lecteur lui-même s'imagine converser avec tous les différens animaux que met en scène le fabuliste.

C'est par bêtise, disoit Fontenelle, que La Fontaine préféroit à ses fables celles des anciens. Ce mot le définit, & peint deux hommes à la fois.

Il est cependant des occasions où il s'éleve & répand à pleines mains toutes les richesses de la poésie; mais chez lui la magnificence est tou-

jours simple, & *la simplicité toujours magnifique*, pour me servir d'une expression qu'il emploie lui-même, en parlant de Phedre & d'Esopé. En un mot, il est unique & le sera toujours. C'est peut-être (si l'on en excepte Moliere qui est un homme absolument à part) c'est peut-être, dis-je, le talent le plus original que le ciel ait fait naître pour les délices du genre humain.

Je n'ai pu me refuser au plaisir de brûler un grain d'encens sur l'autel rustique du dieu de l'apologue. Mon admiration est vraie & juste; mais elle s'arrête à lui.

Je ferai seulement l'interprete du vœu général pour la publicité d'un recueil de fables charmantes, que le goût même semble avoir écrites, & que la modestie renferme: semblables à ces fleurs qui n'exhalent leur parfum & ne développent leurs beautés que pour le curieux qui les possède. On devinera, sans que je le nomme, l'écrivain que je désigne.

De la hauteur des occupations politiques, il descend aux simples jeux de l'esclave de Phrygie. Il joint à la naïveté du fabuliste les vues hardies de l'homme d'état, & par les subterfuges de la fiction, donne l'alarme à cette foule de vices

trop bien accrédités parmi nous , pour qu'on les attaque à force ouverte.

Ses fables , d'un tour absolument neuf , contiennent la morale des rois , leur font entrevoir la vérité , & font dignes de les réconcilier avec elle.

Je ne m'étendrai point sur les autres fabulistes (*) contemporains , & qui peuvent jouir du succès de leurs productions. Je me suis fait tant d'ennemis , même par des éloges , que j'en deviens très-économe , afin de n'offenser personne.

Mais , en m'imposant l'obligation de ne rien dire des vivans , je me suis réservé le droit de risquer mon avis sur ceux qui ne sont plus. L'enthousiasme qu'ils inspiroient est mort avec eux ; & la vérité peut se faire entendre , sans tous ces égards minutieux qui la retardent ou l'étouffent.

Richer est un imitateur pur , élégant , correct , quelquefois gracieux & sur-tout très-fécond : mais il n'est qu'imitateur ; & plus on est parfait dans ce genre fervile , plus on imprime à son nom le sceau de la médiocrité. Il vaut mieux s'égarer dans le labyrinthe des arts , que d'y être conduit.

(*) M. l'abbé Aubert est celui qui réunit le plus de suffrages. Ses fables sont lues , & méritent de l'être.

par un fil étranger. Ce fil se rompt à la fin ; & que reste-t-il à celui qui ne l'a plus pour le conduire ?

La Motte a choisi une route nouvelle ; a-t-il été heureux dans son choix ? C'est ce qu'il faut examiner. Avant que j'entre dans le détail de ses fables , on me permettra quelques observations générales sur cet écrivain , qui eut long-tems des détracteurs cruels , & des prôneurs passionnés.

Depuis qu'il existe des littérateurs , je n'en connois point qui ait écrit comme La Motte sur les objets purement littéraires , & qui ait semé de plus d'agrémens la sécheresse de la discussion. Né avec un tact d'une finesse extrême & une pénétration rapide , il démêloit d'un coup-d'œil les vrais principes de l'art d'écrire , & les nuances fugitives du goût , qu'il fixa le premier sous l'exacte analyse. Il atteignoit à tout par les calculs de l'esprit , par la justesse des combinaisons ; & l'étendue de ses connoissances venoit encore au secours de son étonnante sagacité. Aussi tous ses écrits en prose caractérisent-ils le logicien subtil , le moraliste intelligent , le dissertateur profond ; & cela , sans effort , sans contrainte : ce qui prouve que dans ce genre il étoit vraiment original. Que

d'élégance, que de grace, que d'érudition sans faste, & que d'abondance sans prolixité dans tous ses discours préliminaires! C'est là qu'il est maître de sa matière, qu'il se joue avec elle, & distribue d'une main sage les ornemens convenables à chaque sujet.

La Motte fût devenu un de nos plus parfaits écrivains, sans sa constante application à contrarier le mouvement de son génie. Il voulut être poète; il étoit né philosophe; & c'est à titre qui, s'il n'en avoit pas abusé, lui auroit valu une réputation de tous les tems, qu'il a dû en partie ses disgrâces dans la postérité.

C'est avec sa philosophie qu'il a fait des odes bien pensées, bien mathématiques, pleines de choses, hérissées de raisons, mais dénuées d'ame & d'harmonie.

C'est avec sa philosophie qu'il a mutilé, travesti, défiguré l'Iliade, & que d'un chêne immense, il a fait un arbre nain.

C'est avec sa philosophie qu'il a composé ces églogues si peu champêtres, où des bergers, endoctrinés par Fontenelle, empruntent ce jargon métaphysique, qui étoit de mode alors dans les jardins de Sceaux & dans les boudoirs de la duchesse du Maine.

C'est enfin avec cette philosophie meurtrière, destructive & glaciale, quand elle n'est pas réchauffée par le feu poétique, qu'il a enluminé d'une couleur fautive & vague ces fables si laborieusement rimées, où l'on voit à chaque instant l'allure contrainte & la convulsion de l'homme qui lutte contre lui-même, arme l'esprit contre l'esprit, croit être simple, quand avec bien de la peine il a combiné les moyens de l'être, & se figure qu'on parvient à la naïveté, lorsqu'on en a scruté les causes.

On ne peut cependant lui refuser la richesse de l'invention, la variété des sujets, la pureté de la morale; mais on cherche en vain dans ses fables ce je ne fais quoi qui attire & persuade, ce style qui fait d'autant plus de plaisir qu'il semble avoir moins coûté, le choix des plaisanteries (toujours mauvaises quand on les cherche); en un mot, ce sentiment exquis & indéfinissable, qui des détails se communique à l'ensemble, y répand de l'intérêt, & anime toute la masse d'un ouvrage.

La Fontaine écrivoit par inspiration, La Motte avec projet. L'un, toujours caressé par les graces, n'a jamais l'air de s'en douter; l'autre les provoque, les fatigue & les effarouche. L'un est un *bon-*

homme, dont la première intention fut de s'amuser lui-même; l'autre, un bel-esprit ambitieux, qui se met à la torture pour amuser les autres : en un mot, La Fontaine est commandé par la gaiété; La Motte se la commande.

Un des défauts les plus frappans de ses fables c'est la pompe sententieuse & doctorale dont elles sont précédées. Une fable de six lignes a souvent un avant-propos de cinquante. Après les dogmes prolixes de l'académicien, l'âne, le rat ou le lapin n'ont pas bonne grace à débiter les leurs. L'esprit est fatigué, l'intérêt refroidi; le fabuliste a manqué son but.

Ces remarques servent à prouver que tout l'esprit possible est en pure perte sans le talent naturel. Ce ne sont point les réflexions fines & profondes, les vues nouvelles, l'analyse détaillée des objets, les connoissances multipliées & rangées avec ordre, qui sont seules le succès des ouvrages en vers : il faut encore, il faut avant tout, qu'on y retrouve ce coloris qui leur est propre, donne de la chaleur aux images, une ame à la pensée; ces peintures fortes & douces qui enlèvent & touchent; cette *grace*, plus belle que la beauté, cette grace que La Fontaine a si

bien connue, & dont il a fans doute emporté le secret.

Que de poètes aujourd'hui affectent d'être ce qu'on appelle des *penseurs*, raisonnent assez bien, differtent tant qu'on veut, ont quelque netteté dans les idées, même une sorte d'effervescence dans l'imagination, & s'efforcent en vain d'échauffer le public! Que leur manque-t-il? Ce qui manquoit à La Motte; le coloris, partie constitutive du poète, & la seule peut-être qui lui assure l'immortalité.

Il me seroit facile d'appuyer par une foule d'exemples, ce que j'ai hasardé sur l'auteur d'*Inès*; mais je m'embarquerois dans un examen trop long, & conséquemment très-fastidieux.

J'espère qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu déprimer un homme que j'estime à tant d'égards, & que je place au rang de nos modèles pour la prose. J'ai rendu compte de ma sensation; elle n'est point un jugement.

La Motte, je le répète, me semble un écrivain admirable & *classique*, toutes les fois qu'il ne veut pas être poète. Si ses fables sont défectueuses, son discours sur la fable est un chef-d'œuvre de goût, de style & de raison. Je n'ajou-

terai rien aux regles qu'il assigne , ou plutôt qu'il propose (*). Je ne ferois que répéter ce qu'on a dit cent fois après lui , & beaucoup moins bien que lui.

Lessing, fabuliste plein de sens & qu'on peut appeller l'*Esopé* de l'Allemagne, a fait à lui seul quatre dissertations bien diffuses, bien métaphysiques, sur ce point de littérature. Il se dédommage, dans ses éternelles préfaces, de la concision précieuse de ses apologues. Après un travail prodigieux pour diviser & subdiviser chaque espece, réfuter, commenter, poser les principes, tirer les conséquences, voici comme il définit la fable.

» Lorsque l'on ramene une proposition morale
 » générale à un événement particulier, que l'on
 » donne la réalité à cet événement, & que l'on
 » en fait une histoire, dans laquelle on recon-
 » noît intuitivement la proposition générale,
 » cette fiction s'appelle une fable.

(*) La Motte avoit trop d'esprit pour être jamais tranchant & affirmatif. Ce ton, qui annonce plus de rudesse que de goût, est presque toujours la ressource des hommes médiocres & bornés. Ne voyant point au-delà de leur petite sphere, ils s'enivrent de leurs idées, n'imaginent pas, quand ils prononcent, la possibilité d'une objection. Consultez un sot, & un philosophe : le sage doute ; c'est le sot qui décide.

Une pareille définition est faite pour dégoûter à jamais de la manie de définir. Eh , que signifie tout ce radotage de l'esprit pédantesque sur les mystères du goût , & les finesse du sentiment ?

La meilleure poétique pour les fables , c'est la lecture de La Fontaine.

Lessing n'est pas le seul Allemand qui se soit distingué dans ce genre de composition. Gellert & Hagedorn ont été ses concurrents. J'ai hasardé plusieurs imitations de ces trois fabulistes , & je les indique dans la table qui termine ce volume.

Les auteurs allemands conservent encore une simplicité de mœurs qui convient parfaitement à celle de l'apologue. Ils sont plus recueillis , plus solitaires que nous. Ils portent sur la scène des campagnes, des yeux qui ne sont point , comme les nôtres , éblouis & fatigués par les prestiges de la ville. Ils s'abandonnent aux douceurs d'une vie paisible , & placent la poésie sur le trône même de la nature.

L'habitude de vivre dans les champs accoutume l'esprit à saisir une foule de circonstances utiles qui se perdent dans le tourbillon des sociétés. Les ruses des animaux , la variété de leur instinct , ce qu'ils font en naissant , ce qu'ils

deviennent par l'expérience & l'exercice de leur mémoire, tout cela fournit des sujets de méditation à ces philosophes tranquilles, qui montent lentement, des observations du monde physique, aux grandes spéculations du moral, & ne généralisent enfin leurs idées, que par une attention longue & scrupuleuse aux moindres détails.

La fable se plaît sur des sites agrestes, au milieu des troupeaux, dans le silence des bois. C'est une bergere qui cueille en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, & qui ne songe pas même à s'en parer.

Je fais ma fatyre, mais n'importe. J'ai peut-être envisagé l'apologue sous un point de vue qui ne demande pas tout-à-fait les mêmes dispositions.

Nous vivons dans un siècle où tous les ridicules ont leur sauve-garde, & presque tous les vices, de puissantes autorités. Chaque société particulière est infectée de prétentions qu'on ne peut choquer, sans craindre un soulèvement. La fatyre déclarée produiroit cet effet.

Dans la corruption générale, le philosophe le plus courageux doit respecter les bienséances qui la masquent.

Voilà ce que fait la fable. Je la regarde comme un milieu entre la licence de tout dire & le silence

puffillanime. Elle est, selon moi, la fatyre mitigée.

Au reste, je me défie de mes talens dans tous les genres, & plus encore dans celui-ci. Si j'étois susceptible d'un mouvement d'amour-propre, j'aurois recours à notre divin *Fablier* (c'est ainsi que l'appelloit la duchesse de Bouillon), & je redeviendrois modeste. Je présente mon recueil, tel qu'il est, non à cette classe de lecteurs auprès de qui je n'ai jamais pu trouver grace, & dont le goût superbe & dédaigneux n'est réveillé que par certains chefs-d'œuvres de *convention*, mais à ce public encourageant & juste, qui *prône peu, dénigre moins*, admire sans extase, censure sans amertume ; à ce public qui m'a défendu contre l'adresse de la malignité, l'effronterie de la fatyre, les préventions de quelques hommes célèbres, & les fureurs de leurs *gagistes* ; à ce public enfin qui, par une bienveillance dont je sens tout le prix, m'a soutenu seul dans une carrière orageuse & triste, où chaque degré de réputation semble enlever quelque chose au bonheur, où l'amour-propre féroce isole des âmes que les lumières devroient unir, où la haine est active, l'amitié languissante, & dans laquelle, j'oserai le dire, on a quelquefois à rougir de ses rivaux.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

LA Vérité dit un jour à la Fable :

De quel front soutiens-tu que nos droits sont égaux ?
J'existe avant les tems : toujours brillante & stable,
J'ai vu les élémens s'élançer du chaos.

Mon front est couronné de rayons prophétiques,
Qui percent le sombre avenir ;

Et le passé , par leurs reflets magiques ,
Dans un point lumineux au présent vient s'unir.

Tout se détruit , change & succombe ;

A cette loi l'univers est soumis ;

Je la brave : un empire tombe ;

Moi , je m'affieds sur ses débris.

Je connois ton pouvoir , je fais ton origine ,

Lui répond la Fable en riant ;

Elle est très-noble assurément ,

Sur les âges elle domine.

Je ne suis que ton ombre , & le dis franchement ;

Mais je suis une ombre badine.

Ton beau miroir est effrayant ;

Demande aux rois ce qu'ils en pensent.

Tu leur fais peur avec cet ornement.

432 FABLES NOUVELLES.

Moi, je les mene plus gaïment,
Et de rougir mes pompons les dispensent.
Le tems ne fut pas trop fensé,
De t'avoir ainsi dépouillée.

Quand l'homme est corrompu, tu dois être voilée.

Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est passé.

Ne vas point prêcher ainsi nue,
Si tu prétends grossir ta cour ?

Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue ;

La nudité ne sied bien qu'à l'amour.

Tu menaces ; je ris sans cesse.

Pour instruire l'orgueil, il faut le caresser.

Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser,

L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sageffe.

Tiens, faisons un pacte en ce jour :

Unissons-nous, pour venger ton injure ;

Prends-moi pour ta dame d'atour,

Et charge-moi du soin de ta parure.

F A B L E I I.

L'AUDIENCE DES OISEAUX.

Tous les oiseaux, si j'en crois leur gazette,
Étoient en proie aux fureurs des partis :
Des libelles affreux demeuroient impunis,
Malgré leur audace indiscrette.

On scrutoit dans les cœurs, on choquoit les esprits.

Le

Le sénat se plaint à grands cris ,
Et demande qu'on lui permette
De prononcer sur de pareils délits.

Affailli de plus d'une instance ,
Jupiter y consent : un aigle , consommé
Dans la haute jurisprudence ,
Celle au moins du peuple emplumé ,
Doit ratifier la sentence ;
Pour président on l'a nommé.

La pie , en fautillant , au tribunal s'avance ;
Elle avoit du crédit & de l'autorité.

Vous savez bien , dit-elle avec l'air d'importance ,
Qu'en mes discours précis, toujours pleins de substance,
J'abhorre la prolixité.

« Il est , dit l'auteur du libelle ,

- » Certains oiseaux bavards , étourdis & voleurs ,
- » A tout propos vantant leur zele ,
- » Se targuant de franchise , & hardis imposteurs.
- » Ces évaporés là font taire la sagesse ,
- » Sous de vains sons étouffent le bon sens ,
- » Et deviennent enfin , à force de souplesse ,
- » Des personnages éminens ;
- » Il faut en éteindre l'espece. »

Que ce trait me regarde , on n'en sauroit douter ;
Et cependant , sans me faire une grace ,
Chacun ici peut attester

Qu'à mes talens j'ai dû ma place.
 Je finirai , comme j'ai commencé ,
 Bravant de vaines jaloufies.
 Que l'on me cite un état policé
 Qui ne foit pas gouverné par des pies ,
 Et mon arrêt eft prononcé.
 Elle faute & fe tait. Le milan fe présente.
 Son front triftement abattu ,
 Peint fa belle ame & fa candeur touchante ,
 Et les malheurs de la vertu.
 Tout le fénat eft dans l'attente.
 Il eft , dit-il , des oifeaux carnaciers ;
 Moi-même , je ne puis le taire.
 Le fatyrique ajoute , avec un ton févere ,
 Qu'ils font l'effroi des métayers :
 Je ne foutiens pas le contraire.
 « Cruels , avides & pillards ,
 » Ils dévorent , dans leur furie ,
 » Poulets , tendres pigeons arrivant à la vie ,
 » Et fur-tout les petits canards. »
 A la rigueur , cela peut être :
 Mais fi l'écrivain impudent
 Penfe qu'en ce portrait on doit me reconnoître ,
 L'impofture eft affreufe , & le crime évident.
 Lorsque d'une voix attendrie
 Le fcélérat jouant l'air confterné ,

Eut achevé sa plaidoirie ,
 Paroît le hibou renfrogné ,
 Au maintien lourd , au regard étonné.
 De babiller qu'on accuse une pie ,
 Le grand malheur , dit-il ! Que , pour gloutonnerie ,
 Maître milan soit ajourné ,
 Qu'importe encor ? Le fait est conigné ;
 Mais écoutez la calomnie.
 " Il est de stupides oiseaux ,
 „ Dont un grave dehors est l'unique mérite ,
 „ Du creux de leur mesure effrayant les hameaux ,
 „ , „ Faits pour les brouillards du cocite ,
 „ , „ Et fuyant l'ombre des berceaux. „
 J'ai démenlé l'auteur , malgré son art de feindre.
 Cen'est pas moi qu'on peint, mais c'est moi qu'on veut peindre.
 On y voit clair ; & , messieurs , entre nous ,
 Je ferois , puisqu'il faut le dire ,
 Plus sot que ces oiseaux qu'il nous peint dans leurs trous ,
 Si je doutois qu'il eût prétendu rire
 Et s'égayer aux dépens des hiboux.
 L'aigle alors s'écria : loin d'ici , misérables !
 La conscience vous trahit ,
 Et vos griefs ne sont point recevables ;
 L'innocence fait moins de bruit.
 Ces applications , ces plaintes , ce dépôt ,
 Prouvent assez que vos cœurs sont coupables.

FABLE III.
LES DEUX FAUCONS.

Deux chasseurs côtoyoient les bords d'un marécage,
 Suivis de leurs faucons , corfaires des étangs ,
 Et qui sembloient impatiens
 De rester oisifs au rivage,
 L'un des deux lâche son oiseau
 Sur un canard qui , sauvé par la ruse ,
 Se plonge , glisse au fond de l'eau ,
 Et croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abuse.
 Mais celui-ci , fidele à marquer ses détours ,
 Rase l'onde , le presse , & le poursuit toujours.
 Craignant qu'un seul faucon ne puisse avoir la bête ,
 L'autre chasseur laisse partir le sien ;
 Et moi , si je m'y connois bien ,
 J'augure mal de la conquête.
 Le premier , qui se croit aussi fin qu'Annibal ,
 Indigné qu'un second lui dispute sa proie ,
 Agite avec fureur ses ailes qu'il déploie ,
 Laisse fuir le gibier , & fond sur le rival.
 TEL fert son prince & sa patrie ,
 Tant qu'à lui seul tout l'honneur appartient ;
 Mais dès qu'un autre chef survient ,
 On songe à le détruire , & le reste on l'oublie.

FABLE IV.

LE CARNAVAL DE VENISE.

DURANT les jeux du carnaval ,
 Un philosophe estimé dans Venise ,
 D'un air sombre & rêveur contemploit la sottise
 Des Calots bigarrés qui couroient dans un bal.
 Certain bouffon l'aborde à l'improviste ,
 Et l'apostrophe ainsi : treve à la gravité ;
 Qu'est-ce donc qui te rend si triste ?
 Eh ! malheureux , dit-il , c'est ta gaité.

FABLE V.

LE SECRET DE L'ÉDUCATION. (*)

UNE bonne , une tante , une mere est suspecte.
 La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher ;
 Pour la mener au but , il faut le lui cacher :
 La leçon instruit mieux , quand elle est indirecte.
 Prouvons. Avec sa tante une niece habitoit.
 La niece avoit seize ans , beaux yeux , joli corsage ,
 Et déjà même on la citoit
 Pour la Psiché du voisinage.
 Mais avec les attraits qui parent le bel âge ,
 Elle en avoit tous les défauts.

(*) Cette fable pourroit passer pour un petit conte moral ,
 & l'on en trouvera dans ce recueil plusieurs du même genre ,
 mais j'ai cru devoir les comprendre toutes sous le même titre.

Elle couroit , alloit , parloit mal à propos ,
 Se coëffoit à triple étage ,
 Et détestoit les plus légers travaux.
 Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage ;
 Les épouseurs sur-tout se tenoient clos.
 Joignez à cette humeur volage & peu flexible ,
 La curiosité la plus incorrigible.

Elle vouloit tout voir , tout épier :
 Personne ne savoit mieux qu'elle ,
 Et l'historiette nouvelle ,
 Et la chronique du quartier.
 Son intelligence tutrice ,
 Quoique cherchant à la flatter ,
 Reconnut en elle ce vice ,
 Et résolut d'en profiter.

Dans une chambre solitaire
 Un jour elle s'enferme , & fait sonner ses clés.
 Les desirs curieux , à ce bruit éveillés ,
 La belle de trotter , comme à son ordinaire ,
 Se suspendant sur la pointe des pieds.
 La voilà qui s'attache au trou de la ferrure ;
 Elle contraint ses moindres mouvemens ;
 L'oreille est aux aguets , les yeux font plus ardens ,
 Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
 Que voit-on ? La tante à genoux ,
 Et s'écriant , d'un ton sensible & doux :

Toi qui changes les cœurs , Dieu permets que ma niece
 Agisse si bien désormais ,
 Qu'elle mérite la tendresse
 De ce mortel charmant qui l'aime avec excès ,
 Se cache par délicatesse ,
 Et m'a fait signer la promesse
 De seconder ses vœux secrets.
 Se doutant bien qu'elle étoit écoutée ,
 Elle poursuit : O ciel ! dans tous les tems ,
 Puisse-t-elle se voir chérie & respectée !
 Qu'elle soit mere , un jour , de vertueux enfans ;
 Et que son jeune époux , dans un nœud légitime ,
 Goûtant les charmes du retour ,
 Affermisse encor par l'estime
 Les tendres chaînes de l'amour ! . . .
 Sa pupille se trouble , & jure d'être sage.
 De transports inconnus son cœur est agité ,
 Des pleurs inondent son visage ;
 Elle fuit ; le coup est porté.
 De ses cheveux adieu tout l'édifice.
 Une coëffe modeste en cache la beauté ;
 Son tour de gorge est remonté ;
 Elle plaira sans artifice.
 Plus simple , elle en a plus d'appas.
 Déjà la réforme est sentie.
 Notre nouvelle convertie

Fait rêver les plus délicats ;
 Puis les adorateurs d'accourir sur ses pas ,
 Aujourd'hui quinze , demain trente ;
 Et la niece bientôt , grace à son changement ,
 Voit se réaliser l'amant
 Qu'avoit imaginé la tante.

MA fable enferme plus d'un sens.
 Vous , qui conduisez la jeunesse ,
 N'employez pas les moyens violens ;
 La douceur est souvent l'arme de la sageffe :
 Un mot encor : cultiver des talens ,
 Diriger des vertus , c'est l'art des plus novices ;
 Et les instituteurs savans
 Corrigent leur élève , en dirigeant ses vices.

F A B L E V I.

L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

Où vas-tu , disoit une Abeille
 Au plus léger des papillons ,
 Désertant les fleurs d'une treille ,
 Pour voler à d'autres moissons ?

L E P A P I L L O N .

Je vais jouer dans ces vallons ;
 Flore les émaille de roses ,
 Fraîches , Dieu fait !... à demi closes ,
 Et captives dans leurs boutons ;

Je me fens un desir pour elles . . .

L' A B E I L L E .

Et ce desir là fatisfait ?

L E P A P I L L O N .

Regarde ! . . . n'ai-je pas des ailes ?

J'irai vite au lys , à l'œillet ,

Aux jacinthes les plus nouvelles :

Sous le gazon le plus secret

Je surprendrai la violette ;

Puis je partirai comme un trait.

En ai-je cueilli le duvet ?

La fleur n'a rien que je regrette.

L' A B E I L L E .

Et de ces volages amours

Quel est le fruit ?

L E P A P I L L O N .

Ma foi , ma bonne ,

Lorsque l'on vit si peu de jours ,

Il ne faut pas que l'on raisonne.

Je ne vois jamais deux printems ;

Tel est l'ordre des destinées ;

Et dans mes courses fortunées ,

Je veux que l'emploi des instans

Supplée au nombre des années.

L' A B E I L L E .

Vas , cours , c'est trop long-tems jaser

Avec un être aussi futile.
 Dépêche-toi de t'amuser,
 Je vais me hâter d'être utile.

FABLE VII.

L'HOMME ET LE SINGE.

UN homme avoit un singe ; & cet homme, entre nous,
 Étoit un vrai Calot , Calot pour la figure ;
 En outrant sa laideur , l'effort de la peinture
 Resteroit encore au dessous.
 De plus , il ornoit son visage
 De grimaces à son usage ,
 Et dont il étoit l'inventeur.

De tous les vilains tics peignez-vous l'assemblage :
 Le singe avoit tous pris ; il étoit bon acteur.
 Il se plaçoit , en face de son maître ,
 Puis le copioit trait pour trait ;
 Et notre grimacier , loin de s'y reconnoître ,
 Rioit de tout son cœur , en voyant son portrait.

L'AMOUR-PROPRE est incorrigible :
 L'homme est aveugle , ou l'homme est ébloui :
 Le sot de ma fable est risible ;
 Mais tel s'en moquera , qui l'est bien plus que lui.



FABLE VIII.

LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

LE GRILLON.

Tu n'as pas seul le droit de plaire ;
J'ai trouvé des admirateurs.

LE ROSSIGNOL.

Eh ! qui font-ils ?

LE GRILLON.

Les moissonneurs.

Tel d'entr'eux à toi me préfère.
Ils font ravis de m'écouter.
Je rends leurs travaux plus faciles ,
Et j'ai le secret d'enchanter
Les citoyens les plus utiles.

LE ROSSIGNOL.

Tu ne me dis rien de leur goût.
Cher voisin , que prouve l'ivresse
De quelques pâtres sans finesse ,
Chez qui la peine absorbe tout ,
Et nuit à la délicatesse ?
Attends , pour me vanter tes sons ,
Que le berger , dont la musette
Charme les échos des vallons ,
Suspendant les airs qu'il répète ,
Soit attendri par tes chansons.

TEL petit poëte imbécile
 A ses propres yeux se grandit ;
 Et si Mœvius l'applaudit ,
 Il se croit l'égal de Virgile.

F A B L E I X.

L E P H É N I X.

LE monde comptoit plusieurs âges ,
 Et point de phénix jusques-là.
 Ce prodige enfin se montra ,
 Et vint enchanter les bocages.
 Des champs , des forêts & des eaux ,
 On vint pour voir son excellence ;
 Il n'est pas jusqu'aux étourneaux ,
 Qui ne l'admirent en silence.
 Les quadrupedes , les oiseaux
 Sont stupéfaits en sa présence :
 Mais les plus sensibles d'entr'eux ,
 Après cette premiere ivresse ,
 Dirent bientôt avec sagesse :
 Sa beauté n'est qu'un don affreux ,
 Puisqu'il est seul de son espece.
 Pauvre phénix ! ah , malheureux !
 Quel astre cruel t'a vu naître ?
 Au plaisir t'ôn cœur est fermé :

Tu ne pourras jamais connoître
Le bien d'aimer & d'être aimé.

F A B L E X.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE CHAT.

U N Fermier prenoit son repas.
Autour de sa table rustique,
Rode son chien nommé Mouflas,
Son favori, son confident unique,
Ecartant du banquet le plus maigre des chats,
Comme aussi le plus famélique.
L'un, en grognant, ronge des os,
Happe un croupion, leche un assiette.
C'est tous les jours chere complete :
Homere ainsi fait dîner ses héros.
L'autre, affectant une humble contenance,
Conforme, hélas ! à son malheur,
Dérobe à peine une courte pitance,
Puis est chassé comme un voleur.
A la fin il parle à son maître :
Pourquoi me nourrir mal, quand je me conduis bien ?
Mouflas a tout, Ratapolis n'a rien.
Un chat moins timoré s'en vengeroit peut-être ;
Mais je suis patient un peu plus que ton chien :
Je te fers mieux que lui, malgré tes injustices.
Hypocrite, dit le Fermier,

A ceux d'un chien peux-tu comparer tes services ?
Le mien a tous mes goûts , & fuit tous mes caprices.

Dans les champs vais-je m'égayer ?

Mouffas , avant-garde fidèle ,

Sur mes pas chasse le gibier ,

Et des barbets est le modèle.

Faut-il traverser un étang ,

Pour atteindre l'oiseau sauvage ?

Vite mon chien est à la nage ,

Et me le rapporte à l'instant.

Si tu veux des faits plus utiles ,

N'est-ce pas lui dont le secours

Des fripons défend ces azyles ?

Il m'assure des nuits tranquilles ,

Et fait le charme de mes jours.

Puisque j'ai dû te rendre compte ,

Voilà pourquoi tu m'as vu le choyer.

Toi , fuis de ma présence , & vas mourir de honte

Sur la paille de mon grenier.

Il obéit ; mais le drôle , en silence ,

Garde le souvenir d'un si dur traitement ,

Et va méditer sa vengeance.

Elle ne tarda pas ; nous allons voir comment.

Sans qu'on lise rien sur sa mine ,

Il cesse en tapinois de faire son métier.

Il rêve sur un toit , & dort dans un panier ,

Ou végete dans la cuisine.
 Il mange encor quelques oiseaux,
 Mais par distraction . . . sa griffe est sous l'hermine :
 Tel fut Achille oisif dans ses vaisseaux.
 Arrivent les effets , & son plaisir commence.
 Débarrassés de leur fléau ,
 Depuis dix jours les rats font en vacance.
 Ils vont du grenier au caveau ;
 Pour rapiner ils se divisent ;
 L'un monte au croc , où pend du lard nouveau ;
 D'autres au moulin s'introduisent ,
 Et s'enfarinent le museau ;
 Et Ratapolis de fourire ,
 Enveloppé dans son manteau.
 Il n'auroit pas , pour un empire ,
 Croqué le moindre fouriceau.
 Le maître , enflammé de colere ,
 Trop tard s'apperçoit du dégât.
 Il voit qu'un chien n'est pas seul nécessaire ,
 Et qu'un fermier a besoin de son chat.
 PAYER les actions d'éclat ,
 C'est une dette , & c'est une justice ;
 Mais des petits dépriser le service
 C'est faire un larcin à l'état.



FABLE XI.

LE RENARD ET L'AIGLE.

NE fais donc plus tant l'orgueilleux ,
 Dit à l'Aigle un Renard. Si planant dans les cieux,
 Tu quittes les humbles campagnes ,
 C'est que du sommet des montagnes ,
 Ta victime s'apperçoit mieux.

CHEZ les hommes, bon dieu ! que d'aigles faméliques
 Pleins de vent & d'orgueil bouffis ,
 Aspirant aux places publiques ,
 Non pour l'honneur , mais bien pour les profits !

FABLE XII.

LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

MÈRE tendre , épouse fidelle ,
 Une Colombe , en couvant ses petits ,
 Leur roucouloit ces mots : „ paix donc, paix, mes amis.
 Pourquoi gémir , battre de l'aile ?
 Votre père va revenir ,
 Guidé par l'amour & le zele ;
 Et dans mon sein je vais tous vous unir !
 C'est pour ses enfans , pour sa femme ,
 Qu'il fend les airs avec rapidité :
 Par les frimats il n'est point arrêté ;
 Il brave tout ; sa force est dans son ame.

Ah !

Ah! fuyez , oiseaux ravisseurs ;
 Il vous affronte , & moi , je vous redoute.
 Impitoyables oiseleurs ,
 S'il vient de ce côté , prenez une autre route.
 Je frémis. . . Dieu plein de bonté ,
 A qui les pigeons obéissent ,
 Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
 La plus pure félicité ?
 Un moineau , par hasard , écoutoit l'indiscrete ;
 C'est un moineau de cour , gai , frivole , étourdi ,
 Scrupuleux sur le ton , choisissant sa retraite
 Sous les bosquets de Chantilli ,
 Et faisant , selon l'étiquette ,
 Tous les voyages de Marli.
 En minaudant il aborde la belle :
 Â quoi vous servent tant d'appas ,
 Lui dit-il ? la dupe est nouvelle :
 Sans cesse des erreurs & d'ennuyeux hélas !
 D'un ménage bourgeois essuyer l'embarras ,
 Et s'enterrer. . . dans un nid d'hirondelle !
 La fotte chose , & le vilain tracas !
 Si de ces soins si doux vous faites peu de cas ,
 Dit la colombe , au moins laissez-les prendre aux autres.
 Ces amusemens font les nôtres ,
 Ils nous suivent jusqu'au trépas ;
 Ils sont plus vrais & plus vifs que les vôtres.

450 FABLES NOUVELLES.

Vous aimez-vous long-tems ? -- Ce que dure un desir.

Vers le bonheur poussé par la folie ,

On se rencontre , & bien fou qui se lie.

Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. --

Ce que j'ai craint , votre discours l'atteste :

Apparemment vous n'avez point d'amis ? --

Quelques societés. -- Nul soin de vos petits ? --

Nous les faisons , . . . & nous moquons du reste. --

Rebut de la nature , opprobre de l'amour ,

Dans quel abyme affreux ton ivresse te jette !

Eprouvant le remords & l'ennui tour-à-tour ,

Si la disgrâce vient un jour ,

Qui te suivra dans ta retraite ?

Quand les cieux couverts de frimats

Reprendront un aspect plus sombre ,

Tu verras passer comme une ombre ,

Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas !

Aucun ami qui te console ,

Qui vienne en secret ranimer

Ce cœur insensible & frivole ,

Ce triste cœur incapable d'aimer ;

Point d'épouse , dont la tendresse

Te réchauffe alors dans son sein ;

Et point d'oiseaux jaseurs , dont le folâtre essaim ,

Par les jeux de l'enfance , amuse ta vieillesse.

Au creux de quelque roche à toi-même borné ,

Ne possédant rien sur la terre ,
Loin du bonheur , tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire ,
Pour y périr abandonné.

VOUS qui du sentiment dédaignez les foiblesses ,
Votre courage est-il bien affermi ?
Cent fois trompé , vous aurez cent maîtresses ;
Mais vous mourrez sans un ami.

F A B L E X I I I .

LE LIEVRE ET LE LEVRIER.

DE U X lievres par un beau matin
Philosophoient dans un champ de luzerne :
Pourquoi , dit l'un , d'un ton presque hautain ,
Faut-il qu'un animal rampant & subalterne
Depuis un si long tems nous mene un si grand train ?
C'est bien à tort qu'on le redoute ;
Je suis brave ou je le deviens.
Les chiens jusques ici nous ont mis en déroute ;
Moi , désormais , je cours après les chiens.
D'un taillis à l'instant un lévrier s'élançe ,
Et nos lievres de fuir ; mais sur-tout le gascon.
ON connoît plus d'un fanfaron
Lievre , Dieu fait ! quand le péril commence.



FABLE XIV.

LE LOUP, LE RENARD, ET LE LOUP-
CÈRVIER.

UN jeune loup, des environs du Mans,
 Dans un vie efféminée,
 Laissoit consumer ses beaux ans,
 Et démentoit sa destinée.
 Aucun élan, nul effor vers le bien;
 Il n'égorgeoit cerf ni genisse,
 Trembloit de peur, même à l'aspect du chien,
 Redoutoit l'air des bois & s'enrhumoit d'un rien.
 Ce loup, comme l'on voit, avoit bien plus d'un vice.
 Aussi, dans son allure & dans tout son maintien,
 Représentoit-il la famine;
 On lui comptoit tous les os de l'échine.
 Périssant, faute de soutien,
 Il se lia, pour fonder sa cuisine,
 Avec un franc épicurien.
 C'étoit Rusé, renard des plus habiles,
 Fin gourmet, nourri d'ortolans,
 Ayant flairé dans ses courses agiles,
 Les meilleurs poulaillers du Mans.
 Mon efflanqué, que la faim seul excite,
 Le flatte le caresse, & s'enrôle à sa suite.
 Quand la nuit tombe, ils vont de buissons en buissons,

Ensemble éventer les volailles.

Ils déjeûnent avec des cailles ,
 Et pour dîner emportent des chapons.
 Un jour le lieutenant du général d'armée ,
 Se tapiffa le gosier de duvet ,
 En mangeant une poule avant qu'il l'eût plumée ,
 Et toute la semaine il en eut un hoquet.

Il s'oublioit dans la mollesse ,
 N'approchant pas des grands troupeaux ,
 S'applaudiffant de sa foiblesse ,
 Et dédaigné des moindres louveteaux.

Près d'une basse-cour nouvelle ,
 Il rodoit un matin , fans bruit , le nez au vent ,
 Aux leçons du renard bien strictement fidele.
 Un loup-cervier le vit , il étoit son parent :
 Lâche , s'écria-t-il , opprobre de l'espece ,
 Quel métier fais-tu là ? Tu n'es loup qu'à demi.
 Allié d'un renard , réduit à sa finesse ,
 Sous quel joug te vois-je endormi !
 Acquiers des forces , mon ami ,
 Tu n'auras pas besoin d'adresse.

F A B L E X V.

LE MARCHAND, LE CHEVAL ET LE SINGE.

CERTAIN marchand voyageoit d'ordinaire,
 Avec son singe & son cheval ;

Chacun voyage à sa maniere.

Pour sa monture il étoit fort brutal ,
Chiche encor plus ; peu de foin , moins d'avoine ,
C'est le loyer de l'utile animal ,
Et force coups , voilà son patrimoine.

Cependant il alloit toujours ;

Depuis deux ans il servoit un tel maître ,
Et pendant ces deux ans il n'eut pas deux beaux jours :
Trop de douceur est nuisible peut-être.

■ Tête baissée , il trottoit humblement.

Dès qu'il avoit fait quelques fautes ,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes :
Ne pouvoit-on l'avertir autrement ?

Pour le singe , il a tout , gimbettes & careffes.

Aussi fait-il cent tours divertiffans ,
Et les plus gentilles prouesses ,
Sur-tout la grimace aux passans.

S'il attrape une orange , il se creuse une toque
Avec la peau , puis dévore le fruit ;

Il tire adroitement un maron de sa coque ,
Et se gratte la fesse , en grugeant un biscuit.

A tout cela son maître l'enhardit.

Le singe quelquefois lui découvre la nuque ,
Et frise à sa façon les poils de sa perruque.

Plus il en fait , & plus on l'applaudit.

Dans un bois mon homme s'engage.

A peine a-t-il avancé quelques pas ,
 Des voleurs très-polis , mais qu'il n'attendoit pas ,
 Viennent fondre sur son bagage.
 Vis-à-vis d'un fossé qu'il auroit pu franchir ,
 Son rossinante exprès s'arrête.
 Lasse d'un joug si dur , enfin la pauvre bête
 Cherchoit le moyen d'en sortir ,
 Il est trouvé ; son vilain maître
 Scrupuleusement dépouillé ,
 Par les brigands est mis à pié ,
 Pestant , se lamentant , hors d'état de paroître ;
 A son cheval lui-même il auroit fait pitié.
 Sans or , sans habits & sans linge ,
 De tout ce qu'il avoit il n'a plus que son linge ,
 Plus gambadant , & plus fou de moitié.
 Ton aspect , lui dit-il , m'afflige & m'importune.
 Va-t-en , misérable farceur.
 Un histrion , pour l'infortune ,
 Est un mauvais consolateur.
 De tes mines j'ai bien affaire.
 Qu'un singe est un sot animal !
 Eh , que n'ai-je encor mon cheval ! . . .
 Quitte à te voir dans la riviere.
 MON but , on l'apperçoit sans être bien expert.
 Maîtres Ingrats , vous êtes sans excuse.

Distinguons l'homme qui nous fert,
Du vil bouffon qui nous amuse.

FABLE XVI.

LES TROIS POMMES.

A la plus belle ! on fait bien qu'autrefois
Cette devise arma trois immortelles :
Le prix de la beauté fut disputé par elles ;
Pour les juger , de Pâris on fit choix.
Il avoit les yeux du bel âge ,
Les mœurs des champs , un cœur bien amoureux ;
Et la nymphe au léger corsage ,
A ses regards éclipsoit tous les dieux.
Il étoit enivré , c'est être plus que sage.
Junon étale en vain son faste & sa grandeur ;
En vain Pallas fait briller son armure ;
Mais d'un air ingénu détachant sa ceinture ,
Vénus sourit , ce sourire est vainqueur.
Fier d'avoir jugé trois déesses ,
Pâris bientôt laisse égarer ses vœux :
L'amour & ses molles tendresses
N'enchaînent plus son cœur audacieux.
L'ingrat néglige ses maîtresses ,
Pour la palme du cirque & de plus nobles jeux.
Priam le reconnoît ; adieu la bergerie.
Près du trône on respire un air empoisonneur.

Le courtifan a gâté le pafteur.

Dans fa brillante rêverie

Il embraffe un fantôme , & renonce au bonheur.

Son jugement alors revient en fa mémoire.

Vénus , dit-il , m'a d'abord ébloui ;

Mais Junon peut m'ouvrir les fentiers de la gloire :

Junon eft la plus belle , & l'emporte aujourd'hui.

Semblable à la premiere une pomme eft conftruite ,

Préfent intéreffé d'un cœur ambitieux ;

Même devife à l'entour eft écrite ;

Puis on l'adrefse à la reine des cieux.

Hélène eft enlevée , & la guerre s'allume.

Le Simois roule des flots de fang ;

Les vieux jours de Priam coulent dans l'amertume ;

Caffandre eft outragée , au mépris de fon rang ;

Sa ville enfin fuccombe , & le feu la confume.

Sur des monceaux encor fumans ,

Pâris bleffé fe dérobe au carnage ,

A travers les embrasemens ,

Et fe fait transporter fous le même bocage

Qui vit fleurir fes premiers ans.

Inflruit par le malheur , éclairé par le tems ,

Il abjura les vains amufemens

Qui berçoient fon enfance & troubloient fon jeune âge.

Il détefta l'ambition ,

Son tumulte infenfé , fes plaifirs infidelles ,

Et tous ces faux honneurs , qu'emportoient avec elles
Les étincelles d'Ilion.

Vénus est sans attraits pour un cœur sans ivresse ;
Junon le touche moins encor ;
Et s'il dispose un jour d'une autre pomme d'or ,
Elle fera pour la sageffe.

F A B L E X V I I .

LE COURTISAN ET LE SONGE.

U N courtifan (je parle d'autrefois) ,
Soupant , chaffant , avec fon maitre ,
Aspiroit à tous les emplois ,
Et fut ambitieux autant qu'il pouvoit l'être.
Après un bal , il s'endormit ,
Et rêva qu'à travers les vapeurs les plus fombres ,
Il s'en alloit courant après des ombres ;
Ce fonge-là ne manquoit point d'efprit.
Vives , brillantes & légeres ,
Elles venoient voltiger fous fa main ,
L'environnoient de lueurs menfongeres ,
Se laiffoient approcher , & s'enfuyoient foudain.
L'ardent rêveur , s'enflammanant pour chacune ,
Toutes les pourfuivit , & n'en faifit pas une.
Il s'éveille , il s'habille , & va vite à la cour.
Tout a déjà changé de face.
Il follicite , il demande une place

Qu'un autre obtient avant la fin du jour.

Il étoit possesseur la veille ,

D'une maîtresse , objet de tous les vœux :

L'amour , dit-il , me reste , il console à merveille ;

Et pendant qu'il le dit , son rival est heureux.

Maltraité par la cour , il retourne à la ville.

Ayant placé des fonds sur des vaisseaux ,

Il se livre à l'espoir , hélas ! trop inutile ;

L'or flottant de mon homme a péri sous les eaux.

Ne trouvant par-tout que mensonge ,

Chagrins , prestiges & tourment,

Il se rappelle enfin le songe

Qu'il fit autrefois en dormant.

J'en explique tout le mystère :

Par lui , s'écria-t-il , le destin m'a parlé ;

Je ne dors point , la chose est claire ,

Mais je rêve tout éveillé.

FABLE XVIII.

LA VISION.

VERS le déclin d'un assez triste jour ,

Je révois seul dans mon azyle ,

Et soudain devant moi , glissant d'un pas agile ,

Des fantômes masqués défilent tour à tour.

L'un , représentant l'avarice ,

Sembloit emporter un trésor ;

L'autre , balançant des poids d'or ,
Apparemment figuroit la justice.

Un autre , aux sourcils orgueilleux ,
Exprimoit l'amour de la gloire ,
Et les desirs ambitieux ,
Et le faste de la victoire.

Celui-là jouoit l'air sensé
De la tranquille pruderie ,
Celui-ci le maintien glacé
De la fausse philosophie.

J'examinois chaque attribut ,

Et chaque ombre mobile & l'esprit de son masque.

Avec un attirail fantasque ,
La folie alors m'apparut ,
En jouant du tambour de basque.

Je n'ai rien de caché pour toi ,

Tous ces objets ne font qu'un , me dit-elle.

Cesse de croire à ton œil infidelle ,

Et ne t'en rapporte qu'à moi.

Lorsqu'ainsi je me multiplie ,

Le changement n'est qu'apparent.

A tous mes jeux l'homme se plie ;

Il se déguise en vain , c'est toujours la folie ?

Le masque seul est différent.



FABLE XIX.

LE RENARD ET LES JEUNES LAPINS.

BLANCHI dans les ruses de guerre,
 Un renard, renard s'il/en fut,
 Temporifant, pour atteindre son but,
 Comme un zéphyr rasant la terre,
 Et toujours méditant l'escalade ou l'affût;
 Bref le Sinon (*) de tout le voisinage,
 Ayant fait une nuit le sac d'un poulaier,
 Vint le matin, dans un champ s'égayer.
 Tel un héros, las du carnage,
 Repose à l'ombre du laurier.

Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée.

Maître renard bercé parmi les fleurs,
 De l'aurore sur lui sent distiller les pleurs,
 Se roule & se blotit dans des flots de rosée.

Par intervalle il va fautant,
 Il court après sa queue, avec elle il badine;

En vrai tatuffe il compose sa mine,
 Et le vieux coquin fait l'enfant.

Deux lapins sans expérience,
 De leur côté, dans le pré s'amusoient,
 Trotinoient, brotoient, se baïsoient,
 Sur le derrière se posoient,

(*) C'est le nom du traître qui livra Troye aux Grecs.

Et jouoient en toute innocence.
 Ils apperçoivent le renard
 Avec son mouvant étendard.
 On examine , on fait silence ,
 On dresse l'oreille , on balance ,
 On tient conseil pour fuir ; mais le rusé caffard
 A l'air si doux , si benin , si tranquile ,
 Qu'ignorant les pièges de l'art ,
 Ces étourdis restent dans leur azyle.
 Aux lapins , comme à nous , la raison vient trop tard.
 Ils font plus , l'un d'eux se hafarde :
 Vois-tu , dit-il , ses yeux careffans & fereins ?
 Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !
 Il a l'air d'aimer les lapins :
 Que craignons-nous ? Bientôt leur effroi cesse ;
 On avance un pas , & puis deux ;
 Et guettant le moment , l'animal cauteleux ,
 A chaque pas qu'ils font , redouble de tendresse.
 Bien confians & bien joyeux ,
 Les voilà près de lui , voilà qu'il les careffe ,
 Qu'il les réjouit de son mieux ;
 Et nos jeannots sont vraiment dans l'ivresse ;
 Ils trouvent un ami , leur sort est trop heureux.
 Un vieux lievre passoit , dieu fait s'il alloit vite !
 Fuyez , leur dit-il en courant ,
 Fuyez , ou gare le cocite.

L'avis est inutile , autant qu'il est prudent.
Les deux infortunés veulent en vain le suivre ;
Le renard les happe à l'instant ,
Et vous les croque au frais, pour leur apprendre à vivre.
Vous , admis dans le monde à la fleur de vos ans ,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre ;
Et rien pour vous n'est plus à craindre ,
Que l'air affable des méchans.

F A B L E X X.

LE SERPENT ET LA COLONNE.

U N serpent des plus étourdis ,
Sous le parvis d'un temple insulte une colonne ;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
Il est tems , dit-il , qu'on t'abatte ,
Que de ton faite antique on délivre les airs.
En même tems jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlatte.
Il s'enfle , il se replie , irrite son poison ;
Et dans l'acès de sa rage inutile ,
Va contre le marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.
Un passant qui survient divise le reptile ,
Qui , dans l'instant détaché du fronton ,
Ensanglante le péristile ,

S'agite , & rampe encor sur son double tronçon :
 Mais , malgré ses efforts , la force l'abandonne ;
 Sa crête qui pâlit , veut en vain se dresser ;

Il meurt au bas de la colonne
 Qu'il s'efforçoit de renverser.

A ces traits on connoît l'envie ,
 Et les venins qu'elle répand ;
 Mais tôt ou tard elle est punie :

L'équitable public coupe en deux le serpent ,
 Et l'abat aux pied du génie.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LE MULOT ET LA FOURMI.

PAUVRE fourmi ! s'écrioit un mulot,
 Comme j'ai l'ame presque humaine ,
 Je plains vraiment ton triste lot :
 Je te vois troter par la plaine ,
 Ou traîner un grain pas à pas.
 De tant fuer c'est bien la peine ,
 Pour faire un si chétif amas !

A mon épargne il faut que je te mene.

Viens-y voir les trésors entassés par mes soins.

Sont-ils plus grands que tes besoins ,

Répond

Répond la fourmi citoyenne ?

En ce cas-là , tremble pour tes foyers :

Injuste quelquefois , l'homme te rend justice ,

Alors qu'il vuide tes greniers ,

Et qu'il punit ton avarice.

DANS ce siècle charmant , où prospère le vice ,

Que de mulots en paix sous leurs terriers !

FABLE VII.

L'ISLE FORTUNÉE.

UN homme autrefois fit naufrage ,
Le fait est vraisemblable , & n'est pas moins certain :

Il fut poussé vers un rivage

Peuplé d'heureux. . . on va douter , je gage ;

L'homme par-tout est né pour le chagrin.

Quoi qu'il en soit , sur cette plage

Les cœurs sont purs , & le ciel est serein.

Les arts en sont bannis , aussi bien que l'étude ;

La nature elle-même en a dicté les loix ;

Le culte est d'aimer Dieu , point de rangs , point de droits ,

On fait tout simplement le bien par habitude ,

Sans la peur des tourmens , des prêtres & des rois.

Celui que sur ces bords a jeté la tempête ,

S'accoutume aisément aux douceurs du séjour.

Comme un concitoyen , on l'accueille , on le fête ;

Il dort , il chante , il fait l'amour ;

466 FABLES NOUVELLES

D'affaires , de devoirs , ne remplit point sa tête ,
Et ne se plaint jamais de la lenteur du jour.
Il est libre & content ; en un mot , il respire.
C'étoit un bon humain , vrai , souple , confiant ,
Et passablement ignorant ,
Parfait enfin , s'il n'avoit pas su lire.

Que la science est un fatal présent !

Deux ans s'étoient passés ; survient un autre orage ,
Qui jette sur ces bords un de ces novateurs ,
Sobres par vanité , s'adaptant un langage ,
Des crédules mortels rigides corrupteurs ,
Profanant le titre de sage ,
Hypocrites cachés sous le masque des mœurs.
Cet homme avoit sauvé ses livres du naufrage ;
Ils étoient composés des rêves dangereux

De tous ces turbulens sectaires

Qui , donnant de faux jours pour autant de lumières ,
Couvrent d'un froid vernis leur fatras ténébreux ,
Et déclarent tout haut , inquisiteurs sévères ,
Que le droit de penser fut réservé pour eux.
Du vrai , s'il faut les croire , ils sont les seuls apôtres ;
Ils se nomment entr'eux tuteurs des potentats ,
Et croiront bonnement cimenter les états ,
En recrépissant mal ce qu'ont bâti les autres.

Venons au but : roulant de grands projets ,
Notre sage promène un œil scientifique

Sur cet amas de mortels satisfaits ,
 Unis fans l'accord politique ,
 Sans code maintenant la paix ,
 Amoureux fans métaphysique ,
 Jouissant de tout fans procès ,
 Heureux , en un mot , fans logique ;

Et la pitié qu'excitent ces objets ,
 Parle à son cœur philosophique.

Le ciel m'appelle ici ; j'en dois bannir l'erreur.

Infortunés , dit il , pour vous le jour va naître :
 Sans le raisonnement , qu'est-ce que le bonheur ?

Sentir n'est rien ; l'homme est fait pour connoître.

Le fer même fléchit sous les coups des marteaux ;

Le chêne le plus dur cede aux dents de la scie ;

Et moi , je vais souffler la vie

Sur ce peuple de végétaux.

Il cherche , il invente , il combine

Les moyens les plus prompts d'exécuter ses vœux ,

Et c'est l'autre étranger que mon homme destine

A semer sourdement les germes dangereux

Et les venins de sa fausse doctrine.

Les voilà travaillant tous deux

A préparer l'éclat & la ruine

D'un peuple obscurément heureux.

Le jeune & crédule Séide

De ce burlesque Mahomet ,

468 FABLES NOUVELLES.

Aux fillogismes se foumet ;
De nouveautés il est avide ,
Et la gloire qu'on lui promet
Elevé son effor timide.

Lui-même il brigue des leçons ,
Avale à longs traits l'imposture ,
Abandonne une ame encor pure
Aux fureurs des opinions ,
Et s'enivre de leurs poisons
Qui fermentent par la lecture.

Il devient fanatique & se croit inspiré ,
Veut créer , innover , donner un peuple au monde ;

Et dans sa démence profonde ,
Il cesse d'être bon , dès qu'il est éclairé.
Plus de dignes , plus de scrupules ,
Tout remords est anéanti ;

Il cabale , il intrigue , il parle aux plus crédules ,
Et se forme enfin un parti.

La faction triomphe , & la guerre s'allume ;
Il faut un autre Dieu , d'autres mœurs , d'autres loix.

Choisira-t-on des consuls ou des rois ?

On s'arme , on se bat , le sang fume ,
La nation est aux abois ;

Le laboureur raisonne , & la faim le consume.
Tous les nœuds sont rompus , ou prêts à se briser ;
Et ces citoyens si tranquilles

Egarés par deux imbécilles
 Conspirant à les diviser ,
 Ont de leurs propres mains renversé leurs azyles ,
 Et s'égorgent entr'eux pour se civiliser.
 A la fin , sur l'avis d'un sage véritable ,
 On s'assembla ; chacun ouvrit les yeux ;
 De chaînes on chargea l'un & l'autre coupable ;
 Puis on rendit aux flots qui les vomit tous deux ,
 Le jeune illuminé , le sage respectable ,
 Et leurs volumes avec eux.
 Le calme reparut avec la tolérance :
 Ce peuple retrouva ses plaisirs & ses biens ,
 Retomba mollement dans sa douce ignorance ,
 Et reprit ses premiers liens ,
 Détestant à jamais un desir de science
 Qui fit couler le sang de quelques citoyens.

F A B L E I I I .

LE MERLE ET LE VER-LUISANT.

PENDANT une nuit assez sombre ,
 Tout fier de son étoile , un jeune ver-luisant
 Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre ,
 Et s'enivroit d'orgueil , en se considérant.
 Sur ce globe , où chacun m'admire avec justice ,
 Je ne vois rien , dit-il , de comparable à moi ;
 Des insectes je suis le roi :

Eh ! qui d'entr'eux pourroit entrer en lice ,
 Quand mon empire est si bien affermi ?
 Est-ce l'active abeille , ou la sobre fourmi ?
 Ces orbes éclatans qui versent la lumière ,
 Pour briller empruntent mes feux ;
 Et l'astre qu'adore la terre ,
 N'est que le ver-luisant des cieux.
 Comme il parloit , d'une branche voisine ,
 Un merle fond soudain , & gobe l'orgueilleux.
 Ton éclat cause ta ruine ,
 Pauvre insecte ! . . . Moins lumineux ,
 Tu pourrois vivre , enseveli sous l'herbe :
 Que je te plains de naître si superbe !
 L'obscurité te rendroit plus heureux.

F A B L E I V.

LA JUSTICE DES ANIMAUX.

LASSÉS des discordes publiques ,
 Les animaux , d'un plein consentement ,
 Parlerent d'accommodement ;
 Mais , pour juger les troubles domestiques ,
 On établit un parlement.
 Vu sa finesse , sa prudence ,
 Et l'art de l'élocution ,
 Le serpent , comme de raison ,
 Fut pourvu de la présidence.

A la dignité d'assesseurs
On crut devoir élever les marmotes ,
Ronflant en bonnes patriotes ;
Car naturellement les juges sont dormeurs.
Quant aux détails de la chancellerie ,
A la tortue ils font tous confiés ;
On fait qu'en sa marche étourdie ,
Elle fait feu des quatre piés.
Bref, sur leur dos emportant leur tribune ,
Les escargots tenoient lieu d'avocats ,
Et déployoient dans tous les cas ,
Une éloquence peu commune.
On les accusoit d'être lents ,
Et d'éterniser les affaires ;
Pour acquérir plus de lumières ,
Ils demandoient fort bien des surfis de cent ans.
La cour , d'ailleurs , fut juste , & Thémis bien servie.
D'un pareil tribunal nul client n'appelloit.
Avant qu'on lâchât un arrêt ,
La mort , sans autre plaidoirie ,
Provisoirement emportoit
L'avocat , l'assesseur , le juge & la partie.



FABLE V.

PROMÉTHÉE.

JALOUX de l'empire des dieux ,
 Un jour le hardi Prométhée ,
 L'œil ardent & l'ame agitée ,
 Voulut former un être aussi superbe qu'eux.
 Plein de cet espoir magnifique ,
 Il pétrit un limon sous ses doigts créateurs ;
 Mais , par un mouvement de pitié prophétique ,
 Il le détrempe avec des pleurs.

HOMME orgueilleux , apprends à te connoître.
 Dans l'avenir découvrant tes malheurs ,
 On te pleuroit , avant qu'on t'eût fait naître.

FABLE VI.

LE LOUP ET L'ÂNE.

AU PRÈS d'une masure antique ,
 Dans un pré de chardons semé ,
 Un âne en son chemin trouve un loup famélique.
 Martin prend le ton pathétique ,
 Et croit que sire loup en sera défarmé.
 Vois , lui dit-il avec l'accent tragique ,
 Comme j'ai l'air souffrant ! Mon mal m'a bien changé.
 De ce pied-ci je suis paralytique ;
 Par une longue épine il est endommagé ,

Et d'ailleurs je deviens étique.
 Le loup lui répond en ces mots :
 Je compatis à ta souffrance :
 En effet , je le vois , tu n'as plus que les os ,
 Et je me crois , en conscience ,
 Obligé de finir tes maux.
 Il dit , grince des dents , & l'âne est en morceaux.

FABLE VII.

LA CHOUETTE.

UN homme erroit sur les décombres
 D'un vieux palais tout ruiné ,
 Repaire aux brigands destiné ,
 Et digne de loger des ombres.
 Mon curieux , foulant quelques débris ,
 Vit à deux pas une chouette ,
 Qui , s'élançant de sa retraite ,
 Se jeta sur une souris ,
 Et sans pitié dévora la grifette.
 Quoi , dit-il , un oiseau penseur ,
 Dont la mine est si grave , & qui doit être sage ,
 Quoi , l'oiseau de Minerve , être ainsi destructeur ,
 Choisir sa proie en un si bas étage ,
 Croquer le menu peuple , & prétendre à l'honneur !
 Je ne fais pas d'où vient tu m'apostrophes ,
 Dit le sinistre oiseau. Tout penseur que je suis ,

Il faut que je vive. . . & je vis.
 D'après cela , pauvres fouris ,
 Craignez les oiseaux philosophes.

F A B L E V I I I.

L'ENVIEUX.

DANS un enclos , où Palès regne encor ,
 Le pontife sacré de son autel rustique
 Cultivoit un arbufte unique.
 On va me croire ; il portoit des fruits d'or.
 Ce bon prêtre excita l'envie.
 Tandis qu'il s'abandonne aux douceurs du repos ,
 Un riche malveillant brife quelques rameaux
 Du bel arbufte à la tige arrondie ,
 Et se courbant sous ses nobles fardeaux.
 Fier du mal qu'il a fait , le méchant s'extasie :
 Mais son plaisir fut court. L'arbre chéri des dieux ,
 Aux jours que l'automne ramene ,
 Porta des fruits quatre fois plus nombreux. . .
 Et l'envieux subit sa peine.

F A B L E I X.

LA JARDINIÈRE ET L'ABEILLE.

UNE abeille active & volage ,
 Allant , venant , dans un jardin ,
 De tout composoit son butin ;

Chaque fleur avoit son hommage.
 Perrette la prit sur le fait ;
 Perrette étoit la jardiniere.
 Prends donc garde , abeille légère ;
 Réprime ton vol indiscret ,
 Dit-elle , tout n'est pas œillet ,
 Tout n'est pas rose en un parterre.
 Confondant ainsi tes larcins ,
 Tu peux , tu dois même te nuire :
 Des fleurs , dont le parfum t'attire ,
 Plusieurs renferment des venins.
 Je le fais , dit l'insecte agile ,
 Et grand merci de ta leçon ;
 Mais je prends ce qui m'est utile ,
 Et ne touche pas au poison.

F A B L E X.

LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

UN enfant vif & courageux ,
 Porté par un courfier superbe ,
 S'applaudissoit de fouler l'herbe ,
 Sur cet animal belliqueux.
 En passant , un taureau lui crie :
 Y penses-tu ? que je te plains
 De paroître dans la prairie ,
 Mené par de si foibles mains !

Oui , je leur cede la victoire ,
 Répond le coursier complaisant.
 Brutal , où feroit donc la gloire ,
 De jeter par terre un enfant ?

F A B L E X I.

LES MOINEAUX ET LE TEMPLE.

EN réparant un temple antique ,
 On en fit déloger des milliers de moineaux ;
 Mais dès qu'il fut bien magnifique ,
 Bien réparé , voilà mes étourneaux
 Qui s'en reviennent de plus belle.
 Vain espoir ! les dômes sacrés
 N'offrent pas à nos effarés
 De quoi loger une hirondelle.
 Las ! tous les trous étoient murés.
 Bon dieu ! quelle folle dépense ,
 S'écria l'essaim bourdonnant !
 A quoi cet édifice immense
 Pourra-t-il servir maintenant ?

F A B L E X I I.

L'HIRONDELLE.

AMIS , le grand monde n'est fait
 Pour les muses ni pour le sage.
 C'est sous un solitaire ombrage ,
 Que la nature leur promet

Des plaisirs purs, & des jours sans nuage ;
C'est là qu'à ses amans elle dit son secret.

Jadis la rustique hirondelle ,
Tranquille habitante des champs ,
Egaloit même Philomele ,
Par la douceur de ses accens :
Mais bientôt, moins modeste qu'elle ,
Lasse d'enchanter les déserts ,
Et de n'avoir , pour juger ses concerts ,
Que l'innocente pastourelle ,
Elle abandonna l'air natal ,
Quitta , pour un séjour stérile ,
Son petit domaine rural ,
Et vint s'établir à la ville.
Là , ma sotte enfle en vain ses fons ,
Et prodigue sa voix légère :
On a bien autre chose à faire ,
Que d'applaudir à ses chansons.

Qu'arriva-t-il ? Le talent de la belle
En haste vint se convertir ;
Et l'ambitieuse hirondelle

Oublia de chanter , pour apprendre à bâtir.

F A B L E X I I I .

LE LOUP ET LE BERGER.

U NE cruelle épidémie ,
Dans tout un hameau circulant ;

478 FABLES NOUVELLES.

Avoit détruit la bergerie
Du pasteur le plus opulent.
Le loup apprit son aventure ,
Et vint lui marquer ses regrets.
Que je plains tes ennuis secrets !
Je sens la perte que tu fais ,
Et bien vivement , je te jure.
Quoi ! tu n'as donc plus ces troupeaux ,
Ces moutons si gras & si beaux ,
Qui firent long-tems tes délices ,
Ces chevres , ces blanches genisses ,
Et tous ces bondissans agneaux ?
Ciel ! quelles furent tes alarmes ,
Quand il fallut y renoncer !
Cette image arrache des larmes ,
Et je suis tout prêt d'en verser.
Sire loup , je te remercie ,
Et je vois , répond le pasteur ,
Que vraiment on te calomnie ,
Lorsqu'on te refuse un bon cœur.
Dans nos cantons je vais le dire ,
D'aujourd'hui je vois que le tien
Est très-sensible. Oui , dit le chien ,
Quand le mal d'autrui peut lui nuire,



FABLE XIV.

L'AIGLE ET LE SERIN.

L'AIGLE.

J'AIME les sommets orgueilleux.

LE SERIN.

Moi, j'aime un vallon solitaire.

L'AIGLE.

Je vais me perdre dans les cieux.

LE SERIN.

Je revole auprès de Glicere.

L'AIGLE.

Je captiverai l'œil des dieux.

LE SERIN.

Moi, les regards de la bergere.

FABLE XV.

L'AUTRUCHE.

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler,

Crioit une autruche pesante :

Et les oiseaux de reculer,

Dans la plus curieuse attente.

Allons, suivez-moi bien des yeux ;

Vous verrez si je tiens parole :

Je vais fendre l'azur des cieux.

C'est pour le coup que je m'envole.

Gare , gare. . . En difant ces mots ,
 Que fiflent l'alouette & quelques hirondelles ,
 Elle étend lourdement fes gigantesques ailes ,
 Dont la masse refsemble aux voiles des vaiffeaux.
 Infructueux efforts ! cramponnée à la terre ,
 Ses pieds fervent mal fes projets ;
 Elle fillonne la pouffiere ,
 Et s'agitant toujours , ne s'éleve jamais.

C E S difgraces font ordinaires ,
 Et chez le peuple auteur on ne voit que cela :
 Combien d'autruches littéraires
 Difent , *je vole* , & reftent là !

F A B L E X V I .
 LE BUREAU ET LA TOILETTE.

DANS le magasin d'un Perfan
 Qui brocantoit dans toute la Syrie ,
 Une toilette fort jolie ,
 Quoiqu'elle parlât mufulmam ,
 Se trouvoit , par hafard , près d'un bureau févere ,
 Meuble autrefois d'un membre du divan ,
 Turc , s'il en fut , & Turc atrabilaire.
 Pour m'approcher , fais-tu bien qui je fuis ,
 Dit-il bientôt à fa voisine ?
 Dans les états tout s'achemine ,
 A l'aide de mon noir tapis.

Je suis un très-grand politique ;
 Sans moi , point de contrats ; sans moi , plus de traités.
 Les actes importans me font tous présentés ;
 J'ai la confiance publique.
 Pédant , c'est bien à toi de vouloir prendre un ton ,
 Dit la toilette ; écoute , & lutte , si tu l'oses :
 J'habitois le ferrail dans ma jeune saison ;
 Tu jugeois les effets , j'appercevois les causes.
 Par un seul mot , si tu fais voir ,
 Tu verras quel est mon mérite :
 J'ai , pendant plus d'un an , soutenu le miroir
 D'une sultane favorite.
 Disgrace , entreprise , faveur ,
 J'épiois tout , dans son principe.
 Plus d'une fois le grand-seigneur
 A mes côtés fuma sa pipe.
 Le cadi fut biffé tout net ;
 Ce juge avoit trop de lumieres.
 Mahmoud faisoit bien le sorbet ,
 On le fit chef des janissaires.
 Certain bacha fut empalé ,
 Pour un rêve de la sultane ;
 Traité par elle de profane ,
 Un derviche fut étranglé.
 Chaque petite fantaisie
 Caufoit un grand événement ;

Enfin le fort de la Syrie
 Dépendoit d'une bouderie ,
 D'un œil battu , d'une humeur du moment ,
 Ou quelquefois d'une insomnie.

J'ai . . . La porte s'ouvrit ; elle n'acheva pas.
 Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
 Dieux ! faites parler les toilettes
 Et nous faurons le secret des états.

FABLE XVII.

L'ILLUSTRE MORT.

UN philosophe , un sage , un demi-dieu ,
 Un Archimede , arpenteur de la sphere ,
 Hors lui n'estimant rien , n'aimant rien sur la terre ,
 Fou de calculs , faisant du reste un jeu ,
 Mourut, un beau matin , comme un homme ordinaire.
 Le même jour , un bourgeois expira ,
 Homme obscur , de l'algebre ignorant le mystere ,
 Mais bienfaisant , humain , modeste , & cætera.
 A peine mon savant dans le royaume sombre
 Eut essayé les premiers pas ,
 Qu'on lâcha vite après son ombre
 Tous ces prôneurs des gens qui descendent là-bas ;
 J'entends ces orateurs sonores ,
 Ces panégyristes pompeux ,
 Qui , prodigues de métaphores ,

A l'abri du héros n'écrivent que pour eux,
 Vous chargent les tombeaux de leurs fleurs inodores,
 Et s'épuisant en tristes lieux communs,
 Endorment les vivans, pour fêter les défunts.

On veut les lire ou les entendre.

L'illustre mort, comme Euclide cité,

De personne n'est regretté;

Mais d'un encens exquis on régale sa cendre;

Et le voilà chanté, préconisé, prôné,

Gissant en mort bien conditionné.

Du bourgeois, pas un mot; muette est l'éloquence.

Eh! direz-vous, voilà donc tout le prix

De ses vertus & de sa bienfaisance!

Ah! ne le plaignez point; il eut sa récompense...

QUE m'importe qu'on me célèbre,

Quand j'aurai succombé sous la commune loi?

La douleur qu'on laisse après soi,

Vaut mieux qu'une oraison funebre.

F A B L E X V I I I .

LE DÉVOUEMENT GÉNÉREUX.

JUPITER célébroit aux cieux

La fête de son mariage.

Les animaux les plus religieux

Viennent en corps présenter leur hommage,

Par Mercure introduits dans un ordre pompeux.

H h ij

La brebis seule étoit absente.
 Qui peut l'arrêter , dit Junon ,
 Et la rendre si négligente ?
 Point de vœux , pas le moindre don !
 Ne vous fâchez pas , ô déesse ,
 Dit un chien bon ami , quoique suivant la cour.
 Je l'ai vue , au lever du jour ;
 L'infortunée étoit dans la tristesse. —
 Comment ? & par quelle raison ? —
 Ah ! malheureuse , disoit-elle ,
 Je n'ai plus ni lait , ni toison.
 Puis-je paroître à la cour immortelle ?
 Aux pieds du souverain des dieux ,
 Moi , me présenter sans offrande !
 Non ; tout l'olimpe auroit sur moi les yeux ,
 Et ma douleur seroit trop grande.
 Hélas ! je frémis d'y songer ;
 Il vaut bien mieux que je périsse.
 Ne pouvant rien offrir , je veux que le berger
 M'offre moi-même en sacrifice.

F A B L E X I X.

L'HUITRE ET L'HOMME (*).

L' H O M M E.

Q'ENTENDS-JE ? une huître qui raisonne !

(*) Le sujet de cette fable est tiré du livre qui a pour titre,
Philosophie de la nature.

L' H U I T R E.

Le beau miracle , en vérité !
 Que trouves-tu là qui t'étonne ?
 Toute la nuit , j'ai végété
 Sur ce roc qui me sert de trône :
 Ce matin je suis en gaité.
 D'ailleurs , ton orgueil m'aiguillonne.
 Tu crois donc que , l'homme excepté ,
 Tout est brute dans la nature ?
 Que ton esprit est limité ,
 Et qu'à bon droit on le censure !
 Apprends que dans cette prison
 Qu'entre vous Océan l'on nomme ,
 Chaque être pense à sa façon ,
 Et que l'instinct de tel poisson
 Vaut l'intelligence de l'homme.

L' H O M M E.

Opprobre de notre univers ,
 Quels sont tes droits ? produis tes titres :
 Ne suis-je pas le roi des mers ?

L' H U I T R E.

Non. . . pas même le roi des huîtres.

L' H O M M E.

Quelle insolence ! je m'y perds.

L' H U I T R E.

Tous les êtres de mon espece ,

Dans le royaume des requins ,
 Vivent en vrais républicains :
 Ils ont leur sens & leur adresse ,
 Et leurs plaisirs , & leurs chagrins.
 Ils ouvrent , ferment leur écaille ,
 Du soleil pompent les rayons ,
 Sans rien demander aux poissons
 Qui les effacent par la taille ,
 Ou par le vain éclat des noms.

L' H O M M E .

Doucement ! raisonnons ensemble.
 J'ai des principes d'équité ;
 Mais si tu me contredis , tremble.

L' H U I T R E .

J'écoute avec docilité.

Voyons.

L' H O M M E

Plus je me confidère ,
 Plus il me paroît assuré
 Que rien , de la nature entière ,
 Ne fauroit m'être comparé.

L' H U I T R E .

Eh ! la preuve ?

L' H O M M E

Je pense & j'aime.

L' H U I T R E.

Mais les poissons aiment aussi,
 Et je suis fort tendre moi-même.
 S'il s'en trouvoit un seul ici,
 Rebelle à cette loi suprême,
 Sa race s'anéantiroit ;
 Et bornant par là sa puissance,
 Des mondes le moteur secret
 Auroit manqué d'intelligence.
 Penfer ! le grand mot que cela !
 Homme superbe & ridicule,
 Tu partages cet honneur-là
 Avec la moindre molécule.
 Sans marcher de même que toi,
 Sans nager comme la morue,
 N'ai-je pas ma raison à moi,
 Qui peut échapper à ta vue ?

L' H O M M E.

Oh ! la tête va m'en tourner ;
 Encor de la philosophie !
 Mais dis-moi, qui donc, je te prie,
 S'avisa de t'endoctriner ?

L' H U I T R E.

La nature. Je suis fort vieille ;
 J'ai vu, plus de deux mille fois,
 Du dieu du jour l'aube vermeille

Se lever pour dorer mes toits.
 Dans la solitude que j'aime ,
 Souvent je caufe avec moi-même ;
 Je me plais dans cet entretien ,
 Et tellement je m'évertue ,
 Je fais tant , que j'en suis venue
 A favoir que je ne fais rien.

L' H O M M E.

Impertinent animalcule ,
 Tu ne fais donc pas , comme nous ,
 Ce que pefe l'eau qui circule
 Dans les corps qu'elle produit tous ?
 Comment , aux plaines éthérées ,
 Se forment l'orage & les vents ,
 L'attraction des élémens ,
 Et le prodige des marées ?

L' H U I T R E.

Moi , je fais que j'ai des besoins ,
 Et que je dois les fatisfaire ;
 Je borne à cela tous mes foins.
 Que l'eau foit pefante ou légère ;
 Autour de mon rocher natal ,
 Que les vents soufflent bien ou mal ,
 D'honneur , il ne m'importe guère.
 Me cachant à tous les regards ,
 Renfermée en huître penfante ,

J'oppose de fermes remparts
 A la vague la plus bruyante. . . .
 Nous bravons ce tumulte affreux ;
 Et philosophes que nos sommés ,
 Nous ne craignons rien , sous les cieux ,
 Hormis les crabes & les hommes.

L' H O M M E.

Ce mot fert à te condamner :
 L'effroi même que je t'inspire ,
 Prouve mon droit de gouverner ;
 Le ciel voulut me le donner ,
 Et te soumet à mon empire.
 Oui , oui , j'ai le droit du plus fort ,
 Une huître est toujours dans son tort ,
 Et ma clémence me fait rire.

L' H U I T R E

Oh ! ceci me paroît subtil :
 Ce droit du plus fort , quel est-il ?

L' H O M M E.

C'est. . . la question est étrange !
 C'est. . . .

L' H U I T R E.

Quoi ?

L' H O M M E.

C'est. . . mais je suis trop bon !

L' H U I T R E.

Dis-moi du moins quelque raison.

L' H O M M E.

C'est ce qui fait que je te mange.

F A B L E X X.

LE SCEPTRE ET L'EVENTAIL.

U N sceptre magnifique , & d'un riche travail ,
Avec dédain voyoit un éventail.

Es-tu fou , lui dit-il ; il te sied bien , beau sire ,
De faire tant le renchéri !

Songe à tous ceux qui t'on flétri.

Si tu fers quelquefois , plus souvent tu fais nuire.
Je me moque , d'ailleurs , de ton autorité.

Reviens , crois-moi , de ton erreur profonde :
Tu régis , bien ou mal , quelque état limité ;
Mais le sceptre de la beauté
Est vraiment le sceptre du monde.

LIVRE TROISIEME.

F A B L E I.

THÉONE ET KIA (*).

K IA donnoit des loix au peuple antique & sage ,

(*) Le trait historique qui a fourni le sujet de cette fable ,
& qui se trouve dans *l'Homme moral* , par M. l'Abbé de Cril-

Qui vit naître confucius ;
 La douce aménité brilloit sur son visage ;
 Et le dieu des Chinois , dirigeant son jeune âge ,
 Dans l'ame du monarque avoit mis des vertus.
 Le luxe altéra tout : flatté dans ses foiblesses ,
 Il devint le jouet des femmes qu'il aima ,
 Et d'un profane encens lui-même il parfuma
 Les temples somptueux , bâtis pour ses maîtresses.
 Théone le perdit en captivant son cœur.
 Elle étoit exigeante , ambitieuse & vaine ;
 Mais ses grands yeux mourans promettoient le bonheur.
 Avec tant d'éloquence ils exprimoient sa peine ,
 Que l'on accordoit tout à leur tendre langueur.
 Esclave idolâtrée , elle fut bientôt reine ;
 Et l'on vit de ce jour , s'endormir l'empereur
 Au sein voluptueux de sa belle sirene ,
 Lui versant à longs traits le nectar de l'erreur.
 Théone commandoit : le ciel , la terre & l'onde
 Soudain fournissoient leurs tributs ;
 La plus stérile arene , on la rendoit féconde ;
 Des jardins s'élevoient , dans les airs suspendus ;
 Les fleuves s'entrouvroient des chemins inconnus ;
 Un desir de Théone eût fait éclore un monde.
 Un jour sur des carreaux d'émeraudes semés ,

Ion , a fait époque dans les annales de l'empire de la Chine ;
 il a été , selon le pere du Halde , recueilli par les mandarins.

La gorge nue , & les yeux enflammés ,
Se cachant dans les bras du prince qui l'adore
Et qui brûle d'un feu qu'elle réchauffe encore :

Ah ! dit-elle , si vous m'aimez ,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

La vie est si rapide , hélas !
Faut-il que les nuits les plus sombres
Viennent abrèger par leurs ombres
Des jours trop voisins du trépas ?
A quoi bon cette alternative
De splendeur & d'obscurité ?

Habitions un palais où regne une clarté

Aussi belle & moins fugitive.

● Le *Tien* (*), moins grand que toi , dans les airs a placé
Ce globe qui par lui borné dans sa carrière ,
Tantôt brillant & tantôt éclipé ,

Nous ôte & nous rend la lumière.

Que ne pourrions-nous point , inspirés par l'amour ?
Ce palais est magique , & j'y desire encore.

Cher prince , éternifons le jour ,
Et n'ayons plus besoin du retour de l'aurore.

Place , place , dans ton palais
Des astres que tes loix maintiennent ,
Des soleils qui nous appartiennent ,
Et ne s'obscurcissent jamais.

Les feux du firmament , dans leur course féconde ,

(*) Le dieu des Chinois.

Luiront sur le reste du monde :

Nous aurons à nous seuls des orbés radieux ,
Témoins de notre paix profonde.

Soyons tout l'un à l'autre , & passons-nous des dieux.

Presse-moi sur ton cœur , viens , ressens mon ivresse ,

Vois palpiter mon sein , brûlant de volupté ;

Par l'excès du bonheur ajoute à ma tendresse ;

Et quand le fort jaloux de ma félicité

Rompra de tes beaux jours la trame enchanteresse ,

Nous volerons ensemble à l'immortalité.

Le crédule empereur , séduit par cette image ,

Dans ce plan si hardi ne voit bientôt qu'un jeu :

De la nature il croit être le dieu ;

Et certain du succès , il ordonne l'ouvrage.

 Tout un peuple est en mouvement.

 Un superbe palais s'éleve ;

L'éclat de l'or s'y mêle au feu du diamant ;

A grands frais commencé , c'est le goût qui l'acheve.

Les rayons du soleil n'y peuvent pénétrer :

 Remplis de liqueurs inflammables

 Que l'art d'Hermès fut préparer ,

 De toutes parts des globes innombrables

Sont les astres nouveaux qui le vont éclairer.

En demi-jours charmans la lumière est brisée ;

Des guirlandes de fleurs parfument les lambris ;

Et d'humides vapeurs , dans les airs rafraîchis ,

494 FABLES NOUVELLES.

Tombent d'un autre ciel , comme une autre rosée :

Au milieu des concerts , des danfes , des festins ,

Les deux amans font entrés dans leur temple :

A genoux leur cour les contemple ;

Et les immortels même enviroient leurs destins.

Ils se plongent dans la mollesse ,

Dans l'abus des plaisirs , payés par leurs sujets ;

Et cet olimpe , où l'or ne doit tarir jamais ,

De tout l'empire engloutit la richesse.

La nation jette un cri de douleur.

Un ennemi voisin l'entend , s'arme , s'avance ;

Il triomphe , & le peuple abat avec fureur

Le monument du luxe & de l'extravagance.

Le malheureux Kia se voit abandonné :

Dans la misere & dans l'ignominie

Il traîne avec horreur les restes de sa vie. . .

Et ce dieu d'un instant mourut infortuné.

F A B L E I I.

LE JEUNE LION ET LE TIGRE.

LE fils d'un vieux lion commençoit à grandir ,

Il étoit l'espoir des provinces.

Mais qui l'éleva dans le grand art des princes ?

Le pere y rêve , & songe à se munir

D'un gouverneur par excellence.

Tous les courtifans d'accourir ;

Car la place est de conséquence.

C'est à qui fera le mentor

De ce rugissant Télémaque :

Un peu moins délié que le feu roi d'Ithaque ,

L'ours est chassé comme un butor.

Un éléphant hérissé de science ,

Prudent , industriel , sur-tout plein de raison ,

Pour former le jeune lion ,

Se propose sans arrogance.

Il est fort sage , disoit-on ,

Mais il manque un peu d'élégance.

Paroît un coursier généreux ,

Nourri dans les plaines d'Elide ,

Fameux par son courage & sa course rapide ;

Mais il est noble & fier. . . on le croit dangereux.

Affectant un maintien plus décent que rigide ,

Un tigre moraliste , ou du moins soi-disant ,

Trompe sa majesté par un ton séduisant ,

Et l'accent mesuré d'un langage perfide.

Sous un habit si velouté

Il doit loger un cœur timide ,

Dit une léoparde au regard effronté ,

Ainsi que la panthere avide ,

Folle d'un amant moucheté.

D'ailleurs il plaît à la lionne.

Jeune & coquette encor , son cœur s'est enflammé.

On juge l'air bien plus que la personne :
 Le tigre a pris un masque , & le tigre est nommé.
 Pauvres sujets , que naîtra-t-il d'utile
 D'un pareil choix ? Un tigre éduquer un lion ! . . .
 Tout ce qu'on peut en attendre de bon ,
 C'est que l'instituteur étrangle son pupille.

F A B L E I I I .

LE LUSTRE ET LA LAMPE.

AUPRÈS d'une lampe enfumée,
 Un lustre fort brillant , mais tant soit peu brutal ,
 Faissant sonner ses boules de crystal ,
 Étalait son éclat , vantoit sa renommée.
 Va-t-en ; tu me fais mal au cœur ,
 Dit-il à notre humble veilleuse :
 Comment oses-tu , malheureuse ,
 Paroître aux pieds de ma grandeur ?
 Vois-tu jaillir mes étincelles ?
 On attache mes diamans
 Aux lambris fastueux des belles ;
 Et chacun de mes mouvemens
 Semble suspendre au-dessus d'elles
 Des feux & des astres mouvans.
 Parmi les guirlandes de Flore
 J'orne les fêtes des amans :
 Je préside aux enchantemens

De Comus ou de Terpficore ,
 Et trompe la marche du tems.
 La lampe lui répond : après tant de merveilles ,
 Quels titres vous citer ! vous seul les avez tous :
 Je n'ai jamais brillé pour vos aimables fous ;
 Mais j'éclairai les doctes veilles
 Des Racines & des Corneilles :
 On donne un bal sans moi ; *le Cid* s'est fait sans vous.

F A B L E I V.

L A L I N O T T E.

U N E étourdie , une tête à l'évent ,
 Une linotte , c'est tout dire ,
 Sifflant à tout propos , & tournant à tout vent ,
 Quitta sa mere & voulut se produire ,
 Se faire un fort indépendant.
 Un nid chez soi vaut mieux souvent
 Que ne vaut ailleurs un empire.
 Il s'agit de trouver un bel emplacement.
 Ma folle , un jour , s'arrêta près d'un chêne.
 C'est , dit-elle , ce qu'il me faut ;
 Je ferai là comme une reine ;
 On ne peut se nicher plus haut.
 En un moment le nid s'acheve :
 Mais deux jours après , ô douleur !
 Par tourbillons le vent s'éleve ,

L'air s'embrase , un nuage creve ;
 Adieu les projets de bonheur !
 Notre linotte étoit absente.
 A son retour , dieux , quels dégâts !
 Plus de nid ! le chêne en éclats !
 Oh ! oh ! je serai plus prudente ,
 Dit-elle ; logeons-nous six étages plus bas.
 Des brouffailles frappent sa vue.
 La foudre n'y tombera point :
 J'y vivrai tranquille , inconnue ;
 Et ceci , pour le coup , est mon fait de tout point.
 Elle y bâtit son domicile ;
 Moins d'éclat , sans plus de repos :
 La poussière & les vermissieux
 L'inquietent dans cet asyle :
 Il faut prendre congé ; mais , sage à ses dépens ,
 D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage ,
 Y trouve des plaisirs constans ,
 Et s'y préserve , en même tems ,
 De la poussière & de l'orage.
 Si le bonheur nous est permis ,
 Il n'est point sous le chaume , il n'est point sur le trône ;
 Voulons-nous l'obtenir , amis ?
 La médiocrité le donne.



FABLE V.

L'ÉCHO.

BOIS qui fus le témoin de mes premiers *desirs* ,
Quand tu m'offris Émire à l'ombre de ce *hêtre* ,
Vois couler tout mon sang sur cette urne *champêtre*
Qui contient mon trésor , ma vie & mes *plaisirs*.
C'est ainsi qu'un amant regrettoit son amante ,
L'air égaré , l'œil sombre , un poignard à la main ;
Et l'écho redisoit , du creux d'un roc voisin ,
Les derniers mots de sa plainte éloquente.
Errant près de ce bois , un berger amoureux
Les entend & s'écrie : insensible maîtresse !
Tout parle de plaisir , d'amour & de tendresse ;
L'écho répète ici les soupirs d'un heureux.
Tout-à-coup des sanglots troublent sa rêverie :
Il accourt , quel spectacle ! il voit , près d'un tombeau
Et baigné dans son sang , le pasteur le plus beau . . .
Le pasteur qui venoit d'exciter son envie.

CHAQUE mortel a ses douleurs ;
Ne jugeons point d'après notre délire.

C'est dans les ames qu'il faut lire ,
Et tous les échos sont trompeurs.



FABLE VI.

LE TYRAN ET L'OMBRE.

UN Phalaris , un tyran formidable ,
 Sous un sceptre de fer accabloit ses fujets.
 Dans son cœur effrayé de ses propres forfaits ,
 Il trouvoit l'enfer du coupable.
 Un jour , ayant doublé la garde du palais ,
 Il parcourt de son parc les lieux les plus secrets ,
 Que rend plus ténébreux sa morne rêverie.
 Là se cachoit , le glaive en main ,
 Un citoyen chargé des vœux de la patrie ,
 Qui , dans l'obscurité se frayant un chemin ,
 Pour immoler ce monstre , avoit risqué sa vie ,
 Et s'apprêtoit à lui percer le sein.
 Il l'apperçoit , approche , & retient son haleine ;
 Sur la mobile arene il suspend tous ses pas ,
 Le suit , guette l'instant , & leve enfin le bras . . .
 Le tyran voit son ombre , & la prend pour la sienne.
 O dieu ! dit-il , plein d'un mortel effroi ,
 Qu'annonces-tu par un si noir présage ?
 Tout du trépas me présente l'image.
 Mon simulacre même est armé contre moi.
 Voici l'heure de la vengeance ,
 Lui dit notre Brutus , en le frappant alors ;
 Mais tu me dois quelque reconnoissance :
 Je te délivre des remords.

FABLE VII.

LES DEUX RUISSEAUX.

UN ruisseau devenu torrent ,
A chaque pas enflé dans sa course rapide ,
Et dédaignant le lieu de sa source timide ,
Vers les gouffres amers couroit en murmurant.
 Au creux d'un vallon solitaire ,
 Il rencontre un autre ruisseau ,
 Promenant l'onde la plus claire ,
Sous des faules unis qui furent son berceau ,
 Et sur les fleurs qu'il désaltere.
Pour caresser la plaine , il divise son cours ;
Dans ces lieux enchantés cent fois il se replie ;
Il y forme , en jouant , d'innombrables détours ,
S'éloigne , reparoît , brille , se multiplie . . .
 Je le crois bien ; eh ! peut-on , dans sa vie ,
 Embrasser trop souvent l'objet de ses amours !
Range-toi donc , lui dit son confrere superbe ,
 Que fais-tu là sur mon chemin ,
Toi , petit filet d'eau , qui fourdis sans dessein ,
 Bon , tout au plus , à figurer sous l'herbe ?
Avec tes mille tours , réponds , quel est ton but ?
 Pour moi , je suis un ruisseau de fortune ,
 Et je cours porter mon tribut
 Au vaste empire de Neptune.

Bon dieu ! passez , monsieur le courtifan.

Votre grandeur ne me fait point envie ;

Vers la mer prenez votre élan.

Moi , j'aime mieux , telle est ma fantaisie ,

Être adoré d'une prairie ,

Que méprisé par l'Océan.

FABLE VIII.

L'ANE VERT.

UNE veuve déjà sur l'âge . . .

(C'est une veuve de village ;

Il importe , ou n'importe pas ,

Le voilà dit , sans trop de verbiage ;

Revenons vite sur nos pas.)

Quoique bien loin de son aurore ,

Cette veuve aspirait encore

A se donner quelques beaux jours.

Eh ! le moyen , sans les amours ?

Vieille Cibebe , ou jeune Flore ,

C'est à ces fripons-là que l'on revient toujours.

Un beau garçon , d'une heureuse encolure ,

Convenoit fort à madame Germain.

L'héroïne de l'aventure

S'appelle ainsi , l'autre a nom Mathurin ,

Très-pauvre en fonds de terre , & très-riche en figure.

Notre folle nourrit son desir *in petto* ,

Convoite , & brûle *incognito* ,

De peur d'exciter le murmure.

Il fallut cependant éventer son projet ,

En faire part à sa commere ,

Matoise , s'il en fut ! bonne pour un secret ,

Et très-propre à conduire un amoureux mystère.

Comment , lui dit-elle un matin ,

Trouves-tu le gros Mathurin ,

Le fils de Perrette & de Pierre ?

Je t'avoûrai qu'il est fort à mon gré ;

Et sans les langues mal-disantes ,

Les fots propos , & les chansons courantes ,

J'en dirais deux mots au curé.

Bon , commere ! à cela ne tienne ,

Lui dit l'autre ; mariez-vous :

C'est votre fantaisie ; on a chacun la fienne ,

Ce n'est pas trop ; contentons-nous ,

Puis après , que l'ennemi vienne.

Sans doute on te chançonnera ;

A tes dépens le village rira.

Tarare : en un moment tout peut changer de face.

Un rien éteint ces rumeurs-là.

Que dis-je ! si tu veux , cet âne que voilà ,

Fera taire la populace. —

Cet âne ? — Eh ! oui , cet âne. Allons , j'ai mon dessein ;

Et tu seras Mathurine demain. —

Bien volontiers. — La veuve est opulente ;

Ses cinquante ans, dès-lors, n'en paroissent que trente,

Et Mathurin se vend de très-grand cœur.

Il croit bêtement qu'une rente

Est l'équivalent du bonheur.

Il s'épouse. Dans le village

Vous jugez quel charivari !

Les chiens, qu'excite le tapage,

Sautent aux poches du mari ;

Les plaifans fondent par nuées,

On n'entend que malins couplets ;

La doyenne des mariées,

Avec de vieux atours, & de plus vieux attraits,

Est reconduite, à travers les huées,

Les brouhahas & le bruit des sifflets.

Du logis tout-à-coup un âne vert s'élance ;

C'est l'âne en question ; pendant tout le caquet,

L'autre commere, avec intelligence,

L'avoit fait peindre en perroquet.

Nos francs badauts de crier au prodige.,

D'escorter le baudet comme un triomphateur :

Un âne vert ! n'est-ce point un prestige ?

Mais peut-être est-ce à l'art qu'il doit cette couleur ?

Non, dit un autre, je vous jure

Que c'est un jeu de la nature.

Si l'on veut, je vais parier.---

De quel pays est-il ? ---Du Cap, dit un barbier

(Le bel-esprit , l'orateur du village ,
Contant toujours quelque étonnant voyage)

Et du Cap-Verd , encore ; croyez-m'en , sur ma foi.

Je me connois en ânes , moi.

Hélas ! s'écrioit une vieille ,

Toute la nuit je l'ai songé.

Oui , riez , je vous le conseille ;

Quand l'Éternel est outragé ,

Exaltez bien votre merveille.

Je me rappelle que jadis ,

D'un amas antique de planches ,

On vit fortir des fouris blanches ,

Qui trotterent sous le parvis :

Eh bien , de cet affreux présage

S'enfuivit la mortalité :

Mon pere alors fut emporté ,

Et ma tante plia bagage.

Depuis que ces chats gris , qu'on appelle chartreux ,

S'impatronifent dans nos villes ,

Tout y va comme il plaît aux cieux.

Les hommes font dormeurs , & les femmes stériles ;

A trente ans on est déjà vieux.

Plus de moissons , le ciel maudit la terre.

Des chats chartreux ! n'est-ce point une horreur ?

Le moyen qu'on n'ait pas la guerre ?

Puis on revient à l'âne ; on parle , on délibere ;

C'est un prophete de malheur,
Qu'il faut jeter dans la riviere.

Il fait un jour entier la publique rumeur.

Le lendemain, c'est autre chose :

Un charlatan, bien fourbe & bien payé,
Montre un singe couleur de rose,
Et l'âne vert est oublié.

O muse indiscrette & volage,

Par accident nous serions-nous mépris ?

Aurois-je désigné Paris,

En peignant les fous d'un village ?

F A B L E I X.

LA BONNE BREBIS.

EN butte à la fureur des autres animaux,

La brebis, surmontant sa crainte,

A Jupiter porta sa plainte,

Le pria de l'entendre & de finir ses maux.

Le dieu, par ce discours, la flatte & la rassure :

Contre tes ennemis j'aurois dû mieux t'armer ;

Je le vois, bonne créature,

On opprime souvent ceux qu'on devoit aimer :

Mais réparons. Souhaite une défense,

Et je souscris soudain à tes desirs prudens :

Veux-tu des griffes ou des dents ? —

Moi ! j'aurois quelque ressemblance

Avec ces animaux qui dévorent les gens ? —

Faut-il de noirs venins infecter ton haleine ? —

Ah, dieu ! j'exciterois la terreur & la haine :

On a tant d'effroi des serpens ! —

Aimerois-tu donc mieux des cornes à la tête ? —

Le bouc en a, le bouc est trop hargneux ;

Son arme apparemment l'empêche d'être honnête :

Rien de commun entre nous deux. —

Chaque mot que tu dis redouble ma surprise ;

De ta douceur enfin songe à te départir ;

Si tu ne veux pas qu'on te nuise ,

A nuire un peu toi-même il faut bien consentir. —

Que je nuise ? qui , moi , mon père ?

Combien j'expirois vos bontés !

Ah ! laissez-moi mon caractère :

Mon cœur répugne aux cruautés ,

Et j'aime mieux les souffrir que d'en faire.

F A B L E X.

LE DIAMANT ET LE LAPIDAIRE.

UN lapidaire travailloit

Des pierres qui n'étoient point fines :

En facettes il les tailloit ,

Les montoit à plaisir ; on les trouvoit divines.

Quel feu ! disoit-on , quel éclat ! . . .

Un diamant tout brute encore ,

Reste à l'écart ; on n'en fait nul état ;

Il est de prix , mais on l'ignore.

L'essentiel est de briller :

Le mérite caché bien rarement prospère :

La plus précieuse matière

N'est rien , sans l'art de l'ouvrier.

CETTE fable me paroît claire.

Auteurs , le meilleur fonds a besoin d'ornement :

Le génie est le diamant ,

Et le goût est le lapidaire.

F A B L E X I.

LA MULE ET LA PANTOUFLE DU MUPHTI.

UNE mule bien élégante ,

Faite exprès pour un pied chinois ,

Près d'une pantoufle imposante ,

Déraisonnoit ; oh ! je le crois.

Qu'importe ? elle étoit amusante.

Où donc , lui dit-elle gâiment ,

Ai-je vu ta grave éminence ?

J'ai de toi , je ne fais comment ,

Quelque vague réminiscence. —

Je chauffois jadis un muphti.

Oh ! ta mémoire aide la mienne.

Je chauffois une Circassienne

Dont le pied étoit fort joli ,
Et j'en suis la preuve certaine.
Ce muphti là , je m'en souviens ,
Trois ou quatre fois par semaine ,
Avoit de très-vifs entretiens
Avec sa douce anti-chrétienne.
Sauf le respect de Mahomet ,
Il venoit souper avec elle ,
Et mettoit aux pieds de la belle
Son cœur , sa pipe & son bonnet.
Voilà , selon toute apparence ,
L'époque de la connoissance.
Oui, oui, je le croirois assez.
Plus d'étiquette , allons de compagnie ;
Le sacré brodequin , & la mule étourdie ,
Se font souvent entrelacés.

FABLE XII.

LA TULIPE ET LES BLEUETS.

UN jeune amant bien tendre & , je crois, bien fidelle,
Avoit cueilli des bleuets pour sa belle.
En attendant l'heure du rendez-vous ,
Il se promenoit dans les serres
D'un curieux , ivre & jaloux
De ses riches oignons , de ses fleurs solitaires.
Voyez , lui dit notre amateur ,

Cette tulipe à la tige hautainé ;
 Elle me vient du grand-seigneur.
 Moi , j'ai cueilli ces bleuets dans la plaine ,
 Reprit l'amant inspiré par son cœur.
 Ah ! le bleuet est la plus belle fleur ;
 Il est préféré par Climene.
 Sa main le mêle à ses cheveux ,
 Ou l'attache à son sein , à côté de la rose ;
 C'est là que souvent il repose.
 Il naît moins éclatant , pour mourir plus heureux.

F A B L E X I I I .
 LA FORTUNE , L'AMOUR ET LE
 DESTIN.

DE l'univers le grand arbitre ,
 Ce dieu qu'on appelle destin ,
 Lassé de tenir son registre ,
 De peser chaque sort humain ,
 Et de tout noter par chapitre ,
 Voulut se reposer , s'amuser à son tour ;
 Et se moquant de nos plaintes secrètes ,
 Chargea la fortune & l'amour ,
 De rédiger les terribles tablettes
 Que n'éclaire point l'œil du jour.
 Voilà donc nos deux secretaïres ,
 Feuilletant à l'envi les archives d'airain ;

Et , comme ils sont l'un à l'autre contraires ,
Vexant ce globe-ci , cahoté sous leur main.

Si la fortune , moins cruelle ,
Avoit inscrit les noms de ses heureux amans ,
Bientôt son collègue infidèle ,
A son infu prenant son tems ,
Les rayoit d'un coup de son aile ;

Et l'autre déité , par un juste retour ,
Interposant une feuille nouvelle ,
Supprimoit tous les noms qu'avait écrits l'amour.

CHERS amis , prenons patience ;
Dans tous les tems l'homme ainsi fut mené.
Par le destin il est abandonné ;
C'est un trône vacant , si j'en crois l'apparence.

De notre globe infortuné
Deux étourdis ont toujours l'intendance ;
Aussi va-t-il comme il est gouverné.

F A B L E X I V.

LE CHENE ET LE GLAND.

UN chêne altier s'indignoit de son fruit.
De mon ombre , dit-il , je protege la terre ;
Je suis l'arbre du dieu qui lance le tonnerre ,
Et voilà ce que j'ai produit !
Ingrat , reprit le gland qui parloit comme un sage ,
D'où te vient tant de vanité ?

Dans tes vastes rameaux reconnois mon ouvrage ;
 Sans moi tu n'aurois pas été.

J'enfermois dans mon sein ton superbe feuillage.

Toujours sublime en ses moindres décrets ,

La nature qui me destine

A te perpétuer dans le fond des forêts ,

Sur ta cime m'éleve exprès ,

Pour mieux te rappeler à ton humble origine.

F A B L E X V.

LA FORCE DES LARMES.

CONSOMMÉ dans l'art des Tiberes ,

D'un état malheureux le lâche usurpateur

Sur les enfans & sur les peres

Exerçoit cet art destructeur.

Chaque parole est coupable ou suspecte ;

Le silence est prescrit par la voix des bourreaux ,

Qu'en frémissant tout un peuple respecte ;

Les pâles citoyens se taisent sur leurs maux ;

Mais par des signes énergiques ,

Des cœurs interpretes muets ,

Ils expriment leurs vœux secrets ,

Et les calamités publiques.

Ces signes éloquens sont bientôt interdits.

Alors un citoyen , appesanti par l'âge ,

Arrive dans la place où des rois du pays

Le bronze éternise l'image ,
 Et la retrace aux regards attendris :
 Là , tombant à genoux au pied de la statue
 Du plus aimé de tous ces rois ,
 Il l'arrose de pleurs , au défaut de la voix.
 Sublime expression . . . qui ne fut pas perdue !
 Le peuple interprete bientôt
 Cette auguste douleur , ces profondes alarmes.
 Tous les yeux font trempés de larmes ;
 Mille soupirs unis ne font plus qu'un sanglot.
 On instruit le tyran , & lui-même il s'avance.
 Il veut , pour comble de tourmens ,
 Priver ces malheureux de leurs gémissemens
 Le désespoir leur rend l'indépendance.
 Le peuple sent sa force , & court à sa défense ;
 Tous les bras font armés ; le sang coule à grands flots ;
 La garde est égorgée , & le monstre en lambeaux.
 DE l'espece humaine avilie
 Imbécilles persécuteurs ,
 Prenez les biens , ôtez la vie ,
 Mais ne défendez point les pleurs.

F A B L E X V I.

L'ESCARGOT ET LA CIGALE.

VERS l'ombre épaisse d'un buisson ,
 Un escargot se traînoit avec peine ,

Portant avec lui sa maison.
 Le gîte avoisine la plaine ;
 Mais quand on est chargé , tout chemin paroît long.
 Le voyageur s'en plaint , la chaleur est extrême.
 Ses cornes de fortir , puis de se renfoncer ;
 Il s'arrête au lieu d'avancer ;
 L'aiguille d'un cadran marche à peu près de même.
 Pendant une pause , il entend
 Auprès de lui chanter une cigale.
 Bon ! s'écria-t-il à l'instant ,
 D'une aubade l'on me régale !
 Je suis bien en train de concerts !
 Mais combien j'envirois le fort de la chanteuse !
 Que ses loisirs sont doux , que sa vie est heureuse !
 C'est pour elle à coup sûr qu'est fait cet univers.
 Sous un lourd édifice elle n'est point courbée ,
 En un clin d'œil elle faute à vingt pas.
 Moi , pauvre hère , je suis las ,
 Après une seule enjambée
 Trop heureux escargot , disoit l'autre à son tour ,
 De son destin encor plus mécontente ;
 Tu ne crains sous tes toits , sous ta maison rampante ,
 Ni la fraîcheur des nuits , ni la chaleur du jour.
 Que près du tien mon fort est ridicule !
 Tandis qu'en bon bourgeois tu vis dans ta cellule ,
 Je suis en butte aux bourasques de l'air.

Je grille dans la canicule ,
Et meurs de froid pendant l'hiver.

NOTRE condition en vaut souvent une autre ;
Le ciel fit pour le mieux ; nous plaignons-nous de lui ?
C'est lorsque dans l'état d'autrui
Nous ne voyons que ce qui manque au nôtre.

F A B L E X V I I .
JEANNOT ET LE FRELON.

UN jeune enfant , c'est Jeannot qu'on l'appelle ,
Cueilloit des fruits dans un jardin :
Un frêlon le pique à la main ;
La foiblesse est toujours cruelle.
Le pauvre Jeannot jette un cri ;
Mais plus insolent , plus agile ,
Une seconde fois l'orgueilleux volatile
Sonne la charge autour de lui.
Furieux , le vaincu s'élance ,
Saute après le frêlon , s'obstine , & le saisit.
Dans le malheur , plus d'un sage le dit ,
Rien n'est plus bas que l'impudence.
Ah ! j'implote votre clémence ,
S'écria le captif , d'un ton presque touchant ,
Laissez-moi vivre , bel enfant ,
En faveur de mon innocence :
Mon petit dard fait seul mon existence ;

Et si par fois il est cuifant ,
 C'est la nature , en conscience ,
 Qui veut que je fois mal-faisant. —
 Oh ! c'est la nature ! à merveille ,
 Reprit Jeannot qu'il croyoit abuser.
 C'est elle auffi qui me conseille ,
 Et qui me dit de t'écraser.

FABLE XVIII.
 LA SOURIS VOYAGEUSE.

DANS le sénat du peuple des fouris ,
 Un jeune magistrat racontoit ses voyages.
 Oui , messieurs , disoit-il , sur les lointains rivages ,
 Chez les peuples les plus polis ,
 J'ai visité , d'après l'avis des sages ,
 Tous les greniers les mieux fournis.
 O prodige ! un beau soir , sous une voûte obscure ,
 J'ai vu des animaux qui parlent comme nous ,
 Et j'ai très-bien vu , je vous jure ;
 Ils sont enveloppés d'un duvet lisse & doux ;
 Ils ont l'œil vif , la patte fort menue ,
 Et la peau veloutée , & l'oreille pointue ;
 Mais , écoutez. Ces animaux ,
 Qui plus que nous me paroissent agiles ,
 S'affublent de certains manteaux
 Formés de membranes mobiles ,
 Et volent comme des oiseaux.

— O l'ignorant ! ô la tête éventée !

Dit aussi-tôt avec mépris

La doyenne expérimentée ;

Eh ! c'étoient des chauves-fouris.

Nous en voyons autant , sans quitter nos tanières.

Une autre fois , on t'enverra bien loin ,

Pour nous en rapporter de si vives lumières. . . .

Sénat , comptons encor sur un pareil témoin.

APPROFONDIR les mœurs , observer les usages ,

C'est l'étude des bons esprits ,

Qui ne va point à tous les âges.

Que de jeunes gens à Paris

Sont aussi fots que ma fouris ,

En revenant de leurs voyages !

F A B L E X I X .

LA POULE AVEUGLE.

UNE poule perdit les yeux ;

On manda vite un oculiste ,

Et sûrement le plus fameux ;

Mais contre un accident si triste

Il ne peut rien , si ce n'est discourir ;

C'est le tic de nos Hypocrates

Habiles à parler , un peu moins pour guérir.

La bonne bête avec ses pattes

(On parle de la poule , & non du médecin)

Grattoit toujours la terre , & la grattoit en vain.

Une autre poule , alerte & clairvoyante ,
 Mais de qui les ergots étoient fort délicats ,
 Marchoit à ses côtés , la suiyoit pas à pas ,
 Profitant du travail de la pauvre impotente.
 Dans le meilleur fumier en vain elle fouilloit ;
 Elle en tiroit le grain , & l'autre l'avaloit.

J'AVOIS un but , ma fable y mène.

La poule aveugle est le compilateur ;
 Sa compagne c'est vous , aïde rédacteur ,
 Qui vivez du fruit de sa peine.

F A B L E X X.

LA FOLIE ET LA RAISON,

Oh ! combien je te remercie ,

Difoit un jour à la grave raison

L'aimable & riante folie !

Je te dois tout . . . Eh ! comment , je vous prie ,
 Dit la pédante , en prenant le haut ton ?

L'homme n'est vraiment fou qu'au moment qu'il raisonne,

Reprit l'autre déesse , avec l'air étourdi ;

C'est alors qu'il dédaigne un instinct monotone ,

Qu'il cherche un plus solide appui ;

Et moi je m'empare de lui ,

Si-tôt que l'instinct l'abandonne.

Je le mène où je veux , d'invisibles filets

Je sème avec art sa carrière :
 Vainement ton flambeau l'éclaire ,
 Je fais briller mes feux follets ,
 Et le voilà qui court après ,
 En les prenant pour ta lumière.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LES OISEAUX DE PROIE.

HABITANT d'une vieille roche ,
 Jadis un hibou du Morvan ,
 Ennemi du soleil levant ,
 Et des humains fuyant l'approche ,
 S'avisa de penser comme pense un hibou.
 Que fais-je , dit-il , dans mon trou ?
 Je suis l'effroi de la nature ;
 Je veux enfin changer d'allure ,
 Me mettre au ton courant , fréquenter les berceaux ,
 Et m'égayer sous la verdure ,
 Donner même concert : le monde est plein de fots ,
 On louera jusqu'à ma figure.
 Ce hibou-là raisonnoit juste. Il fort
 De sa crevasse , & veut prendre l'essor ;
 Mais il rase en coupable une bruyere obscure.

Il va trouver son cousin l'émouchet ,
 Son digne confrere en rapines ,
 Qui , sous des mafures voisines ,
 Non loin d'un colombier , tendoit son trébuchet.
 Cousin , dit-il , je suis un parent plein de zele ;
 J'ai fait un plan de vie , & t'y veux aggréger.
 Nous croquerons toujours pigeons & tourterelle :
 A son régime il faut être fidelle ;
 Cela fait un bon chile , il n'y faut rien changer.
 Mais nous pourrons au moins , avec un peu d'adresse ,
 Aller par-tout , être considérés ,
 Réhabiliter notre espece ;
 Nous sommes les plus forts , soyons *les plus madrés*.
 Que l'épervier avec nous s'affocie :
 Invitons-y maître corbeau ,
 Et la chouette du hameau ,
 Et formons une académie.
 Ayons quelques paons pour prôneurs ;
 Ce font d'éminentes personnes.
 Notre gosier est dur , mais nos serres font bonnes ;
 Nous pourrons toujours bien étrangler nos censeurs.
 Tope , dit l'émouchet , qu'a séduit ce langage ;
 Tu parles d'étrangler , c'est un projet fort sage.
 L'épervier l'entend ; il accourt.
 La chouette passoit , on l'arrête au passage ;
 Et nos brigands , pour se rendre au bocage ,

Prennent le chemin le plus court.

Sous un antique ormeau , les voilà qui s'instalent :

Les Marfias en pied , les Amphions détalent ;

Ils abandonnent tout , leurs amours & leurs nids.

Eh ! messieurs , arrêtez , leur crioit la chouette ;

Ne quittez point votre douce retraite :

Nous voulons désormais n'être que vos amis.

Ce soir , vous aurez bal avec grande musique ,

Le tout suivi d'un banquet magnifique ;

Par les mêmes talens nous allons être unis.

Les gens d'esprit quelquefois font des bêtes :

Hélas ! les pauvres oisillons

S'en vont gobant ces hameçons ,

Et ne rêvent plus qu'à des fêtes.

L'heure est donnée , on vient au rendez-vous.

Chut, chut, dit l'un des quatre : on fait un grand silence ;

Le corbeau prend l'accord , & le concert commence :

Concert affreux , fait pour des loups-garoux.

Le rossignol frémit & tombe en défaillance :

Bouvreuil , chardonneret , tout semble épouvanté.

La linotte indiscrette en dit ce qu'elle pense ;

On lui fait signe en vain : dans sa vivacité ,

Elle siffa , si l'on en croit l'histoire ,

Et l'orchestre à l'instant dévora l'auditoire.

J'entends les cris des chiens , & la voix des chasseurs ;

Manes plaintifs , vous aurez des vengeurs.

Déjà la chouette est tombée :
 L'épervier atteint à son tour ,
 Sent défaillir sa ferre recourbée ,
 Et lâche à l'instant même un chantre de l'amour.
 Enfin l'auteur de cette tragédie ,
 Notre hibou qu'on expédie ,
 Ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.
 ET chouette & hibou sont les fots despotiques ,
 Soi-difant protecteurs , mais fléaux des talens ;
 Et les chasseurs , ces courageux critiques ,
 Par qui les arts sont vengés des méchans.

F A B L E I I.

LE JET-D'EAU ET LE RÉSERVOIR.

DA N S un parc dessiné d'après les meilleurs plans ,
 Un jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage ,
 Et retomboit , à travers le feuillage ,
 En perles , en rubis , en globules roulans.
 Notre jet-d'eau s'oublie , ainsi que c'est l'usage.
 (On a vu , de tout tems , les fots se prévaloir.)
 Il insulte , dans son langage ,
 L'onde obscure du réservoir ,
 Qui subvenoit à tout son étalage.
 Voi , lui dit-il , ce pompeux appareil ,
 Si jusqu'à moi peut arriver ta vue :
 Voi ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue ,

Et que j'oppose aux rayons du soleil.
 A quoi fers-tu , misérable eau dormante ?
 Quand je m'éleve aux cieux , à mes pieds tu croupis ;
 Ton voisinage me tourmente ,
 Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.
 Comme il parloit , un des canaux se brise :
 Au fond du réservoir il s'entr'ouvre un chemin ,
 Et foudain
 L'onde fourdit , décroît , coule & s'épuise.
 Vous eussiez vu les rubis s'exhaler ,
 Toutes les gerbes disparoître ,
 Et les perles dégringoler.
 Notre orgueilleux commence à se connoître ,
 Il baisse , il tombe , il ne peut plus aller ,
 Il est à sec. Vous devinez peut-être ,
 De ma fable quel est le sens :
 Appauvriffez le peuple , adieu l'éclat des grands.

FABLE III.

LES DEUX MONTRES.

UN horloger venoit de faire emplete
 De deux montres. L'une , sans art
 Pour le dehors , semble au premier regard ,
 Valoir à peine qu'on l'achete ;
 Mais au dedans , elle est parfaite ;
 Le mouvement en est exquis ;

524 FABLES NOUVELLES.

Tous les refforts en ont été finis,

C'est Julien Leroi qui l'a faite.

L'autre, à l'extérieur, éblouit tous les yeux,

Elle s'enorgueillit de sa boîte émaillée;

Le diamant l'enrichit de ses feux;

Son aiguille étincele, élégamment taillée,

Et fait jaillir l'éclair, dans son cours radieux,

Autour du cercle où l'heure est calculée.

Mais l'ouvrage perd tout, s'il est approfondi.

Notre belle par jour fait plus d'une escapade,

Elle a l'allure brusque, & le pas étourdi.

Comme plus d'une tête, elle va par boutade,

A six heures cent fois elle a marqué midi.

Quoi qu'il en soit, dans la boutique

Entrent deux acheteurs. L'un, François élégant,

Laisse à la porte un vis-à-vis brillant,

Des valets, un coureur, un train fort magnifique.

L'autre est seul, marche à pied, est sagement vêtu;

C'est quelque Anglois, je le parie,

Peu fastueux, & partant peu connu.

Notre joli pantin, que l'éclat doit séduire,

Se saisit du petit trésor,

Que bien ou mal j'ai tâché de décrire.

Les diamans, le frais émail de l'or,

Tout cela le frappe & l'attire;

Trompé par l'enveloppe, il admire, il admire. . . :

—Le prix? Mille écus.—Bon! De sa bourse il les tire ;
Et dupe à si grands frais , il s'applaudit encor.

Avoir un goût si fin , dit l'artiste , à votre âge !

Voilà de quoi le rendre fou :

Il est ivre d'un tel suffrage :

Bref , le François bien cher n'achete qu'un joujou ;

L'Anglois , pour peu d'argent , emporte un bon ouvrage :

Car il a pris la montre au modeste entourage ;

Il a besoin d'un meuble , & non pas d'un bijou.

Fier de son emplette nouvelle ,

De ce moment , mon fat défordonné

Se fie à son guide infidelle.

Il n'oseroit penser qu'une montre si belle

Ait un intérieur si mal discipliné.

Il dort , veille au hasard , tarde & manque une affaire ,

Même ses rendez-vous , encor plus importants.

Sa conductrice irrégulière ,

Loin de les indiquer , brouille tous les instans :

Faut-il solliciter quelque emploi , quelque poste ,

Qui soit par cent rivaux vivement demandé ?

A Versailles il arrive en poste ,

Une heure après qu'il vient d'être accordé :

Il poursuit vingt beautés , & n'en attrape aucune.

A la simple écorce attaché ,

Il laisse aller amours , fortune ,

Pour avoir fait un sot marché.

Quant à notre sage , au contraire ,
 Il voit tout prospérer au gré de ses desirs :
 Du tems qu'il asservit distributeur sévère ,
 Il fait entremêler l'étude & les loirs ,
 Use du jour qui fuit , fait tout ce qu'il veut faire ,
 Et donne enfin , heureux à sa maniere ,
 Les heures aux devoirs , les instans aux plaisirs.
 DE cette fable-ci le sens est clair , je pense ,
 Et ne s'offre point à demi.
 Voulez-vous choisir un ami ?
 Défiez-vous de l'apparence.

F A B L E I V.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

LE calife Almalek , conquérant plein d'orgueil ,
 Du sultan Amurat avoir défait l'armée.
 Yvre de ses succès & de sa renommée ,
 Il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
 Et sous une vaine fumée ,
 Les volages destins lui cachotent son écueil.
 Au palais du vaincu fièrement il s'avance ,
 Accompagné de captifs dans les pleurs ,
 De soldats & de chefs , & sur-tout de flatteurs :
 Ce mortel teint de sang est un dieu qu'on encense.
 Un vieux mage , courbé sous le fardeau des ans ,
 Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance ,

Parmi ces lâches courtisans
Gardoit le plus morne silence ;
Et ses yeux cavés par le tems ,
D'Almalek entouré de fourbes careffans ,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le tyran l'apperçoit ; & las de sa constance :
Mon triomphe , dit-il , semble peu t'émouvoir ;
Toi , dont on m'a vanté la longue expérience ,
Comment n'as-tu pas su prévoir
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance ?
Regarde ; le reconnois-tu ? . . .
(Au même instant on apporte sa tête.)
Oui , répond le vieillard , sans paroître abattu ;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête,
J'ai vu dans ce palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame ,
Celle de ce vainqueur au sultan Abdérame ,
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter ;
Celle enfin d'Abdérame , ici , sous ce dais même ,
Amurat immolé par ton ordre suprême ,
Toute sanglante encor , se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyans , que son cœur interprete ,
Le calife pâlit , & le mage se tait.
Almalek pénétré d'une douleur secrète ,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait :
Le front chargé d'ennuis , l'œil farouche , inquiet ,

Il erre tristement dans sa vaste retraite.

Croyant du sort anéantir l'arrêt ,

Il fit expirer le prophète ;

Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.

F A B L E V.

LA TOURTERELLE ET LE BOUVREUIL.

U NE crédule & simple tourterelle ,

Au plumage d'albâtre avec le collier noir ,

Étoit réduite au désespoir ,

Et regrettoit un infidelle.

Le plus scélérat des amans ,

(Parmi les tourtereaux il est d'horribles gens !)

Pour une colombe coquette ,

Vive , pétulante , indiscrette ,

Et comptant pour rien les sermens ,

Avoit délaissé la pauvrete ,

Qui se piquoit de sentimens.

La voilà qui s'en est allée

Dans un désert ; loin des pigeons ,

Des tourtereaux , elle a pris sa volée ;

Elle ne veut plus voir ce monde de fripons ,

Où l'innocence est immolée ,

Où les sermens d'amour sont autant de chansons.

Plaintive & défolée ,

Elle se perche au haut d'un lugubre ciprés.

Là , sur une branche isolée ,
 Elle redit tristement ses regrets ;
 Elle gémit , au lever de l'aurore ;
 Sa plainte se prolonge , & croit avec le jour.
 Lorsque la nuit survient , elle gémit encore ;
 Après cela , fiez-vous à l'amour !
 Elle conte aux échos sa touchante aventure.
 Dans le chaos le monde est replongé ;
 Depuis qu'un ingrat a changé ,
 Tout est changé dans la nature.
 Tandis qu'elle se lamentoit ,
 Un bouvreuil insolent & fier de son plumage ,
 Sur le même arbre s'abattoit ;
 Il venoit de Paris. Par-tout on y vantoit
 Et sa cravatte & son ramage ;
 C'étoit , pour le peindre en deux mots ,
 L'Alcibiade des moineaux.
 Brillant , babillard & volage ,
 Il persiffoit les fideles oiseaux ,
 En moins de rien corrompoit un bocage ,
 N'étoit qu'un scélérat , & tranchoit du héros.
 Il apperçoit notre amante outragée.
 Quoi ! lui dit-il d'un air vainqueur ,
 On te trahit , & tu n'es pas vengée ?
 Eh ! depuis quand , belle affligée ,
 S'avise-t-on d'avoir un cœur ?

Soupirer , dans l'âge de plaire !

Fi donc ! quel abus odieux !

Les amans font légers , il faut penser comme eux.

La constance est une chimere ;

Moi , je t'affiche , si tu veux.

J'allois sur le prochain rivage ,

Pour terminer (le fait est très-certain)

Avec la veuve du serin ,

Qu'on dit aimable , & point du tout sauvage.

Consens ; je rebrousse chemin ,

Quitte ton lugubre hermitage ;

Je te suis , je t'adore , & je fais ton destin ;

Ton infidelle en va mourir de rage.

Pour consoler , je suis divin.

Mon bouvreuil se rengorge & perd son étalage.

Toute livrée à son chagrin ,

Mon Ariane avec dédain

Lui tient à peu près ce langage :

Qu'est-il de commun entre nous ?

Ah ! ma douleur m'est agréable ;

Laissez-moi mon désert ; son abandon m'est doux.

J'aime mieux ces rochers , ce bois impénétrable ,

Et ma tristesse inconsolable ,

Qu'un consolateur tel que vous.

MILLE de nos amans ont servi de modeles

Au bouvreuil que j'ai peint ici :

Mais chez nos femmes , dieu merci ,
Il est bien peu de tourterelles.

F A B L E V I.

LA MARTRE, LE RENARD ET LE LOUP.

LA martre dans certain détour
Etrangla le coq de bruyere ;
Compere le renard , friand de bonne chere ,
Dévora la martre à son tour ,
Et sire loup déjeûna du compere.

MA fable est le tableau du jour.
Du jour ? de tous les tems. L'apologue a beau faire.

F A B L E V I I.

LES ANIMAUX LÉGISLATEURS.

LES animaux , lorsque j'y réfléchis ,
Sont à peu près ce que nous sommes :
Il est chez eux des grands & des petits ;
Les derniers sont vexés ; c'est tout un chez les hommes,
Ces derniers donc avec raison ,
Très-amèrement se plainquirent ,
Et jusqu'à l'antre du lion
Leurs cris à la fin retentirent.
Les moutons mêmes étoient las
(On se lasse de tout) de servir de pâture
A messires les loups errans à l'aventure ,

Et sur eux fondant leurs repas.
Enfin , sa majesté lionne ,
Quoique d'humeur un peu gloutonne ,
Car c'est assez le tic des potentats ,
Veut qu'on assemble les états ,
Quitte , jusqu'au jour pris , à ne manger personne.
Le monarque plein de bonté ,
Secouant sa longue crinière ,
Ne prétend plus que l'on diffère :
Un beau rugissement marque sa volonté.
Pour rendre à l'aise la justice ,
Il s'est assis sur un tas d'ossements :
Il alonge de là sa patte protectrice ,
Signal de paix pour tous les assistans.
L'ours , empêtré dans sa fourrure ,
S'avance , à titre de greffier ,
Tout prêt d'étouffer le premier
Qui voudroit blâmer son allure.
En habits chamarrés , les tigres ont leurs rangs ;
Tous ces messieurs grincent des dents ;
Et ce ton n'a rien qui rassure.
Quand par ordre on se fut placé ,
Les députés , d'un air honnête ,
Présentent humblement leur timide requête :
La foiblesse opprimée est toujours un peu bête ,
Et qui plaide sa cause est bien embarrassé.

L'avocat des moutons bégaie & perd la tête.
 Hors de cour ! . . . L'orateur à l'instant est chassé.
 Sire lion alors prend ainsi la parole :

Peres conscripts , appuis de mes projets ,
 Je m'attendris , & je m'immole
 Pour le bonheur de mes sujets.

Il est décent qu'un roi quelquefois se régale ,
 Fût-ce aux dépens de ses vassaux.

Mais mon peuple gémit : je dois finir ses maux ,
 Et rester sur ma faim royale.

Déformais je suis sobre ; (on frémit à ces mots)

Ce n'est pas tout ; j'entends qu'on dresse un code ,
 Où de tous mes sujets on défende les droits.

Notre appétit doit leur être incommode ;
 Il faut le réprimer , & l'asteindre à des loix.

L'ordre donné sur-le-champ s'exécute ;
 On verbalise , on raisonne , on discute.

La panthere consent ; le tigre contredit.

Il allegue le droit , il produit la coutume ,
 Et l'antiquité du délit.

Par un jeûne cruel veut-on qu'il se consume ?

A ses discours prudens , quoique pleins d'amertume ,
 Tout le banc des loups applaudit.

On compte les voix ; la loi passe.

Au foible , en apparence , elle assure un appui ;

Mais il n'est point de grand , si peu qu'il ait d'audace ,

534 FABLES NOUVELLES.

Qui ne puisse , au besoin , l'interpréter pour lui.

On se sépare , en bonne intelligence ,

Comme cela se pratique à la cour.

Puis dès le lendemain , avant l'aube du jour ,

Le brigandage recommence.

Les hienes , les léopards ,

Se sont remis à leur régime.

Les chapons sont croqués , par acte illégitime ,

Citant la loi sous la dent des renards.

Un commentaire obscur embarrasse le texte ,

Et le plus fort a toujours un prétexte.

Enfin , ces pauvres animaux ,

Qui comptoient sur des jours paisibles ,

Des plaisirs sans effroi , des défenseurs nouveaux ,

Et sur des loix incorruptibles ,

Dans leurs juges souvent rencontroient des bourreaux.

Adieu la paix , l'ordre & la république !

Pour eux l'unique fruit de cet arrangement ,

Ce fut d'être étranglés par forme juridique ,

A lieu de l'être injustement.

F A B L E V I I I .

LE LINGOT D'OR ET LE MORCEAU
DE FER.

U N lingot d'or , mais lingot d'importance ,
Près d'un morceau de fer par hasard se trouvoit ;

Et son compagnon qu'il bravoit,
 Gardoit un modeste silence.
 Quel caprice, dit le premier,
 Avec un ton plein d'insolence,
 A donc pu nous associer,
 Ton vil métal, & moi que par-tout on encense ?
 Quand je parois, tu devrois te cacher.
 J'anime & gouverne le monde.
 Dans les obscurs fillons de la mine profonde
 Le soleil me mûrit ; l'homme vient m'y chercher.
 Au fond d'un noir réduit Danaé se lamente ;
 Acrise à tous les yeux dérobe ce trésor :
 Jupiter tombe en gouttes d'or,
 Et sous cet or fluide il obtient son amante.
 Les mysteres sacrés par moi n'étoient qu'un jeu,
 Les druides souvent m'ont reconnu pour maître ;
 En fascinant les yeux du prêtre,
 Je dictois l'oracle du dieu.
 Que peux-tu m'opposer ? Le meurtre, le ravage,
 La guerre aux bras sanglans, & dont tu fers la rage...
 Je ne me vante point, répond l'humble métal ;
 Demande aux laboureurs le bien que je puis faire.
 De l'homme, il est trop vrai, l'égarement fatal
 Me transforme en poignard, me forge en cimetièrè :
 Mais, malgré cet abus, ta morgue & mes affronts,

Aux mortels , plus que moi , tu fus toujours contraire.
Je les détruis. . . . tu les corromps.

F A B L E I X.

LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

LA foudre grondoit dans les airs ;
Les vents entrechoquoient les nues ,
Où serpenoit la lueur des éclairs :
Les champs étoient noyés , & les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effrayant ,
Sous leur habitacle aquatique
Des grenouilles trembloient ; je le crois aisément.
Plus de danse & plus de musique ;
Une morne terreur avoit gagné l'étang ,
Et consterné la république.
C'est notre faute assurément ,
Dit à peu près en son rauque langage
La doyenne du marécage.
Calmons du ciel le courroux éclatant ,
Nous seules allumons ses carreaux redoutables :
Quand Jupin tonne , il est constant
Que les grenouilles sont coupables.

C O N T E.

LE CHEMIN PERDU ET RETROUVE.

S'EN retournant dans son hameau
Perrette s'étoit égarée ;

Ruse d'amour ! la fillette éplorée ,
Au coin d'un petit bois où gazouille un ruisseau
Bordé de mousse , & de son eau
Baignant la verdure altérée ,
S'étoit assise , & promenoit
De toutes parts ses yeux pleins de tristesse.
A son secours nul passant ne venoit :
C'étoit un fort , mais de la bonne espee.
Amis , croyez-en mes sermens ;
Je dois vous jurer que Perrette
Fut la plus aimable brunette
Qui jamais ait orné les champs.
Un pied mignon , une jambe parfaite ,
Voilà ses moindres agrémens.
C'est un bouton de rose ; & la jeune fillette ,
De la tête aux talons , est semblable au printems.
Vous peindrai-je ses dents , sa bouche au fin sourire ,
Ce charme-ci , cet attrait-là ?
Il vaut mieux baïser tout cela ,
Que d'essayer de le décrire.
Allons au fait. Tandis que l'on se plaint ,
Qu'on se désole sur la rive ,
Un consolateur nous arrive ;
Voilà toujours ce que j'ai craint.
C'est justement le fils du seigneur du village.
Alerte , audacieux , & dans la fleur de l'âge ,

Il avoit fui son gouverneur ,
 Ses livres , ses mathématiques ,
 Pour venir dans ce bois & sur ces bords rustiques
 Soupirer après le bonheur ,
 Maudire Euclide & ses loix algébriques ,
 Et rêver à la Suisse , éclairé par son cœur.
 Il étoit jeune , aussi bien que Perrette ,
 Mais plus instruit , plus éveillé.
 Chez ses parens , mainte adroite soubrette ,
 Guettant le bon moment , l'avoit déjà stylé
 A ce joli jeu d'amourette.
 La bergere le voit , & bénit son destin.
 La voilà qui le prie , avec un doux langage ,
 De lui montrer par quel chemin
 On s'en va plus droit au village.
 Objet charmant , objet divin ,
 Répond notre penseur , dont on va faire un page ,
 Par ce sentier étroit , où fleurit le jasmin ,
 Suivez-moi ; nous ferons ensemble le voyage.
 Dans ses filets , Perrette , il cherche à t'attirer ;
 Cet enfant , c'est l'amour ; il brûle de t'instruire.
 Fille à ton âge , hélas ! risque de rencontrer
 Plus de fripons pour l'égarer ,
 Que de guides pour la conduire :
 Prends garde. — Ils cheminent tous deux :
 Mon étourdi la regarde & soupire ;

A chaque pas , plus amoureux ,
 Il s'abandonne à l'ardeur qui l'inspire.
 Quel col ! quel bras ! dit-il dans son délire.
 Puis , on baise le col ; puis , on baise le bras.
 Perrette rougit bien , mais ne se défend pas ;
 Car fillette , entre nous , qui songe à sa défense ,
 Et sent le prix de ses appas ,
 N'a déjà plus son innocence.
 Jugez si mon lutin a de quoi s'enflammer :
 Aussi va-t-il un train ! . . . Il se glisse , il avance ,
 Il fait moisson de tout : son âge est sans décence ;
 Le besoin de jouir est tout son art d'aimer.
 Il apperçoit un de ces frais azyles ,
 Où la verdure acquiert plus d'épaisseur ,
 Où la molle fougere & des gazons utiles ,
 Déjà foulés , sont garans du bonheur.
 C'est sous ces ombrages tranquiles ,
 Que Perrette s'engage avec son conducteur.
 Par instinct pourtant elle hésite.
 C'est le plus court , dit-il , n'ayez aucun effroi.
 Par ce détour , fiez-vous en à moi ,
 Nous arriverons bien plus vite.
 Crédule , elle obéit , & double encor le pas ;
 Elle espéroit trouver sa route.
 A peine entrée , il la prend dans ses bras :
 Les rameaux formoient une voûte

Que le soleil ne perçoit pas.

Le desir parle , & c'est lui qu'on écoute.

Perrette tombe ; un lit de fleurs l'attend.

Que la nature est prévoyante !

Comme à propos elle fert un amant !

Celui-ci la seconde ; il a faisi l'instant ;

Et Perrette , en se débattant ,

Éprouve un effroi qui l'enchanté.

Notre guide est au but , & tout près d'être heureux ,

Quand certain bruit se fait entendre.

Adieu l'amour , bon soir les jeux.

L'un croit voir son Argus , qui vient pour le surprendre :

L'autre craint tout : ils se quittent tous deux.

Perrette enfin se sauve & gagne le village ;

Elle a , je crois , de meilleurs yeux ,

Depuis l'accident du bocage.

Ciel protecteur , ô justes dieux ,

A quoi tient donc un pucelage !

A cet assaut s'il survécut long-tems ,

Si nos deux amans se revirent ,

Si l'un & l'autre ils s'entendirent ,

Pour ramener ces fortunés momens ,

Et si leurs ruses réussirent ;

De bonne foi , je n'en fais rien :

Mais , cher lecteur , ce que je fais très-bien ,

C'est que Perrette , admirons sa prudence ,

A l'endroit du danger retourna mille fois,
 Et prit toujours, de préférence,
 Par le chemin du petit bois.

F A B L E X.

L'AIGLONNE ET LES PAONS.

U NE aiglonne jeune & jolie
 Fut promise autrefois au fils du roi des paons (*):
 La politique entre les grands
 Règle l'himen; on consulte les rangs,
 Et point du tout la sympathie.
 Aussi fraîche que le printems,
 Voilà notre infante partie.
 Vous jugez si par les chemins
 On s'empressoit à bien fêter la dame.
 Les rossignols & les serins,
 Autour d'elle attroupés, chantoient avec plus d'ame;
 Le corbeau même, je la plains,
 Lui croasse une épithalame.
 Enfin elle arrive à la cour.
 Le prince fait la roue, & vient lui rendre hommage.
 Avec orgueil il étale à son tour
 Sa pompe rayonnante, & son auguste amour,
 Et les astres de son plumage.

(*) Paons & Grands riment à l'oreille, & cela suffit, dans la fable sur-tout.

542 FABLES NOUVELLES.

Près d'elle on voit tous les paons grands seigneurs ,
Qu'on reconnoit à leur tristesse.
On lui rend honneurs sur honneurs ,
Et tant d'honneurs affligent la princesse.
On l'avoit élevée à la simplicité ,
Elle étoit belle , & n'étoit pas moins bonne ;
Elle avoit retenu de sa mere l'aiglonne ,
Que la douceur sied à la majesté.
Elle apperçoit un jour dans une galerie
Des paons déplumés & honteux. —
Faites venir ces malheureux :
Le ciel en moi leur ménage une amie. —
Tant de bonté choque un peu la grandeur ,
S'écria-t-on , pesez ce que vous faites ;
Il est fort beau d'avoir un cœur ,
Mais songez au moins qui vous êtes.
Ah ! dit-elle , à mon gré laissez-moi m'attendrir.
Je veux des pauvres paons soulager les miseres ,
Les consoler , les secourir.
Je le sens bien , tous les oiseaux sont freres ;
Vous parlez de grandeur , il me faut un plaisir.

FABLE XI (*).

LES VENTS ET LA ROSE.

ECHAPPÉS des antres du nord ,

(*) Adressée à une jolie femme malade , contre laquelle il courroit des épigrammes & des libelles.

Les fougueux enfans de la terre ,
Les aquilons , précédés du tonnerre ,
Souffloient le ravage & la mort.

Par-tout leurs brûlantes haleines
Desséchoient dans leur fleur les tendres arbrisseaux ,
De frimats dévorans couvroient l'émail des plaines ,
Dans les champs désolés tarissoient les ruisseaux ;
Leurs tourbillons épais déroboient la lumière ,
Tout succomboit , & leur lâche courroux
S'indignoit en secret que la nature entière
Ne disparût point sous leurs coups.

Dans un jardin aimé de Flore ,
Sous un heureux abri , la plus belle des fleurs ,
Mais foible , languissante , & presque sans couleurs ,
Une rose restoit encore ,

Et n'avoit point éprouvé leurs fureurs.
Rien ne peut arrêter leur troupe frémissante ;
Les cruels à l'instant fondent sur ce séjour ;
Ils prennent pour victime une rose mourante ,
Que défendent en vain la jeunesse & l'amour.

Soudain , à travers un nuage ,
Phébus laisse échapper ses feux étincelans.

Il paroît ; tout lui rend hommage ;
Dans le vague des airs il disperse les vents ,
Et commande à leur roi de punir leur outrage.
La rose l'attendrit ; il verse dans son sein

544 FABLES NOUVELLES.

Les rayons bienfaisans d'un jour doux & serein ;
Il la ranime , la colore ;
Il confie aux zéphyr's son immortel destin ,
Et la rend aux pleurs de l'aurore ;
Tandis que les vents furieux ,
Pour venger l'univers , que leur dépit console ,
Par l'ordre souverain des dieux ,
Rugissent enchainés dans les prisons d'Eole.

F A B L E X I I .
L E S A S T R O L O G U E S .

DE s astrologues très-fameux ,
De ces gens pour qui seuls la nature est sans voiles ,
Et soutenant que tout sur ce globe poudreux
Vient en droiture des étoiles ,
Examinoient d'un regard curieux
Le mobile appareil que dans les airs étale
L'aurore dite boréale ,
Prodige & parure des cieux.
Vois-tu , dit l'un à son confrere ,
Y courir , s'y heurter ces nombreux bataillons
De piques hérissés & respirant la guerre ?
Y vois-tu , dit l'autre , au contraire ,
Ces bleds touffus ombrageant des fillons ? —
Ce parti va plier , il chancelé , il succombe. —
Quel conte ! il est vainqueur , & c'est l'autre qui tombe.

Ainsi

Ainsi le même objet , sous des noms différens ,

Se falsifie , en passant par nos sens :

Chaque mortel , dans cette vie ,

De sa chimere est entêté ,

Et dégrade la vérité

Par quelque trait de sa folie.

F A B L E X I I I .

LE NAIN D'ATHENES.

A LA fin d'un banquet céleste ,

Minerve un jour étoit de belle humeur.

Son teint sembloit plus vif , & son propos plus leste.

Momus avoit caché son gantelet vainqueur ,

Son héroïque armure , & sa lance funeste.

Vulcain déraisonnoit , on me croira de reste ,

Et la grave Pallas rioit d'assez bon cœur.

Des dieux la maligne officiere

Entretenoit ce joli ton ,

Et tant de fois pencha l'aiguere ,

Que tout bientôt fut de saison ;

Car les dieux ont cela de bon ,

Que , grace au nectar salutaire ,

Ils perdent par fois la raison ;

Et c'est , dans leur condition ,

Tout ce qu'ils ont de mieux à faire.

Quoi qu'il en soit , de discours en discours ,

Aux Athéniens on arrive.

Minerve dit : je les aime toujours.

J'en atteste l'arbusse à qui l'on doit l'olive :

Ils sont ingénieux , ils chérissent les arts ,

Et l'active industrie embellit leurs remparts :

Mais ils sont orgueilleux , & j'abhorre ce vice ;

Dans leur premier chaos il peut les replonger :

Il faut que , pour les corriger ,

Je m'avise d'un artifice.

Elle dit , se leve , & foudain

De son talon s'élançe un nain.

Malgré sa petite stature ,

A peine éclos , notre Bamin

Nargue la déesse & Jupin ,

Par la fierté de son allure.

Il est présomptueux & vain :

C'étoit mon but , dit la déesse.

Sans préjudice pour l'espece ,

Il faut en faire un écrivain.

On vous le jette dans Athenes ,

Bien ridicule , bien gourmé ,

Au chant défiant les sirenes ,

Et de gloriole affamé.

Quelques succès l'enflent encore ;

N'ayant plus ni pudeur ni frein ,

Il prit querelle , un beau matin ,

Avec le chien de Pythagore ,
 Chien philosophe , plein de sens ,
 Armé , dit-on , jusques aux dents ,
 Des bons principes de son maître ,
 Et distinguant les vrais savans
 D'avec les fots qui croyoient l'être.
 Après ce brusque accident ,
 Le voilà chu de l'empirée.
 Mais bientôt au port de Pirée ,
 On vit débarquer un géant.
 Le peuple y court : d'une ardeur curieuse ,
 On voit aussi trotter mon nain , bien vêtu ,
 Dans la foule tumultueuse
 Il se glisse & s'ouvre un chemin.
 Près du colosse altier , de l'œil il le mesure ,
 Lui grimpe à la cheville , & d'efforts en efforts ,
 Parvenant au quart de son corps ,
 S'accroche aux plis de sa ceinture.
 Plus que jamais enorgueilli ,
 Il menace , il outrage ; il raille ,
 Tout ce qu'à peine il voit sous lui ,
 Et déjà mesure sa taille
 A la hauteur de son appui.
 Plus on est élevé ; plus prochaine est la chute :
 Le géant éternue , & le nain culebute ,
 Honni , sifflé , mais n'en valant pas mieux.

548 FABLES NOUVELLES.

Pallas ainsi triomphe , & son vœu s'exécute.
La vanité punie est vile à tous les yeux.
Le peuple réfléchit , son humeur est changée.
Plus modeste , il fut plus heureux ;
Et dans Athenes corrigée ,
Hors quelques fots , on vit peu d'orgueilleux.

FABLE XIV.

LA RANCUNE DE L'OURS.

DANS les montagnes de Norwege ,
Certain lourdaud prit un jeune ours ,
Bien vêtu , bien fourré , mais mourant sous la neige ,
Sil n'avoit eu de prompts secours.
Tremblant de peur , son nouveau maître ,
Pour commencer à se faire connoître ,
De cent liens charge le jouvenceau ,
Dans un cercle d'acier lui serre la lnette ,
Lui rogne un peu les dents , pour sûreté complete ,
Et lui garrotte le museau.
Après cela , vers Paris il chemine.
Sans que je le dise , on devine
Qu'il veut à son captif donner quelques talens.
C'est à danser qu'il le destine :
Car la danse aujourd'hui domine
Parmi les arts les plus brillans.
Sur ses deux piliers de derriere.

D'abord on cherche à le hisser.
 Si Brunet est rétif, le nerf de bœuf opere,
 Et l'invite à se redresser.
 Bientôt il fait la révérence,
 Puis des pliés, puis les beaux bras :
 Un violon règle ses pas,
 Et voilà mon ours en cadence.
 L'homme, augurant de ses succès,
 Le fait entrer en diligence,
 Dans une troupe de barbets
 Pour tous les rôles d'importance.
 Précédé de chiens en panier,
 Et portant sur son dos un singe qui grimace,
 Il promene sa lourde masse,
 Avec la charge d'égayer
 Une imbécille populace.
 Brunet, au fond du cœur, étoit las du métier :
 Il ne dit mot, il patiente ;
 Mais Dieu fait en secret quel dépit le tourmente.
 Une nuit, son Argus se trouvant pris de vin,
 Avoit laissé sa loge ouverte :
 Il brise sa longe, il déserte,
 Gravit un mur, & se fraie un chemin ;
 Il gagne un bois. Le tems le démuselle ;
 Il se défait même de son collier ;
 Mais sa rancune est immortelle,

Et l'affront qu'il reçut, il ne peut l'oublier.

Par le bois qui lui sert d'azyle,

Passe après quelque tems son grave instituteur.

Ah ! beau sire, c'est toi ! pour moi quelle douceur

De te voir dans mon domicile !

Reconnois-tu Brunet ton serviteur ?

Puis l'étouffant, à force de caresses,

Souviens-toi, lui dit-il, de tes belles prouesses,

Et du pauvre ours dont tu fis un danseur.

IL n'est rien que n'exige, il n'est rien que ne brave

Un despote insolent, par sa force aveuglé ;

Mais brisez les fers de l'esclave,

Et le despote est immolé.

F A B L E X V.

LE PHILOSOPHE ET SON CHIEN.

Un philosophe atrabilaire,

Aux animaux n'accordant rien,

Pas même un peu d'instinct, à lui-même contraire,

Pour un oui, pour un non, battoit toujours son chien.

La pauvre bête, en lui tendant la patte,

Lui dit un jour, avec un long soupir :

Si je n'étois qu'un automate,

Tu serois fou de me punir.

Quand même alors je viendrois à faillir,

Injustement tu m'en rendrois victime ;

Je ne pourrois me souvenir
 Ni du châtement, ni du crime.
 SAGE, raisonneur, bel-esprit,
 Accordez-vous avec vous-mêmes;
 On se moque de vos systêmes,
 Quand l'action les contredit.

FABLE XVI.

LE LABOUREUR ET LE BOURGEON.

UN laboureur, déjà courbé par l'âge,
 Dans son verger admiroit un bourgeon,
 Et le fourire animoit son visage.
 A quoi t'amuses-tu, lui dit son compagnon ?
 Pour la fleur ou le fruit je garde mon hommage.
 Tout cela comme à moi ne va point t'échapper,
 Lui répond alors notre sage.
 A chaque instant la mort peut me frapper ;
 Tu n'es, toi, qu'au tiers du passage.
 Pour me hâter, j'ai mes raisons.
 Les roses du printems sont pour moi des largeffes.
 O nature ! incertain de jouir de tes dons,
 J'aime à jouir de tes promesses.



FABLE XVII.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

DAME fourmi voiturait
Grains nouveaux, moisson nouvelle,
Une mouche au-dessus d'elle,
A tû-tête murmuroit,
Et faisoit ronfler son aile.
Quel bruit là haut ! quel fracas !
Dit bientôt la pourvoyeuse.
Qu'une mouche est odieuse !
Ne peut-on parler plus bas ?
Tout beau, dit le volatile,
Ton courroux est inutile ;
Chacun fait comme il l'entend.
Le travail te plaît, ma chère ;
Moi je n'en puis dire autant.
J'ai la tête un peu légère,
Le bruit est mon élément ;
Et toujours en mouvement,
Je n'ai jamais une affaire.
Si j'en excepte l'amour,
Car des dieux même il dispose,
Je pense à très-peu de chose :
Bref, je vis au jour le jour.
Telle est ma philosophie :

Ainsi veux-je , allant , venant ,
M'étourdir , en bourdonnant ,
Sur les peines de la vie.

CETTE mouche parloit bien ,
Et fut sage à sa maniere.
Jamais on n'arrive à rien ,
En forçant son caractère.

FABLE XVIII.

*L'ARC, LA FLECHE, L'HOMME, ET
L'INSECTE.*

A CÔTÉ d'un arc détendu
Jasoit une fleche arrogante :
Rends-moi , disoit l'impertinente ,
Rends-moi le respect qui m'est dû.
Ainsi que moi , quittant la terre ,
Atteins-tu le trône des dieux ?
Ma trace rapide & légère
Se cache & se perd dans les cieux.
L'aigle en vain se fie à ses ailes ;
Je le perce au milieu des airs.
Je fends les plaines éternelles ,
Et me joue avec les éclairs.
Tais-toi , babillarde caustique ,
Répond l'arc qui n'est pas moins vain.
Dis : sans mon pouvoir élastique ,

Pourrois-tu t'ouvrir un chemin ,
 Et serois-tu si magnifique ?
 L'homme, encor plus superbe qu'eux ,
 Survient pendant cette querelle.
 Taifez-vous , dit-il à tous deux ,
 Et finifions ce parallele.
 Il vous sied bien d'être orgueilleux !
 D'où peut vous venir ce vertige ?
 Lorsqu'il me plaît , je vous dirige ;
 Je vous brife , quand je le veux.
 En même tems , avec colere ,
 Il prend l'un & l'autre instrument ,
 Et sur l'arc qu'il ploie & qu'il tend
 Ajuste la fleche légère.
 Son coup partoit ; mais à l'instant
 Au bras un moucheron le pique ;
 Et la douleur , en s'augmentant ,
 Jusqu'à la main se communique.
 Voilà son faste réprimé ;
 Il laisse tomber l'arc terrible ;
 Et l'homme se voit désarmé
 Par un insecte imperceptible.

L'ORGUEIL humain trouve ici sa leçon.
 Je vous prête un appui , j'aurai besoin du vôtre ;
 Et dans la grande chaîne il n'est pas un chaînon
 Qui ne soit dépendant d'un autre.

FABLE XIX.

LE SOLEIL ET LE NUAGE.

UN nuage bien argenté ,
 Servant de prisme au dieu de la lumière ,
 S'attribuoit cet éclat emprunté ,
 Et s'en vantoit avec sécurité ,
 Comme d'un bien héréditaire.
Je brille , disoit-il , de toute éternité.
 A ces mots où se peint l'audace ,
 L'astre qui mûrit les moissons ,
 Contre lui tout-à-coup ramasse
 Quelques faisceaux de ses rayons.
 Vous eussiez vu la vapeur se dissoudre ,
 Se détacher , pâlir , perdre tous ses reflets ,
 Dans les airs embrasés se fondre , se résoudre ,
 Et de nos champs mouillant la poudre ,
 S'ensevelir dans les guérets.
 COMBIEN de fots s'enorgueillissent
 D'une splendeur qu'on leur ôte en un jour !
 Ils brillent & s'évanouissent. . .
 Allez plutôt voir à la cour.

FABLE XX.

LE CONQUÉRANT ET LE PASTEUR.

QU'IL est dans une erreur profonde ,
 Le mortel jeté hors de foi ,

556 FABLES NOUVELLES.

Qui précédé par le deuil & l'effroi ,
Se plait à ravager le monde !
Cent trônes à ce prix ne me tenteroient pas.
Des cyprès éternels ombragent sa victoire ;
Et le fantôme de sa gloire
Traîne après lui les lambeaux du trépas.
Son ame aride est insensible
A l'amitié si douce en ses épanchemens ;
Et s'il a quelques jours brillans ,
Il n'en a point un seul paisible.
Eh ! peut il être une beauté
Qui lui permette une caresse ?
Il met l'amour en fuite , il glace la tendresse ,
Et fait frémir la volupté.
Le malheureux ! combien je lui préfère
L'homme borné dans ses desirs ,
L'homme champêtre & solitaire ,
Dans un cœur sans remords puisant de vrais plaisirs !
La jeune Thestylis plus touchante que belle ,
L'égale aux dieux dans ses embrassemens.
Toujours naïve , elle est toujours nouvelle.
Pour composer ses simples ornemens ,
D'une main pure il va cueillir pour elle
Les premières fleurs du printems ;
Il vit heureux & meurt fidelle.
Mais je m'é gare en traçant ces tableaux ;

Oublions un instant le charme que j'y trouve.

Ce que je dis, il faut que je le prouve,

Et je reviens à mon héros.

Le chef d'une puissante armée,

A la tête de ses soldats,

Traversoit une plaine à tout moment semée

Des plus riches trésors dispersés sous ses pas.

Alors le dieu de la lumière

S'armoit de feux plus éclatans ;

Son éclat réfléchi par les casques flottans,

Par les moissons qui couronnent la terre,

Et les panaches ondoyans,

Faisoit étinceler les champs,

Et s'y mêloit à des flots de poussière.

Au milieu de ces tourbillons,

Le triste conquérant s'avance,

Accablé de soucis profonds,

Et recueilli dans un morne silence.

L'ambition, la haine, la vengeance

Fermentent dans ce cœur flétri,

Toujours blessé, jamais guéri :

Il s'abreuve de sang, & sa soif recommence.

Possesseur d'un état immense,

Qu'il doit aux efforts de son bras,

Il se trouve pressé dans sa vaste puissance,

Dévorant celle qu'il n'a pas.

Tandis qu'il rouloit dans sa tête
 De grands desseins, des projets de conquête,
 Et d'illustres assassins,
 Il apperçoit au pied d'un hêtre,
 Dont une onde courante entretient la fraîcheur,
 Nonchalamment assis un tranquille pasteur,
 Animant sous ses doigts une flûte champêtre,
 Et peignant sur son front le calme de son cœur.
 A ce tableau, l'ambitieux soupire.
 Dans le fond de son ame il sent un vuide affreux;
 Et le ciel, dont la voix daigne en secret l'instruire,
 Punit l'infortuné par l'aspect d'un heureux.
 Viens, lui dit-il, ose me suivre.
 Pourquoi languir dans un honteux repos?
 C'est pour la gloire qu'il faut vivre.
 Les lauriers avec moi sont le prix des travaux.
 Moi, répond-il, moi, quitter ces troupeaux,
 Et ces champs paternels, & l'air que je respire!
 Vois-tu ces prés, ces bois & ces ruisseaux?
 Regarde ce ciel pur, entends ce doux zéphire,
 Tempérant les étés sous nos sombres berceaux;
 Voilà mes biens, ils doivent me suffire;
 Et ce toit où je dors au murmure des eaux,
 Couvert de chaume, est plus que ton empire.
 Avec ma flûte & ma Chloé,
 Jamais l'ennui ne m'y tourmente.

J'y fais l'amour, ou je le chante ;
 Et voilà le jour employé.
 Ne cherche plus à me séduire.
 Que je te plains de ta grandeur !
 Tu rêves, je jouis ; va, garde ton délire ;
 Cours à la gloire, & me laisse au bonheur.
 Puis reprenant son flageolet rustique,
 Il poursuit l'air qu'il avoit commencé ;
 Et le conquérant plus sensé,
 L'œil ténébreux, le front mélancolique,
 Difoit, en s'éloignant, le songe est éclipse.
 Je n'aurai donc passé ma vie
 A conquérir, à ravager,
 Que pour venir porter envie
 Au fort paisible d'un berger !

FABLE XXI.

LE SILPHE ET LE PIGMÉE

L'ORGUEIL est mon antipathie.
 Pour le fronder, je reviens sur mes pas ;
 Rufus en creve, & le dieu du génie,
 L'auteur du Cid n'en avoit pas.
 Voyons comment le maître du tonnerre
 Humilia jadis un mortel arrogant :
 Ce conte m'a paru plaisant ;
 Puisse-t-il être salutaire !

Le bon la Fontaine en contant
 Donnoit des leçons à la terre.
 Montagne & lui, je le dis franchement,
 Sont les sages que je préfère ;
 C'est qu'ils le font tout uniment,
 Et leurs singes auront beau faire,
 On les entendra froidement.
 Que leur manque-t-il ? L'art de plaire.
 Revenons ; c'est trop me distraire ;
 C'est aux dépens du fait qu'est toujours l'ornement.
 La Motte est un bavard, Esope est le contraire.
 A Lilliput, par Cirano vanté,
 Il fut jadis un petit homme.
 Je ne fais comment il se nomme :
 J'ai vu pourtant son nom cité
 Je ne fais où ; qu'importe à mon histoire ?
 Ce que je fais, d'après l'antiquité,
 C'est qu'au dernier excès, le lecteur peut m'en croire,
 Ce marmot-là pouffoit la vanité.
 Si bien que Jupiter, par un moyen risible,
 Imagina de le punir.
 Devant son trône il fit venir
 Un filphe, un lutin invisible,
 Un habitant de l'air, léger, incorruptible,
 Ayant le souffle & le vol du zéphyr.
 Vois-tu, lui dit le roi de la voûte étoilée,

Cette

Cette bamboche boursoufflée
 Qui s'enfle encore & cherche à se grandir ?
 Empare-toi du sot, sans te rendre palpable :
 A chaque instant, voltige sur ses pas ;
 Sois désormais son ombre inséparable ,
 Et poursuis-le jusqu'au trépas.
 Obéis ; que rien ne t'arrête :
 Sur-tout , retiens ce point , c'est de rire aux éclats ;
 A chaque accès d'orgueil qui troublera sa tête.
 Rieur en chef du souverain des dieux ,
 Mon filphe court vaquer à son office ;
 Et grace au sot présumptueux ,
 Il est bientôt en exercice.
 Le petit homme est d'abord très-surpris ;
 Mais (l'amour-propre a tant de subterfuges !)
 Il croit que dans les airs le talent a des juges ,
 Et que du sien les filphes font ravis.
 Dans une forêt solitaire ,
 Avec force un jour il conçut
 Le plan d'un drame unique & bien patibulaire :
 On étoit fou du drame à Lilliput.
 Peste , dit-il , le superbe début ! ---
 Le filphe rit ; le poëte insensible
 En se félicitant , va toujours à son but.
 Je crois ce nœud d'un effet infallible. ---
 Le filphe rit. Que ces vers sont heureux !

Le dénoûment sera terrible ,

Sublime , imprévu , merveilleux. —

Le filphe part d'un rire inextinguible.

L'auteur alors écume de courroux ,

Et le rire moqueur croit avec sa colere.

Il ne fait plus que dire , ni que faire :

Il frappe l'air de mille coups.

De son génie , ornement de la terre ,

Il pense bonnement que les dieux sont jaloux ,

Et le filphe assidu remplit son ministere.

A la fin le pigmée expiant ses fureurs ,

Et son orgueil & son délire ,

Mourut dans la honte & les pleurs ,

Désespéré d'entendre rire.

SILPHE charmant , viens parmi nous ;

C'est le dieu du goût qui t'appelle.

Avec leur sérieux , les critiques sont fous.

Plus la censure est triste , & moins elle est cruelle.

Délivre-nous gaîment de cent auteurs bouffis.

Près de nos fots fais sentinelle ,

Tu trouveras de quoi rire à Paris ;

Et plus d'un journaliste a besoin d'un modele.

F A B L E X X I I .

L'ENFANT ET LE HOCHET.

U N enfant pleuroit , s'emportoit ,

Se tordoît les bras de colere ,

Il vouloit avoir un hochet ,
 En mouvoir les grelots , jouer , se satisfaire.
 Par la menace il n'est point retenu ,
 L'objet de son desir est ce qui l'intéresse ,
 Il le poursuit des yeux , le demande sans cesse ;
 On le lui donne , & le pauvret s'y blesse.
 Comment , me dira-t-on ? comment ? par mal-adresse,
 Par trop de feu ; m'en croirez-vous ? j'ai vu.
 Il brûloit d'obtenir , bientôt son ardeur cesse ;
 Il gémit d'avoir obtenu.

A ces traits , c'est toi que je nomme
 Mortel impatient : mes yeux t'on reconnu.
 La fable de l'enfant est l'histoire de l'homme.

FABLE XXIII.

LA PIE BEL-ESPRIT.

UNE pie , au déclin de l'âge ,
 Se jeta dans le bel-esprit ,
 Et cette réforme surprit
 Les chantres emplumés , peuple du voisinage.
 Son babil éternel , son importun jargon ,
 Que les critiques du bocage
 Avoient sifflé dans mainte occasion ,
 Rendoient suspect son grave aréopage.
 N'importe , à quelques fots elle donne le ton.
 La sempiternelle bavarde ,

Près d'elle attroupe le dindon ,
 Le canard barboteur & l'imbécille outarde ,
 Les geais aux cris aigus , & le stupide oïson.
 Pas un oiseau de goût , pas un chanteur aimable.
 Pour fuir ce vilain monde , ils se sont arrangés.

Aussi Margot est-elle impitoyable ;
 Et les cignes mourront fans être protégés.

Que dis-je ! contr'eux on dit rage ;
 On censure la voix , & jusques au plumage.

La fauvette dans ses fredons
 N'a rien du tout qui doive plaire ;
 Le serin est un plagiaire ,
 Balbutiant sur tous les tons.

Du rossignol vanté les accens sont trop sombres ;
 Quand l'oreille l'entend , l'œil soudain s'affoupit ;
 Il semble payé par la nuit ,
 Et fait pour enchanter les ombres.

L'aigle lui-même y passe ; il n'est point épargné.
 Sa voix est effroyable , & son air renfrogné.

D'ailleurs une vieille chouette ,
 Oiseau qui pour bien voir n'eut jamais son pareil ,
 L'autre jour avec sa lorgnette ,
 L'a vu loucher en fixant le soleil.

Qu'arriva-t-il ? Pendant tout ce murmure ,
 Et ce caquetage odieux ,
 L'oiseau de Jupiter se perdit dans les cieux ,

Et l'ami du printems, caché sous la verdure,

Par ses accens mélodieux,

Ne cessa point d'attendrir la nature.

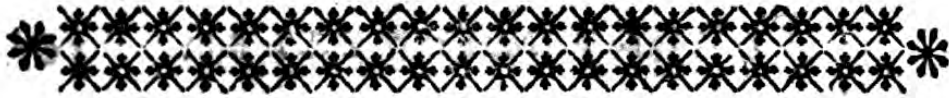
Des muses jeunes nourrifions,

Ne briguez point de vaines flatteries ;

Laissez glapir les cotteries :

C'est au public à juger vos chansons.

F I N du Tome IV.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce quatrieme volume.

<i>D</i> éclamation théatrale. Discours préliminaire.	page 1
Notions sur la danse ancienne & moderne.	27
La tragédie. Chant premier.	45
La comédie. Chant second.	66
L'opéra. Chant troisieme.	84
La danse. Chant quatrieme.	106
Réponse à une lettre écrite de province , au sujet du poëme de la déclamation.	124
Lettre premiere. De madame de *** au chevalier de ***.	135
Lettre seconde. Du chevalier de *** à madame de ***.	140
Lettre troisieme. Comédie Françoise. Début de mademoiselle Vestris.	148
Lettre quatrieme. Comédie Italienne. Lucile.	153
Lettre cinquieme. L'opéra. Sandomir.	160
Mes fantaisies. Discours sur la poésie en général , & particulièrement sur les pieces fugitives.	167

T A B L E.

567

FABLES OU ALLEGORIES
PHILOSOPHIQUES.

Réflexions préliminaires. 417

L I V R E P R E M I E R.

FABLE I. <i>La fable & la vérité.</i>	431
II. <i>L'audience des oiseaux.</i>	432
III. <i>Les deux faucons.</i>	436
IV. <i>Le carnaval de Venise.</i>	437
V. <i>Le secret de l'éducation.</i>	ibid.
VI. <i>L'abeille & le papillon.</i>	440
VII. <i>L'homme & le singe.</i>	442
VIII. <i>Le grillon & le rossignol, imitée de Lessing.</i>	443
IX. <i>Le phénix, imitée de Lessing.</i>	444
X. <i>Le fermier, le chien & le chat.</i>	445
XI. <i>Le renard & l'aigle, imitée de Lessing.</i>	448
XII. <i>La colombe & le moineau.</i>	ibid.
XIII. <i>Le lievre & le lévrier.</i>	451
XIV. <i>Le loup, le renard, & le loup-cervier.</i>	452
XV. <i>Le marchand, le cheval & le singe.</i>	453
XVI. <i>Les trois pommes.</i>	456
XVII. <i>Le courtisan & le songe.</i>	458
XVIII. <i>La vision.</i>	459
XIX. <i>Le renard & les jeunes lapins.</i>	461

XX. *Le serpent & la colonne.* 463

L I V R E S E C O N D.

FABLE I. <i>Le mulot & la fourmi , imitée de Lessing.</i>	464
II. <i>L'isle fortunée.</i>	465
III. <i>Le merle & le ver-luisant , imitée de l'anglois.</i>	469
IV. <i>La justice des animaux , imitée de Lichwer.</i>	470
V. <i>Prométhée.</i>	472
VI. <i>Le loup & l'âne , imitée de Lessing.</i>	ibid.
VII. <i>La chouette , imitée de Lessing.</i>	473
VIII. <i>L'envieux , imitée de Lessing.</i>	474
IX. <i>La jardiniere & l'abeille , imitée de l'allemand.</i>	ibid.
X. <i>Le cheval & le taureau , imitée de Lessing.</i>	475
XI. <i>Les moineaux & le temple , imitée de Lessing.</i>	476
XII. <i>L'hirondelle , imitée de Lessing.</i>	ibid
XIII. <i>Le loup & le berger , imitée de Lessing.</i>	479
XIV. <i>L'aigle & le serin.</i>	477
XV. <i>L'autruche , imitée de Lessing.</i>	ibid
XVI. <i>Le bureau & la toilette.</i>	480
XVII. <i>L'illustre mort.</i>	482

T A B L E.

569

XVIII. *Le dévouement généreux , imitée de Lessing.*

483

XIX. *L'huitre & l'homme.*

484

XX. *Le sceptre & l'éventail.*

490

L I V R E T R O I S I E M E.

FABLE I. *Théone & Kia.*

490

II. *Le jeune lion & le tigre.*

494

III. *Le lustre & la lampe.*

496

IV. *La linotte , imitée de l'allemand.*

497

V. *L'écho.*

499

VI. *Le tyran & l'ombre.*

500

VII. *Les deux ruisseaux.*

501

VIII. *L'âne vert , imitée de l'allemand.*

502

IX. *La bonne brebis , imitée de l'allemand.*

506

X. *Le diamant & le lapidaire.*

507

XI. *La mule , & la pantoufle du muphti.*

508

XII. *La tulipe & les bluets.*

509

XIII. *La fortune , l'amour & le destin.*

510

XIV. *Le chêne & le gland.*

511

XV. *La force des larmes , imitée d'Elie.*

512

XVI. *L'escargot & la cigale , imitée de l'allemand*

513

XVII. *Jeannot & le frêlon , imitée de l'allemand.*

515

- XVIII. *La souris voyageuse , imitée de l'allemand.* 516
 XIX. *La poule aveugle , imitée de l'allemand.* 517
 XX. *La folie & la raison.* 518

L I V R E Q U A T R I È M E .

- FABLE I. *Les oiseaux de proie.* 519
 II. *Le jet-d'eau & le réservoir.* 522
 III. *Les deux montres.* 523
 IV. *La leçon d'un vieillard.* 529
 V. *La tourterelle & le bouvreuil.* 528
 VI. *La martre , le renard & le loup , imitée de l'allemand.* 531
 VII. *Les animaux législateurs.* ibid.
 VIII. *Le lingot d'or & le morceau de fer.* 544
 IX. *Le tonnerre & les grenouilles.* 536
Le chemin perdu & retrouvé , conte. ibid.
 X. *L'aiglonne & les paons.* 541
 XI. *Les vents & la rose.* 542
 XII. *Les astrologues.* 544
 XIII. *Le nain d'Athenes.* 545
 XIV. *La rancune de l'ours.* 548
 XV. *Le philosophe & son chien.* 550
 XVI. *Le laboureur & le bourgeois.* 551
 XVII. *La mouche & la fourmi.* 552

T A B L E.

	571
XVIII. <i>L'arc, la fleche, l'homme, & l'insecte.</i>	553
XIX. <i>Le soleil & le nuage.</i>	555
XX. <i>Le conquérant & le pasteur.</i>	ibid.
XXI. <i>Le filphe & le pigmée.</i>	559
XXII. <i>L'enfant & le hochet.</i>	562
XXIII. <i>La pie bel-esprit.</i>	563

F I N de la Table.

61627467



